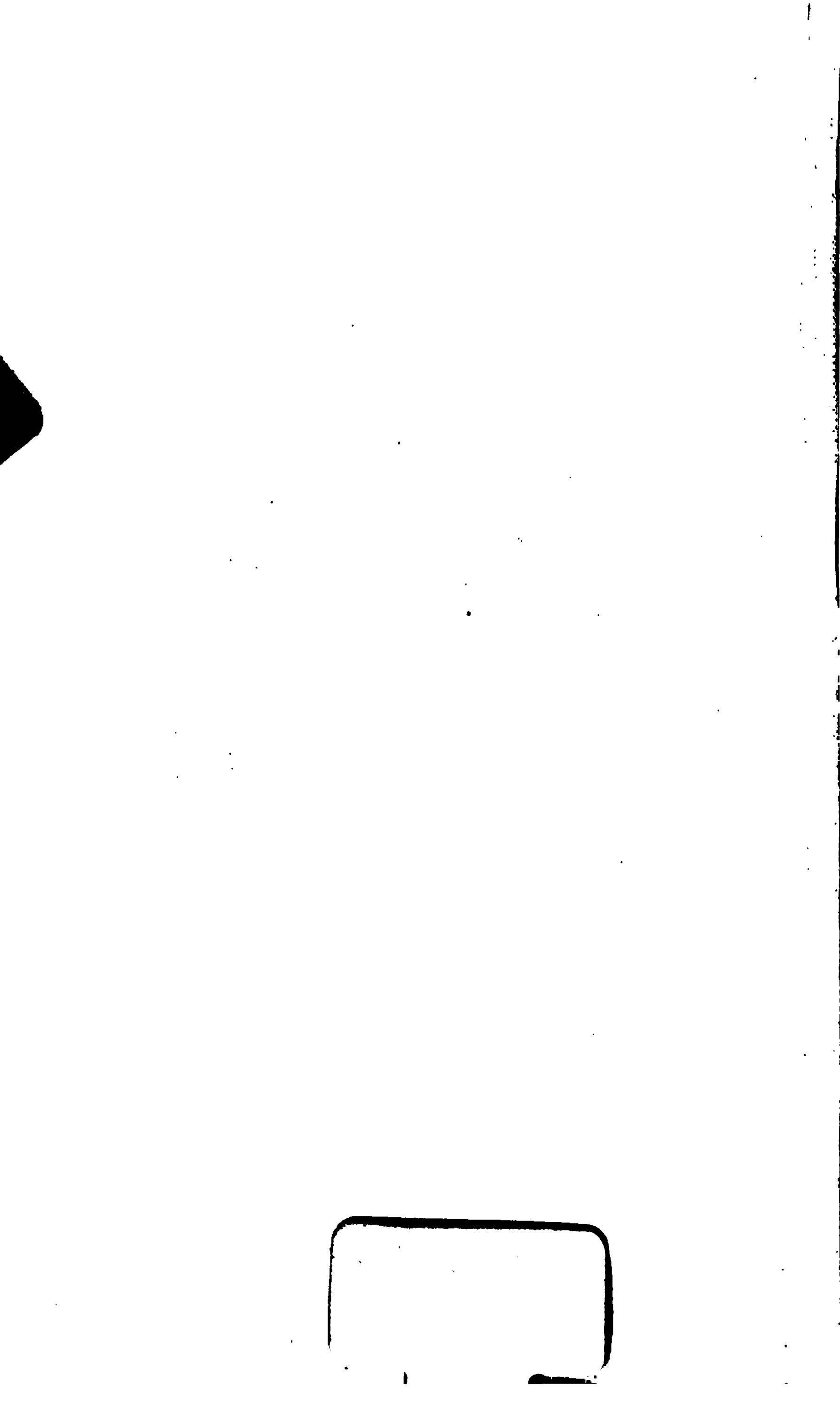

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07136900 7



Loretelle

DDL

# HISTOIRE
DE
# FRANCE
PENDANT
# LES GUERRES DE RELIGION.

T. III.

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

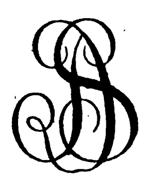
L'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, par M. LACRETELLE; troisième édition, revue et corrigée. 6 vol. in-8°.

# HISTOIRE
DE
# FRANCE
PENDANT
# LES GUERRES DE RELIGION;

PAR CHARLES LACRETELLE,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET PROFESSEUR D'HISTOIRE
A L'ACADÉMIE DE PARIS.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIE DE BOIS, N°. 243.

1815.

# HISTOIRE

DE

# FRANCE

PENDANT

# LES GUERRES DE RELIGION.

## LIVRE HUITIÈME.

### HENRI III.

Avènement de Henri III.

30 mai 1574.

La fortune avait beaucoup fait pour Henri III, en décorant sa jeunesse de l'éclat des victoires de Jarnac et de Montcontour; elle redoublait ses faveurs en lui fournissant une occasion d'unir une couronne élective à une couronne héréditaire. Quels fruits heureux la politique ne pouvait-elle pas tirer de l'intime union de la France et de la Pologne! Était-il difficile de calmer l'inquiétude des Polonais sur leur indépendance? Plus leur gouvernement approchait des formes d'une république, plus il devait leur

être commode de vivre sous les lois d'un prince qui, presque toujours éloigné d'eux, n'oserait offenser leurs superbes priviléges. D'un autre côté, les Français, malgré le feu renaissant des guerres civiles, auraient-ils vu avec indifférence le lustre et la force nouvelle qu'un tel événement eût donnés à la monarchie? Henri III s'offrit à eux en fugitif, en déserteur; la manière dont il quitta la Pologne ne révéla que trop comment il gouvernerait la France.

Henri n'avait éprouvé qu'un profond ennui auprès d'un peuple qui lui demandait des vertus pour justifier le titre honorable de son élection. Il s'enferma dans son palais pour y cacher sa langueur et ses vices; il ne se montra plus aux Polonais que dans les solennités publiques; la grâce et la majesté qu'il y déployait diminuaient le mépris qu'une mollesse asiatique devait inspirer à une nation belliqueuse. Les Polonais craignaient de le juger; Henri se jugeait lui-même; c'était pour lui trop de fatigue que de conserver l'estime de ceux qui l'avaient préféré à tant de souverains. D'ailleurs le pressentiment que sa mère lui avait donné de la mort prochaine de Charles IX, ramenait toutes ses pensées vers la

France. Pour se consoler d'une souveraineté qu'il regardait comme un exil, il écrivait les lettres les plus passionnées à la princesse de Condé, et les traçait avec son sang. C'était par l'espoir d'une couronne qu'il avait séduit cette princesse; il répondait des dispositions du pape à casser le mariage de Marie de Clèves avec le prince de Condé, qui, retiré en Allemagne, venait d'y abjurer la religion catholique. La passion de la princesse redoublait, à mesure que les rapides progrès de la maladie de Charles IX lui faisaient espérer de monter sur le trône de France : elle venait s'entretenir avec la reine-mère de son coupable amour et des prétentions de son orgueil; mais Catherine, tout en lui répondant par de feintes caresses, ne voyait en elle qu'une dangereuse rivale qui lui enlèverait tout pouvoir sur son fils.

Catherine, nommée encore une fois régente, sentit qu'elle ne pouvait garder longtemps l'autorité : elle disposa tout pour régner sous le nom d'un nouveau roi qu'elle avait instruit à l'imiter et à lui obéir. Le courrier qu'elle lui envoya fit diligence; sa lettre était conçue dans des termes pressans. « Il s'agissait, disait-elle à son fils, d'enle-

ver de vitesse la plus belle couronne de l'Univers : les huguenots armés de nouveau, et plus redoutables que jamais, pouvaient briser les fers du duc d'Alençon et du roi de Navarre ; un autre parti pouvait, au mépris de la loi salique, proclamer la princesse Marie-Élisabeth (1), fille de Charles IX ; on devait se défier de tout dans un temps de trouble et d'anarchie ».

Son départ de la Pologne.

10 juin.

Le roi de Pologne sur cet avis assembla son conseil. Déjà il avait résolu de partir de Cracovie dans la nuit même. Plusieurs de ses amis insistèrent sur un parti que conseillaient à la fois l'honneur et la politique, celui d'obtenir l'aveu des Polonais pour un départ qui ajouterait à leur liberté ; mais Réné de Villequier, qui faisait son étude de parler et d'agir d'après les penchans du

(1) Cette princesse mourut à l'âge de cinq ans. La reine Élisabeth d'Autriche se retira auprès de l'empereur Maximilien II, son père, dans l'année 1575. Les mémoires du temps parlent de cette reine avec des éloges unanimes. Charles IX, avant son mariage, avait eu deux enfans naturels de Marie Touchet, fille d'un lieutenant du présidial d'Orléans : l'un d'eux mourut en bas âge ; l'autre, Charles de Valois, grand-prieur de France, comte d'Auvergne et duc d'Angoulême, prolongea sa paisible carrière jusque sous le règne de Louis XIV, et mourut en 1650.

roi, développa la nécessité d'une fuite nocturne et soudaine. Le roi prit autant de précautions pour échapper à des sujets fidèles qu'en pourrait prendre un monarque assailli par des sujets révoltés. Il sortit de Cracovie dans la nuit du 10 juin, suivi seulement de sept gentilshommes. Tout bruit l'effrayait sur sa route : un des siens qui était demeuré en arrière, entendant une troupe polonaise, resta plusieurs heures enfoncé dans un marais pour n'être pas découvert. Lorsqu'au point du jour les Polonais virent le palais abandonné, ils s'indignèrent, et coururent à la poursuite d'un souverain qui semblait répudier son peuple. Un gentilhomme polonais qui, tout en aimant sa patrie, était dévoué de cœur à Henri, se mit à la tête du détachement. Il n'atteignit ce prince que dans la Moravie, frontière de l'Autriche. Son premier mouvement fut de tomber à ses genoux : il le conjura de revenir, et de réunir deux couronnes sur sa tête. Henri se justifia sur les avis urgens qu'il avait reçus de sa mère, et montrant le portrait de la princesse de Condé; « C'est surtout l'amour, ajouta-t-il, qui presse mon retour en France; je ne sais point aimer faiblement ni ma maîtresse ni mes amis; vous

l'éprouverez à mon retour en Pologne ». Il embrassa ce gentilhomme consterné qui, pour lui donner un gage d'un attachement éternel, s'ouvrit le bras de son poignard, et suça le sang qui sortait de la plaie.

Il s'arrête à Vienne.

Rassuré sur tout danger de cette espèce, Henri III prit la route de Vienne, et se rendit auprès de l'empereur Maximilien II. Ce souverain voyait avec plaisir le roi de France rompre avec la Pologne des liens qui pouvaient devenir funestes à l'Autriche. Il prodigua les honneurs et les fêtes à un prince qu'il cessait d'estimer et de craindre. Dès que Henri III se vit entouré de pompe et de plaisirs, il ne montra plus le même empressement de revenir en France; il oublia cet amour même dont il s'était fait un prétexte pour justifier la précipitation de son départ. Roi sans finances, il distribua jusqu'à cent mille écus aux officiers de l'empereur. Il eut soin de faire publier des prodigalités, qui furent un sujet d'alarmes pour les Français. Toutefois son séjour prolongé à la cour de Vienne aurait eu d'heureuses conséquences, s'il avait prêté l'oreille aux sages avis d'un monarque, qui devait le bonheur de son règne à une constante pratique de la liberté de conscience. Un souvenir im-

portun et terrible, celui des matines de Paris, fermait le cœur du roi de France à des représentations que Maximilien avait trop inutilement adressées à son gendre Charles IX.

En Italie. Ses prodigalités.

L'Italie, bien plus savante en fêtes et en délices que la cour de Vienne, arrêta plus long-temps encore Henri III. Au lieu d'étudier, dans cette contrée, les chefs-d'œuvres des arts, avec l'avide curiosité de son aïeul François Ier., il n'y prit leçon que des plus infâmes plaisirs et de la plus pernicieuse politique. Le deuil du roi son frère ne l'empêcha point de se livrer aux mascarades de Venise, si favorables à tout genre de dissolution. Couché sur de magnifiques tapis dans la plus belle galère qu'eût encore armée Venise, au son des chants joyeux qui partaient de cent gondoles, servi par cent jeunes nobles qui dérogeaient à la fierté républicaine jusqu'à lui servir de pages, il se promenait en triomphateur sur l'Adriatique, et distribuait à profusion les diamans pour payer la complaisance d'un sénat jusque-là si superbe. Mêmes fêtes à Mantoue, à Ferrare, à Turin. Arrivé dans cette dernière ville, il n'avait plus rien à donner. Jaloux pourtant de reconnaître la brillante hospitalité du duc de Sa-

voie, il lui fit présent des villes de Pignerol, de Pérouse et de Savignan. Ainsi le premier acte de son gouvernement fut d'abandonner les seules villes qui rappelassent encore aux Français leurs exploits en Italie. Quatre mois entiers se passèrent dans ces divertissemens, avant qu'il eût touché le sol de la France. Cependant les Polonais indignés s'assemblaient pour prescrire à leur roi de venir reprendre une couronne abandonnée : ils voulaient bien encore lui assigner un délai pour son retour; son refus serait suivi de sa déposition. On eût dit qu'il tardait à Henri III que cette menace fût accomplie.

Mort de la princesse de Condé. 30 octobre 1574.

La lenteur avec laquelle il s'approchait de la France livrait la princesse de Condé aux plus vives alarmes. Moins sûre d'être reine, et frappée de la crainte de n'être plus aimée, elle connut le remords d'avoir abandonné un époux d'un caractère héroïque et fidèle. Sa santé s'altéra, ses charmes s'effacèrent; toute la cour l'abandonna, hormis Catherine de Médicis. Elle recevait souvent ses boissons de la main de cette reine si jalouse d'un pouvoir sans partage. On croit qu'elle mourut empoisonnée. La nouvelle de la mort de cette princesse plongea Henri III dans un désespoir qui faisait craindre

pour sa vie. Il restait jour et nuit enfermé dans un appartement tendu de noir, baisant le portrait et les cheveux de Marie de Clèves; il l'appelait à grands cris, accusait tous ses familiers des lenteurs de sa route, et croyait avoir toujours devant les yeux une coupe empoisonnée. Au bout de huit jours, un de ses favoris osa lui enlever ce portrait dont l'aspect continuel nourrissait sa douleur. Le roi ne le redemanda que faiblement, et, dès le lendemain, il ne prononça plus le nom de la princesse, et commanda des fêtes nouvelles (1).

Catherine de Médicis mettait à profit le

(1) De Thou et Mathieu racontent, avec beaucoup de détails, le départ de Henri III de la Pologne. Les manuscrits de Fontanieu nous ont fourni ce qui regarde Marie de Clèves, princesse de Condé. On lit dans quelques mémoires qu'elle mourut à la suite d'une couche; mais l'opinion générale est qu'elle fut empoisonnée. Elle était fille de François Ier., duc de Nevers, et de Marguerite de Bourbon. Le journal de l'Étoile en parle comme d'une princesse d'une singulière *beauté et bonté*. On lit, dans ce même journal, que Henri III ne consentit à se rendre à un festin, auquel il était invité par le cardinal de Bourbon, qu'après avoir exigé qu'il fît ôter le corps de la princesse de Condé de son abbaye. C'est un affreux témoignage de douleur que d'ordonner une exhumation.

court intervalle de sa régence pour propager des troubles qui forceraient le roi son fils de recourir à ses intrigues, et, s'il le fallait, à ses crimes. L'historien Davila exalte ici la grandeur d'âme et la puissance d'esprit avec lesquelles la régente opposa quatre armées à toutes les forces des protestans. « Elle conduisit tout, dit-il, de manière que le roi, à son arrivée, fût maître de choisir entre la paix ou la guerre ». Et pourquoi ne pas se décider pour la paix, puisque le sage Lanoue d'un côté, et le maréchal Damville de l'autre, ne demandaient, pour poser les armes, que la liberté du roi de Navarre, du duc d'Alençon, des maréchaux de Montmorenci et de Cossé

Supplice du comte de Montgomeri.

26 juin 1574.

La régente s'était empressée de faire condamner juridiquement le comte de Montgomeri qui avait été pris les armes à la main à Domfront, et qui ne s'était rendu que sous la condition qu'on lui sauverait la vie. Ce fut le parlement de Paris qu'elle chargea de servir sa haine contre ce chef des protestans. Il fut condamné comme complice de la conjuration de Coligni, lorsqu'il n'était plus personne en Europe qui crût à cette conspiration. D'ailleurs, l'amnistie qui avait terminé la quatrième guerre civile avait cou-

vert toute espèce de délit relatif aux troubles religieux. Le plus grand crime que puissent commettre des magistrats, c'est de méconnaître une loi d'amnistie, c'est de frapper lorsque la loi pardonne. On dit que le comte de Montgomeri, si intrépide dans les combats, fut saisi d'un trouble manifeste en paraissant devant ses juges. Ce trouble devait provenir de l'horreur plutôt que du respect. C'étaient ces mêmes juges qui avaient condamné le cadavre de Coligni à subir de nouveaux outrages, plusieurs jours après la Saint-Barthélemi. Montgomeri montra une grande fermeté en marchant au supplice (1). Il eut la tête tranchée. Catherine de Médicis se fit un point d'honneur d'assister à l'exécution (2). Elle croyait, par cette cruauté, signaler sa tendresse pour Henri II.

(1) Le comte de Montgomeri avait subi la question extraordinaire. Son corps fut mis en quatre quartiers. L'arrêt du parlement de Paris déclara les onze enfans qu'il laissait *vilains et intestables*. Le sieur de Vassé, entre les mains duquel il se rendit prisonnier, à la charge expresse *qu'il aurait vie et bagues sauves*, fut le premier qui le livra à Catherine de Médicis, *suivant la foi du temps*. Cette dernière expression est du Journal de l'Étoile.

(2) *De Thou. — Davila. — Histoire universelle de d'Aubigné.*

Lanoue fut bientôt forcé de renoncer à des négociations qu'il suivait sans confiance avec une femme consommée en parjures. Montmorenci Damville, qui avait obtenu un sauf-conduit pour aller trouver Henri III à Turin, ne reçut de ce monarque que des réponses ambiguës, et vit bien qu'il fallait continuer de se rendre redoutable pour sauver son frère aîné. Il se créa, dans son département du Languedoc, une autorité semblable à celle qui forma les grands fiefs, sous les descendans de Charlemagne. La guerre se suivait avec des succès variés, mais peu importans. On évitait les batailles, on n'assiégeait que des bicoques. On s'attendait que l'arrivée du roi ou séparerait les combattans, ou rendrait les combats décisifs. On se trompait; Henri III perpétua la guerre civile et l'énerva. L'on vit un inconcevable mélange de mœurs féroces et de manières efféminées.

Le roi de Navarre et le duc d'Alençon rentrent en grâce auprès de Henri III.

Il avait été convenu que l'entrevue du roi et de la reine sa mère se ferait au Pont de Beauvoisin, frontière du royaume en Dauphiné. La reine s'y était rendue accompagnée de ses deux prisonniers, le duc d'Alençon et le roi de Navarre. Depuis la mort de Charles IX, elle ménageait le duc

d'Alençon, afin de pouvoir opposer un jour ce fils qu'elle n'aimait pas à un fils couronné, pour lequel elle avait toujours affecté une tendresse idolâtre. Surtout elle avait mis ses soins à lui donner de perpétuels sujets de haine et de défiance contre le roi de Navarre. Quand elle aborda le monarque, « Voici, lui dit-elle, des prisonniers dont vous connaissez les déportemens : c'est à vous à prononcer sur leur sort». Henri leur fit d'abord un accueil glacé; mais cédant bientôt soit à la facilité de son caractère, soit à un conseil de la politique, il vint à eux en les embrassant et leur dit: « Vous êtes libres, mes frères; aimez-moi » seulement, aimez-vous vous-mêmes assez » pour éloigner de vous des hommes dan- » gereux ». Peu de jours après ce pardon, les princes communièrent avec le roi. La politique avait mis à la mode ce gage de concorde, presque toujours suivi du sacrilége (1).

Le roi séjourna plusieurs mois à Lyon sous prétexte de diriger le mouvement de ses armées; mais on ne retrouvait en lui nul reste de l'ardeur qu'il avait montrée pour les combats. Après avoir donné quelques

Caractère conduite du roi.

(1) *Mathieu*, liv. 7. — *L'Étoile*, liv. 1er.

momens à son conseil, il s'enfermait avec ses familiers. Le jour était employé soit à des jeux extravagans, soit au soin frivole et recherché de sa parure. La nuit se passait dans des orgies clandestines; mais souvent une bruyante ivresse en révélait tous les désordres.

Ce qu'il y avait de plus étonnant et de plus dangereux dans cette indolence du roi, c'est qu'elle était chez lui le résultat d'un système. A l'âge de vingt-trois ans, il avait conçu un plan de politique par lequel il croyait accorder ses penchans vicieux avec l'intérêt de sa puissance. Les malheurs des deux règnes précédens l'invitaient à se défier des grandes familles. Il avait résolu de se former une cour où tout fût soumis aux caprices de sa faveur. Les discordes qui déchiraient son royaume lui offraient des moyens d'opposer les uns aux autres tous les hommes dangereux. Sa haine contre les protestans était profonde plutôt qu'ardente. Il se croyait le maître d'exterminer cette faction armée; mais il espérait que dans ses derniers combats, elle se rendrait funeste à des catholiques arrogans qui, depuis long-temps, disposaient de toutes les forces de l'autorité royale, pour l'avilir. Ainsi le maître d'un

royaume spéculait sur la guerre civile. Il faisait entrer dans ses combinaisons tous les secrets qu'il avait appris de la reine sa mère, pour nourrir des haines entre les grands, et pour les exciter à tous les crimes de la vengeance; enfin, il se réservait de les frapper lui-même. Un plan si compliqué, il croyait pouvoir le suivre au milieu des fêtes et des plaisirs; il se fiait sur sa précoce habitude de la dissimulation : cet élève de Catherine de Médicis était en effet très-versé dans un tel art : mais à la différence de sa mère, il était susceptible de toutes les fantaisies d'un caractère mobile; ses goûts les plus ridicules avaient quelquefois la frénésie des passions. Catherine de Médicis, froide et méchante, ne considéra jamais les fêtes que comme la préparation d'un complot, ou comme le délassement d'un crime. Henri III se livrait au plaisir avec la fougue de son âge. Il rompait lui-même la trame de ses combinaisons les plus perfides, soit par des excès de tendresse pour ses indignes favoris, soit par des saillies de bonté; car il était plus vicieux que pervers (1).

(1) Davila me paraît être le seul historien qui fasse un peu comprendre le caractère de Henri III. Porté, comme tous les auteurs de sa nation, à suivre les combi-

Ridicule procession des *battus*.

Henri III, comme toutes les âmes faibles, était naturellement superstitieux; mais il fit toujours entrer un peu d'hypocrisie dans les extravagantes puérilités de son zèle: il les regardait comme un moyen d'assurer l'impunité de ses excès dans l'une et l'autre vie. Une confrérie de pénitens s'était rendue célèbre dans Avignon, par son lugubre habillement et ses flagellations sanglantes: Henri transporta sa cour dans cette ville; et bientôt tout prit, à son exemple, la haire et la discipline. Le jour fut indiqué pour une procession solennelle. On vint des provinces les plus éloignées, contempler un

naisons politiques des personnages qu'il met en scène, il se plaît à montrer dans Henri III un élève des publicistes italiens. Comme il sépare toujours la morale de la science du gouvernement, le plan que conçut Henri III lui paraît admirable. Il regrette beaucoup que ce monarque ait manqué de vigueur pour le suivre. De Thou et Mathieu ne montrent aucun système dans la conduite de Henri III, et cependant ils conviennent que ses principes de gouvernement étaient pris dans le livre du *Prince* de Machiavel. C'est un grand tableau que de voir les maximes de cet exécrable livre réfutées par l'histoire. Je ne perdrai pas de vue ce principal objet de mon ouvrage; mais je laisserai souvent le lecteur tirer des conséquences qui, trop souvent exprimées, embarrasseraient la marche du récit.

roi de France, qui, le premier jour qu'il se montrait à son peuple, était enveloppé dans le sac du pénitent. Catherine de Médicis avait poussé la complaisance jusqu'à s'en revêtir. Le roi et ses favoris ne purent s'empêcher de rire à l'aspect du déguisement de la reine; et tous les spectateurs s'écriaient à l'envi: *Oh! la bonne pénitente!* Le cardinal de Lorraine qui, depuis quelque temps résidait dans cette ville, saisit une occasion de se prêter aux fantaisies du roi. Le prélat le plus vain et le plus superbe dépouilla la pourpre pour se mêler à la procession des *battus* (c'était l'ignoble nom que se donnaient les flagellans). Le roi et toute sa suite marchaient pieds nus, la tête découverte, le crucifix à la main. Chacun se frappait à coups redoublés; mais à travers les gémissemens, perçaient souvent les éclats de rire. Le serein du soir incommoda vivement le cardinal de Lorraine: pendant la nuit il fut attaqué d'un violent mal de tête. Bientôt une fièvre accompagnée de délire le saisit. Des cris de fureur et de vengeance lui échappaient dans le désordre de son esprit. On prétend qu'il proférait des mots obscènes, qui prouvaient combien peu de feintes austérités avaient purifié son âme. Il mourut le 24 décembre, âgé de cinquante

Mort du cardinal de Lorraine.

24 décembre 1574.

ans. Son confesseur, le jésuite Edmond Auger, publia une relation très-édifiante de sa mort, et ne persuada personne (1).

Caractère de ce prélat.

Le cardinal de Lorraine fut un de ces hommes envers lesquels l'histoire ne peut se montrer trop inexorable. Il fit servir durement le pouvoir et l'intrigue à exiger des autres une foi soumise, tandis que la sienne fut long-temps chancelante et toujours suspecte. Ami déclaré des luthériens d'Allemagne, il opprima sans pitié les protestans de France. Tyran du clergé, il était pour le pape un serviteur dangereux. Ce fut lui qui, en trahissant les intérêts et la gloire de son frère, le magnanime François de Guise, fonda en France le pouvoir de Philippe II. Son esprit avait quelqu'étendue, mais nulle rectitude. Sa figure, quoiqu'assez régulière, effrayait par une expression habituelle d'orgueil et d'inhumanité. Il fut violent, sans connaître un moment la franchise. L'excès de l'opiniâtreté ne le conduisit jamais au courage. La prospérité ne faisait que dévoiler en lui quelques vices de plus. Il tombait en défaillance à la vue du sang; et il en fit couler des torrens. Voici quelle était la progression de son égoïsme : il aurait sacrifié la

(1) *L'Etoile*, liv. 1er.

France à l'église, l'église à sa maison, et sa maison à lui.

Le jour de la mort du cardinal de Lorraine, il s'éleva un ouragan dans une grande partie de la France; ce qui fit dire aux protestans que *les diables étaient venus en corps querir l'âme du cardinal.* Catherine de Médicis ne put apprendre sans trouble la mort de l'homme qui avait le plus contribué avec elle à susciter l'interminable fléau des guerres civiles (1). D'abord elle s'efforça d'en montrer quelque joie. *Nous aurons enfin la paix,* disait-elle, *puisque nous voilà délivrés de ce méchant cardinal.* Mais lorsque, la nuit, Effets de cette mort sur Catherine de Médicis.

(1) Voici ce qu'on lit dans le *Journal de l'Étoile*, sur les liaisons du cardinal de Lorraine avec la reine-mère : « Selon ses bons amis les huguenots, il eut un » vilain commerce avec la reine-mère, comme il paraît » dans leur *Dialogisme de la paix* en 1572, et en leurs » autres satires. Dieu sait ce qui en est, mais un de mes » amis, non huguenot, m'a conté qu'étant couché » avec un valet de chambre du cardinal dans une cham» bre qui entrait en celle de la reine-mère, il vit, sur » le minuit, ledit cardinal avec une robe de nuit seule» ment sur ses épaules, qui passait pour aller voir la » reine, et que son ami lui dit, que s'il lui avenait ja» mais de parler de ce qu'il avait vu, il perdrait la » vie ».

elle fut renfermée dans sa chambre, elle poussa des cris de terreur qui éveillèrent ses femmes. Elles accoururent. *Délivrez-moi de cette vue*, leur dit-elle, *voilà ce cardinal de Lorraine qui me poursuit. Je le vois, il me tient, il m'entraîne en enfer.* On respire en pensant que telles étaient souvent les nuits de Catherine de Médicis.

Sacre du roi à Reims. 13 février 1575.

Son mariage. 14 février.

La mort du cardinal de Lorraine détermina Henri III à épouser une princesse de cette maison. Cette alliance lui avait paru jusque-là trop dangereuse. La princesse Louise de Vaudémont était d'un caractère si modeste, d'une piété si calme et si pure, qu'un tel choix rassurait Catherine de Médicis sur la durée de son crédit. Il fut convenu que le sacre du roi à Reims serait immédiatement suivi de son mariage. Ces deux cérémonies se firent avec plus de faste que n'en permettaient ces temps malheureux. Il s'en fallut peu que le sacre ne fût l'occasion d'un combat entre les deux hommes les plus justement redoutés des protestans, le duc de Montpensier et le jeune duc de Guise. Ce dernier osa prétendre les honneurs du pas sur un prince de la maison de Bourbon. Henri III se conduisit comme un arbitre pusillanime; il conjura le duc

de Montpensier de ne point se présenter à Reims; et le duc de Guise jouit d'une victoire qui décélait et enflammait ses pensées ambitieuses. L'ordre de cette fête auguste fut troublé parce que le roi, tout occupé d'arranger la parure de sa femme et la sienne, fit attendre sept ou huit heures les pontifes, la cour et le public. On remarqua (et comment, dans un tel siècle, n'eût-on pas été frappé d'un pareil présage?) que deux fois la couronne chancela sur sa tête. Le roi, pendant quelque temps, ne fut occupé que de sa nouvelle épouse. Il cessa bientôt de l'aimer; mais il l'honora toute sa vie.

Cependant la guerre civile continuait. Le Dauphiné, le Languedoc et la Saintonge en étaient les principaux théâtres. Le roi n'avait paru que pendant trois jours dans un camp. Il s'était présenté devant une bourgade du Dauphiné, nommée Liveron, qui, renouvelant l'exemple héroïque de la défense de Sancerre, fut plus heureuse dans ses efforts. Le siége avait d'abord été conduit par un fils du duc de Montpensier, qu'on nommait le prince Dauphin, et fut ensuite confié au maréchal de Bellegarde. Ces deux généraux, quoiqu'à la tête de quinze mille hommes, furent déconcertés

Siége de Liveron. 1575.

dans toutes leurs mesures par le courage de trois ou quatre cents hommes qui défendaient leurs foyers. La nouvelle de l'arrivée du roi prêta de nouvelles forces à leur désespoir, à leur rage. Ils voyaient en lui non le vainqueur du prince de Condé, mais l'un des assassins de Coligni. Du haut de leurs remparts, ils criaient aux principaux officiers de l'armée royale tout brillans d'or et de pierreries : *Venez, venez, lâches massacreurs, vous ne nous surprendrez pas dans nos lits comme vous avez fait l'amiral. Et vous, guerriers parfumés, lâches mignons, paraissez devant nos femmes, et voyez si c'est une proie facile à emporter.* Ces femmes accompagnaient leurs époux dans leurs sorties. Les batteries des assiégeans étaient démontées aussitôt que placées. L'extrême licence du camp des catholiques et les intempéries de la saison amenèrent parmi eux des fièvres contagieuses. Le roi épouvanté de ce fléau, et peut-être plus épouvanté encore des terribles reproches des assiégés, s'enfuit avec sa jeune cour. Les deux tiers de l'armée périrent. Montbrun, l'un des plus intrépides généraux de l'armée protestante, parvint à secourir la ville de Liveron, et força le ma-

réchal de Bellegarde de lever le siége.

Meurtres et représailles. 1575.

Montbrun fut quelque temps encore favorisé par la fortune. Il rappelait la bravoure et non la férocité du baron des Adrets. Mais à force de s'essayer contre des corps d'armée supérieurs aux siens, il fut accablé par le nombre : abandonné des siens, il se jeta presque seul au milieu de l'armée ennemie. Une blessure qu'il reçut à la jambe le mit hors de combat. Le sort le faisait tomber dans les mains d'un général catholique, de Gourdes, auquel il avait fait subir plus d'une défaite. Celui-ci, par une lâche vengeance, crut réparer et aggrava la honte de ses armes. Après tant d'édits de paix et d'amnistie, il livra Montbrun au parlement de Grenoble, pour être jugé comme chef de rebelles. Des magistrats ne rougirent point de faire comparaître devant eux un guerrier auquel on venait de couper la jambe. Ils le condamnèrent au dernier supplice.

Il avait été un moment question d'échanger Montbrun contre Besme; les protestans avaient surpris dans une embuscade ce lâche assassin de Coligni, lorsqu'il se rendait en Espagne. Les princes lorrains avaient fait proposer cet échange; mais comme la cour attachait peu de prix à la

conservation des jours d'un tel homme, et que les protestans étaient avides de verser ce sang odieux, cette proposition ne put avoir de suites. Besme s'échappa de prison; mais il fut repris dans la nuit même de son évasion, et périt frappé de plusieurs coups de poignard. Peu de temps après, les protestans arrêtèrent dans la Saintonge, et firent pendre un aumônier du duc de Montpensier, ministre impitoyable d'un guerrier fanatique. Bientôt le duc de Montpensier fit pendre à son tour tout ce qu'il rencontra de ministres protestans.

Siége de Lusignan. Janvier 1575.

D'exécution en exécution, plutôt que de victoire en victoire, il s'avança sur Fontenai, surprit cette ville, et la mit au pillage; il crut emporter plus facilement encore celle de Lusignan. C'était l'ancienne résidence de cette famille illustre, qui monta pour sa gloire, mais pour son malheur, sur le trône de Palestine. L'architecture gothique avait déployé dans ce château les plus étonnantes hardiesses. De vieilles traditions en avaient fait un séjour d'enchantement; on vantait surtout la tour de Mélusine. On sait que Mélusine est représentée dans les contes de nos vieux romanciers tantôt comme une fée bienfaisante et tantôt comme une redou-

table sorcière. Cette dernière tradition avait prévalu dans l'opinion du peuple. On présume qu'une dame de la maison de Lusignan avait porté le nom de Mélusine, et l'avait rendu célèbre par les prodiges de sa magnificence (1). Lusignan, malgré sa solide enceinte de portiques, de bastions, de ravelins et de tours, allait tomber faute de défenseurs, quand René de Rohan, l'un des seigneurs qui avaient pu échapper à la Saint-Barthélemi, parvint à se jeter dans la place avec cent gentilshommes et six cents soldats d'élite. S'il eût pu y faire entrer en même temps des provisions, il eût été invincible dans des lieux que les soldats de l'armée royale ne pouvaient contempler sans terreur. Le duc de Montpensier avait réuni d'assez puissans moyens d'artillerie pour emporter cette ville; mais les assiégés, dans leurs sorties, parvinrent à enclouer ses pièces; il fut obligé de réparer ses pertes dans les arsenaux de Nantes et de Tours. La brèche fut enfin rendue praticable. Le duc de Montpensier tenta l'assaut, fut repoussé avec une grande perte, et peu de jours après revint à la charge. René de Rohan parut sur le rempart à la tête de sa garnison; il s'inclina

(1) C'est l'opinion de Brantôme.

profondément, et dans une prière fervente, invoqua le Dieu des armées. Il se releva, la pique à la main, et perça le premier de ceux qui escaladaient les murs. Animés par l'exemple de leur chef, les soldats de la garnison priaient et combattaient en même temps. Victorieux, ils entonnèrent un chant de psaume, qui se prolongea fort avant dant la nuit. Les assiégeans, à qui ces prières paraissaient des blasphèmes, croyaient avoir combattu une légion de démons, envoyés par Mélusine pour la garde de sa tour. Ils passaient de la stupeur à la rage, et ne voulaient pas céder la victoire à l'infernale enchanteresse. Le duc de Montpensier résista aux ordres de la cour, qui lui commandait de lever le siége. La famine avait déjà réduit à moitié cette valeureuse garnison; ceux qui survivaient faisaient encore chaque jour des sorties. Livides, décharnés, ils paraissaient autant de spectres à leurs superstitieux ennemis. Rohan résistait à toutes les offres de capitulation. La cour imagina d'employer auprès de lui l'intercession de sa sœur. C'était cette demoiselle de Rohan que le duc de Nemours avait trompée par une promesse de mariage.

Cette ville capitule.
25 janvier 1575.

Le gouverneur de Lusignan fut moins vaincu par les instances de sa sœur et les prières du roi, que par l'extrême nécessité où il se trouvait réduit. Il capitula enfin, mais de la manière la plus honorable. Le fier Montpensier se vit forcé de lui donner des otages qui répondraient sur leurs têtes de l'exécution du traité ; de permettre que toute la garnison sortît avec les honneurs de la guerre pour se rendre à la Rochelle ; de restituer aux habitans de Fontenai leurs biens qui avaient été confisqués, et d'accorder une amnistie entière à ceux de Lusignan. Enfin ce prince, qui mettait sa gloire à s'annoncer comme l'exterminateur des ministres protestans, accorda la liberté de se retirer aux *ministres du saint Évangile*. C'était trop de faveurs pour que la garnison n'eût pas à craindre quelque perfidie. A peine était-elle en route, qu'une grande partie de l'armée catholique s'approcha pour *renvoyer en enfer* les soldats de Mélusine. Heureusement, l'escorte qui avait été donnée à ces braves, était commandée par un officier plein de loyauté, Puigaillard. « Camarades, leur dit-il, on » vient pour nous attaquer ; défendez-vous

» ici comme à Lusignan. Nous combattrons » ensemble, vous pour votre vie, et moi » pour mon honneur ». La fière contenance de Rohan et de Puigaillard, dont les drapeaux étaient réunis, effraya une armée qui s'avançait pour le meurtre et non pour le combat. Elle se retira. Ses desseins n'avaient-ils pas été connus du duc de Montpensier? Comment, s'il n'eût été complice de cette trahison, son armée lui aurait-elle ainsi échappé? Pourquoi n'avait-il pas volé pour prévenir une scène de carnage? Cette infâme exécution ayant manqué, il félicita Puigaillard d'avoir sauvé l'honneur de l'armée française. Mais, peu jaloux de prouver la sincérité de ses paroles, il viola d'une autre manière la capitulation de Lusignan. Il avait promis d'épargner cette ville : son premier soin fut de faire abattre la tour de Mélusine. La superstition rasa de fond en comble cet ouvrage si redouté de la foule ignorante, et si cher aux poëtes du temps. Plus de cinquante châteaux de l'Angoumois et du Poitou furent également rasés, comme des repaires de brigands. Le vainqueur eût pu les employer à contenir un pays révolté; mais les hommes qui ont goûté une fois le plaisir de

détruire, ne veulent plus marcher que de ruines en ruines (1).

Plusieurs écrivains prêtent ici au duc de Montpensier des plans très-habiles pour réduire la Rochelle, et assez semblables à ceux qui firent depuis la gloire du cardinal de Richelieu. Cependant il ne donna que de légères alarmes à cette ville qu'animait le souvenir d'un siége vaillamment soutenu. Les Rochelois se considéraient comme les vengeurs de la Saint-Barthélemi. Leur indignation contre Charles IX était devenue un sentiment de haine contre la royauté. Depuis long-temps ils avaient obtenu des priviléges qui tenaient un peu du régime républicain. Les ministres protestans prêchaient dans cette ville une doctrine plus sévère et plus tranchante que dans aucune autre ville de France; ils appliquaient à l'ordre politique la doctrine républicaine de Calvin sur le gouvernement de l'église. Aidés de quelques passages de l'Ancien Testament dans lesquels des pontifes suprêmes condamnent ou restreignent l'autorité des rois, ces rigides évangélistes méconnaissaient l'esprit de l'Évangile qui, dirigeant toutes les

Tentative inutile sur La Rochelle. 1575.

(1) *De Thou*, liv. 59. — *La Popelinière*, liv. 39. — *D'Aubigné*, tome 2, liv. 2, chap. 10.

pensées vers le royaume des cieux, traite avec une majestueuse indifférence les gouvernemens de la terre. C'était alors une manie universelle en Europe que d'étudier la politique dans l'histoire des royaumes d'Israël et de Juda (1). On citait bien moins les paroles pacifiques du Christ que les discours emportés de Samuel.

Situation politique de cette ville.

La Rochelle, ville commerçante, fière de ses remparts, de ses richesses, de la rigidité de ses mœurs, se considérait comme une république généreuse, qui prêtait de l'appui aux protestans de France, sans y être contrainte par ses dangers Les villes de Nîmes et de Montauban, ces autres boulevarts du protestantisme, participaient

(1) Pendant tout le seizième siècle, et même jusqu'à la fin du dix-septième, il n'y eut presque point d'ouvrage politique qui ne fût précédé d'un examen des constitutions des royaumes d'Israël et de Juda. On croyait y trouver tantôt le modèle de l'autorité absolue fondée sur l'autorité patriarcale, tantôt celui de la monarchie limitée, et tantôt celui du gouvernement républicain. Les terribles révolutions de l'Angleterre et de l'Écosse furent fondées sur des interprétations arbitraires de l'Écriture sainte; le bon sens indiquait cependant que les monarchies de l'Europe ne peuvent avoir rien de commun avec le seul gouvernement de la terre qui offre une longue durée de la théocratie.

un peu de cet esprit, depuis que les religionnaires n'étaient plus contenus par l'autorité de la reine de Navarre, du prince de Condé et de l'amiral de Coligni. On accuse ce dernier d'avoir propagé des principes républicains; mais celui qui mourut victime de sa confiance en son roi dut, au travers des guerres civiles, rester fidèle aux institutions monarchiques. Plus de frein après sa mort. Le roi de Navarre était prisonnier de la cour; Henri de Condé, qui avait pu fuir en Allemagne, méritait, par sa vaillance et son zèle héroïque, l'amour des protestans; mais c'était un prince. Les protestans n'eussent point accepté son secours, si, dans leur nouveau péril, il n'eût marché vers eux avec une armée allemande commandée par le prince Casimir. On ne voulut lui déférer qu'une autorité purement militaire. Dans une assemblée de protestans tenue à Milhaud, en Rouergue, on régla les pouvoirs de ce prince avec une inquiète jalousie; on l'assujettit à consulter un conseil sans lequel il ne pouvait rien entreprendre. « Souvenez-vous, lui écrivit-on, que » vous n'aurez parmi nous d'autre autorité » que celle qu'avait un des juges d'Israël » sur le peuple de Dieu. Rappelez-vous les

» propres mots de Gédéon qui, pressé par
» les Hébreux d'accepter la royauté, leur
» dit : *Non, non, je ne dominerai pas sur*
» *vous, ni mes fils après moi; mais ce sera*
» *le seigneur* ».

Montmorenci Thoré battu à Dormans par le duc de Guise.

10 octobre 1575.

Condé avait confié l'avant-garde de son armée à Montmorenci Thoré, qui, comme lui, avait abjuré en Allemagne la religion catholique. Celui-ci, sûr de n'obtenir que par la terreur des armes la liberté de l'aîné de sa famille, s'avança vers la capitale avec une audace imprudente. Le duc de Guise, gouverneur de la Champagne, lui laissa traverser tranquillement cette province; mais il l'atteignit à Dormans, près de Château-Thierri, avec une armée de dix ou douze mille hommes. Montmorenci Thoré, qui n'en commandait pas quatre mille, ne put se résoudre à fuir sans combat. Sa cavalerie, peu exercée, soutint mal le choc d'une puissante gendarmerie, à la tête de laquelle combattaient le duc de Guise et le duc de Mayenne. Les rangs des Reîtres furent tout-à-fait rompus; on les tailla en pièces. Tandis que le duc de Guise les poursuivait avec impétuosité, il reçut un coup d'arquebuse à la joue gauche. Ce fut la cicatrice de cette blessure qui le fit surnommer le *Balafré*.

Comme elle n'altérait que légèrement la beauté de ses traits, et qu'elle lui donnait une ressemblance de plus avec son illustre père, elle ajouta encore à l'idolâtrie du peuple.

Cependant le duc de Guise fut forcé de s'absenter de l'armée, et son frère le duc de Mayenne, qui lui succéda dans le commandement, ne tira aucun parti d'un succès trop vanté. Le prince de Condé répara, par son audace et son habileté militaire, la défaite de Thoré. Sous ses ordres et sous ceux du prince Casimir, l'armée allemande, après avoir rançonné plusieurs villes de la Champagne et de la Bourgogne, passa la Loire à la Charité, et s'établit au-delà de ce fleuve. Des événemens de cour avaient donné une autre face à la guerre. Toutes les provinces étaient en feu. Henri III, après dix-huit mois d'un règne languissant, se voyait menacé presqu'aux portes de sa capitale, par une armée de soixante mille hommes; et c'était son frère, le duc d'Alençon, qui le mettait dans cet extrême péril.

Haine du roi contre le duc d'Alençon.

Il n'y eut jamais entre deux frères une aversion plus prononcée. Elle avait été fomentée dès leur enfance par leur mère. Quelques

mois après que le duc d'Alençon eut recouvré la liberté et communié avec le roi, plusieurs gentilshommes vinrent lui faire part d'un complot qu'ils avaient formé pour susciter de nouveaux troubles, et peut-être pour attenter aux jours du monarque. Ce projet mal conçu fut bientôt abandonné; mais il vint à la connaissance du roi. Henri se livra d'abord à la plus violente colère. Catherine de Médicis favorisait le duc d'Alençon par la même politique qui, du vivant de Charles IX, lui avait inspiré tant de tendresse maternelle pour le duc d'Anjou; elle sut persuader au roi d'user de clémence. Le duc d'Alençon vint se jeter à ses pieds, et fit, avec une bassesse dont il avait déjà donné l'exemple, des aveux qui le compromettaient moins lui-même que tous les gentilshommes inculpés. L'affaire fut assoupie. Mais Henri III exerçait sur son frère une vengeance continuelle par différentes humiliations. Pour porter son dépitau comble, il témoignait une amitié sans bornes au roi de Navarre. Il se servait d'une habile coquette, madame de Sauve, pour tenir toujours divisés ces deux princes, que divisait encore plus le souvenir d'un projet de fuite si bien soutenu par l'un, et si lâchement

confessé par l'autre. Un jour Henri III se sentit égratigner à l'oreille par un valet de chamhre qui lui mettait sa fraise. A la douleur qu'il ressentit, il crut ou feignit de croire que l'épingle avait été empoisonnée, et le valet de chambre gagné par le duc d'Alençon. Il fit venir le roi de Navarre, et lui parla comme un homme sûr de sa fin prochaine, et sûr du crime de son frère: puis il ajouta: « Mon plus grand regret, en » mourant, est de laisser le trône à cet em» poisonneur. Puisqu'il a pu attenter à mes » jours, jugez si, devenu roi, il épargnera » votre vie. Vengez-moi, et pourvoyez à » votre salut lorsqu'il en est encore temps. » Attaquez-le dès ce jour, dans le Louvre, » et je vous fournirai avec ma garde tous » les moyens de le surprendre. Au moins je » laisserai le trône au prince le plus digne » de régner sur les Français. » Cette proposition fit frémir le roi de Navarre; mais il ne l'imputa qu'à un égarement d'esprit causé par la douleur. Il disculpa le duc d'Alençon d'un crime peu vraisemblable, et témoigna tant d'horreur d'un assassinat, que Henri III rompit l'entretien. Dès le lendemain, le monarque fut guéri. On ne peut savoir s'il avait été emporté par sa

haine contre son frère, ou s'il avait tendu un piége atroce à son parent.

Gaieté du roi de Navarre.

Depuis ce temps, Henri III parut considérer le roi de Navarre comme un jeune homme frivole et peu dangereux. La gaieté naturelle de ce prince favorisait cette opinion. Un jour, il se trouvait dans la chambre de sa tante, la princesse de Condé, seconde épouse et veuve de Louis Ier. Un gentilhomme, de la maison de Noailles, épris de cette princesse, et qui passait pour en être aimé, chantait auprès d'elle en s'accompagnant de son luth, et répétait du ton le plus tendre, un air qui commençait ainsi :

Rien ne me plaît, rien ne me tente,
Absent de ma divinité.

Le roi de Navarre impatienté du retour fréquent de ces paroles, et de l'expression passionnée qu'y mettait le chanteur, s'approcha de Noailles, et lui dit à l'oreille en finissant le quatrain :

N'appelez pas ainsi ma tante,
Elle aime trop l'humanité.

Cette saillie fut bientôt répandue dans toute la cour. Le roi en fut charmé. *Voilà*, dit-il, *un trait d'esprit bien digne de mon*

*frère. Si chacun s'amusait ainsi, nous aurions bientôt la paix* (1).

Henri III, à qui les agrémens de sa figure inspiraient une vanité puérile, se livrait à d'insipides railleries sur la laideur du duc d'Alençon. L'opinion de la cour était cependant (pourquoi l'histoire me condamne-t-elle à répéter de pareils bruits?) que la reine de Navarre, objet de l'hommage incestueux de ses deux frères, rebutait le monarque et favorisait le prince. Le duc d'Alençon se vengeait des mépris du roi en versant le ridicule et la satire sur les favoris de son frère, et sur la nature d'une amitié si suspecte. Bussi d'Amboise, l'âme de ses conseils, lui persuada d'entrer dans une guerre ouverte contre un roi dont il avait tout à craindre. Le duc d'Alençon soutenu par cet homme, dont le courage emporté relevait le sien, réussit à s'enfuir dans la nuit du 4 au 5 septembre 1575, et gagna la ville de Dreux, son apanage. Il y leva l'étendard de la révolte. Le duc de Montpensier reçut du roi

Le duc d'Alençon s'enfuit de la cour.

15 septembre 1575.

(1) C'est le *Journal de l'Étoile* qui nous a conservé cette anecdote. La princesse de Condé, dont il s'agit, descendait de Dunois. Le prince Louis de Condé l'avait épousée en secondes noces en 1565. Les mémoires du temps ne fournissent plus rien sur elle.

l'ordre d'arrêter le prince fugitif. Il le pouvait facilement; mais il était alors indigné contre la cour de l'outrage qui, au sacre du roi, avait payé ses services. D'ailleurs la santé de Henri III était alors fort chancelante : le duc de Montpensier crut devoir ménager l'héritier du trône. Bientôt il favorisa ouvertement les desseins du prince rebelle; d'autres seigneurs l'imitèrent, un grand nombre de gentilshommes accoururent; le duc d'Alençon se vit à la tête d'une armée supérieure à celles qu'avaient dirigées Condé et Coligni.

Le roi de Navarre, que la cour faisait surveiller avec soin, se vit obligé de différer sa fuite et d'en dissimuler profondément le projet. Il affecta, plus que jamais, la légèreté, l'insouciance. Comme il parlait du duc d'Alençon avec le mépris le plus sincère, on se crut assuré qu'il ne marcherait jamais sous les drapeaux de son rival. Henri III, pour prix de cette apparente fidélité, lui faisait espérer le titre de lieutenant général du royaume, qui avait séduit et avili le faible Antoine de Bourbon. Le roi de Navarre paraissait en faire l'objet de son ambition; mais au fond de son âme, il frémissait à la pensée de se rendre l'instrument

de la ruine de ses frères. Le souvenir de ses noces sanglantes s'offrait perpétuellement à son esprit. Il enviait le sort du prince de Condé qui déjà vengeait ses amis et son père. Les désordres de la reine son épouse rendaient encore sa situation plus humiliante.

On vit avec plus d'étonnement que d'horreur cette princesse entremêler un assassinat au cours de ses voluptés. Elle attribuait l'état de disgrâce où elle vivait à la cour, aux conseils d'un des favoris du roi : c'était Louis Béranger, sieur Dugast, homme altier, railleur impitoyable, et qui, par la violence de ses traits satiriques, s'était mis en état de guerre avec toutes les dames de la cour. Il n'avait point épargné la reine-mère; et quant à la reine Marguerite, il accréditait par des équivoques perfides le bruit d'un commerce incestueux, qu'on lui supposait avec le duc d'Alençon. Elle ne rêve plus que vengeance, elle ne voit plus qu'un assassinat pour laver son injure; ses caresses les plus enivrantes seront le prix de l'assassin. Elle entend parler d'un baron de Viteaux, qui, un an auparavant, avait tué dans un guet-à-pens un gentilhomme nommé d'Allègre. Poursuivi, il s'était retiré dans un couvent des Augustins de Paris. Dugast s'é-

Assassinat de Dugast, attribué à la reine de Navarre.

30 octobre 1575.

tait opposé à ce qu'il obtînt sa grâce. Elle vient trouver de nuit cet homme, et par l'attrait des plaisirs le remplit de nouvelles furies. Il combine son crime avec la profondeur d'un homme exercé à de tels coups. Dugast ne paraissait en public qu'accompagné d'une escorte nombreuse; mais Marguerite avait appris que, de son appartement, il avait fait percer un mur mitoyen, pour se rendre la nuit chez une dame de la cour. Le baron de Viteaux veut le surprendre dans ce rendez-vous. Il choisit pour exécuter son dessein la veille de la fête des morts, parce que le bruit de toutes les cloches mises en mouvement, serait propre à étouffer le bruit inséparable d'une telle exécution. Il arrive avec une escorte d'assassins, fait égorger plusieurs valets de chambre, et plonge à plusieurs reprises son épée dans le sein de Dugast, qui n'a pas eu le temps de se mettre en défense. Ensuite il se laisse couler à une corde attachée à la fenêtre, monte sur un cheval aposté, et se rend à toute bride auprès du duc d'Alençon.

Le crime était évident, l'assassin connu; nul doute sur la complicité d'une reine qui jouissait de sa vengeance avec orgueil. Dugast était un favori du roi; Marguerite

était depuis long-temps en butte à la haine de son frère ; le duc d'Alençon, auprès duquel l'assassin avait trouvé un refuge, était en révolte ouverte ; et cependant il ne se fit sur ce crime que des recherches illusoires. Peut-être Henri III était-il en secret lassé d'un favori, qui, suivant Brantôme et de Thou, exerçait sur le roi même une censure assez sévère ; peut-être se croyait-il alors obligé de ménager le duc d'Alençon, maître d'une puissante armée. Il est vraisemblable que la reine-mère avait vu avec plaisir ses propres outrages vengés par le crime de Marguerite, et qu'elle jugeait enfin qu'un tel coup rendait sa fille digne d'elle (1).

(1) De Thou, liv. 51, impute formellement le meurtre de Dugast à la reine de Navarre. Aucun historien recommandable n'a tenté de l'en absoudre. Il est très-vraisemblable que Catherine de Médicis et le duc d'Alençon avaient participé à ce complot. La reine de Navarre, que la voix publique et tous les écrits du temps chargeaient de cet assassinat, n'en dit rien dans ses Mémoires ; mais elle décèle la violence de sa haine contre Dugast, par des expressions grossières et furieuses, qu'on ne trouve dans nulle autre partie de ses Mémoires. Les voici : « Dugast était mort, ayant été tué par un juge- » ment de Dieu, lorsqu'il suait une diette, comme aussi » c'était un corps gâté de toutes sortes de vilainies, qui

La reine-mère partit pour aller négocier avec le duc d'Alençon, que tous les mécontens venaient de nommer leur généralissime; et qui, sans avoir rien fait par lui-même, se rendait redoutable, grâce aux succès du prince de Condé et du prince Casimir dans la Bourgogne et dans la Champagne, du maréchal Damville dans le Languedoc, et de Lanoue dans la Saintonge. Elle s'était fait accompagner des maréchaux de Montmorenci et de Cossé, qui venaient enfin de sortir de la Bastille. Peu de jours avant qu'on leur rendît la liberté, un bruit qui s'était généralement répandu que le maréchal de Damville avait été tué dans un combat, détermina le roi à prononcer leur arrêt de mort. Heureusement on reconnut le lendemain que la nouvelle était fausse. Ce

» fut donné à la pourriture, qui dès long-temps le pos-
» sédait, et son âme aux démons, à qui il avait fait
» hommage par magie et toutes sortes de méchan-
» cetés. Ce fusil de haine et de division étant ôté du
» monde, etc. »

Brantôme, quoiqu'il fût intimement lié avec la reine de Navarre, dont il se montre perpétuellement le flatteur, a fait un éloge pompeux de Béranger Dugast; mais ce seigneur peut-il exciter quelqu'intérêt, quand on sait qu'il se couvrit de sang à la journée de Saint-Barthélemi?

n'était pas le seul danger qu'eût couru le maréchal de Montmorenci dans sa longue prison. Chaque fois que ses frères Damville et Thoré se mettaient en mouvement, on le menaçait de la mort, s'il n'arrêtait leur marche. La réponse de François de Montmorenci était toujours la même : « Je ne » ferai rien de contraire à mon honneur : » qu'on m'envoie l'apothicaire de M. le » chancelier ». La France avait alors un chancelier, Birague, qui passait pour un habile empoisonneur.

Le roi de Navarre, déterminé à la fuite, avait moins à craindre la surveillance de la cour que celle du duc de Guise. Cependant ils paraissaient alors unis par une sorte d'amitié. Souvent ils condamnaient entr'eux la marche tortueuse du gouvernement, et rêvaient ensemble de combats, tout en prévoyant qu'ils marcheraient sous des drapeaux opposés. D'autres fois le prince de Lorraine affectait de faire le sacrifice de ses espérances ambitieuses aux droits du premier prince du sang. Dans l'année 1575, Henri III tomba dangereusement malade. Henri de Bourbon, à qui l'on avait exagéré le péril du roi, rencontra le duc de Guise, et lui parlant à l'oreille : *Notre homme*, lui

Situation du roi de Navarre à la cour.

dit-il, *ne se porte pas bien.* — *Ce ne sera rien*, lui répondit le duc. — *Il est mal*, continua le roi de Navarre. — *Il faudra voir.* — *Mais il est très-malade.* — *Oh! je vous entends*, reprit le duc de Guise, et mettant vivement la main sur la garde de son épée, *ceci est à vous* (1). Le roi se rétablit. Henri de Bourbon ne songea plus qu'aux moyens d'aller retrouver les protestans, et le duc de Guise qu'aux moyens de les détruire.

Cependant les protestans se disaient entr'eux : « Voilà donc un autre Antoine de » Bourbon! Le fils de Jeanne d'Albret » nous abandonne, il se livre aux bourreaux » de ses amis. Une cour dissolue a corrom- » pu sa jeunesse. Le fils de Jeanne d'Albret » est devenu l'esclave et l'élève de Cathe- » rine de Médicis; il en sera la victime ». Duplessis Mornai faisait passer à Bourbon les plaintes de ses frères. Bourbon se croyait encore obligé de dissimuler avec ses plus zélés

(1) Cet entretien est tiré de l'histoire de Mathieu, liv. 7. Le témoignage de cet historien est précieux dans tout ce qui concerne particulièrement Henri IV, parce qu'il tenait plusieurs anecdotes de la bouche de ce grand monarque. Dès qu'il le met en scène, son récit a de la précision et du feu; partout ailleurs il est languissant et recherché.

serviteurs. Entouré de surveillans, il se consolait avec un petit nombre d'hommes voués à l'étude des sciences. Il appelait cette société *son académie*. On y traitait souvent des vraies qualités du héros; Henri s'expliquait, sur ce sujet, avec une chaleur qui montrait toute son âme. Une nuit il répétait à voix basse les paroles d'un psaume dans lequel David déplore la dispersion de ses amis. D'Aubigné, son écuyer, et d'Armagnac, son valet de chambre, ne pouvant résister à leur émotion, ouvrent brusquement les rideaux de son lit, et d'Aubigné lui adresse ces paroles : « Ils sont » près de vous, sire, ces amis que votre » cœur regrette; ils sont restés dans une » cour qu'ils détestent, mais avec l'espé» rance de vous en délivrer; c'est pour » vous qu'ils supportent l'aspect des assas» sins de Coligni. Votre plainte, toute in» juste qu'elle est, a pénétré nos cœurs. » Sire, il est donc vrai que l'esprit de Dieu » travaille en vous. Sire, vos ennemis sont » à cheval, et vous êtes encore à genoux. » Vous dissimulez, oui, nous le croyons; » mais ouvrez-nous votre âme. Soyez à » la tête des hommes qu'on redoute, et » n'endurez pas plus long-temps des affronts

» parmi des hommes méprisés ». « D'Aubi-
» gné, lui répondit Henri, votre zèle est
» ardent et votre humeur emportée. Vous
» chérissez tendrement votre maître, et
» pourtant vous ne craignez pas de le juger
» mal. On n'avilit ni ne trompe le roi de
» Navarre : Je suis jeune, mais vieilli par
» le malheur; et vous verrez bientôt si mon
» courage égale ma patience ».

Il se dispose à la fuite.

Henri savait se former des intelligences jusque parmi des hommes qui, favorisés de Henri III, ne l'étaient pas encore au gré de leur orgueil et de leur avidité. Fervaques, qui avait combattu à Dormans, sous les ordres du duc de Guise, mais que ce général avait humilié; Lavardin, militaire consommé dans son art, mais insatiable d'honneurs et de présens; Caumont de la Valette, depuis duc d'Épernon, admis à l'amitié de Henri III, mais jaloux des autres favoris : ces trois seigneurs étaient poussés par le dépit et par des ressentimens momentanés dans le parti du roi de Navarre. Il s'ouvrit à eux, sur son projet de fuite; ils s'engagèrent à le suivre, afin que les largesses de Henri III payassent leur retour. Henri obtint, du roi, la permission de faire une partie de chasse dans la forêt de Senlis;

Ses différens amis devaient le lendemain venir le retrouver; ils formaient une escorte imposante. Prêt à partir, il vint trouver le duc de Guise dont il craignait l'humeur jalouse et l'esprit pénétrant. Il joua devant lui la présomption et la crédulité; il affecta de croire que le roi lui donnait enfin le titre de lieutenant-général du royaume, et qu'il allait commander toutes les armées opposées aux protestans et au duc d'Alençon; il n'entretint le duc de Guise que des exploits qu'il se proposait d'accomplir. Le prince de Lorraine se réjouissait de le voir dans de telles illusions et se gardait bien de les dissiper. Il courut en faire un sujet de plaisanterie auprès du roi. L'un et l'autre s'amusèrent long-temps de la vanité confiante du roi de Navarre.

Mais la gaieté de Henri III fit place à de vives alarmes, lorsque, dans le jour même, il reçut des avis détaillés sur le projet de fuite de Henri de Bourbon. Fervaques avait été indiscret; une femme l'avait trahi; le soir, il est mandé au Louvre: d'Aubigné, qui assistait au coucher du roi, voit avec terreur Fervaques s'entretenir long-temps avec le monarque. Leur conversation semblait avoir quelque chose de sinistre. D'Aubigné s'é-

Il s'évade; 3 février 1576.

chappe ; mais l'indignation, contre un homme qu'il croit perfide, le retient aux environs du Louvre. Il voit Fervaques sortir, et l'aborde avec le nom de traître. « Le roi » sait tout, lui répond Fervaques ; j'ai fait » sans trahison, des aveux indispensables. » Mais il est encore temps de sauver le roi de » Navarre. Amenez-lui des chevaux à Saint-» Germain. Sortez tous de Paris ; je vous » suivrai bientôt ». On approuve ce conseil, on part, on trouve le roi de Navarre à Saint-Germain ; d'abord on propose de tuer deux gentilshommes, dont Catherine de Médicis avait fait ses espions ; Henri s'oppose à ce meurtre : « Vous allez voir, dit-il, qu'ils ne » sont pas dangereux ». Il vient les entretenir du projet de fuite qu'on lui suppose, et leur ordonne d'aller dire au roi qu'il va se mettre en route pour se justifier. Ils obéissent. Henri, pour mieux dissimuler les pensées qui l'occupent, fait venir une troupe de comédiens de campagne, et paraît s'amuser quelque temps d'un spectacle insipide. La nuit vient, et sa profonde obscurité favorise la fuite. Henri et ses compagnons passent la Seine à Poissi, dans un bateau qui était commandé, mais qui se fit attendre. Déjà on avait ouvert des conseils timides :

Henri déclare que nulle force humaine ne pourra le ramener à la cour. Suivi de tous ses compagnons, il s'enfonce dans une forêt épaisse, gagne la Beauce, et, après deux jours d'une marche qui ne fut que faiblement inquiétée, il arrive à Alençon, et entre dans un prêche, au moment où les protestans rassemblés chantaient un psaume qui commence ainsi :

Seigneur, le roi s'éjouira
D'avoir eu délivrance (1).

Fervaques vient le trouver le lendemain. Trois cents gentilshommes augmentent son escorte. Voici un camp d'une espèce nouvelle : ici, un officier catholique commande à des protestans ; là, un protestant à des catholiques. La gaîté la plus vive s'y concilie avec la discipline. On ne sait pas préci- Il se forme une armée.

(1) D'Aubigné, qui, à la différence de Sulli, se montre plus jaloux, dans ses Mémoires, de se faire valoir lui-même que d'ajouter à la gloire de son héros, voudrait faire croire que ses conseils seuls ont tiré le roi de Navarre de la situation à la fois périlleuse et honteuse où ce prince se trouvait à la cour de France; mais les détails même qu'il raconte prouvent que le roi de Navarre avait long-temps et fortement combiné le plan de sa fuite. Sulli, De Thou et Mathieu, ne laissent aucun doute à cet égard.

sément pour quel objet ni sous quels drapeaux on marche; on ne se rend pas bien compte de la religion qu'on professe ni du parti politique auquel on est attaché; mais on goûte le plaisir de se trouver entre gens d'honneur et sous les lois du prince le plus aimable, le plus loyal.

Les périls qu'il avait le bonheur de retrouver redoublaient sa joie et son penchant à rire de tout. *Je vois bien*, disait-il à ses compagnons, *qu'il me faudra renoncer à la messe et à ma femme; mais un bon soldat peut s'en consoler au milieu de ses amis*. Arrivé à Tours, il reprit publiquement l'exercice de la religion protestante. Ses premiers combats étaient peu importans. Il s'exposait beaucoup plus que ne paraissaient le demander des rencontres légères; mais il ne permettait pas à ses amis les plus distingués de suivre son exemple. « Je veux, disait-il au jeune Rosni » qui brûlait de le suivre et même de le de- » vancer, je veux que vous réserviez votre » courage pour une meilleure occasion; » comptez sur moi pour vous la fournir ». Ce fut ainsi qu'il se forma l'armée la plus leste qui eût encore paru dans les guerres civiles. Toutes ses marches étaient des cour-

ses ; les plaisanteries à défaut des plaisirs allégeaient les fatigues. De Tours il se porta dans la Guyenne et fit rentrer la principauté de Béarn sous ses lois ; et bientôt, de la Guyenne, il revint à Moulins réunir son armée à celle du duc d'Alençon.

Le duc d'Alençon, ce prince que la bassesse de son caractère et les disgrâces de la nature livrent au supplice de l'envie, est désolé d'avoir vu un rival qu'il déteste se présenter comme son auxiliaire. D'un autre côté, les protestans les plus austères, ceux que de longs ressentimens contre la cour ont conduits à des opinions républicaines, sont embarrassés d'avoir à leur tête trois princes du sang dont un professe encore la religion catholique. Leur tendresse pour le fils de Jeanne d'Albret se réveille lentement ; ils ont de la peine à lui pardonner les plaisirs dissolus auxquels sa captivité l'a forcé de prendre part. Il n'a de partisans encore que parmi ceux qui se sont approchés de sa personne.

La reine-mère avait conclu avec le duc d'Alençon une trêve honteuse, prémices d'une paix infâme ; elle était déjà rompue lorsque le roi de Navarre s'échappa de la cour. Peu de gentilshommes avaient répondu

aux ordres que le roi avait donnés à toute sa noblesse de s'armer contre les princes rebelles. Le duc de Nevers, qui commandait l'armée royale opposée au duc d'Alençon, manqua volontairement plusieurs occasions de le surprendre et de le battre. Lanoue avait reconquis dans la Saintonge et le Poitou les villes que, l'année précédente, le duc de Montpensier avait péniblement emportées. Déjà il s'était ouvert des communications avec le duc d'Alençon établi dans la Normandie. Montmorenci-Damville régnait paisiblement dans le Languedoc, pour le bonheur de cette province dont il calmait les transports fanatiques. Le roi de Navarre joignait ses drapeaux à ceux du prince de Condé. L'un et l'autre marchaient pour rejoindre le duc d'Alençon.

Occupations puériles de Henri III.

Que faisait Henri III pendant cette combustion générale de son royaume? Le détail de ses puérilités fait presque oublier ses vices. Il se promenait à Paris dans son coche, accompagné de la reine sa jeune épouse; en chemin il faisait emplette de petits chiens, de singes, de perroquets dont sa voiture était grotesquement surchargée. Souvent il descendait dans un couvent de religieuses, et là, prenant le maintien le plus sérieux, il ensei-

gnait à la reine et à ses pauvres filles à conjuguer des verbes latins (1). S'arrêtait-il chez des moines, c'était un autre exercice; il se donnait la discipline au milieu de ses *mignons*, et riait des jeux indécens que cette troupe libertine mêlait à cet acte de pénitence. Le soir, il allait au bal, et ne manquait pas, quand la joie était le plus animée, de réciter dévotement son chapelet. Il lui arriva cependant, au milieu des pratiques d'une superstition recherchée, d'enlever de la Sainte-Chapelle une longue croix, objet d'une antique vénération, et que la piété de nos rois avait enrichie de pierres précieuses; il la mit en gage pour un emprunt qu'il ouvrait à Venise. Ce fut un sujet de deuil et de scandale pour le peuple. Mais le roi vint avec pompe établir dans la Sainte-Chapelle une croix qui, pour être moins riche, n'en avait que plus de prix:

(1) Pasquier, avocat général à la chambre des comptes, s'avoue l'auteur de l'une des épigrammes latines qui coururent contre la manie grammaticale de Henri III; la voici:

*Gallia dùm passìm civilibus occubat armis,*
*Et cinere obruitur semisepulta suo;*
*Grammaticam exercet mediâ rex noster in aulâ,*
*Dicere jamque potest, vir generosus, amo.*
*Declinare cupit, verè declinat et ille:*
*Bis rex qui fuerat, fit modò grammaticus.*

car elle contenait, disait-il, un grand morceau de la vraie croix. La principale occupation de Henri III dans son palais était d'arranger sa fraise, celle de la reine, ou d'habiller ses *mignons* en femmes. Il les payait de leurs complaisances en leur donnant tantôt des domaines de la couronne, tantôt des biens de l'église. Chacun d'eux était pourvu de l'une des meilleures abbayes du royaume. Toutes les confiscations se faisaient à leur profit. Au milieu de tant d'extravagances, Henri III conservait cette finesse d'esprit qui donne plus d'étendue à des fautes. Son élocution ne manquait ni d'élégance ni de noblesse. On citait de lui des remarques ingénieuses. Un jour on vint lui annoncer qu'un valet de chambre de la cour avait formé un parti dans la Provence : *Eh bien*, s'écria-t-il, *les valets maintenant lèvent des armées; et, sous le règne de François Ier., le connétable de Bourbon ne put réussir à former un parti en France.* Il est difficile de voir un rapprochement plus frappant et plus juste; mais quelle satire il faisait par-là de son règne!

Le roi signe une paix honteuse. Mai 1576.

Le roi s'embarrassait peu de signer une paix honteuse, pourvu qu'elle fût perfide. Catherine de Médicis s'était de nouveau

mise en marche pour aller fléchir le duc d'Alençon, et lui amenait; outre cet essaim de beautés brillantes dont elle avait soin de composer sa cour, la reine de Navarre qu'on prétendait être l'objet de l'amour incestueux du prince. Il avait toujours affecté de la regarder comme prisonnière à la cour; il ne cessait de demander la liberté de *la reine sa mie* : tout son ressentiment parut tomber à l'aspect de cette princesse. Au milieu des fêtes les plus galantes, le frère et la sœur se donnaient des témoignages d'une affection immodérée. La paix fut signée à l'abbaye de Beaulieu, près de Loches. En voici les principaux articles : « Le roi se déclarait contre le massacre de la Saint-Barthélemi et protestait n'y avoir pris aucune part; les arrêts prononcés contre l'amiral de Coligni, contre Briquemaut, Cavagne, et depuis contre Montgomeri et Montbrun étaient annulés, leur mémoire était réhabilitée, leurs héritiers rentraient en possession de leurs biens; on accordait des exemptions d'impôts aux veuves et aux enfans des massacrés; on supprimait les processions instituées pour célébrer les matines de Paris; le roi accordait aux confédérés six places de sûreté, sans compter la Rochelle, Nismes et Montauban,

L'exercice de la religion réformée était libre dans tout le royaume; les mariages des religieux et des prêtres etaient maintenus, les réformés admis aux charges. On établissait des chambres mi-parties dans tous les parlemens du royaume, pour juger les procès entre les catholiques et les protestans. Le roi ajoutait à l'apanage de son frère, l'Anjou, la Touraine et le comté d'Évreux, en lui conférant le droit de nommer dans ces provinces aux emplois civils, ecclésiastiques et militaires; il lui faisait en outre une pension de cent mille écus. Le prince de Condé recevait le gouvernement de Picardie, et, pour place de sûreté, la ville de Péronne; le roi lui payait une somme de cinq cent mille livres. Le prince Casimir obtenait jusqu'à trois millions et demi pour la solde de ses troupes allemandes; en nantissement de cette somme, on lui livrait une partie des diamans de la couronne ». Le roi de Navarre était le seul qui n'eût réclamé pour lui-même aucun avantage particulier.

Un tel traité rappelait ceux que les descendans de Charlemagne signaient dans leur avilissement, ou plutôt il rappelait celui que Catherine de Médicis avait fait conclure six ans auparavant pour préparer les massacres

de Paris. Mais qui pouvait-elle tromper encore, en désavouant elle-même et au nom de son fils, ces massacres dont l'un et l'autre s'étaient si odieusement glorifiés ? De tels articles n'avaient-ils pas dû lui faire craindre que son fils ne perdît bientôt la couronne, et qu'elle ne fût traînée à l'échafaud ? Les conditions secrètes de cette paix étaient que le duc d'Alençon s'unirait bientôt à la cour contre les protestans. On ne terminait la guerre civile que pour la recommencer avec plus d'avantages.

Commencemens de la ligue.

Cependant les principaux catholiques se regardèrent comme trahis par la cour. Tous les assassins de la Saint-Barthélemi, tous les hommes signalés par la férocité de leur zèle coururent au-devant les uns des autres, se communiquèrent leurs alarmes et ranimèrent ensemble leurs fureurs assoupies par le temps. Ils restaient jour et nuit assemblés, s'occupaient de leurs périls, reprenaient de la confiance en considérant le nombre de leurs vieux complices, et cherchaient à s'en former de nouveaux. La crainte et le remords même irritaient en eux le fanatisme. Ils rendaient Dieu impitoyable, pour s'absoudre du sang qu'ils avaient répandu. D'ailleurs, parmi eux, combien

d'hommes illustres, combien de princes, de seigneurs puissans, de généraux fameux, de prélats, de jurisconsultes, de docteurs ! L'orgueil du rang disparaissait dans ces sociétés où l'on plaidait toujours la cause du ciel. L'ambition prescrivait l'affabilité, et peu d'hommes savaient se rendre populaires sans bassesse. Jamais un monarque n'avait tant prêté à la satire; jamais on n'en avait lancé les traits avec plus de violence. Les âmes étaient méchantes, les esprits subtils. Le vice faisait la guerre au vice, et souvent le fanatisme insultait à la superstition. Ce n'étaient plus ces chansons légères, ces jeux d'esprit plaisans par lesquels s'exprime et se dissipe le mécontentement du peuple; c'étaient des sarcasmes cyniques, comme les actes scandaleux dont ils étaient le blâme; c'étaient des anathèmes, des imprécations dont un rire affreux augmentait la férocité.

L'Espagne eut bientôt connaissance de ces assemblées séditieuses. Dès leur origine, Philippe II prit plaisir à se mettre à la tête des sujets factieux du roi de France. Ce n'était pas qu'il eût à se plaindre d'un monarque encore plus lâchement prosterné devant lui, que Charles IX; mais commander en France à deux millions de fanatiques,

c'était commander à tous les Français, c'était du moins se ménager les moyens de démembrer un royaume où la guerre civile s'établissait comme un volcan perpétuel.

La cour de Rome vit avec joie se former une ligue qui avait pour objet de la venger de tous ses ennemis. Cependant, par une protection trop directe de sujets révoltés, elle eût rompu le pacte antique entre l'autel et le trône. Convenait-il d'inquiéter les rois au milieu des périls renaissans de l'église? La cour de Rome encouragea la ligue, en se réservant de ne l'avouer et de ne la bénir qu'après le succès.

Il fallait un chef à la ligue : le duc de Guise était désigné pour ce rôle par ses premiers services, par la gloire de son père, enfin par les anciennes manœuvres du cardinal de Lorraine, qui le premier avait tracé le plan d'une *sainte union* (1). Tout ce que

(1) Ce fut vers la fin du concile de Trente, et après la bataille de Dreux, que le cardinal de Lorraine traça le premier plan d'une ligue dont son frère, François de Guise, devait être le chef. La mort de ce héros, qui suivit de près sa victoire, fit tomber ce projet. D'ailleurs, il était arrivé à un tel point, que des trames de ce genre n'étaient plus nécessaires à son élévation. Il se fit depuis plusieurs ligues partielles des catholiques dans les provinces; mais elles n'eurent pas autant de durée et de

Henri de Guise avait de brillantes qualités et même de vices, concourait à en faire un puissant chef de parti. Sa taille était

force que la confédération générale des protestans. Ce fut à la faveur d'une de ces ligues dans le Languedoc que Montluc avait conçu le projet de surprendre la reine de Navarre et son fils, et de les livrer à Philippe II. Un seigneur d'Humières, qui commandait en Picardie peu de temps après la mort de Charles IX, provoqua une association de ce genre entre les gentilshommes de la province. Mais cette mesure n'avait encore rien d'hostile contre l'autorité royale. La *sainte union* qui se forma dans la capitale en 1576, eut évidemment pour premier mobile la crainte des vengeances que pourraient exercer les huguenots. De toutes les ligues formées entre les rois ou entre les particuliers, les seules qui obtiennent de longs succès sont celles qui se fondent sur un danger commun. L'ambition divise les hommes, la crainte les rapproche. C'est une opinion générale, mais peu fondée, que Henri de Guise proposa, dès l'année 1576, aux membres de la ligue de le porter sur le trône. Les calvinistes entrevirent son but, et se hâtèrent de le divulguer. Mais le duc de Guise ne pouvait avoir qu'un petit nombre de confidens pour un projet dont l'exécution lui paraissait à lui-même fort éloignée. On citait, parmi les membres les plus habiles de cette association, un avocat nommé David. Il fut envoyé à Rome pour obtenir l'autorisation du saint père ; et il y mourut avant d'avoir pu remplir sa mission. Une troupe de protestans saisit ses papiers. Bientôt on en publia la collection. Plusieurs pièces parurent avoir été fabriquées par les huguenots. On ne sait

haute, sa démarche aussi aisée qu'imposante, ses traits réguliers brillaient dès sa première jeunesse d'une beauté virile. Il dé-

s'il faut ranger au nombre des pièces supposées un mémoire dont voici l'analyse : « Depuis qu'au préjudice des » descendans de Charlemagne, les enfans de Hugues-» Capet ont envahi le trône, la malédiction de Dieu a » éclaté sur ces usurpateurs : les uns ont été privés de » sens, d'autres de la liberté, ou ont été frappés des » foudres de l'église. La plupart, sans santé et sans » force, sont morts à la fleur de leur âge, ne laissant » point de successeur. Le royaume, sous ces règnes » malheureux, est devenu la proie des hérétiques, tels » que les Albigeois et les pauvres de Lyon. La dernière » paix, si avantageuse aux calvinistes, va aussi les éta-» blir solidement en France, si on ne profite de cette » occasion même pour rendre le sceptre de Charlemagne » à sa postérité.

» Les catholiques unis, dans l'intention de soutenir la » foi, sont donc convenus de ce qui suit : savoir, qu'en » chaire et au confessionnal, ceux du clergé s'élèveront » contre les priviléges accordés aux sectaires, et excite-» ront le peuple à empêcher qu'ils n'en jouissent. Si le » roi marque de l'appréhension que l'infraction de la » paix, en cet article essentiel, ne le replonge dans de nou-» veaux troubles, on l'engagera à rejeter tout l'odieux » de cette affaire sur le duc de Guise. Le danger auquel » ce prince s'exposera en se livrant ainsi à toute la haine » des religionnaires, le rendra plus cher aux catholi-» ques. Son audace enhardira les timides à signer la li-» gue, et grossira le parti. Tous les confédérés jureront

ployait autant de vigueur que d'adresse dans tous les exercices. Quoiqu'il fût consommé dans l'art de feindre, ses yeux pleins de feu

» de le reconnaître pour chef : les curés des villes et des
» campagnes tiendront un rôle de ceux qui sont en état
» de porter les armes. Ils leur diront en confession ce
» qu'ils auront à faire, comme ils l'auront appris des su-
» périeurs ecclésiastiques, qui recevront eux-mêmes les
» instructions du duc de Guise, et celui-ci enverra se-
» crètement des officiers pour former les nouveaux en-
» rôlés.

» Les religionnaires ont demandé eux-mêmes l'assem-
» blée des états : ils seront convoqués à Blois, ville
» toute ouverte. Le chef du parti aura attention de faire
» élire dans les provinces des députés inviolablement at-
» tachés à l'ancienne religion et au souverain pontife. En
» même temps des capitaines, dispersés dans le royaume,
» lèveront un certain nombre de soldats déterminés, qui
» promettront, par serment, de faire en temps et lieu
» ce qu'on leur commandera. Il faudra aussi engager, par
» des insinuations douces, le duc d'Anjou, le roi de Na-
» varre, le prince de Condé, et tout ce qu'il y a de sei-
» gneurs suspects, à se rendre aux états avec le roi.
» Pour le duc de Guise, il ne s'y trouvera pas, afin d'é-
» loigner les soupçons, et aussi afin d'être plus en état
» de donner ses ordres, loin de la cour qui l'éclaire-
» rait.

» Si quelqu'un s'oppose aux résolutions qu'on pren-
» dra dans les états, en cas qu'il soit prince du sang, il
» sera déclaré inhabile à succéder à la couronne : de
» toute autre qualité, il sera puni de mort, et l'on met-

semblaient déclarer avec franchise ou la haine ou l'amitié. Lors même qu'il excitait des discordes, il avait le maintien d'un

» tra sa tête à prix, si on ne peut le saisir. Dans ces » dispositions, les états feront une profession de foi publique, ordonneront la publication du concile de » Trente, confirmeront les ordonnances faites pour la » destruction de l'hérésie, et révoqueront tous les édits » contraires. Ainsi, le roi se trouvera dégagé des paroles données aux calvinistes. On leur prescrira un » temps pour se réconcilier avec l'église. Comme, pendant cet intervalle, il faudra prendre les armes pour » réduire les plus opiniâtres, les états représenteront au » roi que, si on veut réussir, il ne faut désormais qu'un » seul homme à la tête de l'entreprise, et ils demanderont le duc de Guise, le seul général habile qui n'a » jamais eu de liaison avec des hérétiques.

» Pour donner du poids à cette requête, au jour dit, » les soldats levés sourdement dans les provinces, paraîtront autour de Blois, fortifiés de quelques troupes » étrangères. On enlèvera Monsieur, et on lui fera son » procès comme à un criminel de lèse-majesté divine et » humaine, pour avoir extorqué, du roi son frère, des » conditions favorables aux hérétiques rebelles. Le duc » de Guise, maître des armées, poursuivra les révoltés, » s'assurera des principales villes, mettra sous bonne » garde tous les complices de Monsieur, dont il fera » achever le procès; et enfin, de l'avis du pape, comme » fit autrefois Pepin à l'égard de Childéric, il renfermera le roi dans un monastère pour le reste de ses » jours ».

conciliateur, la supériorité d'un arbitre. Il se faisait pardonner son orgueil par un enjouement plein de grâces. En s'établissant le vengeur de la religion, il affectait de ne montrer que celle d'un soldat, d'un chevalier. Il s'avouait vindicatif et préconisait la vengeance comme l'attribut des belles âmes. Ce meurtrier de Coligni portait légèrement le poids de son crime. Il n'était plus de sommeil pour celui qui avait offensé le duc de Guise; sa mémoire paraissait aussi grande pour les services que pour les injures; ses dons, quoique semés par une ambition savante, paraissaient toujours versés par une bonté facile. On parlait plus de sa défense de Poitiers, de sa victoire de Dormans, que d'aucun exploit des héros de la chrétienté. Comme le roi de Navarre n'en était encore qu'au premier essai de ses armes, le prix de la bravoure était accordé au duc de Guise. Son élocution avait de l'éclat et de la force; la profondeur de ses passions, la vivacité de ses pensées, lui faisaient rejeter soit les ornemens pédantesques, soit les puérils jeux d'esprit qui corrompaient alors toute éloquence. Il écoutait bien, et cependant ne prenait jamais conseil que de lui-même; il s'avançait

comme un monarque à la tête des princes de sa maison ; et ceux-ci, tous remarquables par leur bonne mine, semblaient être à la cour de France la famille régnante. Tel s'annonçait Henri duc de Guise : mais quand nous aurons à le suivre dans le cours de ses entreprises factieuses, nous le verrons souvent i résolu, et jamais nous ne pourrons faire honneur de son irrésolution à ses scrupules.

Plan de cette faction.

La paix infâme qu'avait signée Henri III révéla l'existence de la ligue. On affecta de le croire sincère envers les protestans ; il fut aux yeux des catholiques féroces un apostat de la Saint-Barthélemi ; aussi quand il ordonna des réjouissances pour la paix, tout se couvrit de deuil, des placards injurieux furent affichés à la porte du Louvre ; le peuple avait peine à s'abstenir d'outrages envers le roi, même quand il marchait pieds nus dans les processions du jubilé. Catherine de Médicis, qui avait négocié cette paix, ne fut pas comprise dans cette défaveur ; c'est qu'on ne doutait pas que l'occasion s'offrant, elle ne fût disposée à trahir son fils. Le roi avait fait paraître un édit qui consacrait les dispositions du traité. Comme il craignait l'opposition du parlement de Paris, il tint un lit

de justice pour l'enregistrement de cet édit, et se fit obéir. Ce n'était pas sur les parlemens que les ligueurs avaient le plus compté. Comme les protestans avaient eux-mêmes demandé une convocation des états de Blois, le duc de Guise profita du mouvement d'indignation qui se faisait sentir dans toutes les parties du royaume, pour disposer de cette assemblée. Le choix des députés fut bien différent de celui de ces états d'Orléans, auxquels le chancelier de L'Hôpital communiqua trop inutilement sa modération. Le plus grand nombre avaient signé le formulaire de la sainte union, ainsi conçu : « Nous nous obligeons à employer » nos biens et nos vies pour le succès de la » sainte union, et à poursuivre jusqu'à la » mort ceux qui voudront y mettre obs- » tacle. Tous ceux qui signeront seront sous » la sauve-garde de l'union; et en cas qu'ils » soient attaqués, recherchés ou molestés, » nous prendrons leur défense, même par » la voie des armes, contre quelque per- » sonne que ce soit. Si quelques-uns, après » après avoir fait le serment, viennent à y » renoncer, ils seront traités comme rebelles » et réfractaires à la volonté de Dieu, sans » que ceux qui auraient aidé à cette ven-

» geance puissent jamais en être inquiétés.
» On élira au plus tôt un chef auquel tous les
» confédérés seront obligés d'obéir, et ceux
» qui refuseront seront punis selon sa vo-
» lonté. Nous ferons tous nos efforts pour
» procurer à la sainte union des partisans,
» des armes, et tous les secours nécessaires,
» chacun selon nos forces. Ceux qui refuse-
» ront de s'y joindre seront traités en enne-
» mis, et poursuivis les armes à la main.
» Le chef seul décidera les contestations
» qui pourraient survenir entre les confédé-
» rés, et ils ne pourront recourir aux magis-
» trats ordinaires que par sa permission ».

Les protestans s'étaient désunis immédiatement après la signature d'une paix triomphante. Le duc d'Alençon, comblé d'honneurs et de biens acquis par la révolte, ne montra plus que froideur pour tous les mécontens. Le prince Casimir, satisfait d'avoir mis à rançon un roi de France, reprenait avec les reîtres le chemin de l'Allemagne. L'esprit de républicanisme se manifestait toujours parmi les protestans. La Rochelle refusait d'ouvrir ses portes au prince de Condé, et même au roi de Navarre. On reprochait à ce dernier d'être entouré d'un grand nombre de catholiques, Ouverture des états de Blois. 13 déc. 1576.

connus autrefois par les violences de leur fanatisme. Au milieu de tant de dissensions, les protestans et leurs auxiliaires avaient complètement oublié les états de Blois. Ils n'y envoyèrent qu'un petit nombre de députés, et ceux-ci furent bientôt déconcertés en voyant les forces et les fureurs nouvelles de leurs adversaires. Le roi fit le 13 décembre l'ouverture de cette assemblée. Plus on venait de le couvrir d'opprobre, plus on fut confondu de voir ce monarque déployer une majesté digne de François Ier. Le discours qu'il prononça était noble et mesuré, son débit plein de dignité et de grâce. Ces dehors séduisans, cette élocution facile semblaient réfuter tout ce qu'on avait dit des méprisables habitudes du roi; mais les grâces extérieures et celles même de l'esprit n'ont jamais rien conclu pour l'énergie du caractère. Le chancelier Birague, en parlant après le roi, décela tout l'embarras d'un étranger peu familiarisé avec notre langue, d'un magistrat tout-à-fait étranger aux lois, enfin d'un homme naturellement sanguinaire qui parle un langage de paix et d'humanité. Dès la seconde séance des états de Blois, la cour apprit qu'il s'élevait contre elle des

ennemis encore plus dangereux que les huguenots. On ne parlait du dernier traité que comme d'un pacte d'infamie. Presque tous les discours se terminaient par le cri : *Aux armes!* Mais entre tant de personnages, un petit nombre seulement était dans la confidence des projets d'usurpation du duc de Guise. Quelques-uns voulaient inquiéter le roi, mais non le renverser; d'autres le renverser sans chasser sa dynastie. Le duc de Guise sentit qu'il n'était pas temps encore de dévoiler l'étendue de ses plans; mais le roi les avait facilement pénétrés. Il crut sauver son autorité en s'avilissant de nouveau. Sans dissiper la faction du duc de Guise, il lui en vola le commandement. Le maître d'un royaume se fit chef de la ligue d'une portion de ses sujets contre l'autre. Catherine de Médicis lui avait donné ce conseil (1).

Exploits chevaleresques du roi de Navarre.

Que faisait cependant le roi de Navarre? Sans violer la paix, et pourtant sans y croire, il s'établissait dans son gouvernement de la Guyenne, en faisait sa province, ne quittait pas les armes, s'abstenait d'hostilités, entrait à La Rochelle, et y exerçait encore plus l'autorité d'un magistrat que celle d'un général; faisait respecter ses drapeaux par

(1) *De Thou. — Esprit de la Ligue.*

la présence de Lanoue et de tous les vétérans éprouvés du protestantisme, tenait Damville armé dans le Languedoc, éloignait, mais sans les humilier, ceux des seigneurs catholiques qui, tels que Fervaques et d'Épernon, s'étaient rendus odieux aux protestans, s'attachait les autres par une inviolable loyauté, avertissait le roi des projets du duc de Guise et de la ligue, s'offrait avec sincérité comme le défenseur du trône, et semblait plus puissant, à la tête de trois ou quatre mille hommes, que le duc d'Alençon ne l'avait été à la tête de soixante mille. Cependant on l'environnait d'embuscades. Il s'était proposé un jour de soumettre la petite ville d'Ense dans l'Agénois. Il s'en approche avec quelques hommes d'élite; nulle résistance; la ville capitule. Les jurats se présentent pour recevoir le roi; mais à peine est-il entré avec cinq ou six de ses compagnons, le pont-levis est levé; Bourbon est environné de toute part; il entend ces cris : *Tirez au panache blanc!* Il s'avance avec les siens au-devant des séditieux, ne tire sur eux que quand il est à portée du pistolet, en tue plusieurs, gagne une église qui lui sert de rempart, et du haut d'un clocher fait appeler le reste de sa troupe. Elle

pénètre dans la ville. Les traîtres tombent aux genoux de Bourbon. Pendant quelque temps il leur fait craindre une vengeance inexorable ; mais bientôt il la borne à l'exécution d'un homme qui avait fait feu sur lui. Comme on pendait ce misérable, la corde casse ; Henri s'en aperçoit : *Grâce*, dit-il, *à ceux que le gibet épargne*, et il lui pardonne. Ce trait de clémence, connu des villes voisines, lui en soumit plusieurs ; il attaqua les autres à force ouverte. Et pourquoi se serait-il encore regardé comme enchaîné par un traité que la ligue avait détruit (1)?

Son amitié pour Rosni.

Le roi de Navarre volait avec sa petite armée sur tous les points du Périgord, de la Saintonge, de l'Armagnac, de l'Agénois. Il cherchait de brillantes aventures pour maintenir entre ses soldats la concorde, la joie et la santé. Il excellait à se donner l'apparence d'une armée, lorsqu'il n'avait avec lui qu'une faible avant-garde. C'était quelquefois avec cinquante chevaux qu'il soutenait le choc de deux mille hommes. Son armée n'arrivait qu'à la fin de la mêlée et décidait l'avantage. Un jour, devant Nérac,

(1) *D'Aubigné. — Mémoires de Sulli. — Duplessis Mornai.*

il fit tout seul face à un gros corps de cavalerie ; ses plus valeureux compagnons vinrent le défendre, et Rosni entreprit de le devancer. Le roi le rappelle. *En vérité, Rosni,* s'écria-t-il, *vous êtes étourdi comme un hanneton. Vous avez si bien fait par votre témérité qu'il n'y a plus moyen de faire retraite. Enfonçons ces gens-là.* L'ennemi fut enfoncé. Ses lieutenans étaient moins heureux que lui : il les consolait dans leurs revers, et prenait leur parti contre leurs détracteurs. Il s'attachait surtout à mettre Lavardin, Grammont, Duras à l'abri de toute insulte et de tout reproche. *Si vous me fâchez*, disait-il aux protestans, *je les aimerai mieux que vous. Je devrais le faire, car enfin, en me défendant, vous défendez votre cause ; eux, ils ne défendent que ma personne.* Il aurait voulu souvent substituer à des actions générales des combats singuliers : c'était un moyen d'épargner le sang dans les guerres civiles ; mais ses ennemis acceptèrent peu ce genre de combats. Quel tendre respect ne montrait-il pas à Lanoue, ce doyen et ce modèle des parfaits chevaliers ! Lanoue reçut un jour à son lever un acte de donation que le roi de Navarre lui faisait d'une de ses terres en Gascogne. *Je*

*n'en veux point*, s'écria Lanoue avec colère; puis se calmant un peu, il vint trouver le roi : *Reprenez cette terre*, lui dit-il; *ah! sire, que vous resterait-il à donner si vous alliez de ce train-là?* Henri ne put vaincre sa résistance. Un jour, on l'inquiéta sur les dispositions de La Rochelle à son égard : *Je peux*, répondit-il, *tout ce que je veux à La Rochelle, parce que je n'y veux rien que de juste.*

La guerre civile avait moins d'atrocité; mais que de malheurs n'entraînait-elle pas encore ! En voici un exemple : Les habitans de Ville-Franche, dans le Périgord, avaient conçu le projet de surprendre la ville de Montpazier; de leur côté, les habitans de Montpazier voulaient surprendre Ville-Franche; ils choisirent la même nuit pour l'exécution de leur entreprise, et les deux troupes, ayant pris des sentiers détournés, ne se rencontrèrent pas. Chacune d'elles, entrant dans une ville sans défense, se crut servie par la fortune au-delà de ses vœux. Le pillage fut complet de part et d'autre, et des cruautés s'y joignirent; mais quelle confusion pour ces bourgeois furieux de trouver à leur retour leurs foyers dévastés, et de voir combien peu les dépouilles dont

Malheurs de la guerre civile.

ils étaient chargés compensaient leurs désastres (1) !

L'armée catholique, pendant cette campagne, eut la plupart de ses forces occupées par le siége de deux petites villes, celui du Brouage et celui d'Issoire. L'une et l'autre de ces villes étaient alors bien fortifiées : le duc de Mayenne emporta la première. Un

(1) La plupart de ces détails, sur les premiers exploits de Henri de Navarre, sont tirés des mémoires de Sulli. L'histoire de d'Aubigné, celle de Mathieu, celle de Navarre par Favin, la vie et les mémoires de Duplessis-Mornai, la vie de Henri IV par Péréfixe, me fournissent encore différens faits. L'historien est le plus souvent obligé de s'interdire tout détail sur des combats particuliers qui n'ont point eu de résultat important; mais il est beau de voir comment Henri de Bourbon, à une époque d'infamie et de perversité, parvint à réformer les mœurs de la noblesse française par le moyen de l'honneur militaire. On remarque, dans ses petites guerres de la Guyenne, une fleur de chevalerie aussi brillante que dans les victoires plus décisives qui lui soumirent la plus grande partie de son royaume. Avec quelle naïveté, avec quel feu Sulli ne retrace-t-il pas ces exploits qui lui révélaient toutes les qualités du grand homme à la destinée duquel il attachait la sienne ! Dans son récit, la plus petite escarmouche réveille plus de sentimens dans l'âme, fournit plus de réflexions à l'esprit que ne le fait souvent le récit pénible et compliqué des batailles tristement et horriblement méthodiques. On

différent dans lequel le prince de Condé se trouva engagé avec les républicains de La Rochelle l'empêcha de secourir à temps le Brouage. Ce fut le duc d'Alençon qui, après une assez longue résistance, conquit la ville d'Issoire. Ce prince qui, un peu auparavant, était l'ami, le généralissime des protestans, se baigna dans leur sang avec une joie qui

sait que l'occupation de Sulli, pendant sa longue retraite, fut la composition de ses mémoires; mais, d'après la nature des faits qu'il avait à révéler, il craignit de parler en son propre nom; quatre de ses secrétaires furent successivement chargés de les rédiger sous ses yeux, ou plutôt d'altérer son travail pour en déguiser l'auteur. Ils prirent l'ouvrage sous leurs noms, et racontèrent au duc de Sulli tout ce qu'il avait fait lui-même, et tout ce qu'avait fait Henri IV. A la bizarrerie de cette forme, ils joignirent celle du titre. Cet admirable ouvrage fut ridiculement appelé: *Les Économies royales et les Servitudes loyales*. On regarde comme constant que le duc de Sulli avait acheté une presse particulière pour l'impression de ses mémoires. La première édition parut sans date d'année ni nom d'imprimeur. Le titre suppose qu'elle a été faite à Amsterdam. Le savant abbé Le Laboureur en donna en 1662 une édition plus correcte. Beaucoup d'autres éditions suivirent. Ce fut sous le règne de Louis XV que l'abbé de L'Écluse entreprit de rendre à ces mémoires la forme naturelle du récit, en faisant parler Sulli lui-même; mais, quoique son style ait de la clarté et de l'élégance, il eut le tort

faisait reconnaître en lui un frère de Charles IX, un fils de Catherine de Médicis. Issoire fut livrée au pillage pendant trois jours; les bourgeois furent passés au fil de l'épée; enfin elle fut réduite en cendre.

Henri III commençait à se lasser de servir la ligue. Les états de Blois, par défiance de ses prodigalités, lui refusaient les sommes nécessaires pour la guerre. Il congédia les dé-

de ne conserver presqu'aucune expression des mémoires originaux, et le tort beaucoup plus grand de combattre par ses notes le duc de Sulli dans ses judicieux principes sur la tolérance. Malgré ces deux genres d'altération que ces mémoires reçurent dans deux siècles différens, on peut dire qu'il n'existe point d'ouvrages historiques, où les faits soient mieux prouvés, mieux appuyés sur des pièces incontestables, où l'on découvre mieux le sentiment et la physionomie de l'auteur. C'est un ouvrage qu'il était impossible d'inventer dans aucune de ses parties; croire qu'il a été supposé, c'est croire qu'il a existé plusieurs personnes qui possédassent les connaissances, le sens admirable et l'âme de Sulli. Mais ce grand homme n'est point exempt de prévention dans ses mémoires : il en montre moins contre les ennemis de Henri IV que contre ses compagnons mêmes. Il répète dans sa vieillesse des jugemens qu'il avait formés dans un âge où l'âme s'ouvre facilement à des préventions de toute nature. En général, il y a un peu de cette extrême rigueur de jugement que Saint-Simon porta depuis dans ses mémoires.

putés, et négocia une paix nouvelle; il se rendit à Poitiers, où vinrent le trouver les ambassadeurs du roi de Navarre. Le traité qui se conclut fut moins humiliant pour l'autorité royale que le précédent; le roi diminua le nombre des villes de garantie laissées aux calvinistes; il apporta quelques restrictions à la liberté de conscience. Un édit rendu à Poitiers suivit cette paix; les dispositions en étaient fort semblables à celles du sage édit de janvier 1562, immortel et inutile ouvrage du chancelier de L'Hôpital. Mais Henri III, en publiant l'édit de Poitiers, n'avait pas été plus sincère que Catherine de Médicis, lorsqu'elle feignit de seconder la politique ferme et modérée du chancelier. Ce monarque voulait dissiper, par la corruption et par d'adroites perfidies, ceux qu'il n'avait pu détruire par les armes. Il voyait moins dans la paix un soulagement pour son peuple, qu'une facilité nouvelle pour ses plaisirs.

*Mignons de Henri III.*

Il est un genre d'excès avilissant, dépravé, monstrueux, dont la mention trop fréquente souille l'histoire des républiques de la Grèce et de l'Italie, et dégrade une foule de personnages héroïques offerts à notre admiration. Pourquoi faut-il qu'on ait à le rappeler

dans une histoire de France ! Henri III est flétri par une imputation que son mépris pour toute bienséance rend trop vraisemblable (j'ai presque dit trop prouvée). Il choisissait ses amis parmi des jeunes gens d'une beauté remarquable, et déjà signalés par la dissolution de leurs mœurs. Pour mériter l'amitié du roi (on ne peut déguiser ce penchant infâme qu'en profanant un nom sacré), ces jeunes gens devaient égaler les plus viles courtisanes, en recherche de mollesse et de volupté ; et, d'un autre côté, le roi exigeait d'eux cette férocité de bravoure qui s'entretient par les duels, les assassinats, les massacres. Il leur montrait une sorte d'idolâtrie, afin de leur inspirer un ardent fanatisme, dont lui seul serait l'objet. Chaque fois qu'il comblait de dons et d'honneurs nouveaux, les Quélus, les Livarot, les Maugiron, les Saint-Mégrin et les Saint-Luc, il se faisait un imprudent plaisir d'irriter la jalousie des Guise, des Montmorenci, des Longueville, des Latrémouille, des Harcourt. Plus il voyait ces favoris odieux à la nation, plus il leur prodiguait de ruineux dédommagemens. Je ne le suivrai point dans le cours de ses scandaleuses extravagances ;

mais l'histoire me condamne à parler de ses honteux chagrins (1).

Après le résultat insignifiant des états de Blois, la ligue, suivant les expressions de l'abbé Le Laboureur, *était un serpent rompu, dont les parties tendaient à se rejoindre*. Le duc de Guise, étonné de trouver dans l'autorité royale une secrète force, qui subsistait malgré toutes les fausses mesures du roi, s'occupait d'avilir ce qu'il ne pouvait encore renverser. Chaque jour il s'étudiait à désoler le monarque et ses favoris par de nouveaux outrages. Pour mieux braver la cour, il s'était formé une garde de deux ou trois cents intrépides gentilshommes, à la tête desquels figuraient d'Antragues, Bassompierre, Schomberg et le jeune Brissac. Le duc d'Anjou, ennemi du duc de Guise, était animé d'une haine plus violente encore contre les *mignons*; Catherine de Médicis les détestait. Marguerite de Valois, faible et perfide, s'étudiait à les désunir. Toutes les dames professaient pour eux la haine et le mépris, et cependant plusieurs d'entre elles, séduites par les agrémens de leur figure,

Avilissement du roi.

(1) *Histoire des Guerres civiles de France de Davila. — L'abbé Le Laboureur, dans ses additions aux Mémoires de Castelnau.*

démentaient, par des faveur secrètes, ces témoignages publics d'aversion. Le roi s'intéresssait au succès de leurs intrigues galantes, les facilitait par ses profusions, en recevait la confidence avec une joie méchante, et les divulguait avec lâcheté. Pouvait-il se cacher à lui-même que ces jeunes gens, placés dans un état de guerre avec toutes les femmes, avec tous les maris, en butte à la jalousie des grands et à la fureur du peuple, étaient tous menacés d'expier, par une mort prompte et violente, une vie prématurément déshonorée? Mais en les exposant à des dangers perpétuels, il semblait croire que sa faveur les rendrait invincibles. Il lui plaisait d'être entouré d'hommes qui s'exerçaient nuit et jour à porter et à parer des coups d'épée et de poignard; il ne craignait pour eux que Bussi d'Amboise, favori de son frère.

Insolence de Bussi d'Amboise.

Il n'y avait pas dans cette cour, où figuraient avec orgueil tant d'assassins, un homme plus arrogant, plus sanguinaire. C'était à la journée de Saint-Barthélemi qu'il avait contracté le besoin du meurtre: il s'applaudissait d'avoir tué son cousin germain, et grand nombre de protestans. Après s'être montré un catholique atroce, il foulait aux pieds

toute espèce de religion. Le roi lui donna une des plus riches abbayes du royaume ; ce fut le prix de la révolte où Bussi entraîna le duc d'Alençon. Malgré sa férocité habituelle, il paraissait faire quelqu'estime des lettres ; il s'environnait de poëtes et d'artistes, mais bien plus souvent de spadassins. Un jour le roi, aux noces d'une de ses maîtresses, étalait, ainsi que tous ses *mignons*, un luxe désordonné de pierreries ; Bussi d'Amboise persuada au duc d'Anjou de paraître à cette fête, vêtus l'un et l'autre de l'habit le plus simple, mais de se faire suivre de six pages, aussi pompeusement, aussi ridiculement habillés que les *mignons* du roi. Ceux-ci, malgré les craintes de leur maître, résolurent de tirer vengeance d'un outrage, rendu plus offensant encore par les sarcasmes grossiers de Bussi d'Amboise. Le plus jeune d'entre eux, le comte de Grammont, se dévoua pour affronter leur ennemi commun. Quand les conditions du combat furent proposées, Bussi déclara que cent gentilshommes avaient résolu d'embrasser sa querelle contre les *mignons*. Grammont répondit que trois cents gentilshommes s'étaient unis pour venger le roi. *Eh bien,* dit son adversaire, *c'est avec trois cents gentilshommes que j'attendrai vos*

*amis vers la porte Saint-Antoine.* Effroyable bravoure du temps! Peu d'heures suffirent aux deux champions pour trouver ce nombre d'auxiliaires; mais le tumulte inséparable d'un tel mouvement permit au roi de prendre des mesures pour empêcher ce combat. Le soir, Grammont vint avec une troupe nombreuse assiéger Bussi dans son hôtel, rue des Prouvaires. Les troupes royales réussirent encore une fois à se faire jour; le siége fut levé; Grammont fut mis aux arrêts, et le roi voulut que Bussi d'Amboise couchât au Louvre pour sa sûreté. Peu de jours après, nouveau combat: Quélus rencontra Bussi à la porte des Tuileries, l'un et l'autre étaient à cheval, et suivis d'une escorte imposante. On se charge, le sang coule; mais aucun des combattans n'est tué. Le roi venait de publier une ordonnance contre les duels; il l'oublia pour sauver Quélus qui, dans cette rencontre, avait été l'agresseur. Rempli d'alarmes pour les jours du plus cher de ses favoris, il ne vit plus d'autre moyen de le sauver que de le réconcilier avec Bussi d'Amboise : il les manda l'un et l'autre, et leur ordonna de s'embrasser. L'insolente dérision avec laquelle Bussi reçut l'acco-

lade annonçait un combat prochain (1).

Nouvelle fuite du duc d'Anjou.

14 février 1578.

Mais le duc d'Anjou méditait une fuite nouvelle; Bussi d'Amboise, impatient de faire passer la couronne sur la tête de ce prince, disposa tout pour son évasion. La reine de Navarre, qui n'était pas moins dévouée à Bussi d'Amboise qu'à son frère, entra dans leur complot. L'un et l'autre s'étant rendus à l'abbaye de Sainte-Geneviève, descendirent le long des murs, à l'aide d'une corde que leur avait fournie la reine de Navarre. Ils gagnèrent la campagne; nombre de chevaux les attendaient. Le duc d'Anjou arriva en peu de jours à Angers, capitale de son nouvel apanage. Dès le lendemain de sa fuite, Catherine de Médicis s'était mise en marche afin de fléchir et de ramener ce prince pour la troisième fois rebelle. Bussi, qui vint la recevoir à quelques lieues d'Angers, craignait de voir son plan d'une révolte générale traversé par cette mission pacifique. Pour épouvanter la reine-mère, il lui dit d'un air plus sérieux que plaisant : *Eh qui nous empêcherait, madame, de vous garder prisonnière dans le château d'Angers?* Mais Catherine de Médicis fit au duc d'Anjou des offres si séduisantes, que Bussi ne put réussir

(1) *De Thou.* — *Journal de l'Étoile.*

à engager une nouvelle guerre civile entre les deux frères.

Combat de trois *mignons* contre trois favoris du duc de Guise.

27 avril.

Le départ de Bussi avait délivré le roi d'un grand sujet d'inquiétude pour ses jeunes favoris; mais le duc de Guise, qui eût dédaigné d'unir sa vengeance à celle du duc d'Anjou, profita de sa fuite pour opposer ses champions à ceux du roi; c'était comme une épreuve de la guerre que, par lui-même, il voulait soutenir contre le monarque. Quélus fut insulté par d'Antragues, au Louvre même, et presque sous les yeux du roi. Instruits de sa querelle, Maugiron et Livarot accourent pour en partager les dangers; Schomberg et Riberac, deux amis du duc de Guise, veulent combattre avec d'Antragues. Le rendez-vous est assigné auprès de la Bastille, dans un emplacement qui est aujourd'hui la place royale, à cinq heures du matin. Point de quartier, on ne se quittera qu'après des blessures mortelles; les six combattans s'offriront nus aux coups de leurs adversaires. Quélus, Maugiron et Livarot viennent conjurer le roi de ne mettre aucun obstacle à un combat qui terrassera l'orgueil de son ennemi le duc de Guise. Toute mesure qui le préviendrait serait considérée comme sollicitée par eux-mêmes. Tantôt le roi se livre à de noirs

pressentimens, tantôt il jouit de la gloire que ses favoris vont acquérir; il donne un consentement que bientôt il voudrait rétracter. *Songez*, dit Guise à ses trois amis, *que vous êtes les vengeurs de la noblesse française*. L'heure sonne, on marche; il règne dans Paris un silence favorable à la fureur du combat : les champions n'ont entendu le bruit d'aucune troupe; mais il faut en prévenir l'arrivée. Chacun des combattans découvre sa poitrine, et tient l'épée dans une main, le poignard dans l'autre; le cri de *vive le roi!* retentit d'un côté, et de l'autre le cri de *vive la noblesse! vive le duc de Guise!* Le combat fut tel, que le jeune Quélus reçut jusqu'à dix-neuf blessures. Maugiron et Schomberg demeurent morts sur la place; Riberac mourut le lendemain; Livarot, frappé d'un grand coup sur la tête, fut six semaines en danger de mort (1). D'Antragues, qui n'avait eu qu'une

(1) Livarot guérit de ses blessures; mais, deux ans après, il périt dans un autre duel, dont les circonstances sont remarquables. La cour était au château de Blois. Livarot, dans un bal, prit querelle avec un marquis de Maignelais, fils du sieur de Piennes. Il fut convenu que le lendemain matin chacun d'eux se rendrait sur la grève, au bord de la rivière, en ne prenant d'autres té-

légère égratignure, resta maître du champ de bataille, et se retira en répétant le cri : *Vive la noblesse! vive le duc de Guise!*

Désespoir du roi à la mort de Quélus et de Maugiron.

Rien de plus honteusement célèbre que le désespoir de Henri III, quand il apprit l'issue de ce combat, la mort de Maugiron, et l'extrême danger de ses deux autres favoris. Pendant trente-trois jours il quitta rarement le chevet de Quélus. Je laisse parler ici les mémoires du temps. *Il avait promis aux chirurgiens qui pansaient Quélus, cent mille francs, en cas qu'il revînt en convalescence, et à ce beau mignon cent mille écus, pour lui faire avoir bon courage de guérir; nonobstant lesquelles promesses, il passa de ce monde à l'autre. Quélus, dans ses derniers momens*, dit le journal de l'Étoile, *n'avait à la bouche que ces mots : Ah! mon roi, mon roi! sans parler autrement de Dieu ni de sa*

moins de leur combat que deux laquais non armés. Mais Livarot envoya le sien pendant la nuit cacher une épée dans le sable sur le champ de bataille. Livarot fut tué du premier coup; son laquais, se saisissant de l'épée cachée dans le sable, frappa par-derrière le vainqueur, qui tomba mort sur Livarot. Le roi ne put empêcher qu'il fût pris des informations sur cette lâche atrocité. Le laquais de Livarot fut arrêté et pendu. Le roi n'osa ériger un monument à un favori, dont la mort avait été accompagnée de circonstances si déshonorantes.

*mère.* Maugiron était mort en proférant d'affreux blasphèmes. Le roi (et c'est encore un témoignage unanime des mémoires du temps) *baisa Quélus et Maugiron après leur mort, fit tondre leur tête, et serrer leur blonde chevelure. Il ôta à Quélus des pendans d'oreilles que lui-même auparavant lui avait donnés et attachés de sa propre main; et prononça ces deux vers :*

Seigneur, reçois en ton giron
Schomberg, Quélus et Maugiron.

Jusque-là du moins, la cour seule connaissait jusqu'à quel degré d'infamie s'était portée la douleur du roi; mais lui-même en instruisit la France et l'Europe par la pompe de leurs obsèques. Ils furent enterrés dans l'église de Saint-Paul, avec tous les honneurs qu'on aurait pu rendre à des héritiers du trône. Le roi fit placer leurs statues sur de magnifiques tombeaux. Un monarque chrétien renouvelait ainsi l'exemple de l'extravagante et fastueuse douleur de l'empepereur Adrien pour son Antinoüs (1).

Le scandale qu'excitèrent les regrets de Henri III fut plus utile aux desseins du duc de Guise, que la sanglante victoire de d'An-

(1) *Brantôme. — Journal de l'Étoile.*

tragues. Le roi avait menacé de punir ce gentilhomme. Guise se rendit à la cour et ne dit que ces mots : *Attaquer d'Antragues, c'est m'attaquer moi-même.* Toute poursuite fut arrêtée.

Assassinat de Saint-Mégrin. 21 juillet.

Peu de temps après, Caussade de Saint-Mégrin, un autre *mignon* du roi, fut assassiné à la porte du Louvre. Il avait, dans la chambre du roi, fait entendre des propos menaçans contre les Guises. En perçant un gant de son épée, il s'était écrié qu'*ainsi il taillerait ces petits princes.* Malgré cette inimitié contre le duc de Guise, on prétend qu'il avait adressé ses vœux à la duchesse son épouse. Les parens de ce seigneur en prirent de l'ombrage, et parurent croire que les soins de Saint-Mégrin étaient favorablement accueillis. Bassompierre fut chargé d'en instruire le duc. Aux premiers mots qu'il mit en avant pour préparer cette confidence, Guise l'interrompit avec humeur et fierté, montra la plus grande confiance dans la vertu de sa femme, et pourtant glissa quelques mots qui semblaient une invitation à ses amis de le défaire d'un rival présomptueux (1). Cet entretien fut rapporté au duc

(1) Varillas, dans son histoire de Henri III, prétend que Saint-Mégrin était aimé de la duchesse de Guise ; et

de Mayenne et au cardinal de Guise. Presque tous les mémoires du temps les accusent de s'être mêlés avec les assassins qui tuèrent ce

il raconte à ce sujet une anecdote entièrement controuvée, d'après laquelle on prendrait une idée très-fausse du caractère du duc de Guise. Ce prince, si terrible dans ses vengeances, aurait été, si l'on en croit cet écrivain, un mari aussi facétieux que débonnaire. « Un jour, nous » dit-il, le duc de Guise entra de grand matin dans la » chambre de son épouse, tenant une potion d'une main, » et un poignard dans l'autre. Après un réveil brusque, » suivi de quelques reproches : *Déterminez-vous, ma-* » *dame*, lui dit-il d'un ton de fureur, *à mourir par le* » *poignard ou par le poison*. En vain demande-t-elle » grâce, il la force de choisir : elle avale le breuvage, » et se met à genoux, se recommandant à Dieu et n'at- » tendant plus que la mort. Une heure se passe dans ces » alarmes. Le duc alors rentre avec un visage serein, et » lui apprend que ce qu'elle a pris pour poison est un » excellent consommé ». On cite souvent cette anecdote comme si elle était admise au nombre des faits historiques. M. Anquetil, dans l'Esprit de la Ligue, la rapporte sans faire de réflexions sur son invraisemblance. Mais aucun mémoire, aucun journal du temps n'en fait mention. Varillas avait fait quelques recherches sur des manuscrits de la bibliothèque du roi, mais presque toujours il les altère, et souvent il suppose des faits entièrement contraires au témoignage de tous les auteurs contemporains. Sulli, dans ses mémoires, parle de la duchesse de Guise comme de l'une des dames les plus vertueuses et les plus judicieuses de la cour.

favori du roi. Mais le duc de Mayenne qui, même à la tête de la faction la plus coupable, montra des sentimens humains, ne peut avoir été complice d'un crime aussi lâche. Le roi pleura et se désola de nouveau. Saint-Mégrin reçut les mêmes honneurs funèbres que Maugiron et Quélus. Le roi lui fit aussi ériger une statue de marbre sur son tombeau, *de sorte*, dit Brantôme, *que quand on en voulait à un favori, le proverbe était: « Je le ferai tailler en marbre comme les autres »*. Les recherches que Henri III n'avait pas faites pour le duel où périrent deux de ses favoris, il parut vouloir les faire pour l'assassinat du troisième. Les princes lorrains s'étaient retirés à Joinville. Le roi leur ordonna de se rendre à la cour. Ils obéirent; mais ils entrèrent au Louvre avec une escorte de sept à huit cents gentilshommes. Le roi les renvoya à la reine-mère, qui leur fit l'accueil le plus favorable; car elle voyait avec plaisir tous les ennemis des *mignons*, fussent-ils les ennemis de son fils même.

De Bussi d'Amboise.
29 août 1579.

La mission de la reine-mère auprès du duc d'Anjou, n'avait pas été sans résultat. Les protestans ne s'étaient point empressés de se ranger sous les drapeaux du cruel destructeur d'Issoire. On commençait à parler d'une ex-

pédition dans les Pays-Bas. Un peuple qui combattait pour sa liberté, mais qui se voyait près de succomber, offrait une couronne au duc d'Anjou, pour se ménager l'appui de la France. L'ambition fit taire le ressentiment chez ce prince; il revint à Paris, flatta le roi son frère, et commença par lui sacrifier Bussi d'Amboise. Le roi sut par lui que cet homme, fléau de ses favoris, suivait une intrigue galante avec la comtesse de Montsoreau. On comptait encore quelques maris jaloux dans la cour la plus corrompue. Ils l'étaient moins par un sentiment d'honneur, que par instinct de férocité. Le roi et le duc d'Anjou, firent informer le comte de Montsoreau du commerce qu'avait sa femme avec Bussi d'Amboise, et lui en fournirent des preuves écrites. Ce mari ne fit grâce à sa coupable moitié, qu'en la forçant de donner rendez-vous à Bussi dans un lieu écarté. Bussi s'empressa de s'y rendre, Montsoreau vint l'attaquer avec huit hommes armés; et cependant il ne put exercer une vengeance facile sur un homme d'une force et d'une bravoure extrêmes. Bussi ne succomba qu'après avoir blessé quatre de ses meurtriers. Le duc d'Anjou trahit par une joie mal dissimulée,

la part qu'il avait prise à cette embuscade contre son ami (1).

Horribles désordres de ces temps.

Quelle suite non interrompue de meurtres nous offrent les annales du règne de Henri III ! Il y avait trois moyens d'exercer impunément ses vengeances, c'était de prêter de l'argent au roi, ou d'en donner à ses *mignons*, ou d'épouser une fille d'honneur de la reine-mère. La barbarie féodale était moins hideuse dans ses vengeances. Tout ce qu'on acquérait d'instruction n'était qu'au profit du crime ; c'était alors le comble de la maladresse que d'être puni pour un assassinat. L'échafaud n'était dressé que pour le peuple et les Huguenots. Il y avait partout des refuges pour des assassins, on avait le choix d'un monastère ou d'un camp, soit qu'on voulût se faire oublier, soit qu'on voulût se rendre plus terrible. Cymier, l'un des favoris du duc d'Anjou, tua son propre frère avec l'approbation de ce prince. Réné de Villequier, ce ministre des plaisirs du roi, (et de quels plaisirs !) tua sa femme qui était près d'accoucher. On savait qu'elle avait dédaigné les vœux du roi : on supposa qu'elle n'avait point eu d'autre crime aux yeux de son mari. Peu de temps après ce

(1) *Journal de l'Étoile*. — *De Thou.*

meurtre, Réné de Villequier fut nommé gouverneur de Paris. Les procès se terminaient souvent par un assassinat, des tuteurs empoisonnaient leurs pupilles, et dans une même année, deux pupilles nés d'un sang illustre, assassinèrent leurs tuteurs et en héritèrent paisiblement ; des gentilshommes invitaient leurs voisins à des fêtes pour les tuer avec plus de facilité. L'exécrable Maurevert, assassiné en plein jour, fut obligé de se faire couper le bras qui avait tué le brave de Moui et blessé l'amiral. Ainsi la main des scélérats servait plus souvent que le glaive des tribunaux, à punir le crime. Quels plaisirs fallait-il à une cour perpétuellement occupée de complots homicides ? des festins dont l'extrême licence venait faire diversion aux remords. Plusieurs fois (et c'était chez la reine-mère) les femmes y parurent à moitié nues. Dans ce temps, le poëte Garnier, qui n'avait pour suppléer au génie qu'un sens droit et qu'un goût assez sage, s'efforçait d'épurer et d'ennoblir la scène dramatique. La cour voyait avec indifférence ces estimables, mais trop faibles imitations de la tragédie grecque ; elle se rendait en foule au théâtre italien des *Gelosi*, dont le parlement proscrivait en vain

les scènes aussi monstrueuses qu'infâmes. Le ciseau des artistes ne s'exerçait plus sur aucun monument utile. Les arts n'avaient plus d'autres fonctions que de flatter et de révéler les penchans vicieux du roi et de ses favoris. Depuis que la France était corrompue, les plus pervers des Italiens l'adoptaient pour patrie; c'étaient des Italiens qui dirigeaient les finances, qui subvenaient à l'entretien des armées. Créanciers du roi et de toute la cour, ils entraient successivement en possession des domaines si noblement tenus autrefois par les Châtillon, les Latremouille, les Duguesclin. La reine-mère obtenait des bénéfices ecclésiastiques pour ses devins, ses astrologues et ses empoisonneurs. Les opérations sur les monnaies étaient conduites par des Italiens, qui ne cessaient d'en altérer le poids. Ils étaient inépuisables en inventions d'édits bursaux. Leur cruelle adresse fut telle qu'ils parvinrent, au milieu des guerres civiles, à porter le revenu du roi trois fois plus haut que ne l'avait été celui de Louis XII, de François Ier, et de Henri II, dans les années les plus florissantes de leur règne. Henri III, dont l'autorité était si souvent méconnue, exerçait des concussions dignes d'un despote de l'A-

sie. En vain ses finances s'étaient-elles grossies par de savantes rapines : le plus prodigue des monarques ne passait pas trois mois sans connaître une extrême pénurie. Rendu furieux par le besoin, il foulait aux pieds toute politique ; tandis qu'il faisait des présens magnifiques et des dotations démesurées aux cordeliers, aux feuillans, il levait des taxes hardies sur le clergé. Ses *mignons* et ses gardes lui formaient une armée qui, presque toujours, investissait le parlement; et, malgré les réclamations des présidens de Thou, Harlai et Séguier, forçaient l'enregistrement des édits bursaux. Les membres de ce corps étaient quelquefois imposés eux-mêmes à des taxes considérables; mais alors le roi prenait auprès d'eux le maintien d'un suppliant. Lorsqu'un particulier mourait avec une réputation d'opulence, les *mignons* du roi devançaient les gens de justice pour visiter sa maison, son coffre-fort et ses caves, et portaient dans le Louvre de honteuses dépouilles. Les offices se vendaient d'autant plus cher qu'on cédait avec une charge le droit d'exercer des vols nombreux; mais l'exacteur était souvent dépouillé, et faisait place à un brigand nouveau qui se croyait protégé par la constante faveur du maître.

L'usure n'était plus imputée à déshonneur; mais les usuriers recevaient souvent les visites armées de leurs débiteurs, et perdaient en un jour le fruit de cinquante ans de cruautés et de fraudes. Les crimes commis par les hommes opulens rapportaient beaucoup au trésor royal. Le roi vendait sa clémence (1). Quand un état est dans une telle situation, peu importe en vérité ou la paix ou la guerre. Il semble même que la guerre puisse seule y ramener une révolution favorable. Le roi de Navarre n'avait

(1) Il n'est pas une histoire du règne de Henri III qui ne soit remplie du détail des meurtres dont nous venons de faire mention; mais ils font encore plus frissonner dans un ouvrage où ils sont racontés successivement comme nouvelles du jour; c'est le *Journal du règne de Henri III*, auquel j'ai déjà eu souvent recours. Il fut attribué d'abord à Servin, avocat général du parlement de Paris; mais la critique l'a restitué au sieur de L'Étoile, dont il porte aujourd'hui le nom. Aucun des grands événemens de ce règne n'y est fortement caractérisé. La forme d'un journal s'oppose à ce genre de développement; mais elle convient parfaitement au récit des faits particuliers. On voit, par celui de L'Étoile, qu'il se passait peu de jours sans qu'on n'apprît à Paris la nouvelle d'un assassinat commis sur la personne d'un noble, et le plus souvent par un noble même. Les meurtres exécutés dans les provinces ne devaient pas être moins nombreux, et ils sont rarement mentionnés dans ce journal.

pas quitté les armes; il avait de nouveaux dangers à craindre, puisque Catherine de Médicis venait négocier avec lui.

Pourquoi négocier? On venait de signer la paix. Henri III et le roi de Navarre s'étaient engagés à réprimer, le premier, les brigandages des catholiques, le second, ceux des protestans. Ce dernier seul fut fidèle à cette convention; mais enfin il se lassa de faire la guerre aux siens. Tandis que les catholiques surprenaient et gardaient les villes d'Agen et de Villeneuve, il n'avait pour

Démarche de Catherine de Médicis auprès du roi de Navarre.

1579.

On y voit qu'une demoiselle de Châteauneuf *tua virilement* son mari, le Florentin Antinotti; qu'un autre Florentin, Ludovic Adjacet, prit le parti d'assassiner un seigneur avec lequel il s'était battu en duel, et qui lui avait fait grâce de la vie, il fut sauvé par le crédit d'une fille d'honneur de la reine qu'il avait épousée. Je ne crois point nécessaire de m'engager plus avant dans ces détails pour justifier le tableau que je viens de présenter. Depuis que Charles VII avait remis l'ordre dans son royaume reconquis, jusqu'au règne de François II, les chroniques particulières et les registres du parlement n'offrent qu'un bien petit nombre d'attentats commis par des nobles, et prouvent que la France était, particulièrement sous Charles VIII, Louis XII et François Ier., le pays de la terre où les crimes fussent les plus rares. Nul règne n'en offre une si épouvantable série que celui de Henri III. Ce furent les journées du massacre de Paris qui couvrirent le sol de la France d'illustres assassins.

résister au roi de France qu'une autorité empruntée du roi même, celle de gouverneur de la Guyenne. Sans alliés, sans troupes, sans argent, il n'avait plus de force que par son nom. Catherine de Médicis s'avançait pour corrompre ses amis et surprendre ses villes. Le prétexte de son voyage était de lui amener la reine de Navarre son épouse. Il l'avait redemandée par convenance et par politique, mais en se flattant qu'elle ne lui serait pas rendue. Comme on comptait sur elle pour livrer à la cour les secrets du roi de Navarre, le roi venait de lui former un riche apanage en lui donnant le Querci et l'Agénois. Il n'y avait point en Europe de plus séduisante princesse. En tout autre temps, on se fût écarté avec horreur d'une jeune femme coupable d'un meurtre réfléchi; mais peu de personnes avaient alors la puissance et le droit de s'indigner. Les vices chez la reine de Navarre n'étaient nullement incompatibles avec les grâces ni avec cette facilité de caractère qui a quelquefois le charme et les effets de la bonté. Elle n'avait alors que vingt-six ans. Sa beauté était dans tout son éclat. Elle parlait fort bien l'italien et l'espagnol, pouvait s'exprimer en latin; sa conversation était facile, enjouée,

élégante. Malgré le désordre de ses mœurs, elle conservait un peu de décence extérieure, ou du moins elle parait la licence d'un vernis romanesque. Elle avait rendu quelques services à son époux : il ne put se défendre d'une tendre émotion en la revoyant, surtout il se plaisait à considérer en elle le gage d'une paix durable (1). Mais Catherine

(1) Les mémoires de la reine Marguerite offrent un tableau fort agréable de son séjour à Nérac. Voici ses expressions : « La félicité dont je jouissais dura quatre ou » cinq ans ; nous séjournions le plus souvent à Nérac, où » notre cour était si belle, que nous n'avions point à en- » vier celle de France ; nous avions à notre suite madame » la princesse de Navarre (c'était la sœur de Henri de » Bourbon) et moi, un grand nombre de dames et de » filles d'honneur. Le roi, mon mari, était accompa- » gné d'une belle troupe de seigneurs et de gentilshom- » mes, aussi honnêtes gens que les plus galans que j'aie » vus à la cour de France ; il n'y avait rien à désirer en » eux, sinon qu'ils fussent catholiques. Mais, de cette di- » versité de religion, il ne s'en entendait point parler ; » le roi et madame la princesse allaient au prêche, et » moi et ma suite à la messe, dans une chapelle située » dans le parc ; nous nous rencontrions ensuite dans les » jardins, qui sont très-beaux, et ornés de lauriers et » de cyprès, ou dans le parc qui règne le long de la ri- » vière, et où j'avais ouvert des allées de trois mille pas. » Le reste de la journée était consacré à la table, aux » jeux, aux spectacles ».

de Médicis lui montra bientôt qu'elle apportait la guerre. D'abord il fut question de convertir le roi de Navarre. La reine-mère avait amené avec elle, outre ses filles d'honneur, le cardinal de Bourbon, oncle du roi de Navarre, prélat d'un caractère faible et d'un esprit borné. Henri de Bourbon n'ignorait pas que déjà les ligueurs avaient jeté les yeux sur son oncle pour une sorte d'interrègne qui préparerait l'avènement du duc de Guise au trône. Quand le cardinal vint à l'entreprendre sur des matières de foi : « Mon oncle, lui dit-il en » l'interrompant, j'apprends que messieurs » de la ligue ont de grands desseins sur vous ; » ils songent, m'a-t-on dit, à vous faire roi. » Demandez-leur plutôt de vous faire pape ; » car alors vous dominerez sur tous les rois » de la terre ». Le cardinal désespéra de la conversion de son neveu.

Conduite habile de ce prince.

Si la reine-mère échouait dans le dessein de ramener à Paris celui dont elle avait ensanglanté les noces, ses filles d'honneur obtenaient un peu plus de succès auprès des amis du roi de Navarre. Une d'elles entreprit de séduire le plus laid, le plus obstiné, le plus intraitable des huguenots ; c'était le gouverneur de la Réole. Ce militaire, dupe

d'une jeune coquette, affichait sa passion de mille manières extravagantes, et les deux cours s'en amusaient également. Bourbon crut par des plaisanteries pouvoir rappeler à la raison son vieux serviteur, et ne fit que l'irriter; l'amant ridicule devint bientôt un traître. Il livra la Réole à la reine-mère. Celle-ci donnait un bal au roi de Navarre, le jour où elle attendait la nouvelle de cette trahison. Bourbon l'apprit aussitôt qu'elle. Sans témoigner la moindre émotion, il sort du bal à l'heure accoutumée, avertit Rosni de le suivre avec la troupe la plus leste, et va s'emparer avant le jour de la petite ville de Flamarens. La reine trouva cette revanche assez piquante; mais Bourbon crut devoir encore surprendre la ville de Saint-Émilion. La reine cette fois prit de l'humeur, et tenta de nouveaux stratagèmes. C'était par des tracasseries qu'elle s'étourdissait sur ses crimes. Bientôt elle porta mille sujets de discorde dans un camp où le héros le plus aimable avait fait régner une touchante union. Trois des seigneurs catholiques les plus distingués, Lavardin, Grammont et Duras quittèrent les drapeaux de Bourbon pour revenir à ceux de Henri de Valois. Les filles d'honneur de la reine-mère

firent naître la dispute la plus sérieuse entre le prince de Condé et le vicomte de Turenne. Malgré l'inégalité du rang, le duel fut accepté; le vicomte de Turenne, en s'avançant sur le pré, remercia le prince dans les termes les plus respectueux, de l'honneur qu'il lui faisait. Les deux combattans ne se firent que de légères blessures et redevinrent amis. Mais peu de temps après, le vicomte de Turenne avec Jean Gontaut de Salignac pour second soutint le combat le plus acharné contre les deux frères Duras : il y reçut plusieurs blessures.

Prise de Cahors. Prodigieuse valeur de Bourbon. 29 mai 1580.

La reine-mère, croyant avoir assez fait pour la discorde, revint à Paris. Le roi de Navarre, qui depuis l'arrivée de sa femme était forcé de subvenir aux frais d'une cour galante et voluptueuse, ne songea plus qu'à se mettre en possession du Querci et de l'Agénois, donnés pour apanage à cette princesse. Mais, par les ordres du roi, toutes les villes refusaient de lui ouvrir leurs portes : il fallut recourir aux armes. Cahors, capitale du Querci, ville alors bien fortifiée et baignée par la rivière du Lot, eût demandé un siége au-dessus de ses forces. Il résolut de l'enlever par surprise; mais cette place, défendue par une forte garnison, était

sous les ordres d'un gouverneur aussi intrépide que loyal, c'était ce Vervins dont nous avons vu la conduite à la fois farouche et généreuse dans la journée de la Saint-Barthélemi. Voici l'une des entreprises les plus audacieuses, les mieux conduites et les plus obstinées qui aient signalé les guerres civiles de France.

Le roi de Navarre sortit de Montauban avec quinze cents hommes, et arriva vers minuit à un quart de lieue de Cahors. Il fit faire halte à ses troupes sur un plant de noyers entre lesquels coulait une fontaine, précieuse ressource après une marche de dix lieues faite dans un jour brûlant. La chaleur était extrême; tout l'horizon était enflammé par les éclairs; le tonnerre grondait par intervalle, la pluie ne tombait pas encore. Le roi de Navarre s'était proposé de faire usage d'une machine qui venait d'être inventée, et qu'alors on nommait *machine infernale*, nom qui se transmit successivement aux plus sinistres inventions de l'artillerie. Dix soldats de la garde du prince escortaient deux pétardiers; deux cents hommes, au milieu desquels était le roi de Navarre, marchaient par échelons. Le reste était tenu en réserve. Le vase rem-

pli de salpêtre appliqué à l'une des portes de la ville fait explosion; mais l'ouverture qu'il donne est si étroite qu'il faut se traîner sur le ventre. Saint-Martin, Gontaut de Salignac, Roquelaure, Rosni et Bourbon lui-même sont déjà dans la ville. La porte tombe sous les coups de hache; mais l'explosion a répandu l'alarme. Le vigilant Vervins a tenu sa troupe armée; elle avance vers l'endroit menacé; toutes les cloches sont en mouvement; les habitans se rassemblent à la clarté des éclairs et des torches. Catholiques forcenés, ils se souviennent d'avoir fait il y a huit ans un odieux massacre de protestans. La crainte du supplice a doublé en eux les forces du fanatisme, on n'entend que ces cris, *charge et tue!* De chaque maison, les tuiles, les pierres, les vases pleins de matières enflammées, sont lancés sur les assaillans; ils avancent, mais lentement. Avant d'avoir gagné la grande place, ils ont eu plus de douze combats à livrer. Vervins arrive et se bat en furieux; il est chargé par Salignac, Saint-Martin et Roquelaure; il tombe mort, mais Saint-Martin est tué, Salignac et Roquelaure blessés dangereusement; Rosni l'est à son tour. Bourbon qui se tient tou-

jours à leur tête, a rompu deux pertuisanes; ses armes sont faussées par les coups de feu. Le jour paraît et montre les habitans retranchés de rue en rue par des barricades. *Point de retraite!* s'écrie Bourbon. Les pieds écorchés, couvert de contusions, il combat en s'adossant sur des boutiques. On vient lui apprendre qu'un corps nombreux arrive au secours de la ville; on le conjure de se retirer vers la campagne; *non,* dit-il, *ma retraite hors de cette ville sera celle de mon âme hors de mon corps.* Déjà le vicomte de Gourdon était venu le retrouver avec les douze cents hommes de réserve laissés vers les noyers. Mais Henri avait dans la campagne une autre réserve sous le commandement du comte de Chouppes; il lui donne ses ordres. Chouppes attaque le corps qui vient au secours de la ville et le bat.

Après cette victoire, il amène au roi de Navarre un renfort de cent chevaux et de six cents arquebusiers. Mais les habitans, qui s'attendent qu'un massacre général punira leur longue résistance, n'ont point encore posé les armes. A couvert sous leurs toits, ils font rouler d'énormes pierres sur des assaillans battus par un long orage,

exténués par la faim et couverts de blessures que nulle main ne vient soulager. Chacun des quartiers de la ville exige un combat, chaque maison une escalade. Le roi de Navarre, maître des tours et des parapets de la ville, s'étonne d'avoir encore des assauts à livrer. Déjà il a passé la cinquième nuit dans une cité dont tous les toits fument. Un bruit sourd lui donne l'espérance que les habitans s'échappent dans la campagne: c'est-là le plus ardent de ses vœux; sa victoire ne sera point suivie d'un massacre. A ce bruit succède un profond silence qui confirme ce favorable présage. Au point du jour, les magistrats de cette ville désolée viennent implorer sa clémence. Henri obtient de ses soldats la vie de ceux qui n'ont pu fuir; mais il ne peut empêcher le pillage. « Ah! sire, quel exploit! viennent lui dire » tous ses capitaines. Fut-il jamais un siége » plus glorieux! Fallut-il jamais plus de » courage, plus d'adresse, plus de fermeté » pour entrer dans une ville! — *Ah!* ré- » pondit Henri en soupirant, *cette ville est* » *française* ».

Prise de la Fère par le prince de Condé.

Presqu'au même moment, le prince de Condé s'emparait de la ville de la Fère, la seconde place de la Picardie, et située à

vingt lieues de la capitale. On lirait avec étonnement le récit d'une telle entreprise jusque dans un roman de chevalerie. Le gouvernement de Picardie avait été cédé à ce prince par la première paix que signa Henri III ; mais toutes les villes reçurent défense de le recevoir. Condé s'échappe de Saint-Jean-d'Angeli presque seul et déguisé ; il arrive à Paris, s'y cache, prend des informations sur la Fère, apprend que le service de la garnison se fait avec négligence, se met en marche, convoque dans une métairie le petit nombre de gentilshommes picards dévoués à sa cause, en réunit quatre-vingts, et, à la faveur de la nuit, s'approche de la Fère. Cinq de ses soldats, travestis en voyageurs, forment son avant-garde. Ils feignent de demander le chemin aux premières sentinelles qu'ils rencontrent, prolongent l'entretien, puis, informés par un signal de l'arrivée du prince de Condé, ils s'éloignent en laissant tomber quelques pièces d'or. Les soldats du corps-de-garde se jettent dessus pour les ramasser ; Condé saisit ce moment pour les envelopper ; il les empêche de lever le pont-levis, s'empare d'un premier poste, puis d'un second, puis de la ville tout entière. Il la sauve du pillage,

en fait sa place d'armes, soumet d'autres villes de la Picardie, agit en gouverneur de cette province, grossit sa troupe, et va jusque dans les faubourgs de la capitale apprendre au roi que la prise de la Fère n'est point un faux bruit (1).

Lesdiguières remplaçait Montbrun dans le Dauphiné et inquiétait vivement les catholiques dans les provinces voisines; Châtillon, fils de l'amiral Coligni, s'établissait dans une partie du Languedoc. Henri III, qui voyait le roi de Navarre moins appuyé des siens au milieu de telles diversions, fit marcher contre lui la plus forte de ses armées. C'était le maréchal de Biron qui la commandait. Bourbon, devant le plus expérimenté des généraux catholiques, mit moins d'audace et plus de régularité dans ses plans. La ville de Nérac, où son épouse avait appelé tous les plaisirs, devint le centre de ses opérations. Quelquefois il était resserré à deux ou trois lieues de cette ville; d'autres fois il s'étendait à trente ou quarante au-delà; s'il cédait du terrain, c'était sans avoir été ni surpris, ni battu.

Traité de paix rompu par le roi de Navarre.

On parla de paix; au lieu de six villes de

(1) *De Thou.* — *D'Aubigné.* — *Histoire de la maison de Bourbon, par Désormeaux.*

sûreté, que lui donnait le dernier traité, il en obtint huit. Je commence à me lasser de parler de paix et de trèves qui ne recevaient pas même un commencement d'exécution. Ce fut le roi de Navarre qui, le premier, rompit celle-ci. Lanoue et Duplessis Mornai, les plus sages et les plus austères des protestans, l'en blâmèrent, et presque tous les historiens, d'après de si imposans témoignages, en ont fait un reproche au roi de Navarre. Il est bien vrai qu'à cette époque Henri III était plus que jamais mécontent de la ligue, qu'il avait permis à son frère le duc d'Anjou de se rendre dans les Pays-Bas, où l'appelaient les vœux des catholiques révoltés; mais la ligue ne subsistait-elle pas encore, et ne faisait-elle pas chaque jour de nouveaux progrès? mais Henri III n'était-il pas toujours entraîné par les passions de ceux qui l'entouraient? mais Catherine de Médicis n'était-elle pas pour le roi de Navarre ce qu'elle avait été pour Coligni? Que deviendrait-il, s'il s'abandonnait à toute la confiance naturelle à son caractère? Que deviendraient les protestans toujours livrés dans la paix à des conseils anarchiques, toujours trahis par leur présomptueuse sécurité? D'après ce que nous avons vu du caractère et de la politique

du roi de Navarre, de tels motifs durent plus influer sur sa détermination que les intrigues de sa femme, intrigues dont les plus graves historiens, et de Thou lui-même, font ici le frivole et fastidieux récit. C'était peut-être trop, pour un tel prince, de garder auprès de lui une telle femme; mais il ne fut jamais le ministre complaisant de ses caprices et de ses vengeances (1). Sa magnanimité se montra dans tout son jour à cette reprise d'armes. Philippe II indigné contre le roi de France, qui cherchait à lui ravir les Pays-Bas, fatigué de prodiguer son or à cette sainte union, qui n'agissait point avec assez d'audace, et pressé plus que jamais du besoin

Ce prince refuse les secours de Philippe II.

(1) L'opinion générale des historiens est que les intrigues de la reine de Navarre firent seules naître la septième guerre civile, pour favoriser les desseins de son frère le duc d'Anjou, sur les Pays-Bas. On l'appelle assez communément la guerre *des amoureux*, nom qu'il est assez difficile d'expliquer; mais les mémoires de Sulli prouvent que le roi de Navarre ne s'y détermina que d'après les considérations politiques les plus pressantes. Quand on compare entr'eux tous les événemens de ce règne, quand on examine de près le caractère de Henri III, et la haine dont il fut toujours animé contre les protestans; on demeure convaincu que deux ans d'inaction et de sécurité eussent perdu sans retour Henri de Bourbon.

de troubler ses voisins, pour achever la conquête du Portugal, fit offrir des secours au roi de Navarre, à ce chef de parti qu'il détestait, au maître légitime d'une couronne usurpée par l'Espagne. Le plus puissant et le plus opulent des monarques vit ses offres rejetées par un prince pauvre et sans états, dont quatre cents gentilshommes faisaient toute la force. Ce noble refus rappela aux Français de ce temps la valeur de ces mots : *honneur et patrie* (1). Cette fois, les événemens de la guerre furent peu favorables à son parti ; lui seul entre tous les protestans put se maintenir à l'abri d'une défaite. Châtillon, fils de Coligni, fit une mauvaise campagne dans le Languedoc ; Lesdiguières, dans le Dauphiné, fut plusieurs fois battu par le duc de Mayenne ; le maréchal de Matignon prit sur les protestans la ville de la Fère en Picardie. Henri III voulut assister à ce siége ; ce ne fut point un réveil de sa longue mollesse. Le luxe et les plaisirs régnaient tellement dans le camp du roi, qu'on appela le siége de la Fère le *siége de velours*. Cependant ses *mignons*, qui paraissaient si énervés, y montrèrent une valeur brillante : Lavalette y fut blessé, le comte de Gram-

Divers événemens de la guerre civile.

1580.

(1) *Duplessis-Mornai. — Mathieu.*

mont y reçut la mort. L'un et l'autre, après avoir quitté le roi de Navarre, avaient été acueillis par Henri III avec une extrême faveur. La Fère ne succomba qu'après une valeureuse et savante défense. Le prince de Condé fut toujours errant et toujours malheureux cette année : il fut arrêté près de Genève, et dépouillé par un parti catholique qui ne le reconnut pas, et le laissa s'échapper; il gagna le Languedoc (1).

Dureté de Philippe II envers Lanoue, son prisonnier.

Un autre revers bien sensible aux protestans, ce fut la prise du sage Lanoue. Il servait, comme nous l'avons vu, dans les Pays-Bas. Les Espagnols, qu'il avait souvent battus, le firent prisonnier dans une action de peu d'éclat; ils menaçaient de le tuer; l'alarme et l'indignation furent aussi vives parmi les catholiques que parmi les protestans. Tous les généraux français, et Henri III lui-même, menacèrent les Espagnols des plus sanglantes représailles, s'ils attentaient aux jours du plus parfait des chevaliers. Lanoue n'avait cessé de s'élever en vertus, à mesure que ses compatriotes faisaient des progrès dans le vice. Personne, dans ces temps de fraude, n'avait pu trouver sa droiture en défaut; lors

(1) *D'Aubigné. — Mathieu. — Journal de l'Étoile. — De Thou.*

même qu'il combattait contre son roi, il était toujours prêt à verser son sang pour le salut de la monarchie. Jamais homme ne fut à pareil point inaccessible à l'orgueil et à la vengeance : il préféra toujours les intérêts de ses amis aux siens, et toujours les intérêts de la France à ceux de son parti. Quand on lit ses mémoires, on sent qu'un caractère d'une grande fermeté se perfectionne au milieu des dangers de la guerre, et au milieu des formidables épreuves de la guerre civile. Le cruel Philippe II n'osa condamner Lanoue à la mort, mais il le tint pendant deux ans dans la plus étroite et la plus dure captivité; il semblait même que cette captivité dût être éternelle, d'après la rançon que Philippe osait demander : cent mille écus pour ce chevalier qui, né avec une médiocre fortune, l'avait toute employée à soulager les victimes de la guerre civile!

Bourbon paye la rançon de ce chevalier.

Elle fut cependant payée, cette rançon si horriblement usuraire. Lanoue avait un ami plus magnanime qu'opulent : cet ami, je ne l'ai point encore nommé, mais quel autre pouvait-il être que le jeune et brillant émule de ses vertus, que le roi de Navarre? Il vendit une de ses terres pour se procurer cette somme de cent mille écus, qu'il eut grand

soin de donner à l'insu de Lanoue (1); car ce chevalier se fût fait une seconde fois le scrupule de ruiner le prince dans lequel reposait tout son espoir pour la France.

Prodigalité du roi pour ses mignons. 1581.

Je ne puis m'empêcher de faire ici un rapprochement. Pendant que le roi de Navarre (ah! je me sens impatient de le nommer Henri IV) acquittait si noblement la dette de l'amitié et de la reconnaissance, voici ce que Henri III faisait pour deux de ses favoris qui n'avaient jamais rendu, et ne pouvaient jamais rendre de service important à l'état ni à lui-même : c'étaient Joyeuse et Lavalette, qui l'avaient quitté pour accompagner le roi de Navarre dans sa fuite. Il achetait pour l'un et pour l'autre des domaines immenses, et leur donnait la duché-pairie; il mariait le duc de Joyeuse à Louise de Vaudemont, sœur de la reine. Quand les noces se firent, Paris venait d'éprouver une maladie contagieuse, qui avait jeté un tel effroi parmi les habitans, que les trois quarts abandonnèrent la ville. Au lieu de soulager les nombreuses victimes de ce fléau, le roi dépensa, dit le Journal de l'Étoile, plus de douze cent mille livres aux noces de son favori. Il avait exigé que ce jour-là le duc de Joyeuse

(1) *Vie de Lanoue*, *par Amiraut.*

égalât la magnificence de ses vêtemens. Tous les conviés à ces noces changèrent d'habit cinq ou six fois par jour : jamais on n'avait étalé tant d'or et tant de diamans. Le cardinal de Bourbon donna au roi et aux mariés une fête sur l'eau, dont les dispositions manquèrent, mais dont les dépenses durent être énormes. On représenta au roi que de telles fêtes ruineraient pour jamais ses finances : *Je serai sage et bon ménager*, répondit-il, *quand j'aurai marié mes trois autres enfans* (1). Il appelait ainsi Lavalette, d'Ar-

(1) Voici la relation du *Journal de l'Étoile* sur les fêtes ordonnées par le cardinal de Bourbon : « Le mardi » 10 d'octobre, le cardinal de Bourbon fit son festin des » noces du duc de Joyeuse en l'hôtel de son abbaye de » Saint-Germain, et fit faire à grands frais, sur la ri- » vière de Seine, un grand et superbe appareil d'un » grand bac, accommodé en forme de char triomphant, » dans lequel le roi, princes, princesses et mariés, de- » vaient passer du Louvre au Pré-aux-Clercs en pompe » fort solennelle; car ce beau char triomphant devait » être tiré par-dessus l'eau par autres bateaux déguisés » en chevaux marins, tritons, baleines, sirènes, et autres » monstres marins, en nombre de vingt-quatre, en au- » cuns desquels étaient portés à couvert au ventre des- » dits monstres, trompettes, clairons, violons, haut- » bois, et plusieurs musiciens d'excellence, même quel- » ques tireurs de feux artificiels, qui, pendant le trajet,

ques et d'O. Je reviens à la guerre de Guyenne (1).

Suite de la guerre de Guyenne.

Le roi de Navarre avait vu sa petite armée très-affaiblie par les diverses entreprises des protestans, et surtout par celle des Pays-Bas. Le vicomte de Turenne et le jeune Rosni lui-même l'avaient quitté pour passer sous les drapeaux du duc d'Anjou. L'un et l'autre étaient séduits par l'espérance de recouvrer dans les Pays-Bas des domaines qui avaient appartenu à leurs pères; il ne les vit pas partir sans de vives alarmes. Doué

» devaient donner maints passe-temps au roi et à cinquante mille personnes du peuple de Paris qui étaient sur les deux rivages: mais le mystère ne fut pas bien joué, et on ne put faire marcher les animaux ainsi qu'on avait projeté; de façon que le roi ayant attendu depuis quatre heures du soir jusqu'à sept aux Tuileries le mouvement et acheminement de ces animaux aquatiques, sans en apercevoir aucun effet, dépité, dit qu'il voyait bien que c'étaient des bêtes qui commandaient à d'autres bêtes; et, étant monté en coche, s'en alla avec les reines et toute la suite au festin, qui fut le plus magnifique de tous, nommément en ce que ledit cardinal fit représenter un jardin artificiel, garni de fleurs et de fruits, comme si c'eût été en mai, ou en juillet et août ».

(1) *Journal de l'Étoile.*

d'une admirable sagacité, il prévoyait le triste résultat d'une expédition en apparence si favorable; il n'avait que trop appris à connaître le duc d'Anjou. *Ce prince me trompera*, disait-il à Rosni, *s'il remplit jamais l'attente qu'on conçoit de lui; il a si peu de courage, si peu de grâce et d'adresse, le cœur si faux, qu'il doit détruire bien vite tout ce que la fortune fait maintenant pour lui*. L'événement confirma ce pronostic.

La campagne que soutint dans la Guyenne le roi de Navarre contre le maréchal de Biron fut laborieuse et savante. Pressé par des dangers imminens, il eut la force d'âme de s'abstenir de ces actions d'éclat qui plaisaient tant à sa bravoure. Il sut toujours éviter un engagement général contre des forces triples des siennes. Il perdit l'Agénois et Mont-de-Marsan; mais il repoussa plusieurs fois l'ennemi des murs de Nérac. Le maréchal de Biron, blessé grièvement, eut pour successeur son fils, âgé dix-neuf ans. La campagne était à peu près terminée. Une maladie contagieuse exerçait ses ravages dans les deux armées. Nouvel accommodement, nouvelle paix. Le duc d'Anjou s'en rendit le médiateur. Le roi de Navarre fut mis en possession du Querci et de l'Agénois,

Nouvelle paix. 1582.

apanage de sa femme; il obtint quelques nouveaux avantages pour les protestans (1).

Si cette paix ne fut que d'une assez courte durée, du moins elle ne fut pas autant que les autres entremêlée de scènes sanglantes pires que les combats. Henri III, qui avait à soutenir une guerre secrète contre la ligue, s'occupa de calmer par quelques témoignages de faveur, et même par des largesses, les seigneurs protestans dont la reine de Navarre adoucissait la sombre austérité, au milieu des divertissemens et des intrigues; mais toujours plus enivrée de plaisirs, elle oubliait chaque jour davantage ce qu'elle avait pu se commander de décence extérieure. Altière et impérieuse dans les momens même où elle avait le plus à rougir devant son époux, elle lui devint aussi importune qu'elle était méprisable à ses yeux. Il prit enfin le parti de la renvoyer à la cour de France, au risque de fournir au roi un prétexte pour la guerre. Henri III, qui avait souvent passé envers sa sœur d'une aveugle tendresse à une ardente colère, et qui par ses inégalités même avait prêté au soupçon d'une passion incestueuse, reçut froidement la reine de Navare; soit que le temps eût

(1) *De Thou.* — *Davila.* — *Mathieu.*

altéré les charmes de cette princesse ; soit qu'elle fît craindre encore à des favoris du roi des vengeances homicides, il ne lui montra plus que mépris et que haine, et saisit le moment de la déshonorer avec éclat. Il lui ordonna d'aller retrouver son époux, et comme elle était en route, il la fit arrêter, ses gardes firent une insolente perquisition dans sa voiture pour savoir si, parmi les femmes dont elle était entourée, il n'y avait pas d'hommes déguisés. Son mari seul parut s'offenser de l'insulte qu'elle avait reçue. Il en demanda raison; mais, comme le roi ne lui fit que la réponse la plus froide, Henri de Bourbon se garda d'employer ses armes à venger une épouse trop justement avilie. Marguerite de Valois quitta la cour, et cette femme douée de talens et de grâces, mais frappée comme le roi son frère de cette incurable faiblesse qui toujours cède au vice, fut encore plus dissolue dans sa retraite qu'elle ne l'avait été à l'école de toute corruption.

Amours de Henri et de la comtesse de Grammont.

La petite cour de Nérac, pendant que la reine de Navarre y avait donné des lois, sans égaler les désordres de la cour du roi de France, les avait un peu rappelés. Lorsqu'elle fut partie, les mœurs quoique moins galantes devinrent plus chevaleresques. Les

hommes cupides désertèrent une cour où l'économie adoucissait la pauvreté ; les gens d'honneur y couraient, de tous côtés, comme au seul réfuge qui leur restait. Henri de Bourbon ne souffrait plus que les armes de ses guerriers fussent étincelantes d'or et de pierreries ; on reprenait l'armure des Gaston de Foix et des Bayard. C'était sans parler de théologie qu'on défendait encore les opinions théologiques, source fatale de tant de discordes. Le sort condamnait le roi de Navarre à être un chef de parti, mais jamais on ne trouvait en lui un chef de sectaires. Personne auprès de lui ne rêvait de république. L'amour contribuait beaucoup à faire tomber le goût des controverses ; mais l'amour redevenait enfin une passion digne des Français. Henri de Bourbon, prisonnier de Catherine de Médicis, avait cédé avec toute l'ivresse de son âge aux faciles voluptés dont elle l'entourait pour le pervertir. Il avait mis si peu de discrétion dans ses intrigues avec une fille d'honneur de la reine son épouse, qu'il avait eu à faire avec elle un échange de complaisance contraire à l'honneur. En visitant le Béarn, il connut Corisande d'Andouins, jeune veuve de ce comte de Grammont qui avait été tué au

siége de la Fère. Douée d'une beauté ravissante, sensible et fière, elle n'avait pas suivi à la cour de France un époux que la faveur du roi exposait à de honteux soupçons. Elle vit dans Henri de Bourbon le héros le plus semblable à ceux dont les romans et les vieux fabliaux l'entretenaient. S'il ne les égalait pas en constance, il les surpassait en esprit et en gaîté. Elle lui rendit les services les plus signalés de l'amitié, long-temps avant de répondre à son amour. Quoique catholique, elle appelait tous ses vassaux et tous ses voisins sous les drapeaux du roi de Navarre, avec le regret de ne pouvoir les y suivre. Elle ne lui donnait que de nobles conseils, le voyait rarement et lui écrivait sans cesse. Duplessis Mornay était de tous les amis de Henri IV le seul qui condamnât sa passion pour Corisande. Son intègre vertu ne souffrait rien dont la morale eût à gémir. Envers tout autre que le roi de Navarre il eût paru le plus importun et le plus rigide des censeurs; mais Henri préférait ceux qui ne l'épargnaient pas. Quand il ne pouvait parvenir à satisfaire Duplessis Mornai, il se consolait en égayant sa gravité.

Dangers que court Henri. Sa présence d'esprit. Sa magnanimité.

On peut dire que la gaîté du roi de Navarre lui était aussi utile que sa brillante valeur. C'était par ce moyen que, sans recourir à la feinte, il faisait oublier à ses compagnons tantôt ses périls et tantôt sa détresse. L'assassinat, l'empoisonnement qu'il avait tous les jours à craindre, n'altéraient pas en lui cette gaîté magnanime. Si sa tête n'avait pas été formellement mise à prix comme celle de Coligni, tous les meurtriers de profession (et l'espèce alors en était innombrable) n'en comptaient pas moins sur le plus riche salaire, s'ils parvenaient à tuer le chef des protestans. La facilité de son accueil les invitait. Il n'y avait pas de gentilhomme qui ne prît plus que lui de précautions. Il fut un jour empoisonné sur sa propre table; mais la dose du poison se trouva trop faible et ne lui causa qu'une indisposition. L'auteur de ce crime lui tira peu de jours après un coup de pistolet; il le manqua, mais parvint à s'évader. Le roi d'Espagne armait des assassins contre ce prince en même temps qu'il négociait avec lui. Henri apprit un jour qu'un capitaine de compagnie, nommé Michaud, était soudoyé par l'Espagne pour le tuer. Peu de jours après avoir reçu cet

avertissement, comme il était dans une forêt seul avec un page, il voit venir à lui ce capitaine monté sur un excellent cheval, et portant deux pistolets à l'arçon de sa selle. Il l'attend de pied ferme : « Capitaine » Michaud, lui dit-il, je veux éprouver » ton cheval qu'on m'a vanté ». L'assassin n'ose tirer et craint de se trahir : il descend, le roi monte, et saisissant les deux pistolets ; « Je sais tes desseins, lui dit- » il, c'est moi maintenant qui suis maître » de tes jours ». L'assassin s'enfuit à travers les broussailles. Un nommé Loro, Espagnol d'une taille colossale et d'une figure sinistre, était venu trouver le roi de Navarre comme un transfuge qui s'offrait de lui livrer Fontarabie. D'Aubigné l'observait avec inquiétude. Bientôt il sut par des lettres de Fontarabie même que Loro était un assassin soudoyé par l'Espagne. On l'arrêta, et comme on le conduisait dans une ville voisine, il se jeta dans une rivière. Il en fut retiré vivant : on lui fit son procès ; il avoua son crime et ses complices. Il compromettait plusieurs seigneurs Français ; Henri le sut et ne voulut point, sur les déclarations d'un misérable, inquiéter ou déshonorer plusieurs familles. Il fit brûler la

procédure, et Loro fut exécuté dans la prison. C'était souvent pour aller visiter de pauvres gentilshommes, pour répandre ses dons sur des paysans ruinés par la guerre qu'il s'exposait aux coups des assassins. Quand on lui reprochait ces imprudences, *je n'ai jamais lu dans aucune histoire*, répondait-il, *qu'un roi ait été assassiné dans une chaumière*. Telles étaient les prémices du règne de Henri de Bourbon (1).

Ses vertus lui font de nouveaux partisans.

Le maréchal de Damville avait condamné la dernière levée d'armes du roi de Navarre, et tout en gémissant de marcher contre lui, il avait voulu le rappeler à l'exécution d'un traité qu'ils avaient signé ensemble; mais les preuves qu'il reçut de la mauvaise foi de la cour changèrent bientôt ses vœux et ses résolutions. Il appuya faiblement les efforts de l'armée royale et se tint prêt à ouvrir le Languedoc au roi de Navarre si les événemens de la guerre faisaient perdre la Guyenne à ce prince. Quand tous les hommes turbulens, fanatiques, signaient des ligues, quand les ressorts les plus compliqués de la politique formaient des engagemens monstrueux, le temps fortifiait entre

(1) *Duplessis Mornai. — D'Aubigné. — Péréfixe. — Mathieu.*

les gens d'honneur une ligue secrète qui n'avait besoin ni de sermens, ni de conventions écrites. La sympathie n'est jamais plus puissante entre les belles âmes qu'aux siècles d'une perversité générale ; elles s'appellent à de longues distances; dans des camps opposés, elles s'entendent. A force de devancer par leurs vœux le moment qui doit les réunir, elles le font naître. Tel événement que l'on croit un favorable caprice de la fortune, n'est que le résultat d'un long accord entre des esprits éclairés et des cœurs vertueux. Ceux qui gémissent de se voir engagés dans des routes diverses se trouvent conduits par la noblesse de leurs sentimens vers une route commune. Ainsi le roi de Navarre se faisait au loin des alliés chaque fois qu'il signalait ses vertus chevaleresques dans un combat, chaque fois qu'il accordait un pardon généreux. La mort venait de lui ravir les deux premiers Français qui eussent souffert pour lui, les maréchaux de Montmorenci et de Cossé. Ils avaient peu survécu à une longue captivité dans laquelle Catherine de Médicis leur faisait craindre chaque jour le poignard ou le poison. C'étaient deux guides que perdaient les gens de bien, deux arbitres invariables de l'honneur. Mais le

nombre des loyaux caractères croissait avec les vertus et la renommée du roi de Navarre. Les maréchaux de Biron et de Matignon se croyaient engagés par devoir à le combattre; mais dans leurs efforts contre un prince, objet de leur admiration, ils n'allaient jamais au-delà du devoir, ils eussent détesté un triomphe qui lui eût coûté la vie. Deux autres guerriers pleins d'honneur, le maréchal d'Aumont et Crillon, major des Gardes Françaises, quoique fidèles par reconnaissance à Henri III, ne voyaient pas de plus beau titre que celui de compagnon du roi de Navarre; le sort ou plutôt l'élévation de leur âme le leur fit obtenir. Le premier président de Thou avait détourné le glaive levé sur la tête de ce prince peu de jours avant la mort de Charles IX. Auprès de lui se formaient deux âmes qui avaient une impulsion plus ardente vers le bien, c'étaient son gendre Achille de Harlai, et son fils Auguste de Thou, qui le premier fit connaître aux Français la majesté de l'histoire, c'est-à-dire sa noble indépendance.

Montaigne publie ses essais. 1580.

L'année 1680, souillée comme toutes celles de Henri III, par une horrible variété de crimes, vit naître un phénomène littéraire et moral qui fut alors peu remarqué,

mais qui ne peut trop exciter notre admiration. Montaigne publia les deux premiers livres de ses *Essais*. On s'égorgeait pour des opinions dogmatiques nées de l'école, et qui n'eussent jamais dû en franchir l'enceinte, lorsque Montaigne osa proposer à ses contemporains un refuge où il avait trouvé la paix, le doute philosophique. Sans attaquer de front des controverses, causes de longs désastres, il cherchait à leur ôter une âpreté meurtrière, en livrant une guerre systématique et enjouée à toutes nos prétendues certitudes. Plus Montaigne entendait répéter, *crois ou meurs*, plus il trouvait de sagesse dans le doute. La frénésie de ses compatriotes fit seule l'excès de son scepticisme. Rabelais n'avait combattu les fureurs de l'école, qu'en se couvrant du voile de l'extravagance. On lui pardonna comme toute la Cour pardonnait aux saillies de ces fous que les rois tenaient à leurs gages. Montaigne courait beaucoup plus de risques, en se montrant calme au milieu d'hommes passionnés. Mais il y avait dans sa philosophie des hauteurs inaccessibles pour un tel siècle; on ne pouvait l'y suivre; personne ne tenta de l'y attaquer. L'âme de Montaigne était plus disposée à échapper aux horreurs et aux

vices de son temps, par le mépris que par l'indignation. Doué d'une imagination plus mobile et plus féconde qu'ardente, toujours maître de choisir des rêveries qui l'amusaient, le fortifiaient et ne l'entraînaient pas, il se plongea dans le passé, vécut de l'histoire et se créa en quelque sorte les contemporains qu'il voulut. Ce fut la Grèce, ce fut surtout Rome qu'il habita. Socrate, Épicure, Zénon, Sénèque et Plutarque, devinrent ses hôtes, ses amis; mais il s'établit le conciliateur de leurs doctrines; il conserva, si je puis l'exprimer ainsi, son habit français au milieu de tous ces sages. C'est un réfugié à qui de doux et savans entretiens font oublier les peines d'un exil volontaire. Sa physionomie engageante, ses manières communicatives, tout ce que ses discours ont d'ouvert, de franc et de persuasif, prouvent qu'il est calme et non pas impassible. Son bonheur vous étonne, mais vous le lui pardonnez parce qu'il augmente le vôtre. Quand il a peint les erreurs des hommes, sa tâche est finie parce que les conséquences de ces erreurs sont des crimes, et qu'il veut oublier ceux de son pays et de son siècle; moins sceptique qu'il ne croit et ne veut l'être, le bon et le beau l'attirent par une puissance qui réagit sur ses

lecteurs. Vous diriez quelquefois, en le voyant prodiguer de frivoles confidences sur son caractère et sur ses habitudes, qu'il n'est occupé que de lui; mais fiez-vous à ce guide; l'ami de La Boëtie ne peut vous conduire à l'égoïsme. Ce qu'il possède de sagesse et de sérénité peut devenir votre bien. Eh! pourquoi Montaigne aurait-il publié une partie de ses *Essais* dès l'année 1580, s'il n'eût été ému de pitié pour ses aveugles compatriotes? Pouvait-il chercher des applaudissemens parmi des hommes tout couverts des armes de la guerre civile? Sans doute, il n'avait ni le dessein ni l'espoir de séparer les combattans; mais il tâchait de calmer les transports frénétiques des Français. Quand partout on levait des armées, il cherchait à faire quelques sages. Il remplit les fonctions de maire dans la ville de Bordeaux pendant quatre années orageuses; et ses soins la firent jouir du plus précieux bien qu'on pût connaître alors, celui de la neutralité. Cependant le reste de la Guyenne était en feu. Il vit le roi de Navarre se frayer par ses vertus le chemin du trône; il apprécia son génie et présagea sa destinée. Si le sort ne lui permit pas de jouir des bienfaits de ce règne, ses *Essais* les préparaient; car

ils avaient augmenté le nombre des âmes droites et des esprits éclairés. J'ai oublié, en parlant de Montaigne, les déplorables tableaux que cette histoire m'impose encore, comme lui-même il oubliait des malheurs contemporains dans le commerce des sages de l'antiquité.

# LIVRE NEUVIÈME.

J'AI peint les mœurs de Henri III, je les ai indiquées du moins : tout me défend de continuer ce tableau ; je ne veux point être le Suétone de ce règne honteux. J'ai commencé, dès le livre précédent, à montrer l'effort de quelques généreux Français, pour ramener leurs compatriotes à d'antiques vertus, à d'aimables qualités. Quand la cour, quand Paris, quand presque toute la France ne m'offraient que de l'infamie et du sang, j'ai appelé mes lecteurs à chercher un asile dans le camp de Henri de Bourbon ; suivons-le maintenant dans de plus hautes destinées. La mort du duc d'Anjou va bientôt le déclarer héritier de la couronne. Encore quelques années, il est roi par les droits de sa naissance et par le suffrage des bons Français. Mais ce moment même est celui de ses combats les plus sérieux. L'anarchie qui s'est formée sous trois règnes, éclate dans toute sa démence. A travers tant de scènes confuses, l'historien n'a qu'une ressource, c'est de s'attacher au panache blanc de Henri IV.

Affaires de l'Espagne et des Pays-Bas.

Mais il faut jeter un coup d'œil sur des événemens extérieurs que la France ne dirigeait plus, et qui l'entraînaient. Je rencontre partout Philippe II; il s'offre comme le génie du mal au milieu de l'Europe : chefs de partis, séditieux obscurs, conspirateurs illustres ou subalternes, prédicateurs fanatiques, magistrats pervers, espions, empoisonneurs, assassins, tout était à la solde d'un monarque jour et nuit prosterné devant les autels du Dieu de paix. L'or qui était payé du sang de plusieurs millions d'Américains, ne semblait plus avoir d'autre emploi que de faire couler le sang des habitans de la vieille Europe. Jamais il n'y eut plus de prodigalités au profit du fanatisme et de la scélératesse. Ce n'était point par leur industrie, mais par leurs discordes, que les Français levaient des tributs sur l'Espagne. Le règne de Philippe II ne touche point encore à sa fin; les maux de la France se prolongeront presqu'autant que la vie de ce monarque. Si l'histoire ne nous le montre point expiant ses détestables combinaisons par une catastrophe tragique, elle nous offre au moins un soulagement dans le déclin progressif de sa puissance. Ses crimes restent sans châtiment, mais sans salaire. Je souhai-

terais, au milieu des récits que je vais entreprendre, que mes lecteurs eussent toujours présent à l'esprit un parallèle entre la conduite et la destinée de Philippe II et de Henri IV. Il faudrait se représenter de quel point l'un et l'autre étaient partis, à quel point l'un et l'autre arrivèrent. Philippe II avait reçu de son père la plus florissante partie de l'Europe, et le nouveau monde en héritage. Pendant quarante ans, la fortune ne cessa de travailler pour lui, et il en perdit successivement toutes les faveurs. D'immenses trésors que toutes les années renouvelaient, un conseil d'une merveilleuse habileté, des capitaines pleins de valeur et de génie, une infanterie éprouvée, une marine plus puissante que celles de tous les états de l'Europe réunis, deux victoires mémorables, celle de Saint-Quentin et celle de Lépante, la facile conquête du Portugal et de ses magnifiques colonies; voilà les moyens avec lesquels il appauvrit, dégrada l'Espagne, et commença le déclin de la maison d'Autriche. Henri IV, dès qu'il porte le vain titre de roi de Navarre, perd son étroit domaine, et voit exterminer avec le héros qui protégea sa jeunesse, ses amis, son parti presque tout entier. Captif pendant deux

ans, il en passe quinze ensuite dans la proscription; on lui rend quelques intervalles de paix plus dangereux que les combats; son revenu monte à peine à cent mille francs. Quelquefois il n'a auprès de lui que deux cents hommes; s'il en réunit sept mille, c'est lorsque soixante mille le menacent et vont l'envelopper. L'or de Madrid, les anathèmes de Rome, les fureurs de Paris le poursuivent. Il a des amis, et ne compte point de sujets. Où de tels moyens le conduiront-ils? A régner sur la France, à répandre sur un sol déchiré par trente-six ans de guerre civile, plus de prospérité que n'en fit éclore Louis XII.

Philippe II s'étonnait de voir l'inutilité des victoires et des cruautés du duc d'Albe dans les Pays-Bas. Le prince d'Orange avait été souvent battu; ses deux frères avaient été tués en combattant pour la patrie. Harlem, l'un des principaux boulevarts des provinces du Nord, avait succombé après une longue résistance; ses dignes magistrats, et quinze cents de ses plus valeureux habitans avaient péri par le fer des bourreaux. Le duc d'Albe s'applaudissait d'avoir fait mourir dans les supplices dix-huit mille révoltés. L'Angleterre avait reçu cinquante mille fu-

gitifs de ces provinces ; et cependant aucune d'elles n'était véritablement domptée.

Philippe II sentit une seule fois dans sa vie, que la violence et l'inhumanité ne sont pas les moyens les plus sûrs d'étouffer les révoltes. Il rappela le duc d'Albe en Espagne, et le punit par une disgrâce manifeste, non d'avoir été cruel, mais de n'avoir point obtenu des succès décisifs. Le commandeur Requesens, qui succéda au duc d'Albe dans les Pays-Bas, ne sut employer à propos ni les rigueurs ni la clémence. La ville de Leyde fut attaquée avec les plus puissans moyens qui eussent encore été réunis pour un siége; elle se souvint des supplices de Harlem, et fut invincible. Les habitans percèrent les digues, et virent avec joie leurs campagnes inondées par les eaux de l'Issel, de la Meuse et de l'Océan; mais quels furent leurs transports, lorsqu'ils reçurent dans leur ville affamée, une flotte de deux cents bateaux chargés de toute sorte d'approvisionnemens, et qui avait passé par-dessus les ouvrages des Espagnols! En vain, ceux-ci tentèrent-ils d'ouvrir un nouveau cours aux eaux qui protégeaient la ville de Leyde en ruinant ses campagnes. Les vapeurs que fit naître cet écoulement répandirent la conta-

gion et la mort dans l'armée assiégeante ; elle se retira et depuis n'obtint plus que des succès éphémères dans les provinces du Nord.

Mort de D. Juan d'Autriche.
Octobre 1578.

Philippe II payait mal une armée qu'il condamnait à d'intolérables fatigues. Ces troupes se mutinèrent ; la ville d'Anvers fut saccagée : il fallut accorder une amnistie aux Flamands. L'impitoyable despote leur permit d'abattre la statue du duc d'Albe, ce ministre trop fidèle de ses vengeances. Rien ne put le déterminer à venir se montrer aux rebelles, à l'exemple de son père ; il leur envoya son frère, don Juan d'Autriche, quoiqu'il eût beaucoup de peine à lui pardonner sa gloire. Les victoires recommencent ; mais les supplices sont renouvelés. Des proscrits viennent dans le camp du prince d'Orange tenir la place des soldats qu'il a perdus ; il recouvre en peu de jours le terrain qu'il a cédé lentement ; il entre dans Bruxelles. Cette ville, dans le premier transport de sa reconnaissance, l'avait nommé gouverneur du Brabant ; mais des seigneurs dont il a marché long-temps l'égal, lui préfèrent un souverain étranger. Ils appellent l'archiduc Mathias, frère de l'empereur Rodolphe II. On avait attendu de ce prince le

secours d'une armée. Il vint presque seul, et se conduisit en mauvais capitaine, en politique maladroit. Pendant que don Juan profitait avec son impétuosité ordinaire de l'ineptie de l'archiduc et des discordes des états, de graves accusations étaient portées contre lui au conseil du roi et au tribunal de l'inquisition. On lui reprochait de favoriser le protestantisme pour se faire élire souverain des Pays-Bas. Il partait pour aller se justifier de ses victoires, lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui l'enleva en peu de jours. Un roi qui avait empoisonné son fils et sa femme, fut accusé par la voix publique d'avoir fait empoisonner son frère.

L'éternel accusateur de Philippe II, c'était Guillaume, prince d'Orange. L'histoire ne cite aucun manifeste comparable à la foudroyante énergie des siens. C'était lui qui avait fait connaître à l'Europe l'empoisonnement de don Carlos et de la reine d'Espagne. Ami de Coligni, dont il avait suivi les drapeaux pendant la troisième guerre civile de France, il montrait, dans Philippe II, le monarque pervers qui avait armé ou payé tous les assassins de Paris. Afin de s'annoncer mieux encore comme le vengeur de Coligni, il épousa sa fille, veuve de l'aimable Téligni.

On ne peut exprimer avec quelle tendre vénération les Hollandais reçurent la fille d'un héros, si semblable à celui qui veillait sur leur liberté. Mais ils étaient pauvres ; ce mariage illustre fut célébré avec une simplicité patriarcale. Assurément les pensées les plus ambitieuses pouvaient être permises à un Nassau, à un prince de cette maison qui avait donné un empereur à l'Allemagne. La gloire de Guillaume fut de tout sacrifier à l'amour de la patrie. Au milieu d'un choc tumultueux, il jeta un coup d'œil tranquille et ferme sur l'avenir ; il eut le courage de s'avouer à lui-même que sur dix-sept provinces unies pour briser le joug de l'Espagne, les plus riches étaient menacées de retomber sous les lois de cette puissance. La religion catholique y dominait encore. Elles étaient moins soulevées contre le roi d'Espagne que contre le tribunal de l'inquisition. Dans les momens même où la tyrannie de Philippe II les indignait le plus, elles appelaient à leur secours des princes étrangers. Fatiguées de l'archiduc Mathias, elles crurent trouver dans le duc d'Anjou, frère de Henri III, un maître plus humain, un général plus habile. Guillaume seconda les dispositions de ces provinces, et se flattait de

voir arriver avec le duc d'Anjou, une armée de protestans français; mais en même temps, il assura la liberté des sept provinces du Nord. Elles envoyèrent des députés à Utrecht; et sous les auspices du prince d'Orange, on rédigea un acte d'union qui conservait à chacune d'elles ses formes politiques, ses droits et ses usages. Leur vertu suppléa au peu de forces qu'avait leur confédération. Ainsi se fonda, dans l'année 1579, cette république, qui porta les premiers coups au colosse de la grandeur autrichienne, qui bientôt s'empara dans les Indes de l'héritage de Vasco de Gama et d'Albuquerque, qui balança long-temps la fortune navale de l'Angleterre, et ne connut jamais l'orgueil que lorsqu'elle voulut châtier sans pitié l'orgueil de Louis XIV.

Le duc d'Anjou dans les Pays-Bas. 1581.

Cependant le duc d'Anjou était arrivé dans les Pays-Bas avec douze mille Français. Henri III, malgré sa timide politique, avait saisi l'occasion d'éloigner avec un frère si dangereux, plusieurs chefs des protestans. Une brillante perspective s'ouvrait devant le duc d'Anjou; il était appelé à la fois à recevoir la souveraineté des Pays-Bas, et la main de la reine d'Angleterre.

Il prétend à la main de la reine Élisabeth.

Quoiqu'animée du zèle le plus vif pour la religion protestante, la reine Élisabeth n'avait encore accordé que de faibles subsides aux protestans de France et aux révoltés des Pays-Bas. La loi qu'elle s'était faite de ne point imposer de nouvelles taxes au peuple anglais, arrêtait son zèle religieux et son ambition. Chaque année développait la puissance d'un règne fondé sur l'économie; Élisabeth subvenait à l'extrême détresse de ses alliés. Une grande partie des Flamands appelaient la reine d'Angleterre à leur secours; mais elle se gardait d'employer à leur défense une flotte naissante qui aurait un jour à soutenir le choc terrible de la marine espagnole. Depuis vingt-cinq ans, elle avait fatigué par tous les piéges de sa politique et de sa coquetterie, tous les princes qui aspiraient à sa main. On peut croire cependant qu'elle ne l'eût pas refusée à celui qui lui eût apporté en dot la souveraineté des Pays-Bas. Dès que le duc d'Anjou se vit appelé par les Flamands, il se hâta de réclamer auprès de la reine d'Angleterre le prix d'une conquête qui n'était point encore commencée. Élisabeth reçut avec beaucoup de joie un fils du duc de Montpensier, qui venait, au nom du roi de France, sollici-

ter son mariage avec le duc d'Anjou. Henri III, à cette condition, promettait de signer avec la reine d'Angleterre, un traité d'alliance offensive et défensive, contre l'Espagne. Elle n'hésita pas à signer le contrat de mariage ; mais le lendemain elle demanda la signature du traité d'alliance, et ne l'obtint pas. Elle cessa de se croire engagée, et cependant elle voulut attendre le succès de l'expédition du duc d'Anjou.

Perfidie de ce prince envers les Flamands.

Tout aurait réussi à ce prince, je ne dis pas s'il eût été un grand homme, mais un honnête homme. Son armée réunissait l'élite des officiers catholiques et protestans ; on y voyait le nouveau duc de Montpensier dont le père venait de terminer dans le chagrin et le remords, une vie illustrée par des exploits militaires, mais souillée par des actes de cruauté (1). Le maréchal de Biron avait sous ses ordres le vicomte de Turenne, le comte de Laval, le comte de la Rochefoucault et Rosni. Des troupes ha-

(1) Le duc de Montpensier n'éprouva dans les dernières années de sa vie que d'humiliantes disgrâces à la cour ; et cependant de tous les généraux catholiques, il était celui qui avait eu les succès les plus constans contre les calvinistes. Le duc de Guise avait obtenu de précéder ce prince du sang au sacre du roi. Peu de temps après le duc de Montpensier eut de grands démêlés à soutenir

bituées à toute la licence de ces temps de désordre, commencèrent par traiter en pays ennemi les provinces de France qu'elles avaient à traverser. Le duc d'Anjou toléra et encouragea leurs excès. Il voulait se faire aimer des troupes, et perdait tous les moyens de s'en faire obéir. Sur le bruit de l'arrivée du duc d'Anjou, tout s'émut dans les Pays-Bas; on brisa les statues du roi d'Espagne, on effaça ses armoiries; on le déclara déchu de la souveraineté. Cependant Philippe II, presque toujours heureux dans le choix des généraux, avait donné pour successeur à don Juan l'un des plus grands capitaines du seizième siècle; c'était Alexandre Farnèse, fils d'Octave, duc de Parme, et de Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, gouvernante des Pays-Bas. Né dans les républiques anciennes, ce héros eût égalé la gloire des triomphateurs qui ont changé la face du monde. Sujet trop obéis-

contre Gonzagues, duc de Nevers, et contre le duc de Mercœur, beau-frère du roi. Le chagrin qu'il eut de ne pas réussir tourna tous ses vœux du côté du roi de Navarre. Il annonça la grandeur de ce prince, et, en sa faveur, perdit ses sentimens de haine contre les protestans. L'aîné de ses fils, que l'on nommait le prince dauphin, n'avait que trop imité les fureurs de son zèle; il périt après avoir échoué dans le siége de Liveron.

sant d'un despote tracassier, l'élévation de son génie militaire ne réussit qu'à conserver à Philippe II quelques-unes de ses provinces révoltées. Sa gloire avait commencé par le siége et la prise de Maëstricht. Il assiégeait Cambrai, avec un corps de quatre mille hommes exténués de fatigue. Le duc d'Anjou pouvait, en usant de diligence, le forcer à un combat inégal; mais il n'envoya contre lui qu'une faible avant-garde qui vint impétueusement se précipiter dans ses lignes. Le prince de Parme battit cette poignée de téméraires français, et fit d'illustres prisonniers, parmi lesquels était le vicomte de Turenne. Après cet avantage, il se retira tranquillement sur Valenciennes, et dégagea Cambrai. Le duc d'Anjou fut reçu en libérateur dans cette ville. Voici comment il usa d'un si facile succès.

Il s'empare de Cambrai par trahison.

Les habitans de Cambrai, malgré toute leur reconnaissance pour le prince français, veillaient sur leur liberté, et refusaient à ses troupes l'entrée de leur citadelle. Le duc d'Anjou s'invita à dîner chez le gouverneur. C'était un seigneur flamand issu des anciens souverains de la ville : il fit au prince une réception cordiale et magnifique. Le duc

d'Anjou, pendant le repas, ne cessait de donner des éloges à son goût, à sa libéralité; mais il avait ordonné à ses gardes d'entrer successivement dans la citadelle, sous prétexte d'augmenter l'éclat de la fête. Dès qu'il en voit un grand nombre autour de lui, il change de langage avec le gouverneur. « Je vous remercie, lui dit-il, d'avoir si bien honoré ma prise de possession ». — « Qu'entendez-vous, prince, par ces paroles »? — « Ce château est à moi; et voilà mes gardes pour m'en assurer la propriété ». Les gardes tirent leur épée. Le gouverneur crie *à la trahison*. « Craignez, lui dit le duc d'Anjou, d'expier tant d'insolence par votre mort ». D'Inchi (c'est le nom de ce malheureux seigneur) cède à la force, et, quelques jours après, il cherche et trouve la mort dans une escarmouche.

Il rend les Français odieux aux Flamands.

Après cet exploit, le duc d'Anjou repassa en France; de là il se rendit en Angleterre, et avança la chute de ses espérances, en se montrant à la reine Élisabeth. Les habiles courtisans purent comprendre qu'elle le jouait, ainsi que tant d'autres prétendans. Cependant, jalouse d'engager la France dans une guerre contre l'Espagne, elle poussa la dissimulation jusqu'à remettre au duc d'An-

jou, au moment de son départ, un anneau d'or pour gage de sa foi. Le prince débarqua en Zélande. Il y fut reçu avec affection par le prince d'Orange. L'un et l'autre se mirent en route pour Anvers. Le duc d'Anjou y fut couronné duc de Brabant, avec une pompe qui rappelait la magnificence des anciens souverains de cette contrée. Cette cérémonie était à peine terminée, que le prince d'Orange fut blessé dangereusement d'un coup de pistolet. Bientôt le bruit se répandit parmi les Flamands consternés, que l'assassin était un Français payé par le duc d'Anjou. « Pourquoi, disaient les habitans d'Anvers, nous être confiés à un prince aussi fourbe? Tous les fils de Catherine de Médicis ressemblent à leur exécrable mère. Tous les Français ressemblent à leur prince. Tombons sur les Français ». Le tumulte s'accroît. Le peuple, dans sa fureur, égorge les Français qu'il rencontre. On poursuit le duc d'Anjou, qui vient chercher un refuge auprès du prince d'Orange. L'assassin avait été arrêté et massacré par les gardes du prince. Quand on visita ses papiers, on découvrit qu'il était Espagnol, et qu'il avait reçu ses instructions des ministres de la cour d'Espagne.

La révolte s'apaise, le peuple reconnaît l'injustice de ses soupçons. Rien ne lui coûte pour témoigner son repentir à son nouveau souverain. Le duc d'Anjou feignit d'avoir promptement oublié cet outrage; mais il attendait l'arrivée de ses troupes pour se venger. Le duc de Montpensier et le maréchal de Biron lui amenaient une nouvelle armée de dix mille hommes. Dès que le duc d'Anjou a reçu un renfort si puissant, il conspire contre ses sujets. « Croyez-vous, dit-il au duc de Montpensier, que j'expose encore mon armée à l'ingratitude et à la fureur de cette indigne multitude? Croyez-vous que pour combattre l'Espagne j'aie renoncé à la religion catholique? En vain le prince d'Orange affecte-t-il de servir à mon élévation: toutes ses démarches me prouvent qu'il la voit d'un œil jaloux. Je ne veux point être chassé de Flandre après avoir sauvé les Flamands. J'ai résolu (et c'est ma mère qui m'a donné ce conseil) d'assurer en un seul jour ma domination sur ces peuples, et de les ramener par la force à la religion catholique. Vous apprendrez dans peu que Dunkerque, Dixmude, Dandermonde, et plusieurs autres villes, en ouvrant leurs portes à mes troupes, ont

changé la forme de leur gouvernement, et ne veulent plus souffrir qu'un seul culte. Maintenant c'est Anvers qu'il faut surprendre et punir d'avoir versé le sang des Français. Je compte sur vous pour animer la fureur des soldats ». — « Non, monsieur, reprit le jeune duc de Montpensier, je m'appelle Bourbon, et je ne démentirai point un sang aussi pur. Ne comptez sur moi que quand il s'agira d'entreprises justes et légitimes ».

Il ordonne le massacre des habitans d'Anvers.

28 janvier 1583.

Ce fut pour le duc d'Anjou un avertissement de ne communiquer son projet qu'à des hommes éprouvés dans les massacres. Il éloigne, sous différens prétextes, les officiers protestans et ceux des officiers catholiques, dont la loyauté lui porte ombrage. Il assemble son armée dans la plaine; il adresse à ses soldats le discours qui a révolté le duc de Montpensier. Il parle de vengeance et surtout de pillage : plus de scrupule; l'espoir du pillage d'une ville opulente a tout légitimé. Les soldats (je n'ose dire les Français) entrent dans la ville, forcent et pillent les maisons, tombent sur des citoyens désarmés et les égorgent. Les habitans éperdus s'assemblent; ils courent aux armes. « Voici des matines de Paris, s'écrient-ils,

défendons-nous. On est toujours assez bons soldats contre des assassins ». On élève partout des barricades. On ferme, on garde les portes. Les soldats se sont dispersés pour le pillage. Tandis qu'ils crient *Tue! tue! ville gagnée! vive la messe!* les habitans les enferment dans des rues étroites. On démolit les toits pour les écraser sous de plus lourdes masses. Chaque femme, chaque enfant veut avoir tué un Français. Ils ne peuvent plus avancer; et, quand ils veulent revenir sur leurs pas, les cadavres amoncelés de leurs compagnons les arrêtent. Rosni et plusieurs autres officiers protestans, dans l'horreur de cette trahison, étaient venus se rallier auprès du prince d'Orange, qui, malade encore de sa blessure, veille à la fois sur leur salut et sur celui de la ville.

Il est chassé des Pays-Bas.

Cependant, l'auteur de ce complot s'était bien gardé d'en partager les dangers. Il était resté hors de la ville avec un corps de troupes. Comme il ne voyait venir aucun Français, « La ville est prise, s'écria-t-il! je suis vengé, et je règne ». Quelles furent sa confusion et sa terreur, quand des officiers échappés au massacre vinrent lui apprendre le funeste effet de ses ordres! Enfin, il voit ouvrir les portes; mais ce sont

les Anversois armés qui pointent contre lui leurs canons. Il fuit précipitamment avec un corps de quatre ou cinq mille hommes. Il est poursuivi sur toute sa route par des paysans armés. Il arrive près de Malines, et fait camper ses troupes aux environs de cette ville. Les habitans ouvrent leus écluses, et font servir à la vengeance un moyen réservé pour leur salut. Un grand nombre de Français périt dans cette inondation. Le duc de Montpensier sauva le reste, parce qu'il était plaint et chéri des Flamands. Les Français furent bientôt chassés des villes de Flandre qu'ils avaient surprises. Ce fut ainsi que le duc d'Anjou quitta les Pays-Bas.

Situation des Provinces-Unies après son départ. 1584.

Les Provinces-Unies eurent bientôt à se repentir d'avoir trop écouté la vengeance. Toutes les villes demeurèrent sans force contre l'ancien ennemi, et quelques-unes se jetèrent dans ses bras; le crime du duc d'Anjou leur faisait oublier la tyrannie du roi d'Espagne. Le prince de Parme gagna des rebelles, soumit des villes. Le prince d'Orange, consterné, s'était jeté dans les provinces du nord. Des seigneurs flamands profitèrent de l'indignation du peuple contre les Français pour vendre leurs services à l'Espagne. Philippe II allait ressaisir sa

domination, si le prince d'Orange n'eût entrepris de calmer le trop juste ressentiment de ses compatriotes. Trois mille Français étaient restés sur la frontière des Pays-Bas, sous la conduite du maréchal de Biron. Ce guerrier loyal, expérimenté, osa tenir la campagne contre le prince de Parme, et sauva plusieurs villes qui allaient retomber sous la puissance de l'Espagne. Le prince d'Orange fit valoir de si nobles services. Il accoutuma les Flamands à prononcer avec moins d'horreur le nom du duc d'Anjou. Le complot d'Anvers passa pour être l'ouvrage d'une soldatesque effrénée. On s'efforça de croire au désaveu qu'en fit le duc d'Anjou, parce qu'on avait besoin du secours de la France. Un nouveau traité venait de se conclure. L'Espagne en fut instruite. Le duc d'Anjou mourut à Château-Thierri le 10 juin. Le prince d'Orange fut assassiné à Delft le 10 juillet de la même année. Ces deux événemens, qui eurent une si grande influence sur les guerres de France et des Pays-Bas, méritent quelques détails.

Noble conduite du roi de Navarre.

Le duc d'Anjou, à son retour des Pays-Bas, fut reçu à la cour de France avec plus de mépris que d'horreur. Un massacre exécuté maladroitement, était aux yeux d'une

telle cour comme une bataille mal conduite. Il se retira dans son duché de Château-Thierri, négocia, intrigua; et, pour calmer les protestans de Flandre, il promit tout aux protestans français. Les offres qu'il fit au roi de Navarre étaient d'une nature si déloyale, que ce prince ne balança point à en instruire Henri III. A cette même époque, le roi de Navarre refusait une seconde fois l'appui, les secours et les trésors de Philippe II. « Songez-vous, avaient dit les né» gociateurs espagnols à Duplessis-Mornai, » qu'un parti puissant de catholiques fran» çais implore de nous ces secours que vous » dédaignez. Songez-vous qu'ils auront à » leur tête un prince dont la valeur égale » celle de votre maître, qu'ils peuvent l'ac» cabler du poids de toute la France, qu'une » frontière si près de l'Espagne n'est pas » pour lui un asile bien sûr; enfin qu'il est » sans alliés, sans troupes, pauvre et pros» crit »? — « Eh bien, avait répondu Du» plessis Mornai, c'est parce que le roi de Na» varre est pauvre et proscrit, qu'il ne veut » pas justifier ses malheurs par la trahison. » Il défend sa tête, sa foi et ses amis, mais » en bon Français, en vaillant prince, en » digne chevalier. Souverain, il peut sou-

» tenir la guerre contre un souverain par » lequel il est attaqué, mais qu'il aime et » qu'il plaint. Le roi de Navarre ne sera ja- » mais ni le vassal, ni le stipendié, ni l'ins- » trument de l'usurpateur de la Navarre ». Duplessis Mornai partit pour aller rendre compte à Henri III et des intrigues de l'Espagne et de celles du duc d'Anjou. Le roi, dans le premier transport de sa reconnaissance, offrit cent mille écus à ce noble envoyé. Duplessis Mornai les refusa. « Mon maître et moi, lui dit-il, nous avons voulu vous prouver qu'on peut être à la fois bon huguenot et bon Français (1) ».

Mort du duc d'Anjou. 10 juin 1584.

Henri III ne négligea pas ces avis importans. Il munit ses arsenaux, leva des corps

(1) Pendant cette ambassade de Duplessis Mornai à la cour de Henri III, il écrivit au roi de Navarre plusieurs lettres qui sont des chefs-d'œuvres de sens, de droiture et de noblesse. Jamais le ministre d'un roi n'a parlé un langage plus élevé que ce digne ami de Henri IV ne le fait dans la lettre suivante. Elle fut écrite lorsque le duc d'Anjou était atteint d'une maladie à laquelle il succomba bientôt.

« Sire, c'est Dieu lui-même qui vous inspira, lorsque » vous prîtes à Pau la résolution de découvrir au roi » les complots formés contre son état, malgré les con- » sidérations politiques qui auraient pu vous arrêter. » Vous avez mérité toute sa confiance dans un temps

de troupes suisses; puis il écrivit au duc d'Anjou la lettre la plus affectueuse, pour l'inviter à venir prendre part avec lui aux plaisirs du carnaval. Cette marque inespérée de faveur enchanta un prince qui craignait de voir ses nouveaux complots découverts. Les deux frères, en signe d'allégresse et d'amitié, coururent les rues de Paris avec une longue escorte de gardes masqués. Ils l'étaient eux-mêmes; ils renversaient tout sur leur passage, battaient les passans, forçaient les maisons, et poussaient des cris de

» où Monsieur, frappé d'une maladie mortelle et dé-
» sespérée, vous laisse la place d'héritier présomptif
» de la couronne; mais songez qu'à partir de cette
» époque, la France entière et l'Europe même vont
» avoir les yeux fixés sur votre majesté. C'est à vous,
» Sire, à composer tellement votre vie et vos actions,
» que non-seulement le public n'y trouve rien à re-
» prendre, mais encore tout à louer. J'entends, Sire,
» que le roi y reconnaisse une révérence envers lui,
» les princes une fraternité, les parlemens un amour de
» la justice, la noblesse une magnanimité, le peuple un
» soin de son soulagement, le clergé une modération,
» vos ennemis une clémence et facilité, tous en général
» un naturel débonnaire, éloigné de perfidie, de dis-
» simulation, de vengeance et d'animosité, vertus à la
» vérité qui ne vous sont pas acquises, mais naturelles.
» Il faut qu'en votre maison on voie quelque splendeur,
» en votre conseil de la dignité, en votre personne de

joie à mesure qu'ils portaient partout la terreur. Ils soupèrent ensemble, et prolongèrent fort avant dans la nuit un repas tumultueux. Le lendemain, le duc d'Anjou revint malade à Château-Thierri. Ses débauches, sa sombre mélancolie, les noirs soupçons auxquels il était livré, développèrent une maladie qui ressemblait à celle de Charles IX. Le sang lui coulait également par tous les pores. Tantôt il paraissait consumé de langueur, et tantôt il éprouvait les transports d'une rage frénétique. Sa mère vint le visiter. Après l'avoir considéré quelque temps : « Rien ne peut sauver mon fils, dit-elle ; les médecins en désespèrent ». Et elle

» la gravité, en vos actions de la constance et de l'égalité. Je dis ceci, Sire, parce que votre majesté s'est contentée jusques ici du témoignage de sa conscience contre la calomnie ; à un particulier qui n'a à répondre que de soi-même, cette façon de vivre serait propre et convenable ; à vous, qui êtes né pour tous, non-seulement la vertu et la prudence, mais la réputation de prudence est nécessaire. Pardonnez encore un mot, Sire, à votre fidèle serviteur : ces amours si découverts, auxquels vous donnez tant de temps, ne sont plus de saison ; il convient maintenant que vous fassiez l'amour à la France ; vous en recueillerez des faveurs honnêtes et légitimes, quand Dieu, le droit et l'ordre de la succession vous appelleront au trône ».

se hâta d'emporter ses meubles les plus précieux. Le duc d'Anjou mourut le 10 juin 1584, à l'âge de trente ans (1). Plusieurs auteurs pensent qu'il fut empoisonné. Les uns accusent le roi d'Espagne, les autres le roi de France. Les divers apanages que le duc d'Anjou avait obtenus revinrent à la couronne. Quant à Catherine de Médicis, elle hérita de la ville de Cambrai, dont son fils s'était emparé par trahison.

(1) J'ai été déjà obligé de relever l'excessive indulgence de M. Anquetil, à l'occasion de Charles IX et du cardinal de Lorraine. Voici les seules expressions par lesquelles il rend compte de l'exécrable trahison d'Anvers, sur les circonstances de laquelle tous les historiens s'accordent. *Le duc d'Anjou attaqua à l'improviste les villes où il n'était pas le maître absolu. Elles se défendirent, il fut forcé de se retirer.* Après avoir parlé de la mort de ce prince il ajoute : *François, duc d'Anjou, était vif, emporté, turbulent; mais plein de candeur, de générosité et de bonne foi. Le malheur des temps le força quelque temps à déguiser ses pensés; mais jamais il ne put soutenir une entreprise, qui aurait demandé certain raffinement de dissimulation. Il aimait la gloire; cette passion l'éloigna souvent de son devoir. Il s'en repentit au lit de la mort, et en demanda pardon au roi son frère.*

Ce jugement est en opposition avec le témoignage de tous les historiens catholiques ou protestans.

Assassinat du prince d'Orange, 10 juillet 1584.

Ce fut un mois après la mort du duc d'Anjou que le prince d'Orange fut assassiné. L'exemple de l'espagnol Sauregui, massacré après un crime inutile, n'avait point effrayé les scélérats nombreux que les promesses du roi d'Espagne armaient contre son plus mortel ennemi. Gérard, né Franc-Comtois, poussé au crime par le fanatisme et la cupidité, s'était présenté au prince d'Orange sous le nom de Guyon, et comme le fils d'un protestant français, massacré dans la journée de Saint-Barthélemi. Fourbe avec une rare profondeur, il gagna la confiance du prince, qui le plaça à la suite d'un ambassadeur, que les états envoyaient en France. Durant ce voyage, il chancela dans sa résolution; mais un franciscain et un jésuite la lui représentèrent comme une inspiration du ciel. A son retour dans les Pays-Bas, il vint trouver furtivement le prince de Parme. Ce général était chargé par son maître d'encourager et de solder quiconque s'offrirait pour le meurtre du prince d'Orange. Il reçut sans plaisir, mais sans indignation, la confidence de Gérard, et le renvoya à son secrétaire, qui promit tout à l'assassin. Gérard revint auprès du prince d'Orange, qui était alors à Delft, et lui pa-

rut un de ses plus zélés serviteurs. Pendant plusieurs jours, il se rendit au palais, sous prétexte de prendre des instructions pour un nouveau voyage en France, et d'obtenir un passe-port. Le 10 juillet 1584, il pénètre dans l'appartement du prince, qui dînait avec sa sœur et Louise de Coligni sa femme. Enveloppé dans son manteau, il attend que ces deux dames se lèvent de table. Il entre : son air effaré alarme la princesse. *Que demande cet homme?* s'écrie-t-elle. — *Je le connais*, dit le prince, *il vient chercher un passe-port.* Dans ce moment l'assassin s'avance vers lui, et lui tire un pistolet chargé de trois balles. Guillaume tombe, expire, après avoir prononcé ces mots : *Mon Dieu, ayez pitié de moi et de ce pauvre peuple!* Malheureuse fille de Coligni! c'était ainsi qu'elle avait vu périr son père et son premier époux. L'assassin avait pu sortir du palais; il gagnait le rempart, et allait se jeter à la nage dans les fossés, lorsqu'il fut arrêté par deux gardes du prince. Il se glorifia de son action; et, tandis qu'on le livrait au plus affreux supplice, il criait aux bourreaux : *Ne négligez rien pour mon martyre. J'en aurai plus de droits au royaume des cieux.* La nouvelle

de la mort du prince d'Orange causa plus de joie à Philippe qu'une victoire éclatante. Il eut la bassesse d'anoblir la famille de l'assassin. Il crut que désormais personne n'oserait plus lui reprocher la mort de son fils et de sa femme. Mais l'assassinat du prince d'Orange mit plus que jamais tous les crimes de Philippe en lumière.

Ce monarque se voyait alors au comble des prospérités. Il venait de réunir le Portugal, le Brésil et les Indes à toutes ses couronnes. C'était la mort du roi Sébastien qui lui avait livré ces grandes possessions.

Philippe II acquiert le Portugal, le Brésil et les Indes. 1580.

La gloire et la puissance où parvint le Portugal furent l'ouvrage d'une longue suite de princes éclairés. Ils communiquèrent à des hommes d'une imagination ardente une passion soutenue pour des découvertes lointaines. On vit d'intrépides navigateurs se présenter dans la presqu'île des Indes, avec toutes les qualités des fondateurs d'empires, et rester les sujets fidèles d'un prince qui n'aurait pu les punir de leur indépendance. Jean III fut le dernier de ces heureux et sages monarques. Il mourut en laissant le trône à son fils Sébastien, âgé de trois ans. Tout s'énerva pendant la minorité de ce prince. Quand il régna par lui-même, il

décela une grande ardeur de caractère, qui devint bientôt l'amour des conquêtes. Les prêtres entreprirent de sanctifier cette passion, en suggérant au prince le désir de recommencer les croisades. Tout parlait alors de la gloire du vainqueur de Lépante, on n'attribuait qu'à la jalousie de Philippe II le mauvais succès de l'expédition de don Juan en Afrique. Sébastien, pour exterminer les rois de cette contrée, fit un traité d'alliance avec un prince africain, dont Philippe II avait rejeté les offres. C'était un tyran de Maroc qui fût chassé pour ses crimes d'un trône toujours ensanglanté. La flotte de Sébastien, vingt fois plus nombreuse que n'avaient été celles de Vasco de Gama et d'Albuquerque, mit à la voile au commencement de l'été de 1578, et débarqua heureusement à Tanger. L'imprudent imitateur de Saint-Louis trouva pour adversaire, dans ces contrées, un vieillard actif, valeureux et magnanime; c'était Moluc, nouveau roi de Maroc. Sébastien s'engagea sans prudence dans le désert, se vit séparé de sa flotte, et fut forcé de livrer bataille dans le lieu le plus défavorable. L'engagement fut universel et terrible. Moluc mourut au milieu de l'action; mais, par ses ordres, sa litière fut

toujours portée dans son camp. Les Musulmans crurent combattre sous ses yeux et sous ceux de leur prophète ; ils furent invincibles. Sébastien désespéré chercha la mort dans leurs rangs. Avec lui disparut l'élite de la noblesse portugaise. L'armée fut anéantie. Sébastien mourait sans enfans. Ce fut un vieux cardinal, don Henri, son oncle, qui lui succéda. Plusieurs princes se présentèrent pour revendiquer, à titre d'hérédité, la couronne de Portugal. La maison de Bragance faisait valoir les droits les plus légitimes, mais n'avait point d'armée. Philippe II l'emportait sur tous ses compétiteurs par ses soldats et ses trésors. Catherine de Médicis réclamait la couronne de Portugal, comme descendant d'Alphonse III, qui était mort depuis trois siècles. Henri III, au lieu d'appuyer les prétentions de sa mère, eût dû soutenir celles de la maison de Bragance.

A peine don Henri eut-il fermé les yeux, que Philippe II fit entrer en Portugal une armée de vingt mille hommes ; le duc d'Albe la commandait. Ce vieux et impitoyable général trouva tout disposé pour une facile conquête : l'or lui servit plus que le fer pour l'accomplir. Des prêtres furent

gagnés ; les grands se divisèrent : ils eurent l'imprudence d'élire pour leur souverain un chevalier de Malte, don Antoine, prieur de Prato, qui n'avait aucune vertu pour relever une naissance illégitime. L'Angleterre et la France lui avaient promis du secours ; mais il fut trop rapidement vaincu pour en profiter. Une flotte française, composée de soixante petits vaisseaux et de trois mille hommes, presque tous protestans, au lieu de se diriger vers Lisbonne, cingla vers les îles Açores. Une flotte espagnole, commandée par le marquis de Santa-Cruz, après quelques heures de combat, prit la plupart des vaisseaux français. *Ce sont des hérétiques*, dirent des Espagnols remplis du fanatisme et de la cruauté de leur maître ; et ils firent périr tous leurs prisonniers dans d'affreuses tortures. Ce combat désastreux, et le massacre d'Anvers, voilà les seuls événemens par lesquels la France, sous le règne de Henri III, montra ses armes à l'Europe.

Négociations entre le roi d'Espagne et le duc de Guise. 1584.

Cependant Henri III, pour de si faibles alarmes données à l'Espagne, avait encouru la colère du monarque le plus vindicatif. S'il y avait eu dans l'âme de Philippe II quelques principes de probité, s'il avait été

un de ces esprits étroits, mais conséquens, que rien ne fait écarter d'un système établi, cet ardent protecteur de l'église eût été en même temps celui de la royauté. Qui le croirait? le tyran de l'Europe lisait avec plaisir, encourageait et payait les dissertations des jésuites espagnols, qui posaient en principe qu'il est permis de tuer un tyran. En se considérant comme le lieutenant armé du pape, il voulait faire déposer un roi de France que le pape n'avait pas condamné par ses anathèmes. Morrez et Taxis, les deux agens de ses intrigues à la cour de France, vinrent, sur la fin de l'année 1584, trouver le duc de Guise, et lui reprocher son inaction. « Qu'avez-vous fait encore » pour l'église, lui dirent-ils? Que signifie » cette guerre obscure contre les favoris d'un » roi méprisé? Qu'importe à Rome, à Madrid, que chaque jour vous braviez le roi » de France dans son Louvre, si vous ne l'y » attaquez jamais? Des menaces long-temps » répétées perdent tout leur effet. Quélus, » Livarot, Maugiron, Saint-Mégrin, ces » jeunes gens que Henri III chérissait pour » l'infamie de leurs mœurs, ont succombé » sous les coups de vos amis : quels fruits » vous en revient-il? Tout leur héritage, ou

» plutôt tout celui de la noblesse française
» passe entre les mains de deux favoris plus
» habiles et plus arrogans, le duc de Joyeuse
» et le duc d'Épernon. Charges à la cour,
» gouvernemens des provinces, grades dans
» les armées, tout est ravi à vos grandes fa-
» milles, tout devient la proie de Joyeuse
» et de d'Épernon. Le roi notre maître vous
» excuserait encore de cette patience à en-
» durer vos propres outrages. Mais d'où vient
» que les périls de l'église ne vous ont point
» encore arraché au repos? La mort du duc
» d'Anjou va faire passer la couronne au roi
» de Navarre, le plus vaillant et le plus
» obstiné des hérétiques. Henri III, époux
» libertin d'une reine vertueuse, ne peut
» plus, après dix ans, espérer de fruits de
» son mariage. L'excès de ses débauches le
» menace d'une mort prochaine; s'il est ja-
» loux du roi de Navarre, il est bien plus
» encore votre ennemi. Vingt fois il eût pu
» accabler ce prince à la guerre; il ne l'a
» ménagé que pour vous l'opposer un jour.
» Maintenant il envoie vers ce prince re-
» belle le duc d'Épernon, qui, autrefois
» compagnon de sa fuite, est resté son com-
» plice secret. On lui demande une abjura-
» tion qui n'aura ni plus de sincérité ni plus

» d'effet que la première. Sera-t-il difficile » au roi de Navarre de feindre quelques jours » ou quelques années, pour faire ensuite » plier la France sous un culte sacrilége ? » Éclatez ; secondez par vos armes le zèle de » ces prédicateurs qui bravent le martyre » pour dénoncer la secrète apostasie du roi. » Donnez une âme à cette sainte ligne, qui, » depuis long-temps, prépare ses forces et » n'en use jamais. Pour vous, qui êtes resté » le sujet fier mais non révolté de Henri III, » il ne vous reste plus qu'un refuge, c'est le » trône ».

Le duc de Guise se justifia de son inaction sur l'esprit inquiet et jaloux de la noblesse française. « Il m'est peu aisé, disait-il, de » lier à ma cause les grandes familles du » royaume ; je ne suis pas même tout-à-fait » sûr de la mienne. Mayenne éprouve des » scrupules ; le duc de Lorraine est indé- » cis ; le duc de Mercœur, beau-frère du » roi, voudrait ménager son bienfaiteur. » Je n'ai dans ma maison que deux parti- » sans déclarés, mon frère le cardinal de » Guise, et le duc d'Aumale. Les nobles » ne sont point animés du même zèle » que le clergé. Plusieurs repoussent en » moi un étranger. Ni la gloire de mon

» aïeul, ni celle de mon père, ni mes » services, ne m'ont encore naturalisé en » France qu'auprès du peuple et du cler- » gé. Vous ne savez pas combien les parle- » mens sont opiniâtres dans leur zèle pour » les vieilles lois de la monarchie. Je ne » braverai point impunément tant de pré- » jugés, de scrupules. Toutefois, j'en con- » viens, le moment d'agir est venu, et j'a- » girai : mais je dissimulerai jusque dans la » chaleur de l'action; j'opposerai à Henri de » Bourbon un prince de son sang. Ni l'Es- » pagne, ni moi, nous n'aurons jamais rien » à craindre du vieux cardinal de Bourbon. » Le chef-d'œuvre de ma politique est d'a- » voir pu inspirer quelqu'ambition à une » âme si paresseuse, à un esprit si borné ».

Le duc de Guise se rend en Lorraine avec les chefs de la ligue. 1585.

Le duc de Guise fixa à Nanci le rendez-vous de tous les chefs de la ligue. Il fait ouvertement les apprêts de son départ; sa conduite paraît celle d'un seigneur disgracié qui ne se venge que par des murmures. *Je vais quitter la cour,* dit-il dans le Louvre même, *et je n'y rentrerai qu'en barbe grise.* Il visite des bourgeois obscurs, comme des amis dont il se sépare à regret; il répand avec profusion l'argent de l'Espagne parmi le peuple, et fait composer sous ses yeux les libelles les

plus outrageans contre le monarque; il sait qu'avec le peuple il faut tout exagérer : ce n'est plus assez de représenter Henri III comme un catholique suspect; les libellistes en font un idolâtre, prétendent qu'il adore de faux dieux, qu'il rend hommage au démon. On trouve des témoins, on forge des preuves pour attester ces contes extravagans. Les prédicateurs affectent d'y croire; on veut que Henri III s'entende avec la reine d'Angleterre pour persécuter les catholiques; on suppose que dans cette île les catholiques sont tous les jours conduits par milliers à l'échafaud. Les portes des églises sont obstruées par des fourbes qui se disent des Anglais fugitifs, et montrent les grils, les chevalets, les tenailles employés au martyre de leurs frères catholiques. Ces témoignages sont sans réplique aux yeux du peuple. « Et » pourquoi, disent les ligueurs au duc de » Guise, ne prévenez-vous pas le moment » où nous serons exposés nous-mêmes à ces » grils, à ces chevalets, à ces tenailles? » « Mes amis, leur répond-t-il, il y a des » moyens plus doux pour détourner cette » persécution. Je jure de revenir vers vous » si vous êtes menacés; mais après mon dé» part, le roi écoutera mieux vos prières.

» J'aime mieux tout souffrir que de me dé-
» clarer à demi; quand on tire l'épée con-
» tre son souverain, il faut en jeter le four-
» reau ». Le duc de Guise, après avoir ainsi préparé le peuple de Paris, se rend en Lorraine; la cour ne met nul obstacle à son voyage ni à celui de dix princes, ses oncles, ses frères ou ses cousins. Le cardinal de Bourbon s'échappe également de la cour (1).

(1) Henri III, qui laissait le cardinal de Bourbon s'échapper de la cour, connaissait parfaitement les prétentions de ce prélat à la couronne. Peu de jours après la mort du duc d'Anjou, il eut avec lui l'entretien suivant, au sortir de la messe: *Mon oncle*, lui dit-il, *je vous prie de me parler vrai; songeriez-vous à me succéder si je venais à mourir?* — *Ah! sire*, répondit le cardinal, *je crois bien que les dents ne me feront plus mal lorsque cela arrivera.* — *Mais*, repartit le roi, *les lois de la nature sont souvent interverties, et vous savez qu'on meurt à tout âge: dites-moi donc ce que vous feriez si je décédais avant vous?* — Le prélat, après avoir hésité pendant quelque temps, répondit: *Sire, j'espère que l'événement dont vous parlez n'arrivera pas, et je le souhaite avec ardeur; mais si Dieu en ordonne autrement, je ne céderai jamais mon droit à mon neveu.* — *Mon bon homme*, dit le roi, en le frappant sur l'épaule, *le Châtelet vous le donnerait, mais la cour vous l'ôterait;* et il le quitta en éclatant de rire.

La route de Lorraine est remplie de seigneurs qui viennent à Nanci resserrer les liens de la sainte union. On voit parmi eux Gonzagues, duc de Nevers, un des principaux auteurs de la journée de Saint-Barthélemi; le comte de Saint-Luc, auparavant l'un des *mignons* du roi, et qui prétendait avoir été arraché par la voix du ciel et par ses remords à une vie criminelle (1); le plus diffamé et le

(1) Le roi avait marié Saint-Luc à Jeanne de Cossé, fille du fameux maréchal de Brissac; et il avait célébré les nôces avec la somptuosité qu'il montrait dans toutes ces occasions. La fille de Brissac n'était plus jeune, et elle était complètement dépourvue de grâce et de beauté; cependant elle détermina son mari à renoncer à l'amitié du roi. M. Anquetil raconte, sans citer son autorité (mais c'est probablement le conteur Varillas), l'aventure qui causa la disgrâce de Saint-Luc. « Ce favori, dit-il, couché dans une cellule voisine de l'appartement du roi, glissa une sabarcane au chevet du lit de son maître, et lui prononça, dans son premier sommeil, comme de la part de Dieu, les menaces les plus terribles, s'il ne revenait de ses égaremens. Henri se réveilla, prêta l'oreille, et n'entendant plus rien, crut que c'était un songe, et se rendormit, Saint-Luc répéta les mêmes menaces; le lendemain, Henri se montra plein de trouble à tous ses courtisans. Saint-Luc s'approcha du roi et lui dit, que dans cette même nuit il avait vu en songe un ange avec un visage sévère, qui l'avait menacé des plus grands châtimens, s'il ne renonçait à ses désordres, et s'il

plus dangereux des prélats, Pierre d'Espignac, archevêque de Lyon; d'Antragues, qui s'était annoncé par la mort de Quélus; le comte de Saux, Jean Hemeri, Riberac, Boisdauphin, Chamois, Menneville, habitués à prouver leur zèle religieux par les duels, les séditions, la guerre et les massacres. Deux des ligueurs, Bassompière et Brissac, n'étaient entraînés que par leur aveugle enthousiasme pour le duc de Guise.

Ambition et fanatisme de ce prince.

Ce fut dans le palais d'un souverain, le duc de Lorraine, que l'on conspira contre le roi de France, son allié par le sang. Le duc de Guise parlait en présence des agens du cardinal de Bourbon : environné des instrumens de son ambition, il ne dit rien qui pût en dévoiler l'étendue; mais il fit le tableau d'un règne désolé par l'anarchie, et qu'il représentait comme signalé

n'engageait le roi à changer de vie. Le roi se réforma pendant quelques jours. Ses favoris s'alarmèrent; mais Villequier parvint à découvrir le secret de Saint-Luc, et en fit part au roi ».

Comme ce conte de la sarbacane roulait depuis trois cents ans dans les fabliaux français, dans les nouvelles italiennes et espagnoles, il n'est nullement probable que Henri III eût pu être dupe un moment de ce pitoyable artifice.

par le despotisme. Il s'efforça de prouver que l'hérésie terrassée par les actes du dernier règne n'avait pris de force que par la faiblesse et la connivence du roi et de ses favoris. Il montra les autels renversés, les tombeaux ouverts, les fidèles égorgés dans les plus grandes provinces de l'ouest et du midi; le brigandage partout établi, et nulle part réprimé; la justice vendue au plus offrant; des vols à main armée commis par le gouvernement même, sous le nom d'édits bursaux; la noblesse avilie, dépouillée; les infâmes complaisances des *mignons* payées plus magnifiquement que ne l'étaient autrefois les éclatans services des héros de la France; les bénéfices ecclésiastiques devenus le prix de quelques nuits de débauches, et livrés à des astrologues, à des empoisonneurs. Fidèle à l'esprit de la ligue, il mêla les principes d'une indépendance anarchique avec ceux de la servitude ultramontaine, bénit Philippe II, et calomnia Henri de Bourbon. A l'entendre, ce prince, favorisé par Henri III, allait s'approcher de Paris, et avait juré de venger la mort de Coligni et de ses frères par la destruction de la capitale. « Je vois, » disait-il, les hérétiques français, alle- » mands, suédois, danois, brabançons, an-

» glais, conjurer la ruine de cette ville
» pieuse; un roi dégradé par ses vices et par
» sa lâche hypocrisie, leur en ouvrira les
» portes. Oh! je préviendrai ce fatal mo-
» ment. Qu'il m'en a coûté pour ne pas
» donner cette espérance à ces bons et mal-
» heureux Parisiens! Nos ancêtres se li-
» guaient autrefois pour aller combattre
» les infidèles dans des pays éloignés : ô
» malheur de nos temps! ce n'est plus dans
» des villes de la Palestine et de la Syrie, ce
» n'est plus par les ordres d'un soudan et de
» ses émirs que les fidèles enfans de l'église
» sont jetés dans des prisons, livrés aux tor-
» tures, battus de verges. Les catholiques
» sont égorgés dans le Dauphiné, le Langue-
» doc, la Guyenne, la Saintonge et le Poitou;
» et qui sait ce qu'on leur réserve à Paris? Ah!
» notre sainte union aura plus d'effet que
» les croisades, et ne sera pas moins glorieuse.
» Sauvons l'église, en dépit des traîtres
» qu'elle renferme dans son sein, et forçons
» Henri III d'aller bientôt dans l'ombre d'un
» cloître rendre grâce à Dieu des victoires
» que nous aurons remportées sur l'hérésie
» et sur lui-même ».

C'est ainsi que le duc de Guise excitait la fureur de ses amis. Bientôt il eut rassemblé

Traité de la ligue avec le roi d'Espagne. 2 février 1585.

une armée de douze mille hommes; avant de la mettre en mouvement, il se rendit à Joinville, petite place de son gouvernement de Champagne, avec le duc de Mayenne et François de Menneville, agens du cardinal de Bourbon; et le 2 février 1585, ils conclurent au nom de la sainte ligue un traité avec le roi d'Espagne, représenté par ses ministres Taxis et don Juan Morrez. Voici les conditions les plus importantes de ce traité : « En cas que le roi régnant vienne à » mourir, sans enfant mâle, le cardinal de » Bourbon lui succèdera comme premier » prince du sang, et tout prince hérétique » ou fauteur de l'hérésie sera pour toujours » exclu du trône. Si le cardinal de Bourbon » succède à Henri, il ratifiera, aussitôt après » son accession au trône, le traité de Cateau-» Cambrésis. Il défendra dans le royaume » l'exercice de toute autre religion que celle » de Rome; il rendra à Philippe toutes les » places que les hérétiques lui ont enlevées, » et l'aidera à soumettre les rebelles des » Pays-Bas. De son côté, Philippe fournira » à la ligue cinquante mille écus par mois, » un secours puissant de troupes, et cela » jusqu'à ce que l'hérésie soit entièrement » extirpée en France; il prendra sous sa

» protection le cardinal de Bourbon, tous » les seigneurs de la maison de Guise, et » généralement tous ceux qui auront accédé » à la sainte ligne. Enfin aucune des parties » contractantes ne traitera avec le roi de » France sans le consentement des autres ». Outre ces conditions, Philippe s'engagea par des articles secrets à fournir tous les ans au duc de Guise cent mille écus, pour être employés de la manière qu'il jugerait la plus avantageuse à la ligue. On stipula aussi que toutes ces conventions, tant particulières que générales, ne seraient divulguées que quand on jugerait à propos qu'elles le fussent.

Manifeste du cardinal de Bourbon; premiers succès de la ligue.

Un mois après parut le manifeste du cardinal de Bourbon, ouvrage insidieux où le projet de détrôner le roi de France est voilé sous celui de le défendre contre les hérétiques, où l'on affecte de le plaindre tout en le diffamant, où l'on invoque la protection de Catherine de Médicis, comme s'il s'agissait d'une reine dont toute la vie eût été sanctifiée par de bonnes œuvres; enfin où un prince de l'église profère le cri *aux armes* avec une douceur apostolique (1). Le duc

(1) Voici comment se terminait le manifeste du cardinal de Bourbon: « A ces justes causes et considérations,

de Guise ne s'était pas fait scrupule d'envoyer ce manifeste dans plusieurs grandes villes, avant même que le vieux cardinal l'eût signé. On se gênait si peu avec lui que des ligueurs même le comparaient au chameau qui vient plier les genoux pour recevoir le fardeau. La ligue porte partout ses armes; le duc de Guise s'empare de Toul, de Verdun, de Châlons, soulève la Champagne; le duc d'Aumale

» nous Charles de Bourbon, premier prince du sang,
» cardinal de la sainte église catholique, apostolique et
» romaine, étant plus intéressé que tout autre à prendre
» sous notre sauve-garde et protection la religion catho-
» lique dans le royaume, et à poursuivre à la conserva-
» tion des bons et fidèles sujets de sa majesté et de l'état,
» avec l'assistance de plusieurs princes du sang, car-
» dinaux et autres princes, pairs, prélats et officiers
» de la couronne, gouverneurs de provinces, villes,
» seigneurs distingués et gentilshommes, de plusieurs
» communautés, et d'un grand nombre de bons et
» fidèles sujets, qui font la meilleure et la plus saine
» partie de ce royaume; après avoir pesé mûrement les
» motifs de cette entreprise, et pris l'avis, tant de nos
» vrais amis, très-bien affectionnés au repos et à l'avan-
» tage de la France, que de personnes éclairées et crai-
» gnant Dieu, qu'en tout ceci nous ne voudrions pas
» offenser le plus légèrement; déclarons que nous avons
» tous promis et juré solennellement de prendre les
» armes, et de prêter main-forte, afin que la sainte église

soulève la Picardie ; Lyon et Bourges se déclarent en sa faveur ; le maréchal de Matignon conserve au roi la ville de Bordeaux. Marseille, après quelques heures de sédition, est tombée au pouvoir de la ligue. Mais les magistrats de la ville ont rassemblé des troupes ; ils arrêtent les chefs des factieux, et font tout rentrer dans le devoir.

Cependant un tiers du royaume appar-

» de Dieu soit rétablie dans son ancien lustre, et dans la » profession de la religion catholique, qui est la seule » véritable religion ; que la noblesse jouisse pleinement » des priviléges qui lui sont dus ; que le peuple soit » soulagé, les nouvelles impositions abolies, les subsides » créés depuis Charles IX (que Dieu absolve) supprimés ; » que les parlemens soient entièrement rétablis dans la » souveraineté de leurs jugemens, sans qu'on gêne leurs » consciences ; que tous les sujets du royaume soient » maintenus dans leurs gouvernemens, charges ou offices, » sans qu'ils en puissent être privés, si ce n'est dans les » trois cas portés dans les anciennes lois du royaume » et par arrêts des juges ordinaires des parlemens ; » que tous les deniers qu'on lèvera sur le peuple soient » employés à la défense de l'état, et à l'effet auquel ils » sont destinés, et que l'on tienne de trois en trois ans, » au plus tard, une assemblée des états-généraux, libre » et sans brigue, avec pleine liberté à chacun d'y porter ses plaintes sur les griefs auxquels il n'aura pas été » suffisamment pourvu ».

tient déjà aux ligueurs ; un autre tiers est envahi par les protestans. Le roi tremble dans Paris ; il n'a répondu que par une timide apologie au manifeste de la ligue. Ses *mignons* et ses gardes veillent jour et nuit pour le préserver de la fureur du peuple. Il n'ose accepter le secours du roi de Navarre. C'est à la reine sa mère qu'il se confie ; elle le sauve en l'avilissant. Catherine de Médicis se rendit à Épernai avec ses filles d'honneur, ministres habituels de sa diplomatie. Le duc de Guise ne put refuser au cardinal de Bourbon que les conférences s'ouvrissent dans cette ville : mais désolé d'être ainsi arrêté dans sa marche rapide, il ne fit entendre que des propositions presqu'équivalentes à celle de l'abdication du roi. Médicis prit patience sur les outrages, satisfaite d'arrêter les armes des ligueurs, dans le moment où huit jours de marche pouvaient leur livrer Paris. Pendant les conférences, Guise fut obligé de partir pour recevoir sur la frontière des Suisses qui venaient joindre ses drapeaux. La reine profita de son absence pour ébranler le cardinal de Bourbon, conspirateur peu aguerri, que ses ennemis appelaient encore le bonhomme. Elle inquiéta sa vanité sur le rôle qu'il jouait par-

mi les ligueurs, et le fit pleurer sur le sort du roi. Il allait signer sa paix à la hâte, lorsque le duc de Guise, averti par le cardinal son frère, revint en diligence. La négociation était trop avancée pour qu'il pût la rompre; la reine-mère avait offert aux ligueurs des places de sûreté, des commandemens à leur choix. Le duc de Guise, ne pouvant plus refuser la paix à son souverain, la lui dicta; elle fut signée à Nemours. En voici les conditions principales : « Le roi, touché du zèle que les chefs de la ligue avaient fait éclater pour les intérêts de Dieu et du Saint-Siége, avouait toutes leurs entreprises; il interdisait dans ses états l'exercice de toute autre religion que la catholique, sous peine de mort; enjoignait, sous la même peine, aux ministres de la religion réformée, de sortir du royaume dans un mois, et à tous les huguenots d'abjurer dans le terme de six mois, ou de s'expatrier, avec la liberté de vendre leurs biens. La conduite de la guerre contre eux était confiée aux chefs de la Sainte-Union. Le roi, pour gage de ses promesses, leur remettait les places de sûreté suivantes : Châlons-sur-Marne, Saint-Dizier, Toul, Verdun, Reims, Dijon, Beaune et Soissons. Le duc de Guise était

autorisé à se faire escorter d'une garde nombreuse. Le roi donnait deux cent mille écus pour le paiement de ses troupes, et une pareille somme pour construire une citadelle à Verdun ». A de telles conditions, la ligue s'engageait à renoncer à toute association, soit en France, soit en pays étranger. Étrange moyen de dissoudre la ligue, que de recevoir toutes ses lois, et de confier à ses chefs toutes les forces du royaume! Mais le duc de Guise venait de montrer plus d'orgueil que d'audace. L'usurpation n'admet guère une marche si lente, si méthodique.

Triste situation du roi de Navarre. 1585.

Deux jours avant de signer la paix de Nemours, Henri III avait écrit la lettre la plus affectueuse au roi de Navarre. Il lui reprochait à la vérité son obstination dans l'hérésie, mais sans aigreur, et en témoignant beaucoup de confiance dans les secours de la grâce. Il semblait lui dire : « Approchez de la capitale; je n'espère qu'en vous. Le plus faible prétexte que vous me fournirez, me suffira pour confondre nos intérêts et réunir nos drapeaux. Sauvez un roi qui vous aime, et une couronne qui doit être votre partage ». Mornai et Rosni, qui avaient pu être introduits secrètement dans le Louvre, confirmaient, par leurs dépêches

au roi de Navarre, les favorables dispositions de Henri III. Bourbon allait se mettre en marche, lorsqu'il reçut la nouvelle du traité de Nemours. Il était roi : l'avilissement de la royauté le révoltait. Le papier tombe de ses mains; il ne peut cacher le trouble qui l'agite qu'en couvrant son visage. Il reste pendant un quart d'heure absorbé dans sa rêverie, et ne profère que ces mots : *Malheureuse France, je ne pourrai donc rien pour toi!* Le duc de Guise et Henri III se représentent à sa pensée, tels qu'ils étaient lorsque unis pour le crime, ils couraient les rues de Paris en criant : *Tuez! tuez, au nom du Roi!* Plus d'espoir : ce n'est pas seulement la supériorité de ses ennemis qu'il craint, ce sont les forces que le fanatisme leur donne. L'impitoyable Guise va disposer à la fois des trésors de la France et de l'Espagne : et, pour le roi de Navarre, point d'alliés. L'Allemagne est inactive, l'Angleterre est avare de secours, les Pays-Bas sont accablés. Combien de discordes entre les amis qui lui restent! Tout à l'heure, le prince de Condé et le vicomte de Turenne l'obsédaient de leurs prétentions diverses. La Rochelle, Nîmes, Montauban veulent être des républi-

ques. Montmorenci viendra-t-il du Languedoc au secours d'un prince anathématisé, proscrit? Le roi de Navarre, après s'être plongé dans ces tristes réflexions, s'arme d'une constance nouvelle. Son front se calme, il montre le traité de Nemours à ses amis. « Jugez, leur dit-il, si ce coup a dû m'accabler. Mon fidèle Duplessis s'est trompé » pour la première fois. Mais quel homme » de bien pourrait comprendre une telle » cour, un tel roi? Je saurai illustrer ma » mort; mais j'aurais voulu la rendre utile » à la France (1) ».

Le lendemain Duplessis Mornai et Rosni reviennent le trouver : c'est un soulagement pour son cœur; c'est comme un renfort qu'il a reçu. Un peu après, il reçoit un courrier du maréchal de Montmorenci; il lit ces mots tracés à la hâte : *Sire, j'ai lu le traité de Nemours. Le roi de France, le roi d'Espagne veulent me gagner : je suis à vous avec mes frères et mon armée du Langue-*

(1) *Mémoires de Duplessis Mornai. — de Sully. — Histoire du président de Thou. — de Mathieu.* — Ce dernier historien raconte que Henri IV, après être sorti de sa rêverie, s'aperçut que la partie de sa moustache sur laquelle il avait posé sa main, avait tout à coup blanchi par l'effet de sa violente émotion.

*doc ; je vous attends à Saint-Paul.* Cette offre d'un ami fidèle touche plus le cœur de Bourbon que ne l'eût fait une victoire. *Partons*, dit-il au prince de Condé, à Duplessis Mornai, et au vicomte de Turenne ; *il faut que j'aille sur l'heure embrasser Montmorenci. Ce n'est pas le moment de la prudence et des précautions. Partons seuls, et hâtons-nous.* Les quatre amis se rendent à Saint-Paul par des sentiers détournés. Ils marchent sans escorte, à pied et sous le poids de leur armure. Le roi de Navarre et Montmorenci font un traité digne de l'ancienne chevalerie. On est convenu de tout, et l'on n'a rien écrit.

Henri de Bourbon est tranquille pour lui-même, car il ne tombera pas d'une chute vulgaire ; mais il ne l'est pas pour tant de milliers de Français dévoués à la mort. Il ne reste plus qu'un moyen de prévenir cette nouvelle effusion de sang. Le roi de Navarre envoie un cartel au duc de Guise. « Ambitieux étranger, écrit-il à ce » prince, épargnez des maux à ma patrie. » N'entraînons pas tant de victimes inno- » centes dans notre querelle. Je dépose la » supériorité de mon rang pour vous pro- » voquer à un combat en champ clos.

Il envoie un cartel au duc de Guise. 1585.

» M. le prince de Condé me servira de se-
» cond contre le duc de Mayenne votre
» frère. Car mon cousin et moi nous achète-
» rions de notre sang le bonheur d'épargner
» au roi les peines que votre rébellion lui
» cause. Je prends Dieu à témoin que dans
» ce défi je ne suis point animé par une
» vaine gloire, par ostentation de courage,
» ni même par haine contre vous; mais par
» l'unique désir de voir Dieu servi et hono-
» ré, mon roi mieux obéi et le pauvre
» peuple en paix ».

Quelle vérité de sentimens dans de telles paroles! On est confondu de voir un cartel que semblent avouer la religion, l'humanité, la sagesse. Il y eut un cri d'admiration dans le conseil du roi de France quand on y lut ce défi. C'était à qui s'offrirait pour être au nombre des tenans du roi de Navarre. Le duc de Guise fut terrassé par cette magnanimité du roi son adversaire. Sûr de sa renommée et obstiné au projet d'une lente usurpation, il osa laisser sans réponse le cartel du roi de Navarre. Le peuple et le clergé le bénirent de s'être conservé pour le salut de l'église; mais dans tout le nord de l'Europe l'intérêt redoubla pour le roi de Navarre. Les pro-

testans d'Allemagne préparèrent une sorte de croisade en sa faveur.

Il voit son parti se grossir.

Chaque jour amenait au roi de Navarre des troupes de familles fugitives. Par le traité de Nemours, on avait accordé aux protestans un délai de six mois pour sortir du royaume. Les ligueurs exigèrent du roi leur captif que ce délai fût restreint à quinze jours. On n'eut pas même la patience d'attendre ce terme pour prononcer les sentences de mort, les confiscations. Henri de Bourbon secourut tous ses frères. Il fit part aux fugitifs de ce qui lui restait d'approvisionnemens. *Pour nous autres*, disait-il à ses compagnons, *nous saurons bien trouver des vivres dans les camps de la ligue*. Sa détresse redoublait. Voici un entretien qu'il eut avec Rosni. Je vais copier ici les mémoires de l'ami de Henri IV. « Au sortir d'un conseil, le roi de Navarre me tira à quartier, et me dit : « M. le baron de Rosni, » ce n'est pas tout que de bien dire, il faut » encore mieux faire. N'êtes-vous pas résolu » que nous mourions ensemble? Il n'est plus » temps d'être bon ménager : il faut que » tous les gens d'honneur emploient la moitié de leurs biens à sauver l'autre. Sire, » lui répondis-je, je ne veux point que nous

» mourions ensemble; il vaut mieux que
» nous cassions la tête à tous nos ennemis.
» J'ai encore pour cent mille francs de bois
» à vendre, et je vous les offre. Or bien,
» mon ami, me dit-il, en m'embrassant
» étroitement; retournez-vous-en chez vous,
» faites diligence, venez me trouver avec
» bon nombre de vos amis, et n'oubliez pas
» vos bois de haute futaie ». Rosni se jeta dans des routes occupées par les armées catholiques, pour aller vendre en Normandie ces bois conservés avec soin par l'économie de ses pères (1).

Le comte de la Rochefoucauld et plusieurs de ses frères et cousins, le vicomte de Rohan, ce défenseur héroïque de la tour de Mélusine, quatre frères de la maison de Laval; Roquelaure, Biron et Salignac signalaient par de continuels sacrifices leur attachement pour un héros. Le prince de la Trémouille céda tellement à son enthousiasme pour le prince de Condé qu'il suivit ses armes en bravant la colère de ses parens catholiques, et qu'il embrassa la religion professée par le prince son ami. Au milieu des horreurs de la guerre, il maria sa sœur avec le prince de

(1) *Mathieu. — Cayet. — De Thou. — Histoire de la maison de Bourbon.*

Condé ; le ciel ne bénit point cette union, quoiqu'elle fût formée sous les auspices d'une généreuse amitié, et du plus tendre amour.

De tous les compagnons de Henri de Bourbon, celui qui avait le plus d'autorité dans son conseil et d'empire sur son âme, c'était le sévère Duplessis Mornai. Ce stoïcien protestant avait senti de bonne heure que les demi-vertus ne seraient point une barrière suffisante contre les vices de son siècle. Il était à la fois guerrier consommé, administrateur économe, politique sincère et profond. C'était avec lui que Henri de Bourbon écrivait ses manifestes, ses lettres au roi, à la noblesse, au tiers état, les seules pièces de ce temps où l'on sente que le cœur parle. L'éloquence y naît de la noblesse des sentimens; aujourd'hui même où de grands écrivains ont épuré, embelli la langue française, aucun manifeste ne peut offrir des expressions plus vives, plus énergiques. Ne sent-on pas au fond du cœur que Henri IV avait pris la plume, lors qu'on lit ces mots dans une de ses déclarations à la noblesse? « Pour moi, prince français, chef de la noblesse, je vous aime » tous et me sens affaiblir et périr en votre » sang ». Avec quelle délicatesse le roi

Duplessis Mornai.

de Navarre ne déplorait-il pas le sort de Henri III! Sans avilir celui que chacun avilissait impunément, il lui faisait sentir les effets de sa faiblesse; il lui parlait comme un frère tendre et comme un sujet soumis. Une seule de ces pièces par lesquelles Henri de Bourbon plaidait sa cause au tribunal des souverains de l'Europe exprimait de l'emportement; c'était sa réponse à l'excommunication lancée contre lui par le pape Sixte-Quint. Il faut parler ici de ce pontife qui eut tant d'influence sur les événemens de la ligue.

Élection du pape Sixte-Quint. 24 avril 1585.

Le pape Grégoire XIII avait favorisé les commencemens de la ligue, mais s'était toujours refusé à lui donner un assentiment formel. Jamais il n'avait pu se résoudre à voir, dans un prince dont le zèle pour l'église ne s'était signalé qu'avec trop de cruauté, un apostat, un complice de l'hérésie. Il lui souhaitait plus de force d'âme, et non plus de foi. D'ailleurs il jugeait que les temps ne permettaient pas de rompre le pacte d'alliance qui existe entre l'autel et le trône. Cependant, obsédé par plusieurs cardinaux, et surtout par les Jésuites (1), il

(1) Deux Jésuites avaient alors une plus grande influence que la plupart des princes de l'église. L'un était

avait fini par promettre à la ligue un puissant secours d'hommes et d'argent. Il mourut dans l'année 1584, et fut remplacé sur le trône pontifical par Sixte-Quint. L'élévation de ce nouveau pape était due à l'artifice le plus bizarre qui se fût encore pratiqué dans un conclave. Pernetti (c'était son nom de famille) fut condamné dans son enfance, par la bassesse de son extraction, aux derniers travaux de la campagne. Il arriva aux honneurs et aux premiers emplois de la vie monacale. Actif, laborieux, austère et fin, il devint cardinal sous le nom de Montalte. A mesure que les infirmités du pape lui firent pressentir une élection nouvelle, il feignit d'être accablé lui-même sous le poids des infirmités, et s'attacha surtout à jouer la crédulité d'un homme facile à gouverner. Quand le conclave fut assemblé, les deux factions principales se tinrent long-temps en balance. Chacune d'elles craignit de ne pas l'emporter. Les regards se portèrent alors sur l'humble cardinal de de Montalte, qui ne promettait qu'un règne fort court, un régne qui serait la proie des

le père Edmond Auger, et l'autre le père Mathieu, qui ne cessait de faire le voyage de Paris à Rome. On appelait ce dernier le courrier de la ligue.

auteurs de son élévation. Les suffrages se réunirent sur lui. Le rusé cardinal fut à peine proclamé, qu'impatient d'apprendre à ses confrères à quel point il les avait joués, il jeta ses béquilles, marcha droit à l'autel, et chanta le *Te Deum* d'une voix tonnante. Les premiers actes de son administration furent sévères jusqu'à la cruauté. Quelques nobles, dont son prédécesseur n'avait osé punir l'arrogance et l'esprit séditieux, furent arrêtés, jugés et décapités avec une promptitude qui jeta la terreur dans tout l'état romain.

Le roi de Navarre et le prince de Condé sont excommuniés.

Ses vues d'économie et ses projets d'embellissement pour Rome étaient contrariés par la promesse qu'avait faite Grégoire XIII d'un secours d'hommes et d'argent à la ligue. Il le refusa (1); mais, pour la calmer, il lança une bulle d'excommunication contre le roi de Navarre et le prince de Condé. Il déclara le premier déchu de son royanme et même

(1) Ce refus indigna beaucoup la cour d'Espagne. L'ambassadeur de cette puissance osa dire au pape que, s'il persistait dans son refus, il le sommerait, au nom de tous les catholiques, de remplir les engagemens de son prédécesseur. L'impérieux Sixte-Quint lui répondit : « Si vous me faites cette sommation, je vous ferai trancher la tête ».

de la principauté de Béarn. Après cet essai, qui l'eût empêché d'excommunier à son tour Henri III, accusé, par la plus grande partie de ses sujets, de tant de complaisance pour les hérétiques? Le roi de Navarre se hâta d'écrire à Henri III, pour lui montrer les conséquences de cette bulle pour tous les rois, et particulièrement pour le roi de France. Il lui rappelait, dans sa lettre, l'exemple de Chilpéric déposé par le pape Zacharie, uniquement parce qu'il n'était pas assez belliqueux pour combattre les Sarrasins. Henri III garda un timide silence. Le roi de Navarre protesta contre la bulle en termes très-violens, fit imprimer la protestation, et parvint même à la faire afficher aux portes du Vatican.

Les prédications des curés et des moines avaient fait lever une armée, telle qu'on n'eût pu l'obtenir par les violences les plus despotiques. La ligue avait réuni sous ses drapeaux près de cent vingt mille soldats, sans compter les milices nombreuses qui veillaient à la garde des villes. On laissait la terre à cultiver aux femmes. Ces troupes se dirigeaient les unes vers la Guyenne, le Languedoc, le Dauphiné et le Poitou, les autres vers les frontières de l'Allemagne.

La reine de Navarre trahit son époux.

Henri III regardait le roi de Navarre comme perdu; et se flattait après sa défaite d'accabler le duc de Guise. Il exhorta sa sœur Marguerite de Valois à se déclarer contre le roi son époux. La reine de Navarre, trop digne d'un tel frère, se détermina sans peine à trahir un mari qui par pitié lui donnait asile. Elle habitait à Nérac, mais sans considération, sans puissance. Elle vint un jour trouver son mari, en lui demandant la permission d'aller faire un pèlerinage dans une chapelle voisine. *C'est fort bien fait*, lui dit Bourbon; *partez, ma mie, et priez Dieu pour moi.* Mais elle se dirigea vers Agen, ville qui lui avait été donnée en apanage, et vint se mettre à la tête d'une petite armée, que son nouvel amant, Lignerac, avait levée par ses ordres. Elle réussit à s'emparer d'Agen; mais de fidèles serviteurs du roi de Navarre la repoussèrent de Tonneins et de Villeneuve, qu'elle voulait également surprendre. Henri de Bourbon fut forcé de se mettre en campagne pour arrêter cette ridicule armée. Il la battit, la dispersa; mais, le mépris étouffant en lui toute colère, il se garda bien de poursuivre une épouse avilie. Marguerite de Valois alla cacher sa honte et ses infâmes voluptés au château de Carlat.

Expéditions malheureuses du prince de Condé. 1585.

Le roi de Navarre avait eu le projet de prévenir ses ennemis par une résolution désespérée, et de se porter sur la Loire pour menacer Paris; déjà il avait envoyé le prince de Condé à la Rochelle, afin de préparer un mouvement si hardi. Ce prince y avait reçu des secours de la reine Élisabeth, mais qui ne consistaient qu'en argent et en vivres; il s'était porté rapidement sur des bourgades voisines, et en avait soumis plusieurs; il assiégeait le Brouage, place importante dont les protestans regrettaient beaucoup la perte, lorsqu'il reçut l'avis qu'une partie de la garnison d'Angers se disposait à lui livrer cette ville. Il communiqua cet avis au roi de Navarre, qui le conjura de suivre le siége du Brouage, ou de ne s'approcher d'Angers qu'avec une extrême précaution. Emporté par trop d'ardeur, le prince négligea ce conseil. Une trentaine de soldats d'Angers, par une témérité inouïe, avaient réussi à s'emparer de la citadelle, et y faisaient flotter l'étendard navarrois; mais leur succès ne fut que de quelques heures: attaqués par la garnison toute entière, ils payèrent de leur tête une tentative si hardie. On les faisait périr dans d'affreuses tortures sur la place d'Angers, lorsque le

prince de Condé se présenta devant la ville. Il en fut repoussé avec perte, erra dans la campagne sans avoir de dessein arrêté. Mais bientôt quatre armées de la ligue se mirent à sa poursuite. Il n'a plus, pour s'échapper, que le Perche et le pays Chartrain; il s'y jette, et là pas un point d'appui, plus d'issue. Rosni dans ce moment traversait ce même pays avec quelques gentilshommes, portant avec lui le prix de la vente de ses bois de haute futaie. Il rencontrait souvent des postes royalistes; et il parvenait à leur échapper en répondant à leur *qui vive*, *vive le roi!* comme il venait de faire cette réponse à un nombreux corps de cavalerie, il est couché en joue, toute la troupe fond sur lui; il se tient immobile, pose les armes, et se voit au milieu de l'armée de Condé. Il est conduit au prince; on se reconnaît, on s'embrasse; et la gaîté qu'excite cette singulière aventure fait oublier un moment les dangers d'une position presque désespérée. Comme le prince se sentait de plus en plus chassé vers Paris: « C'en est trop, » mes amis, dit-il à ses compagnons, » nous périssons si nous voulons encore » marcher ensemble. Séparons-nous en pelo- » tons de douze, de quinze et de vingt

» hommes; prenons des sentiers détournés;
» jetons-nous dans les bois, et fions-nous
» à la providence ». L'armée se rompt, et laisse tous les bagages au pouvoir de l'ennemi. Par une singulière faveur de la fortune, pas un de ces pelotons isolés ne fut fait prisonnier. Le prince de Condé, lui douzième, parvint à gagner les côtes de Normandie, s'embarqua pour l'Angleterre, reçut de précieux secours de la reine Élisabeth, et, au bout de quelques mois, rouvrit la campagne en Poitou, sous de plus favorables auspices. Rosni rejoint le roi de Navarre.

Quant à Rosni, il avait continué sa route vers le roi de Navarre. Il profita de sa ressemblance avec un de ses frères qui était attaché au parti de la ligue, pour se glisser à travers une longue suite de postes ennemis. Les yeux baignés de larmes, il mit son petit trésor aux pieds de son maître. « Le ciel bénira, lui dit Henri, cet argent
» qu'un ami si fidèle est allé chercher à tra-
» vers tant de périls ». Ils restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre. Henri, que déjà le duc de Mayenne et le maréchal de Matignon pressaient, chacun avec une armée de vingt mille hommes, n'avait à leur opposer qu'un camp volant de quatre mille gentilshommes ou soldats. Il usa de l'argent de

Exploits du roi de Navarre pour échapper à Mayenne. 1585.

Rosni pour réparer de nombreuses et chétives forteresses. Sans canons, sans bagages, il fondait avec la troupe la plus leste sur tous les points les plus faibles du cercle qui l'enveloppait, enlevait les convois, et taillait en pièces des corps d'armée supérieurs au sien. Mayenne et Matignon réparent leur faute; ils donnent moins d'étendue et plus de profondeur à leurs lignes; ils ressèrent le roi de Navarre. Mayenne feint habilement de s'attacher au siége des petites places de la Guyenne. Il réussit cette fois à tromper le roi de Navarre. Ce prince croit qu'un ennemi lent et méthodique lui laissera le temps d'aller chercher de nouveaux secours. Il vole vers la comtesse de Grammont, qui résidait aux environs de Pau et qui venait d'engager ses plus beaux domaines et ses pierreries pour subvenir à la détresse du héros. Il n'a emmené avec lui qu'une escorte de deux cents gentilshommes. L'amour le retient quelque temps auprès d'une femme passionnée, qui lui fait oublier les fatigues de sa vie, et les souffrances de son âme. Ses vedettes viennent lui apprendre que l'armée de Mayenne s'approche de Pau et qu'elle s'étend de manière à lui couper tout moyen de fuite. Il sent sa faute, il la dissimule et la

répare. Il monte à cheval, lui troisième, traverse le Béarn et l'Armagnac, et se glisse pendant la nuit au milieu des partis ennemis. Au point du jour, il avait un gué à passer. D'Aubeterre, jeune gentilhomme qui, en combattant sous des drapeaux opposés au roi de Navarre, se sentait entraîné par admiration et par amour à le servir, à le sauver, demanda au duc de Mayenne d'être chargé de sa poursuite. Il aperçut et reconnut le prince au passage du gué, et, en trompant ses soldats, il les dirigea sur un autre point. La vie de Henri IV n'offre pas peut-être un coup de fortune plus signalé; mais un tel genre de bonheur n'arrive qu'aux princes qui se font aimer de leurs ennemis. Après une course de vingt-trois heures, Bourbon a gagné Nérac : nouveau danger; Mayenne est parvenu à l'enfermer dans cette ville. Le siége est commencé. Bourbon, malgré toute sa valeur, ne pourra se défendre qu'un petit nombre de jours. Le marquis de Boyanne, au nom du duc de Mayenne, le somme de se rendre : Bourbon exprime son refus par des décharges réitérées d'artillerie. Il fait continuer le feu pendant la nuit, et se montre, sur le rempart, aux assiégeans, à la lueur des flambeaux. Mayenne a rappelé, pour résister à cette attaque, tous ses corps

épars dans la campagne. Henri, dans cette même nuit, sort avec une troupe d'élite par la porte la moins observée, se fait jour à travers les lignes des assiégeans, change de route, bat quelques détachemens ennemis, en trompe d'autres par des ruses de guerre, sert de guide à ses compagnons, soulage leur fatigue par des chansons et par des bons mots; puis il les sépare en vingt troupes diverses, en leur indiquant Sainte-Foix sur la Garonne, pour lieu de rendez-vous : il y arrive le premier; tous ses corps l'y rejoignent; pas un homme n'a péri (1).

(1) La manière dont le roi de Navarre s'échappa de Pau et de Nérac pourrait être regardée comme le plus merveilleux de ses exploits. Outre les mémoires de Sulli, de d'Aubigné, de Duplessis Mornai, les manuscrits de la Roque et la Chronologie de Cayet fournissent les circonstances que nous venons de rapporter; elles sont racontées avec beaucoup d'intérêt dans le cinquième volume de l'histoire de la maison de Bourbon, qui, pour le style et la disposition des faits, me paraît bien supérieur aux quatre premiers volumes du même ouvrage. Tous les divers expédiens du roi de Navarre étonneront peu les hommes qui ont acquis quelque expérience dans les guerres de parti. Il avait à se défendre contre deux généraux catholiques qui ne réunissaient pas leurs efforts avec beaucoup de zèle et de bonne foi. Mayenne était lent. Matignon servait la ligue à regret. Le roi de Navarre avait à sa suite des montagnards intrépides, lestes et gais. Parmi

Ses conquêtes dans le Poiton.

Le duc de Mayenne, fatigué de ses courses infructueuses, s'aperçoit enfin que son armée est trop lourde pour atteindre ces Basques intrépides. Il se résout à faire des siéges; mais les moindres bicoques l'arrêtent autant que des forteresses. Le long siége de Castillon achève d'épuiser les forces de son armée. Il dépense huit cent mille écus pour emporter cette ville, que le vicomte de Turenne reprend dans une nuit, par le moyen d'une échelle qui lui a coûté un écu. Le roi de Navarre a repris l'offensive; il se repose sur Turenne de la défense de ces petites places, et court à La Rochelle où le prince de Condé l'attend. Il tombe sur des villes qui ne peuvent résister à l'impétuosité de ses attaques. Condé, la Rochefoucauld, la Trémouille viennent le joindre. Il a trois

tous ces hommes de résolution, nul n'égalait le baron de Batz, qu'il appelait son *faucheur*. C'est à lui qu'il écrivait ce billet d'une originalité très-militaire. « M. de » Batz, ils m'ont entouré comme la bête, et croient » qu'on me prend aux filets. Moi, je leur veux passer » à travers, ou dessus le ventre. J'ai élu mes bons, et » mon *faucheur* en est. Grand damné, je te veux bien » garder le secret de ton cotillon d'Auch à ma cousine; » mais que mon *faucheur* ne me faille en si bonne » partie, et ne s'aille amuser à la paille, quand je l'at» tends sur le pré ».

mille hommes : que n'entreprendra-t-il pas? C'est Fontenai, seconde place du Poitou, qu'il veut réduire. Un siége serait trop lent; il faut renouveler l'entreprise de Cahors. Les habitans se sont retranchés dans un faubourg. La Rochefoucauld, Dangeau, Rosni et quarante autres gentilhommes, la pique à la main et les pistolets à la ceinture, renversent les barricades; le faubourg est emporté. Rosni dirige l'artillerie de manière à enfiler la rue principale de la ville. On procède par la sape et les mines; le roi de Navarre en conduit les travaux. Au bout de quatre jours les mineurs se trouvaient poussés si avant, qu'ils entendirent la voix des soldats qui gardaient le parapet. *Rendez-vous*, leur cria, du fond du souterrain, le roi de Navarre; *vous voyez que toute défense est inutile. Eh bien!* dit le commandant de la place, *qu'on nous mène au roi de Navarre. C'est lui-même qui vous parle*, répondit Henri de Bourbon. Le commandant resta stupéfait de l'activité et de la bravoure de ce prince. Il fait venir les magistrats. Le roi de Navarre paraît : *Je sauve Fontenai*, leur dit-il; *je vous laisse vos priviléges, vos propriétés, votre culte. Êtes-vous contens de cette capitulation? Écrivons-*

*la.* — *Sire*, répondirent les magistrats, *nous ne souffrirons pas que cette capitulation soit écrite ; on dort en paix sur la parole du roi de Navarre.* — *Quand viendra le moment*, dit Bourbon, *où tous les Français me jugeront ainsi !*

Le maréchal de Montmorenci, secondé par Chatillon, fils de l'amiral de Coligni, avait eu de brillans succès dans le Languedoc, et s'était emparé de Lodève. Lesdiguières avait plusieurs fois battu, dans le Dauphiné, l'arrogant duc d'Épernon. Le prince de Condé tint la campagne avec honneur dans la Saintonge. Mais une victoire qu'il remporta sur un détachement de la ligue, fut cruellement achetée par la mort de ses plus braves officiers. Deux des frères Laval furent tués ; les deux autres, qui avaient été atteints d'une maladie contagieuse, ne purent survivre à cette nouvelle. Le prince de Condé fit, avec une profonde douleur, les apprêts de la cérémonie funèbre, où l'on devait porter les quatre Laval vers un même tombeau. On eût pris pour leur cinquième frère le vicomte de Rohan, tant il aimait à s'associer à leurs dangers dans les batailles, tant il trouvait de bonheur dans leur entretien. Il parut à cette cérémonie, et l'on s'ef-

Mort touchante des quatre frères Laval. 1585.

frayait de sa pâleur, de son morne abattement, de son immobilité. Un ministre protestant déplora, dans les termes les plus pathétiques, le sort de ces quatre victimes de la guerre et de l'amitié fraternelle. Tandis qu'il parlait, le vicomte de Rohan se sentait mourir; on fut forcé de le soutenir : il repoussa tous les secours de l'art; et, trois jours après, il fut porté au tombeau de ses quatre amis. Une armée, où ces nobles sentimens avaient tant de force et de profondeur, était digne de porter sur le trône Henri IV. Quand ce prince apprit une si triste catastrophe, il se rappela le malheur qu'il avait eu dans une de ses campagnes précédentes de perdre trois jeunes frères héritiers de la maison de Foix. Jamais il ne regretta plus amèrement de n'avoir pu vider sa querelle avec le duc de Guise dans un combat singulier.

Le roi de Navarre, à la fin de la campagne de 1585, avait conservé tous ses postes, moins cinq ou six petites places qui n'ont plus aujourd'hui de noms; il avait soumis un grand nombre de villes et des provinces entières. Le duc de Mayenne revenait humilié d'une expédition dont il avait annoncé que le résultat infaillible serait la

prise du roi de Navarre. Ce qui ajoutait encore beaucoup à sa honte, c'était la précaution qu'il avait prise de se faire adjuger, par le roi, les états héréditaires et tous les biens de ce prince. Son frère, le duc de Guise, n'avait relevé par aucune action d'éclat la fortune et la gloire de la maison de Lorraine; il s'était tenu dans son gouvernement de Champagne, prêt à repousser l'invasion des protestans d'Allemagne qui ne parurent point; mais ils annonçaient un armement formidable.

Comment le roi de France ne saisissait-il pas une telle occasion pour se délivrer du joug des princes lorrains?

Tout ce que put résoudre Henri III, fut d'envoyer encore Catherine de Médicis vers le roi de Navarre. Le château de Saint-Bris, près de Coignac, fut désigné pour le lieu des conférences. La reine-mère s'y rendit, accompagnée du duc de Montpensier, du duc de Nevers, des maréchaux de Biron et de Retz, et de plusieurs secrétaires d'état. Au milieu de sa jeune cour, la beauté naissante de sa petite-fille, Christine de Lorraine, jetait un vif et pur éclat. Catherine de Médicis venait l'offrir pour épouse à Henri de Bourbon, en se chargeant de faire rompre le lien qui l'atta-

Inutile conférence de Saint-Bris. 1586.

chait à la méprisable Marguerite. Bourbon craignait cette sorte de danger plus que tout autre : il conjura Condé, Turenne et la Rochefoucauld de ne jamais le laisser seul au milieu d'une cour trop séduisante. La première entrevue fut publique : Médicis, entourée de ses dames, vint au-devant du roi de Navarre, et l'embrassa comme un fils bien-aimé. Bourbon reçut avec beaucoup de froideur ses perfides caresses. Les dames s'approchèrent à leur tour et commencèrent à faire jouer les ressorts de leur coquetterie. Henri témoigna, par des mots piquans, que dans cette négociation le pouvoir des dames n'agirait pas sur lui. « Voulez-vous, lui dit » la reine, être la cause de la destruction » de ce pauvre royaume, et ne considérez-» vous point que personne, après le roi, » n'a plus d'intérêt à son salut que vous? » Vous ne le croyez pas, non plus que lui, » répondit le roi de Navarre, puisque de-» puis un an vous m'avez jeté huit armées » sur les bras, pour m'accabler ». On en vint à des reproches pleins d'aigreur sur le passé. « Mais enfin, dit la reine, ne voulez-» vous pas obéir au roi? n'appréhendez-vous » pas qu'il s'irrite contre vous? Madame, » répliqua Bourbon, s'il faut que je vous

» dise la vérité, il y a tantôt dix-huit mois
» que je ne lui obéis plus; car le roi, au lieu
» de se montrer pour moi en père, au lieu
» de me nourrir comme son enfant, m'a
» fait la guerre la plus cruelle; et, quant à
» vous, vous me l'avez faite en lionne. Mon
» fils, continua Médicis, laissons tout cela,
» et faisons en sorte que les peines que je me
» suis données ne soient pas perdues. — Eh!
» madame, suis-je cause de vos peines? vous
» ai-je empêché jamais de dormir dans votre
» lit? C'est vous, au contraire, qui, depuis
» dix-huit mois, m'empêchez de coucher
» dans le mien: la peine vous plaît et vous
» engraisse. — Oh! je vois bien, mon fils,
» ce qui vous rend si fier; c'est que vous
» comptez sur les reîtres: vous vous abu-
» sez; ils ne passeront pas le Rhin. — Ma-
» dame, songez donc que je ne suis pas
» ici pour en apprendre des nouvelles de
» vous ».

Malgré l'aigreur de cette première confé- Efforts de l'Allemagne en faveur de Bourbon.
rence, on convint d'une trève; Catherine
de Médicis en profita pour inquiéter les
Rochelois sur les dispositions du roi de Na-
varre, et pour faire tailler en pièces deux
régimens de calvinistes qui marchaient sans

précaution (1). Le roi de Navarre rompit avec cette reine perfide, et pressa l'arrivée de l'armée allemande. Depuis plus de deux ans, il avait envoyé Ségur, négociateur habile, vers les puissances du nord; l'empereur Rodolphe II suscitait de continuels obstacles à la mission de cet ambassadeur. Ségur se rendait souvent, déguisé, de Strasbourg à Copenhague, de Copenhague à Berne. Quand des princes ou des villes libres lui parlaient

(1) Voici comment, au rapport de Brantôme, Catherine de Médicis exécuta cette trahison dont elle se félicitait comme du plus beau stratagème militaire. Comme ses conseillers lui témoignaient leur embarras : *Vous êtes bien ébahis, vous autres,* leur dit-elle; *vous avez à Maillezais les régimens de Neuvi et de Sarlu huguenots; faites-moi partir de Niort le plus d'arquebusiers que vous pourrez; allez les tailler en pièces, et voilà la trève desserrée et décousue sans autrement se peiner.*

L'Italien Gonzague, duc de Nevers, assistait la reine dans ses conférences de Saint-Bris. Il dit un jour au roi de Navarre : « Convenez que vous seriez bien embarrassé » de lever de l'argent sur ce peuple et d'y établir des » impôts. Sans doute, repartit le prince; car nous n'avons » point d'Italiens parmi nous ».

Un jour, dans ces mêmes conférences, la vielle reine, sous prétexte de caresser Henri de Navarre et de le chatouiller, examinait s'il n'était point armé sous ses habits. Le roi de Navarre pénétra son intention : « *Voyez, madame,* lui dit-il; *je ne sers personne à plat couvert* ».

de la pénurie de leurs trésors, de l'épuisement de leurs peuples, de la difficulté d'établir un concert entre des états fort éloignés les uns des autres et de forces inégales, Ségur leur lisait les dépêches par lesquelles ou Duplessis Mornai, ou Turenne, ou Rosni, lui rendaient compte des brillantes aventures, et des exploits chevaleresques de Henri de Bourbon; alors la froideur et la réserve diplomatique faisaient place à cette vive exclamation: « non, nous ne laisserons pas succomber un si vaillant prince ». Un vieillard éloquent vint échauffer le zèle de ces princes: c'était Théodore de Bèze qui, cassé encore plus par les infirmités que par l'âge, avait cessé depuis long-temps de suivre les armées protestantes. Appuyé sur son bâton, il se présentait en obscur pèlerin à la porte des palais ou des hôtels de villes; mais la force de ses discours révélait son ministère et son nom: on croyait voir en lui un autre Pierre l'Ermite; on se croisait pour le roi de Navarre. Cependant, les cantons protestans de la Suisse, qui pouvaient fournir le plus de troupes valeureuses, montraient du scrupule pour rompre avec le roi de France, leur allié; et surtout pour combattre les Suisses catholiques qu'il tenait à sa

solde. Ségur et Bèze furent obligés de leur persuader que Henri III, opprimé par la ligue, appelait à son secours le roi de Navarre; il fut convenu, entre les membres de la confédération protestante, qu'avant de mettre l'armée en mouvement on enverrait une ambassade au roi de France. Quand les ambassadeurs arrivèrent à Paris, ils trouvèrent Henri III plus effrayé qu'indigné des menaces et des complots de la ligue; ils lui peignirent sans ménagement la honte et les misères de sa situation actuelle. Henri rougissait en les écoutant; il se croyait outragé par des amis trop sincères et des exhortations trop pressantes. « C'est Dieu qui m'a fait roi, » répondit-il d'une voix altérée, et roi très-» chrétien; je connais, moi seul, ce qu'exige » le bien de mes sujets; je ne suis sous la » tutelle d'aucun d'eux; je ne veux point » être sous celle des souverains étrangers: » rapportez cette nouvelle à vos maîtres ». Quand il fut rentré dans son appartement, le souvenir de cette conférence l'irrita de plus en plus. Croyant retrouver dans son âme un sentiment de dignité parce qu'il y retrouvait de la colère, il écrivit une note qu'il fit remettre aux ambassadeurs pendant la nuit; elle ne contenait que ces mots:

*Quiconque ose dire, qu'en révoquant mes édits de pacification, j'ai trahi ma foi et entaché mon honneur, en a menti.* Les ambassadeurs indignés partirent dès le lendemain, et l'armée des alliés s'approcha des frontières du royaume.

Après cet éclat, Henri III parut quelque temps sortir de sa léthargie; il crut désespérer les princes lorrains en se jetant avec ardeur dans la ligue, et voulut mériter les bénédictions d'un parti qui ne lui donnait plus d'autre nom que ceux d'Hérode et de Judas. C'était par lui-même et par ses favoris qu'il voulait repousser les Allemands et réduire le roi de Navarre. Ni le duc de Guise, ni le duc de Mayenne ne devaient plus être employés qu'à des entreprises secondaires: le roi attendrait l'armée allemande avec quarante mille hommes, tandis que le duc de Guise, dans la Champagne, soutiendrait, avec trois ou quatre mille, le premier choc de cette armée.

Henri III se met encore une fois à la tête de la ligue. 1586.

Quant au duc de Mayenne, il n'était plus jugé digne, après le mauvais succès de deux campagnes, de se mesurer avec le roi de Navarre. A qui cet honneur était-il déféré? A un homme qui était bien loin d'avoir acquis assez de gloire pour justifier une faveur

sans mesure : c'était Henri de Joyeuse, le courtisan le plus fastueux d'un monarque prodigue. On rapporte, que dans une ambassade à Rome, un jour où il s'était fait attendre de deux gentilshommes auxquels il avait donné rendez-vous, pour les dédommager de leur peine, il les gratifia d'une somme de cinquante mille écus que le roi venait de lui envoyer; et cette folle largesse, le roi l'admira comme un trait de grandeur d'âme. Ses armes n'étaient encore connues que par de brillans duels, et par une expédition cruelle dans l'Auvergne, où il avait versé à grands flots le sang de paysans et de bourgeois fugitifs. Ce qui décélait l'ingratitude de son cœur, c'est qu'il aimait et favorisait la ligue; il aspirait à se substituer au duc de Guise dans le commandement de cette sainte union si fatale à son maître. Sa confiance, sa bonne mine, son fanatisme, ses profusions ne laissèrent pas que d'inspirer une vive ardeur à l'armée de dix mille hommes qui lui était confiée. Il réunissait l'élite des familles les plus opulentes; il n'était pas en France un seul gentilhomme qui n'eût pris part à cette guerre : les malédictions des moines auraient poursuivi, dans leurs manoirs champêtres, tous ceux qui seraient

restés oisifs ou neutres. La somptuosité des équipages avait épuisé les dernières ressources échappées à l'avidité des traitans et des soldats : tout brillait d'or autour du superbe Joyeuse. Le roi de Navarre s'avança contre lui dans le Poitou, avant qu'il eût rassemblé toutes ses forces. Joyeuse interdit était chassé de poste en poste; il craignit l'effet d'un début si malheureux sur l'esprit du roi, et revint se justifier à la cour. A peine est-il parti, que le roi de Navarre tente une attaque nocturne sur un camp, d'où les plaisirs ont chassé toute discipline; les soldats dormaient, les officiers ne veillaient que pour la table et pour le jeu : six cents prisonniers furent, pour le roi de Navarre, le résultat de cette attaque; mais Joyeuse revenait avec des puissans moyens pour venger cet affront. Bourbon fait un grand nombre de marches et de contremarches pour attirer et tromper ce général par une apparente irrésolution. Déjà, il a regagné les confins du Périgord; il prend assiette dans la plaine de Coutras, auprès du confluent de l'Isle et de la Droune. Combien n'importe-t-il pas que le présomptueux Joyeuse vienne l'y chercher! Le roi de Navarre est menacé par deux autres armées :

l'une, commandée par le maréchal Matignon, s'est mise en route pour la Guyenne ; l'autre, sous les ordres de Mayenne, a débouché des montagnes de l'Auvergne. Joyeuse craint de partager, avec ces deux généraux, la gloire d'un succès qui lui donnera le premier rang dans la ligue. Il s'avance, fait quelques prisonniers : l'un d'eux lui est amené et lui apprend que le roi de Navarre l'attend sur la Droune. Joyeuse, transporté de joie, s'écrie : *Ta liberté, mon ami, sera le prix de cette nouvelle.* Il se hâte d'en faire part à son armée : mille cris de s'élancer ; on s'embrasse ; tous les jeunes gens se disent : « Nous » allons donc revoir Paris ; et nous y ramè- » nerons le roi de Navarre pieds et poings » liés ». On se porte des défis à qui s'élancera le premier, à qui tuera le plus d'ennemis.

Bataille de Coutras. 20 octobr. 1587.

Pendant la nuit, tout paraît se préparer pour une fête plutôt que pour un combat. L'aube du jour éclaire un trop magnifique spectacle ; la cour du roi de France n'a jamais été plus resplendissante que ce camp : tous les gentilshommes portent des casaques de velours ou de soie, brodées d'or et d'argent ; les casques sont surmontés d'aigrettes flottantes ; le feu des pierreries éclate sur l'ar-

mure des guerriers; ils portent des écharpes, dons précieux de leurs maîtresses; des portraits, richement enchâssés, sont suspendus à leur cou. Mais si leur parure est efféminée, leur attitude est martiale; ils manient avec adresse des chevaux fougueux; ils ont juré de ne pas céder un pouce de terrain à l'ennemi. Le mot affreux, *point de quartier!* retentit dans les rangs bien avant le combat.

Tout était austère et silentieux dans le camp du roi de Navarre. L'officier ne s'y distinguait du soldat que par l'écharpe la plus simple. Partout du fer. Les gentilshommes paraissaient aussi fiers de leur pauvreté que de leurs cicatrices. Leur vieillesse robuste rappelait leurs longs services. Les rangs étaient serrés; les escadrons s'avançaient avec ordre.

Le bruit des tambours et des trompettes a cessé. Les ministres de l'évangile prient : tout est à genoux. Le roi de Navarre, depuis quelque temps, a montré beaucoup d'exactitude à remplir les devoirs religieux; on l'a même vu, quelques jours auparavant, sur les instances d'un ministre arrogant, Chaudieu, témoigner, en présence de toute son armée, un profond repentir d'une faute où l'avait emporté l'ardeur de ses sens. Le besoin

d'exalter l'héroïsme par la piété, lui a suggéré cet acte de pénitence. De pieux solitaires ne montreraient pas plus de ferveur qu'on n'en voit régner dans le camp pendant la prière. Joyeuse, de l'autre rive, voyait avec mépris ces soldats agenouillés. *Ils ont peur*, dit-il à Lavardin. — *Ne vous y trompez pas*, répondit cet officier, qui avait combattu avec eux; *jamais ils ne sont plus terribles qu'au sortir de la prière*. Les protestans se relèvent, en chantant d'une voix forte, un psaume de Marot qui commence ainsi :

La voici, l'heureuse journée,
Où Dieu couronne ses élus.

Les ministres viennent se placer dans les rangs, et dépouillent l'habit ecclésiastique pour revêtir l'armure des guerriers. Pendant toute l'action, ils combattirent avec une insigne valeur.

Un nouveau prince du sang venait d'entrer dans le camp du roi de Navarre : c'était le comte de Soissons (1), frère du prince de

(1) Le prince de Conti, le cardinal de Vendôme et le comte de Soissons étaient frères du prince de Condé. Tous trois, dès leur tendre enfance, étaient tombés au pouvoir du roi, et avaient été élevés dans la religion catholique. Le prince de Conti, dont nous parlons, est cet enfant qui fut conduit à l'arsenal par son gouverneur Brion,

Condé, qui s'était échappé de la cour, où, depuis son enfance, il était étroitement surveillé. Bourbon s'avance dans les rangs, en tenant par la main ses deux parens. Même ardeur martiale anime les trois Bourbons. Celui même qui va faire ses premières armes, semble, à son assurance héroïque, avoir été élevé dans les combats. Rien n'échappe à la vue du roi de Navarre; ses regards s'étendent sur les deux

et qui ne put sauver ce fidèle gentilhomme des coups des assassins. L'horreur de ce spectacle lui avait donné un tremblement habituel : il montra cependant une bravoure distinguée. C'était le comte de Soissons que le prince Louis de Condé, son père, portait dans ses bras lorsqu'il traversa à gué la Loire, avec tant de péril, poursuivi par les troupes de Charles IX. Ce jeune prince réunissait au plus haut degré tous les avantages extérieurs. Il avait conçu un extrême désir d'obtenir la main de la jeune sœur du roi de Navarre, qui depuis plusieurs années était venue le rejoindre à Nérac et professait la religion réformée. Le prince de Conti et le comte de Soissons se montraient un peu jaloux de la gloire de leur frère aîné; mais Henri III les traitait avec peu de considération. Ils détestaient le duc de Guise, et ils étaient humiliés par les favoris du roi. Ce double motif décida leur fuite. Le comte de Soissons partit le premier. Le prince de Conti n'arriva qu'après la bataille, et Henri IV l'envoya au-devant de l'armée allemande qu'il attendait. Leur frère, le cardinal de Vendôme, était un ecclésiastique ambitieux, qui depuis éleva ses prétentions jusqu'au trône.

camps. Déjà il est sûr d'avoir mis son armée à couvert de l'artillerie de Joyeuse. Une butte, dont il s'empare, en rendra tous les effets inutiles. D'après une leçon qu'il reçut autrefois de Coligni, il place en tête de ses escadrons des arquebusiers, tireurs adroits, et leur recommande de diriger leurs coups pour effaroucher les chevaux des ennemis. Son aile gauche lui a paru trop faible; mais il est temps encore de réparer cette faute. Il veut que, sans ouvrir les rangs, quatre cents arquebusiers courent sur le front des deux armées pour se porter à la gauche. L'ennemi s'applaudit de ce désordre apparent; mais les arquebusiers ont passé comme l'éclair. Les sept mille hommes du roi de Navarre présentent partout une masse solide, et peuvent s'entr'aider par des mouvemens faciles. *Que pensez-vous*, disait le roi de Navarre aux soldats, *de cette troupe dorée? Ne vous réjouit-elle pas? Tombez, camarades, sur M. de Joyeuse; c'est un nouveau marié qui a encore l'argent de son mariage dans ses coffres.* Il dit à d'autres: « Je crois » voir la troupe des immortels de Darius; » mais nous ne ressemblons pas mal aux » Macédoniens. Savez-vous qui je regrette? » ajoute-t-il; c'est M. le duc de Guise. Que

» n'est-il témoin du combat qui va se livrer!
» que ne vient-il y faire enfin une réponse
» à mon cartel! Braves gentilshommes, vous
» savez ce que nous avons fait, M. le prince
» de Condé et moi, pour épargner votre
» sang; mais il va couler pour la cause de
» Dieu et du roi. Soutenez les Valois et les
» Bourbons contre la maison de Lorraine.
» Restons Français. C'est par une victoire
» éclatante que vous vous ouvrirez un chemin
» vers vos châteaux, un retour dans vos fa-
» milles. Gascons, Poitevins, Saintongeois,
» Picards, Bourguignons, vous disputez
» souvent ensemble le prix du courage:
» voyons comment chacun soutiendra au-
» jourd'hui les prétentions de sa province.
» Et vous, mes cousins, mes amis, dit-il
» aux deux princes, vous allez vous rendre
» à vos rangs; embrassons-nous. Il n'est
» pas besoin ici de longues paroles. Souve-
» nez-vous que vous êtes Bourbons; et, vive
» Dieu! je vous montrerai que je suis votre
» aîné. — Et nous, repartit Condé, nous
» ferons voir que vous avez de bons ca-
» dets ».

A huit heures du matin, le canon tire. L'artillerie du roi de Navarre consistait seulement en trois pièces de canon; mais

elle était postée sur la plus favorable éminence, et c'était Rosni qui la dirigeait avec Clermont d'Amboise. Tous les coups portent; et celle de Joyeuse, partant d'en bas, ne produit aucun effet. Il faut la changer de place; mais les rangs des catholiques s'éclaircissent. Lavardin court au général. Nous sommes perdus, lui dit-il, si nous n'en venons à la charge.—Eh bien! lui dit Joyeuse, commencez-la, je vais vous soutenir. Tout s'ébranle. Il n'est point de jeune noble parmi les catholiques qui ne tienne ses promesses. Les chevau-légers ont enfoncé le corps du duc de la Trémouille. Le vicomte de Turenne marche à son secours, mais il ne peut arrêter l'impétuosité du choc des escadrons catholiques. Ils se répandent en vainqueurs dans la plaine de Coutras. Ils sont déjà près d'atteindre aux bagages de l'armée protestante. Les corps de Turenne et de la Trémouille étaient composés de Gascons. Montausier, qui cherche à les rallier, se souvient de la harangue du roi de Navarre, et ne dit que ces mots: *Au moins souvenez-vous, messieurs, que ce ne sont pas des Poitevins qui fuient.* Les fiers Gascons s'arrêtent et retournent à l'ennemi.

Pendant ce temps l'artillerie du roi de

Navarre faisait de grands ravages dans l'armée qui se croyait victorieuse. Chaque coup enlevait quinze ou vingt hommes. Le roi de Navarre, le prince de Condé et le comte de Soissons se présentent à la fois avec leurs trois différens corps. Lavardin se repent de s'être trop avancé. Bourbon veut empêcher qu'il ne soit secouru par Joyeuse qui s'avance avec une pesante gendarmerie d'où paraît dépendre le destin de la bataille. Dès qu'il voit venir Joyeuse, il court au grand galop à sa rencontre. Si quelques-uns des siens veulent le devancer, *écartez-vous, messieurs,* leur dit-il, *ne m'offusquez pas, je veux paraître.* Joyeuse, prévenu dans son attaque, ne peut plus prêter de l'appui à Lavardin. Le roi de Navarre est au plus fort de la mêlée; il en veut aux drapeaux de l'ennemi. *Rends-toi, Philistin!* avait-il crié à un officier qui portait la cornette d'un régiment et qu'il tenait arrêté. Le mot de Philistin courut dans toute son armée; on n'entendait plus que ce cri : *Rendez-vous, Philistins!* Mais à mesure que la victoire se prononce pour les protestans, ils se souviennent d'une action où, sur le mont Saint-Éloi, un de leurs corps avait été taillé en pièces sans avoir pu obtenir quartier. Un cri plus

terrible succède : *Le mont Saint-Eloi! le mont Saint-Eloi! souviens-toi du mont Saint-Eloi!* L'armée catholique était vaincue, mais ne fuyait pas. Les pelotons épars, flottans, couvraient la plaine toute jonchée des débris de leurs armes. Leurs piques étaient brisées; ils ne pouvaient plus mettre leurs lances en arrêt. Ils ne fuyaient pas. A peine trente gentilshommes étaient-ils restés autour de Joyeuse. Il voit mourir son frère, le vicomte de Saint-Sauveur. Il jette son épée; il offre cent mille écus pour sa rançon; il est percé de trois coups de pistolets. Le roi de Navarre aurait voulu le sauver. Il apprend sa mort avec douleur. « Plus de » sang, s'écrie-t-il; recevez-les tous à merci. » Ils sont braves, ils sont Français. Il faut » que le roi nous remercie de cette victoire ». La fureur du soldat s'est arrêtée à ces mots. On voit enfin les gentilshommes catholiques se soumettre au sort et rendre leurs épées. Quatre cents d'entre eux avaient été tués. Il y en eut presque un pareil nombre de prisonniers. On comptait parmi ces derniers le marquis de Saint-Luc, qui avait renoncé à l'intimité du roi pour celle du duc de Guise; le comte de Monsorau, qui avait signalé sa jalousie par le meurtre de Bussi

d'Amboise, et deux capitaines des gardes-du-corps du roi, Chatelus et Châteauvieux. Parmi les prisonniers, il en était peu qui ne fussent couverts de blessures. Le seul Lavardin était parvenu à faire retraite en ralliant deux ou trois mille hommes. Un mouvement que fit cette troupe de fugitifs fit répandre le bruit que l'armée du maréchal Matignon s'approchait. « Tant mieux, s'écria le » roi de Navarre, nous aurons double ba- » taille et double victoire en un jour ». L'armée vit à regret ce corps s'éloigner. Artillerie, drapeaux, bagages, tout restait au pouvoir des vainqueurs. Tous les soins de Henri de Bourbon n'étaient plus que pour les prisonniers. Il en avait arraché plusieurs des bras des soldats furieux. Les plus jeunes, il les renvoyait sans rançon; il faisait la même grâce à ceux qui étaient chéris de Henri III. « Retournez vers mon frère, leur » disait-il, et dites-lui que je saurai lui faire » recueillir les fruits de ma victoire ». Aux seigneurs les plus acharnés, il ne parlait que du courage qu'ils venaient de montrer, et s'informait de leurs blessures comme s'ils avaient été ses amis. Il voit venir à lui le prince de Condé et le comte de Soissons, qui, dans la journée, avaient fait des pro-

diges de valeur, et dont les armes, ainsi que les siennes, étaient toutes faussées par les coups de sabre et de feu. Il court au-devant d'eux, et les trois princes s'embrassent après la victoire avec la même tendresse qu'avant le combat. Le ministre Chaudieu reprend ce même chant de psaume qui avait été un fidèle pronostic d'un succès merveilleux :

La voici l'heureuse journée
Où Dieu couronne ses élus.

Mais voici ce qui donnait à cette journée le caractère d'une protection spéciale du ciel : une telle victoire n'avait coûté que cinq officiers et vingt soldats. Henri vint souper au château de Coutras. Sa joie fut troublée par l'aspect des cadavres nus des deux Joyeuse qu'on avait laissés exposés dans la salle. Choqué d'entendre les plaisanteries de quelques-uns de ses officiers, *ce moment, messieurs*, leur dit-il avec sévérité, *ce moment est celui des larmes, même pour les vainqueurs*. Il ordonna que leurs restes fussent portés au roi; et, avant de se coucher, il lui écrivit une lettre dont voici le début : *Sire, monseigneur et frère, remerciez Dieu, j'ai battu vos ennemis et votre armée* (1).

(1) L'humanité du roi de Navarre, dans la bataille de Coutras, est d'autant plus admirable que tous les nobles

catholiques s'étaient engagés par serment à ne faire de quartier à aucun de ses soldats, de ses officiers, ni à lui-même. Voici encore quelques anecdotes sur cette journée. L'escadron du comte de Soissons avait été un moment en désordre. Le vicomte de Favas rallia les fuyards par ces paroles : « Vous vous égarez ; l'ennemi » est de ce côté. Prenez donc le chemin le plus court » pour aller à lui ». Le vicomte de Turenne demanda au roi de faire dans cette journée l'office de sergent de bataille : « *Je le veux bien*, répondit Henri, *mais mon œil par-dessus tout* ». Le comte de Saint-Luc évita la mort par un singulier trait de présence d'esprit. Il avait offensé personnellement le prince de Condé, et dans la déroute il se trouvait avoir ce prince en tête. Il pique à lui la lance en arrêt et parvient à le renverser : aussitôt il descend de cheval, et lui présentant son gantelet : « Monseigneur, lui dit-il, Saint-Luc se rend à » vous, ne le refusez pas ». Condé, encore tout meurtri du coup de lance qu'il venait de recevoir, lui tendit les bras, et le félicita en riant de cette nouvelle manière de se rendre prisonnier. Quant au général Joyeuse, on croit qu'il avait déjà été reçu à rançon par deux capitaines moyennant cent mille écus d'or, lorsqu'il fut tué par un gentilhomme sur la famille duquel il avait exercé de grandes cruautés, dans son expédition d'Auvergne.

De toutes les batailles, il n'en est pas peut-être dont les détails soient plus connus que celles de Henri IV. Ce sont ses mots héroïques qui les ont gravés dans la mémoire. On le suit toujours au milieu de la mêlée. Tout ce qu'il fit avant et après l'action n'est pas moins présent à l'esprit. Ce qu'il y a de remarquable,

c'est qu'aucune relation de ses ennemis n'affaiblit les témoignages que ses différens compagnons d'armes lui rendent dans leurs mémoires. Partout ce sont les mêmes éloges de l'habileté de ses dispositions, de son éclatante valeur et de son humanité. Personne n'osait calomnier le roi auquel on s'obstinait à donner tant de malédictions. Les récits de la bataille de Coutras sont un peu froids dans les histoires du président de Thou et de Davila, parce qu'ils n'ont pas assez recueilli les paroles de Henri, et parce qu'ils se sont plus occupés des dispositions générales du combat que des détails qui caractérisent les combattans. Mathieu, malgré son style emphatique et embarrassé, est plus attentif que ces deux historiens à recueillir ces traits de mœurs. Les décades de Legrain sont aussi intéressantes à consulter. Enfin les relations de Sully et de Daubigné ne laissent rien à désirer sur cette journée célèbre.

# LIVRE DIXIÈME.

Je vais marcher de catastrophe en catastrophe. L'ébranlement de la France s'est communiqué à toute l'Europe. Les lieux qui semblent encore paisibles sont ceux où l'orage se forme pour éclater plus loin. Les peuples sont en scène avec les rois, l'ambition est aux prises avec la vengeance. On s'agite, on dissimule, on éclate, on dissimule de nouveau; tout se termine par un assassinat. Le duc de Guise, près de franchir les dernières marches du trône, succombe aux coups de Henri III; Henri III succombe à ceux d'un moine. L'héroïsme de Henri IV va lutter contre le désespoir farouche, le fanatisme et la démence anarchique du peuple de Paris. Philippe II, après avoir perdu la flotte qui lui donnait l'empire des mers, ose encore aspirer à l'empire de la France. Élisabeth, qui vient de souiller sa gloire par la mort d'une reine infortunée, commence les longs triomphes de sa nation sur l'Océan. L'art militaire et la marine s'agrandissent et devien-

nent deux sciences nouvelles. La plus belle partie des Pays-Bas retombe, par la prise d'Anvers, sous le joug de son tyran; mais la puissance de la Hollande apprend ce que peut l'esprit de liberté joint à la patience et à l'économie. Rome, un demi-siècle après Luther, essaye par un mélange adroit de ruse et de violence, de se présenter encore comme l'arbitre des rois. Quelle variété de caractères, de combinaisons, de ressources, de succès m'offriront Philippe II, le prince de Parme, Maurice de Nassau, le duc de Guise! Au milieu d'eux tous s'élève Henri IV : lui seul va raffermir l'Europe sur ses vieux fondemens. Je vais suivre d'abord les événemens extérieurs, afin de pouvoir mieux développer les dernières et terribles scènes des guerres de religion dans ma patrie.

Crime, malheurs et mort de Marie Stuart.

Je ne me suis plus occupé de Marie Stuart depuis qu'elle fit ses touchans adieux à la France. Je l'attendais au moment de ses longs malheurs et de sa fin tragique pour pouvoir parler de ses désordres et de son crime. Lorsqu'elle vint prendre possession de l'Écosse, elle trouva ce royaume agité par l'ambition de seigneurs turbulens et par les prédications sé-

ditieuses des ministres de la religion réformée. Son zèle pour la religion catholique n'éclata par aucune mesure violente; mais le peuple craignait toujours en elle la nièce du cardinal de Lorraine. Tout ce que ce prélat excitait de persécutions en France retombait sur la malheureuse reine d'Écosse.

Le prédicant Knox, qui surpassait Calvin son maître en sévérité de doctrine, et Luther lui-même en violence d'invective, osa plus d'une fois comparer cette reine aimable aux reines les plus scélérates et les plus impies d'Israël. Il la vit pleurer devant lui, et se fit un mérite d'être insensible à ses larmes. Cependant les grâces et la modération de Marie Stuart diminuèrent par degrés la défiance du peuple. Murray, son frère naturel, qui s'était armé contre elle, fut contenu; Knox fut moins écouté. Ce fut dans ces jours d'une tranquillité renaissante qu'elle voulut se choisir un époux. Plusieurs monarques aspiraient à sa main: elle se détermina pour un Écossais peu riche, Henri Stuart Darnley, son parent et catholique comme elle. La nation applaudit à ce choix parce qu'elle y voyait un gage de son indépendance. Marie, qui d'abord avait été séduite par les qualités extérieures de son

époux, bientôt ne vit plus en lui qu'un esprit borné et qu'une âme commune. Elle sut mal dissimuler son mépris. Il n'y avait à sa cour personne de plus négligé que le roi. Aigri, furieux, il oublia le bienfait et ne ressentit que l'injure; des courtisans, qui voulaient régner sous son nom, l'entraînèrent à un acte aussi criminel qu'insensé.

La reine, éprise de tous les talens agréables, avait accordé un haut degré de faveur à un musicien italien nommé David Rizzio; elle en avait fait son secrétaire; il passait pour être son confident intime. C'était lui qui l'avait déterminée d'abord à épouser Darnley, et ensuite à le tenir fort abaissé au-dessous d'elle. Quoiqu'il y eût beaucoup d'indiscrétion dans le choix d'un tel ministre, l'extrême laideur de ce favori semblait mettre Marie à l'abri d'un soupçon outrageant. Henri Stuart ne sut se venger qu'en déshonorant l'épouse qui l'avait fait roi. Marie, qui était alors dans le sixième mois de sa grossesse, soupait avec sa sœur, la comtesse d'Argyle et David Rizzio, lors que le roi et plusieurs de ses amis entrèrent, l'épée nue, dans son appartement. Rizzio, qui se vit menacé, se jeta aux pieds de la reine. Ce fut en vain qu'elle voulut le défendre:

on entraîna ce malheureux; il fut percé de plus de cinquante coups. Quand la reine apprit sa mort, « ce n'est pas le moment des pleurs, dit-elle, c'est celui de la vengeance ». Cependant elle était prisonnière dans son palais. Plusieurs de ses sujets, même les plus rebelles, parlèrent de la délivrer. Henri Stuart craignit tout et s'enfuit.

Mais Marie n'avait rien fait encore pour sa vengeance. Son âme changea; elle ne se souvint que trop de ce qu'elle avait vu à la cour de France pendant des jours de discorde et de crime. Le comte de Botwel, seigneur diffamé, d'un courage équivoque, et d'une figure sinistre, devint son favori, son complice, son tyran. Marie feignit de se réconcilier avec son époux, et lui donna les gages de tendresse qui pouvaient le plus l'aveugler et l'enivrer. Le lieu de leur réunion avait été une maison particulière d'Édimbourg. Une nuit où Henri Stuart était resté dans cette maison, et où Marie était retournée dans son palais, la maison, qui était minée, saute avec une horrible explosion. Le roi périt. Toute la ville est en alarmes, on accourt, on s'informe; on nomme Botwel et la reine comme les assassins du

roi. D'abord elle permet qu'on instruise le procès de Botwel; mais elle dicte par la terreur et par la corruption un jugement qui l'absout. Bientôt Botwel l'enlève, ou plutôt elle vient se jeter dans ses bras et l'épouse. Il était marié : on n'eut pas même le temps de remplir les formalités d'un divorce avec sa première femme.

L'Écosse eut horreur d'un scandale qui divulguait un grand crime. Toutes les villes se révoltèrent. Le lâche Botwel s'enfuit; Marie tombe entre les mains d'un peuple irrité; on la ramène à Édimbourg; on porte devant elle une bannière où est représenté le meurtre de son époux; on lui fait signer un acte d'abdication; la couronne passe à un fils dont elle venait d'accoucher. Le comte de Murray, qui lui faisait la guerre depuis plusieurs années, est nommé régent. Il use violemment de son autorité; la noblesse murmure, Marie s'échappe de sa prison, lève une armée de six mille hommes, combat, est vaincue, et vient demander un refuge à sa rivale et son ennemie, la reine d'Angleterre.

Tout prescrivait à Élisabeth de respecter les droits de l'hospitalité, des malheurs et du trône. Sa longue rivalité avec Marie ces-

sait par l'humiliation de cette princesse. Reine, elle devait écouter la plus faible apologie d'une reine. Un sentiment de cruauté pénétra dans son cœur. Elle tâcha, en opprimant Marie, d'usurper l'honneur d'une protection généreuse. Tout ce qu'une politique déliée, tout ce que l'esprit d'intrigue peut suggérer de ruse, elle l'employa pour tromper l'Écosse, l'Angleterre, l'Europe sur ses véritables sentimens. Chacun lut dans son âme et l'estima moins. Marie Stuart fut dix-huit ans sa prisonnière. Jamais elle ne consentit à la voir; elle eut la cruauté d'interdire les secours de la religion catholique à une reine qu'elle devait supposer livrée au remords. Marie Stuart se releva par son infortune de l'abjection où l'avait placée son crime. Quiconque pouvait la voir et l'entendre cessait de la croire coupable. Elle revenait à de nobles études, cultivait ses talens, se montrait douce, résignée, sensible au plus léger signe d'intérêt. Sa mélancolie prêtait un charme de plus à sa beauté. Bientôt elle compta des partisans, même parmi les courtisans les plus favorisés d'Élisabeth. Le duc de Norfolk, d'une famille catholique, et qui passait pour un seigneur accompli, entreprit de termi-

ner les malheurs de cette reine. Il avait déjà fléchi en sa faveur le régent d'Écosse, Murray. Elle consentait à épouser son libérateur. Les rois de France et d'Espagne excitaient à la fois la noble pitié et l'ambition de Norfolk. Élisabeth connut ses projets et usa de clémence; mais le temps ne diminuait point la passion de Norfolk; il croyait n'être point criminel envers la reine d'Angleterre en rendant à l'Écosse sa reine légitime. Il s'engagea dans une correspondance avec le duc d'Albe; elle fut découverte; Élisabeth se repentit de sa clémence; Norfolk périt sur l'échafaud. Marie fut resserrée plus étroitement dans sa prison. Les princes de Lorraine, ses oncles ou ses cousins, ne cessaient d'exciter pour elle l'intérêt de l'Europe. Philippe II surtout affectait de la plaindre. Il arma contre l'ennemie de cette reine ses espions, ses prédicateurs fanatiques, ses assassins. Les jésuites, qui étaient alors les promoteurs les plus ardens de la doctrine du tyrannicide, et qui n'entendaient par tyrans que les princes hérétiques, conduisaient souvent en Angleterre des hommes auxquels ils avaient remis un poignard sacré pour tuer la reine Élisabeth. Elle était aimée : l'affection du peuple lui tint lieu d'une vigi-

lante police. Tous les complots furent découverts et punis.

Élisabeth s'éloigna de ses principes de tolérance ; le parlement rendit des bills très-sévères contre les catholiques. Les jésuites furent chassés ; ils se vengèrent en cherchant de nouveaux fanatiques, et trouvèrent en France un jeune Anglais, nommé Babington, qui brûlait de signaler par le coup le plus hardi son zèle pour la religion catholique. Marie fut consultée dans sa prison sur ce nouveau complot, et consentit au meurtre de la reine Élisabeth, comme au seul moyen d'assurer sa délivrance. Ses lettres furent interceptées ; Babington, qui avait débarqué en Angleterre, fut arrêté avec ses complices. Quatorze conspirateurs furent exécutés. Une reine se détermina à faire périr une reine sur l'échafaud. Deux fois Henri VIII avait donné ce spectacle à l'Angleterre. Tout fut irrégulier, tout fut monstrueux dans ce procès. Marie était jugée comme sujette de la reine d'Angleterre parce qu'elle était sa captive, et d'un autre côté des magistrats anglais la jugeaient sur un crime commis en Écosse. On méconnaissait à la fois le principe tutélaire de l'inviolabilité royale, et ce premier prin-

cipe de la loi naturelle, qui permet au prisonnier de tenter sa délivrance. Marie protesta contre ce tribunal, mais répondit. Elle fut condamnée; les deux chambres approuvèrent la sentence; mais il fallait encore qu'elle fût ratifiée par Élisabeth.

Ici commença une longue scène, soit d'irrésolution, soit d'hypocrisie. Je ne puis penser qu'Élisabeth ne fût pas quelquefois sincère dans ses scrupules, dans son hésitation. Malgré l'horreur qu'inspire une décision cruelle, l'histoire ne peut appliquer les expressions par lesquelles elle condamne Tibère, à une reine qui fut plus de quarante ans la mère de ses sujets. D'abord Élisabeth conjura les deux chambres d'examiner s'il n'était pas d'autre moyen pour sauver la religion réformée en Angleterre. Ce fut le fanatisme qui répondit à cette question. Quand Marie Stuart apprit la réponse des chambres; « je les remercie, dit-elle, de » laver mes péchés, en me faisant mourir » comme martyre de la religion où je suis » née ». Puis elle ajouta : « Je ne m'étonne » pas qu'une nation qui a souvent trempé » ses mains dans le sang de ses monarques, » exerce cette cruauté envers une reine qui » a l'honneur d'en descendre ». La sentence,

que la reine ne signait pas encore, fut publiée, et le peuple y applaudit avec fureur. Ce n'était pas une intercession puissante auprès d'Élisabeth que celle des souverains catholiques, et particulièrement de Philippe II, qui voulait et sa ruine et sa mort; mais quoi de plus propre à la fléchir que les prières du jeune roi d'Écosse, Jacques VI, en faveur de sa mère! Il paraît qu'elle en fut plus embarrassée que touchée. On parla de nouveau des armemens de l'Espagne, on s'en fit une image terrible; le fanatisme du peuple fut excité; la reine signa et ne renonça pas encore à paraître accessible à la pitié.

Depuis le moment de son procès jusqu'à celui de sa mort, Marie Stuart montra un admirable mélange de noblesse, de sensibilité, de grâces touchantes, de piété courageuse. Ce fut un de ses plus zélés serviteurs qui, en se roulant à ses pieds et s'arrachant les cheveux, lui apprit la décision fatale. Elle ne s'occupa que de le consoler, distribua des gages de souvenir à tout ce qui l'entourait, et après s'être quelque temps recueillie, elle tira une hostie autrefois consacrée par le pape Pie V, et qui suppléa pour elle à l'exercice du devoir religieux

qu'on avait la barbarie de lui interdire. Ce fut ainsi qu'elle passa la nuit. Quand le jour parut, elle revêtit la seule robe magnifique qu'elle eût conservée, en disant qu'il fallait se présenter décemment à une telle solennité. Le comte de Kent, chargé d'ordonner d'affreux préparatifs, porta la cruauté d'un fanatique dans cette mission. Il lui refusa de dire adieu à ses femmes, en affectant de croire que cette scène énerverait son courage. « Je suis, lui dit-elle pour toute réponse, » cousine de votre reine, descendante du » roi Henri VII, veuve d'un roi de France, » et reine d'Écosse ». Elle se rendit d'un pas ferme dans l'appartement où l'échafaud était préparé, et dans ses prières elle nomma le reine Élisabeth, en lui souhaitant les bénédictions du ciel. Elle commençait à se déshabiller à l'aide de deux de ses femmes, lorsque l'exécuteur se présenta pour les assister : la reine sourit, et dit qu'elle n'était point accoutumée à être servie par de tels valets de chambre. Elle fut frappée, expira. Un ministre anglais s'écria : « Ainsi pé-» sent les ennemis de la reine Élisabeth » ! Le comte de Kent fut le seul des spectateurs qui répondit *amen*.

Tous les peuples étaient alors plus ou moins agités par le zèle religieux; mais il en était deux qui joignaient à ce puissant mobile celui de l'indépendance nationale; les Anglais et les Hollandais. Nul revers ne pouvait abattre ces derniers. Affaires des Pays-Bas. 1587 et 1588.

Depuis le siége de Tyr par Alexandre, le génie militaire n'avait point créé de moyens aussi merveilleux, aussi effrayans, que ceux qui furent employés par le prince de Parme pour la réduction d'Anvers. Remplissant tout de son activité, il força les indolens Espagnols à jeter un pont sur l'Escaut, sur un large bras de mer. Ce fut sous les yeux d'une garnison intrépide, d'une population enflammée de patriotisme, d'une armée de confédérés, maîtresse des forts qui défendaient la rive droite de l'Escaut; ce fut sous le feu de nombreux vaisseaux et de bâtimens nommés brûlots, plus terribles encore que les navires les mieux armés, qu'il parvint à construire, à défendre cet ouvrage étonnant; à renverser une contre-digue précipitamment, mais puissamment élevée par les assiégés, enfin à se rendre maître d'une ville que la nature, l'art, ses richesses, la diversité de ses ressources et l'ardeur de son patriotisme, sem- Prise d'Anvers. 1587.

blaient annoncer comme l'écueil de tout conquérant. Déjà Gand, Malines et Bruxelles avaient cédé, bien moins à la puissance de ses armes qu'à la modération de sa politique ou de son caractère. C'était une surprise pour le peuple des Pays-Bas, que de voir un ministre, un général de Philippe II, entrer sans une escorte de bourreaux dans une ville révoltée, tenir ses promesses, modérer les tributs et régner par la clémence. Dès ce moment, le sort des provinces les plus fertiles des Pays-Bas fut fixé. En vain elles avaient été les premières à secouer le joug de l'Espagne, elles ne sentirent plus, contre un héros généreux, cette ardeur de courage qui leur avait fait défier le duc d'Albe dans ses victoires et dans ses cruautés. Mais la chute d'Anvers commença la splendeur d'Amsterdam, ou plutôt Amsterdam fut à l'époque des plus grands progrès de la navigation, ce qu'Anvers s'était montré dans les faibles commencemens de cet art. Les provinces qu'on avait regardées comme les plus pauvres de l'Europe en devinrent les plus riches, et ne perdirent ni leur économie, ni leur patriotisme. Le commerce des Hollandais levait sur l'Espagne elle-même les tributs avec les-

quels ils combattaient Philippe II. Les lettres de change d'Amsterdam, de Roterdam, de Harlem et de Leyde, produisaient plus d'effet que toutes les ordonnances et toutes les levées d'un tyran riche et sans crédit. Mais ce qui contribua surtout au salut de la Hollande, ce fut la destruction de la flotte espagnole qui menaçait l'Angleterre.

La prise d'Anvers avait habitué Philippe II à user de ces moyens qui étonnent l'imagination des hommes. Les refus qu'il avait éprouvés de la reine Élisabeth, le désespoir de ne plus régner sur un pays où, de concert avec son épouse Marie, il avait élevé tant de pieux bûchers, la jalousie qu'excitaient en lui les premières entreprises de la marine anglaise, les exploits et les découvertes de Drake, de Davis et de Forbisher, le besoin d'ôter à la Hollande le seul allié qui lui restât fidèle, enfin la mission qu'il croyait avoir reçue du ciel de combattre partout l'hérésie, lui firent équiper une flotte qui pouvait remplir d'épouvante les deux hémisphères. Les préparatifs de cette flotte occupèrent pendant trois ans tous les peuples soumis à la domination de Philippe. Il s'attacha surtout à donner à ses

Armement et destruction de l'Armada. 1588.

vaisseaux une grandeur effrayante, et cependant les plus puissans de ces navires étaient inférieurs aux vaisseaux du troisième ordre de la marine de nos jours. On construisait encore cette flotte que déjà les Espagnols lui donnaient le surnom d'*Invincible*. Ces opérations devaient être secondées par un armement que faisait en Flandre le vainqueur des Pays-Bas. De nombreux bâtimens de transport devaient conduire en Angleterre le prince de Parme, avec les trente mille combattans qu'il venait d'illustrer par ses conquêtes. L'Armada était forte de cent cinquante gros vaisseaux, munie des plus abondantes provisions; elle portait vingt mille soldats et huit mille matelots; enfin elle pouvait lancer le feu de trois mille canons.

En vain Philippe II avait-il fait répandre le bruit qu'un si vaste armement était destiné pour les Indes Orientales : Élisabeth connaissait trop la haine, l'ambition et le fanatisme de son vieux ennemi, pour douter un moment que l'Angleterre seule fût menacée. C'était cet extrême danger qui l'avait déterminée à trancher les jours de son infortunée rivale. L'Angleterre n'avait été que trop complice de cet attentat. Éli-

sabeth, importunée par le remords d'une décision cruelle, saisit l'occasion qui lui était offerte de sauver la gloire et l'indépendance de son pays. Aidée de son vigilant ministre Walsingham et plus encore des ressources de son économie et de l'amour de son peuple, elle parvint en peu de temps à porter à plus de quatre-vingts vaisseaux une marine qui n'en comptait que vingt-huit. Ils n'étaient comparables en rien pour leurs dimensions aux puissantes masses de la marine espagnole; mais ils avaient l'avantage d'être gouvernés par des marins beaucoup plus habiles. La reine disposa ses forces de terre de manière à pouvoir parer aux effets de la perte d'une bataille navale. Les généraux avaient reçu l'ordre de se retirer lentement devant les troupes espagnoles, de brûler le pays à leur approche, et de leur opposer partout un désert. Le patriotisme des Anglais était si exalté qu'eux-mêmes s'apprêtaient à dévaster leurs foyers et leurs champs. On avait vu la reine se présenter à cheval au camp de Tilbury, et jurer de mourir les armes à la main. L'audacieux Drake alla jusques dans le port de Lisbonne brûler quelques vaisseaux de l'Armada.

Enfin cette flotte mit à la voile le 29 mai de Lisbonne. Une violente tempête, dont elle fut assaillie le lendemain, la força de rentrer dans le port. Elle répara promptement ses dommages, et le 5 juin elle remit à la mer. Le duc de Médina Sidonia, qui la commandait, avait reçu l'instruction de longer de près les côtes de France pour aller chercher le duc de Parme à Dunkerque et à Nieuport; mais arrivé à Calais le 19 juin, cet amiral conçut, d'après un faux rapport, l'espérance d'aller brûler la flotte anglaise dans le port de Plymouth; il s'engagea imprudemment dans le canal. Le lord Elfingham, qui commandait la flotte anglaise, vint avec ses petits vaisseaux défier cette flotte qui, disposée en forme de croissant, couvrait un espace de sept milles. Le combat était à peine engagé que les Anglais s'aperçurent combien les vaisseaux de leurs ennemis étaient pesamment et maladroitement gouvernés. Ils redoublèrent de précision et de rapidité dans leurs manœuvres. Sur le bruit du combat, d'autres vaisseaux, que des seigneurs avaient équipés à leurs frais, vinrent rejoindre la flotte anglaise. Ces citadelles mouvantes, qui de loin avaient inspiré tant d'effroi, attaquées de

près, subissaient par l'épaisseur de leurs flancs tous les ravages de l'artillerie, tandis que leurs canons placés trop haut passaient dessus la tête des Anglais. On ne prit que deux vaisseaux espagnols; mais presque tous étaient endommagés. Huit bâtimens armés en brûlots achevèrent de les disperser. Le prince de Parme ne crut point devoir venir au secours des Espagnols avec des bâtimens de transport qui n'étaient nullement armés. Un combat de ce genre fut pour l'Angleterre ce que la bataille de Salamine avait été pour la délivrance de la Grèce. Mais ce furent les tempêtes qui achevèrent la défaite de la flotte espagnole. Tous les vaisseaux perdirent leurs ancres au passage des Orcades. Les marins inexpérimentés cédèrent à la fureur des vents et des vagues. La moitié des navires vinrent se briser sur les îles de l'Écosse ou sur les côtes de l'Irlande; le reste regagna dans un désordre affreux les ports de l'Espagne. Philippe II reçut avec quelque constance d'âme, ou plutôt avec une résignation étudiée, la nouvelle d'un événement qui rompait le cours de ses projets d'ambition et de haine. Il s'agenouilla et rendit grâce à la Providence de ce qu'elle n'avait pas étendu plus

loin cette calamnité. Un tyran qui jusques là n'avait pardonné aucun mauvais succès, consola lui-même le duc de Médina Sidonia, et lui adressa ces paroles obligeantes : « Je » vous avais chargé de combattre mes en- » nemis, mais non les élémens ». Bientôt les prêtres de l'Espagne trouvèrent une explication pour ce terrible fléau. Le ciel, disaient-ils, avait puni la nation de trop d'indulgence pour les Maures (1).

La France se ressentit du désastre de l'Armada. Philippe II se dédommagea par

(1) Je crois inutile de citer des autorités pour des événemens extérieurs dont je n'offre que les rapides résultats. La destruction de l'Armada est présentée sous les couleurs les plus historiques dans l'*Essai de l'histoire* de Voltaire et dans le *Tableau de l'histoire politique de l'Europe* de M. Ancillon. Les relations espagnoles et anglaises s'accordent sur les principales circonstances de cet événement. J'ai craint de ralentir la relation de la principale catastrophe de la ligue qu'on va lire bientôt, en parlant de l'influence qu'eurent sur les projets du duc de Guise la mort de Marie Stuart et l'armement de la flotte espagnole. L'un et l'autre de ces événemens secondèrent ses desseins. Marie Stuart mourant victime de sa persévérance dans la religion catholique, augmenta l'intérêt puissant qu'excitaient déjà les princes de Lorraine ses parens. Philippe II se servit de son vaste armement pour effrayer le faible Henri III, et le rendre plus docile aux vœux de la ligue.

les malheurs de ce royaume de n'avoir pu ruiner et subjuguer l'Angleterre. Jusques là ses plans contre la France avaient eu quelque chose de vague et d'irrésolu : s'il veillait à y entretenir les désordres, à y nourrir le feu des guerres civiles, c'était pour n'être point traversé par un ennemi puissant, soit dans ses efforts contre les Pays-Bas, soit dans la conquête du Portugal. Ne l'avons-nous pas vu tout à l'heure offrir ses secours et son or au chef des protestans, tandis qu'il soudoyait tous les chefs de la ligue? Quand le Portugal et les Indes eurent reconnu ses lois, quand il eut recouvré les plus belles provinces des Pays-Bas et reconnu l'impossibilité de dompter l'hérésie au sein de l'Angleterre, ses pensées malfaisantes se concentrèrent sur la France, l'espérance d'y régner cessa d'être à ses yeux une chimère; ce qui lui restait de trésors fut tenu en réserve pour acheter la possession d'un royaume où les âmes fanatiques étaient toutes capables de vénalité. Mais revenons aux événemens de l'intérieur que nous avons interrompus après la bataille de Coutras.

C'était la première victoire que les protestans, depuis vingt-cinq ans de guerre

civile, eussent remportée en bataille rangée. Un tel succès fit sur eux un effet bien différent de celui qu'en devait attendre le roi de Navarre. Les gentilshommes des provinces méridionales, qui croyaient avoir assuré, par cette victoire, un retour triomphant dans leurs foyers, ne purent résiter à un désir bien naturel à de vieux exilés. Résolus de dévouer le reste de leurs jours au roi de Navarre, ils brûlaient de jouir d'un moment de repos que de leur vie peut-être ils ne retrouveraient plus. Ils s'opposèrent avec force à ce que l'armée, poursuivant ses avantages, se portât sur la Loire, pour aller au-devant l'armée allemande. Suivant eux, les provinces du midi se trouveraient abandonnées, par cette marche, à deux armées encore puissantes, celle du duc de Mayenne, et celle du maréchal de Matignon. Ainsi donc, une nouvelle désolation pour leurs familles et leurs propriétés, serait le résultat de la victoire éclatante que Dieu leur avait enfin accordée. Ils parlaient ainsi, et n'étaient que trop écoutés des soldats. Le roi de Navarre eut à se repentir d'avoir remporté un triomphe trop complet. Le peu de fruit qu'il tira de la bataille de Coutras, est un grand

sujet de discussion entre les historiens. Plusieurs inclinent à penser que, dans cette occasion, il ne montra ni la persévérance, ni la fermeté d'un grand capitaine : si l'on en croit d'Aubigné, qui, pour avoir servi son maître avec une fidélité héroïque, n'en est pas moins disposé souvent à le juger avec sévérité, Henri de Bourbon céda au frivole désir d'aller porter aux pieds de la comtesse de Grammont vingt-huit étendards, trophées de sa victoire. Sully, qui, dans ses Mémoires, disculpe le monarque, son ami, d'une faute aussi grave, impute l'inaction, ou plutôt la retraite de l'armée protestante au vicomte de Turenne et au prince de Condé (1); mais il semble céder

(1) Sully, dans ses Mémoires, accuse aussi le comte de Soissons d'avoir empêché les résultats de la bataille de Coutras. Ce jeune prince ne s'était décidé à suivre le parti du roi de Navarre que pour obtenir la main de la princesse Catherine, sœur de ce monarque, et comme lui protestante. Il inclina pour le parti de revenir à Nérac, où habitait cette princesse. Mais ni le comte de Soissons, ni le prince de Condé, ni le vicomte de Turenne n'auraient eu aucun effet sur les résolutions du vainqueur si son armée eût voulu poursuivre ce grand succès. Les événemens de ce genre ne peuvent s'expliquer que par des événemens analogues. N'a-t-on pas vu de nos jours les l'Escure, les Laroche-Jacquelin, les Beauchamp, ces

ici à un esprit de prévention ou d'inimitié. Il est incontestable que la plus grande partie des gentilshommes protestans avaient abandonné le champ de bataille où ils avaient vaincu, lorsque le roi de Navarre prit le parti de se retirer dans les provinces méridionales.

Henri III ne donna point à la mort de Joyeuse, tué dans un combat, des regrets aussi profonds qu'à la mort de Quélus, tué dans un duel. Il avait, pour se consoler de la défaite de son favori, l'espérance de faire poser les armes à quarante mille étrangers. L'armée allemande n'avait pour chef qu'un militaire sans talent et sans renommée, le baron d'Ohna. D'abord, il montra de la vigueur : comme il était arrivé à Strasbourg avec son armée, il reçut de l'empereur Rodolphe II l'ordre de rétrograder : il méconnut cet ordre, et se porta rapidement sur la Lorraine. Le souverain de cet état, quoiqu'attaché fortement à la ligue, ouvrit le passage à cette armée. De son côté le duc de Guise, gouverneur de la Champagne, se retira d'une province

illustres guerriers de la Vendée, arrêtés après des victoires qui semblaient décisives, parce que leur armée victorieuse n'avait pas voulu quitter ses foyers?

qu'il ne pouvait défendre qu'avec trois mille hommes. Tant de facilité fut ce qui nuisit à l'armée allemande. On approchait du temps des vendanges : les Allemands, après avoir dépouillé les ceps de vigne, éprouvèrent de cruelles dyssenteries. Cependant ils purent encore, sans être inquiétés, passer la Marne, l'Aube, la Seine, la Cure et l'Yonne. Ils approchaient de la Haute-Loire, lorsque le duc de Guise osa enfin les harceler. Le roi, de son côté, défendait le passage de la Loire avec quarante mille hommes, campés entre Gien et la Charité. Alors, il s'établit une sorte de combat entre le roi de France et le duc de Guise, pour savoir qui porterait les coups les plus funestes à l'armée allemande, et mériterait le mieux d'en triompher à Paris. Le duc de Guise l'emporta en activité sur son rival : il sut que les seize mille Suisses qui formaient la masse la plus imposante de l'armée alliée, et auxquels on avait été obligé de persuader qu'ils marchaient au secours du roi de France, étaient déconcertés de voir ce monarque à la tête de leurs ennemis. Comme les alliés, après avoir trouvé les gués de la Loire bien défendus, les rives de ce fleuve garnies de redoutes

sur plusieurs points, et les ponts coupés; revenaient sur leurs pas, il les attaqua deux fois avec succès; l'une à Vimori et l'autre à Auneau. Ce furent deux surprises; mais la seconde eut des suites funestes pour une armée qui manquait de vivres, et plus encore de discipline et de courage. Trois mille reîtres furent taillés en pièces à Auneau; et le duc de Guise avait engagé ce combat contre des forces quadruples des siennes. Un de ses lieutenans s'était étonné de la promptitude avec laquelle il avait pris une résolution si hardie: « ce que je n'ai pas décidé en un quart d'heure, répondit Guise, je ne le déciderai de ma vie ». Cette légère défaite des alliés fournit aux Suisses le prétexte qu'ils attendaient pour retourner dans leur pays; quelques sommes que le roi fit répandre parmi eux achevèrent de les décider. Après leur départ, la confusion et le découragement furent au comble dans le reste de cette armee. Le roi la poursuivit dans sa retraite. Au lieu de la facile gloire que lui promettait un léger combat, il attendit que les alliés fussent consumés par la faim: ils en éprouvèrent toutes les horreurs dans le pays inculte du Morvan, partie de la Bourgogne. Le baron

d'Ohna signa pour eux une capitulation, par laquelle ils abandonnaient au roi leurs drapeaux, leurs canons, leurs bagages, sous la seule condition de retourner dans leur patrie. Le prince de Conti, le duc de Bouillon, le comte de Châtillon et trois cents Français qui suivaient cette armée, refusèrent de signer cette capitulation ; la plupart d'entre eux, s'échappant à travers les campagnes, parvinrent à se réunir auprès du roi de Navarre. Le duc de Bouillon succomba bientôt aux fatigues et aux chagrins d'une expédition si funeste.

Le roi (1) se hâta de venir triompher à Paris, de la dispersion des quarante mille Allemands. Mais Guise seul avait combattu, Guise parut seul avoir exterminé cette armée. La pompe avec laquelle le roi fit son entrée dans la capitale choqua les Parisiens. On affectait de ne se souvenir que de la défaite de Coutras. Enfin, Henri III, dans cette entrée, reçut tant d'outrages, qu'on eût dit que c'était lui, et non le baron d'Ohna, qui avait signé une capitulation honteuse.

Henri de Bourbon, au sortir d'une vic-

(1) *De Thou.* — *Davila.* — *Vie de Bouillon.* — *Mézerai.*

toire, était livré au plus violent chagrin qu'il eût encore ressenti : que de soins ne s'était-il pas donnés pour appeler cette armée allemande, dont il apprenait la honte et l'anéantissement ! Les reproches qu'on pouvait lui adresser, l'accablaient d'autant plus, qu'il fallait, pour s'en justifier, accuser ces gentilshommes protestans dont tant de fois il avait éprouvé la fidélité, la bravoure. Cependant sa victoire n'avait pas été sans résultat, puisqu'elle avait assuré sa domination dans huit grandes provinces.

Mayenne s'était retiré devant lui, et Matignon, après l'avoir combattu avec avantage, s'était également replié pour éviter un engagement décisif.

Mais voici, pour Henri de Bourbon, un malheur plus affreux que ne l'eût été la perte d'une bataille. Ce prince de Condé, le plus cher de ses parens, l'ami de son jeune âge, le compagnon de ses disgrâces, de ses succès, vient de périr dans le sein du repos, auprès de Catherine de la Trémouille, sa jeune épouse. C'était la sœur de son ami. Elle avait bravé la défense de ses parens, catholiques zélés, pour épouser un prince qui marchait le second du roi de Navarre. Ce mariage s'était célébré à tra-

vers les horreurs de la guerre civile. Catherine de la Trémouille avait fait oublier au prince de Condé les malheurs et les dégoûts de sa première union. Il ne l'a revue qu'un moment; sa maladie n'a duré que deux jours. Des signes évidens de poison ont été trouvés sur son corps. Deux de ses domestiques ont pris la fuite. Le roi de Navarre se rend tout éperdu à Saint-Jean-d'Angely, où le prince a rendu les derniers soupirs. Il conduit la pompe funèbre de son ami, au milieu des gémissemens et des sanglots d'une ville consternée; et tandis qu'il remplit ce triste devoir, il reçoit divers avis qui lui apprennent que bientôt il subira le sort du prince de Condé. Son frémissement redouble lorsqu'il s'agit de le venger. Les habitans de Saint-Jean-d'Angely ont, de leur propre mouvement, arrêté les domestiques du prince. Un page et un valet de chambre ont pris la fuite. On apprend que Brillaut, le contrôleur de la maison, a fourni deux chevaux et mille écus d'or aux fugitifs: on l'arrête; il est mis à la question. O comble d'horreur! quelles paroles sont sorties de la bouche de ce monstre! C'est la princesse elle-même qu'il accuse d'avoir fait empoisonner son mari.

Il avoue son crime ; mais il déclare ne l'avoir commis qu'à l'instigation de la princesse. Elle était chérie pour sa bienfaisance. On savait qu'elle n'avait pas cédé à l'ambition, mais à l'amour, en épousant un illustre proscrit. Il était difficile de supposer qu'aucun nuage se fût élevé entre deux époux qui, depuis leur récente union, n'avaient eu que peu de jours à passer ensemble. L'ambition elle-même eût défendu à cette jeune femme d'attenter aux jours d'un prince qui pouvait la faire bientôt monter sur le trône ; car il en était le le second héritier, (le roi de Navarre n'avait point encore d'enfans). Catherine de la Trémouille, en se mariant, avait abjuré la religion catholique : brouillée avec sa famille, elle n'y comptait plus qu'un seul appui, le duc de la Trémouille, son frère, l'un des héros de l'armée protestante. Mais le peuple aime à chercher dans les grands crimes de grands coupables. Les magistrats de Saint-Jean-d'Angely prêtèrent l'oreille aux clameurs du peuple, et à quelques fatales apparences. Ils ne réfléchirent pas que l'empoisonneur avait pu concevoir l'espérance de sauver ou de prolonger ses jours, en accusant une princesse, qui ne

pouvait être jugée que par la cour des pairs. En vain on leur apprit que Brillaut avait un motif de vengeance contre une jeune femme, qui, amie de l'ordre, avait dévoilé à son mari les friponneries de ce dangereux domestique. Ils supposèrent, contre toute vérité, que la princesse avait lieu de craindre le ressentiment de son mari, pour des infidelités commises en son absence. Brillaut, dans ses derniers interrogatoires, ne répondit plus que comme un scélérat en démence : mis à la question, il s'avoua coupable de plusieurs crimes antérieurs. La conjecture la plus vraisemblable à former sur ce monstre, est qu'il avait été entraîné à son crime, soit par l'instigation de la cour d'Espagne, soit par l'espoir d'en être récompensé (1). La commission

(1) Un passage du *Journal de l'Étoile* pourrait appuyer la conjecture que l'on présente ici. Ce fut le cardinal de Bourbon qui vint apprendre à Henri III la mort de son neveu. « Voilà, sire, ajouta-t-il, ce que c'est que » d'être excommunié. Quant à moi, je n'attribue sa mort » qu'aux foudres de l'excommunication ». Le roi, quoiqu'assez superstitieux, sourit de cet excès de crédulité. « Les foudres de l'excommunication, répondit-il, sont » bien dangereuses sans doute; mais si n'est-il pas besoin » que ceux qui en sont frappés en meurent : il en mour» rait beaucoup. Je crois que cela ne lui a pas servi;

nommée par le roi de Navarre, condamna Brillaut à être écartelé. Quatre jours après les mêmes juges rendirent sentence contre la princesse, et ordonnèrent qu'elle subît

» mais autre chose y a bien aidé ». De telles paroles, prononcées par un roi naturellement réservé, indiquent des soupçons et la connaissance de quelques faits. Jamais elles ne seraient sorties de la bouche de Henri III s'il eût eu quelque part à ce crime. Il ne pouvait désigner que l'Espagne ou la ligue.

Je suis obligé, dans le cours de cette histoire, d'omettre différens crimes conçus avec beaucoup de scélératesse, mais qui n'eurent point d'exécution : ainsi je n'ai point parlé du complot de la Salcède, sur lequel les historiens me paraissent beaucoup trop s'étendre. Cet homme était le fils de cet intendant de la maison de Guise, qui soutint une petite guerre contre le cardinal de Lorraine. Les Guises se souvinrent de lui à la journée de Saint-Barthélemi, et le comprirent dans le massacre quoiqu'il fût catholique. Le fils fut assez vil, assez dépravé pour se vouer tout entier aux intérêts de ceux qui avaient assassiné son père. Il voulut mériter leur faveur par un grand crime. Il conçut à la fois le projet de rendre les Pays-Bas à l'Espagne, d'assassiner le prince d'Orange et le duc d'Alençon, de livrer plusieurs forteresses de la Picardie à Philippe II, d'assassiner Henri III et le roi de Navarre, et de faire proclamer roi le duc de Guise; mais il y avait autant d'extravagance que d'atrocité dans son plan. Arrêté et dénoncé par le duc d'Alençon, il subit un long procès, dans lequel il montra le plus grand désordre d'esprit. Il fut condamné à être écartelé. Ses com-

le supplice de la question; mais, comme elle était grosse, on sursit à l'exécution de ce jugement cruel. La princesse en appela à la cour des pairs. La commission n'en continua pas moins d'instruire son procès. On lui donna pour prison l'hôtel du gouverneur de Saint-Jean-d'Angely: c'est là qu'elle accoucha d'un fils, qui fut Henri II, prince de Condé. Peu de jours après la naissance de ce prince, le roi de Navarre suspendit la procédure; mais la princesse fut encore prisonnière pendant six ans. La guerre civile lui ôtait les juges qu'elle avait réclamés. Au bout d'un terme si long, le parlement de Paris reconnut son innocence par un jugement solennel. Elle acheva de confondre la plus atroce calomnie par une conduite régulière, et par une bonté constante. Des malheurs d'un tel genre ne peuvent être réparés que dans le ciel.

plices ne furent pas poursuivis; mais il n'est pas certain qu'il en eût. Ce vaste plan de meurtres n'avait certainement pas été conçu par le duc de Guise, que nous verrons suivre une marche toute différente dans ses projets d'usurpation.

Il est aisé de juger combien de scélérats devaient se former dans un temps d'anarchie et de fanatisme, où la cour d'Espagne publiait un tarif de récompense pour tous les crimes utiles à ses desseins.

L'empoisonnement du prince de Condé avait causé une vive allégresse dans Paris : on y demandait, pour nouvelle bénédiction du ciel, que le roi de Navarre fût bientôt assassiné, et que le roi de France tombât au pouvoir de la ligue. Ce n'était pas que Henri III eût témoigné le moindre désir de se rapprocher des protestans : s'il les haïssait moins, il les craignait toujours; mais il suffit que le peuple ait répété long-temps une accusation, pour qu'il la soutienne avec une invincible opiniâtreté. D'ailleurs, Henri III n'avait rien réformé des désordres ni des vexations qui l'avaient rendu odieux à sa capitale. La mort lui avait enlevé le plus grand nombre de ses favoris; mais le duc d'Épernon héritait presqu'à lui seul des profusions qui avaient été répandues sur tous ses concurrens. L'éminente dignité de grand amiral de France et la place de gouverneur de Normandie étaient vacantes par la mort du duc de Joyeuse; il fallut bien les conférer l'une et l'autre au duc d'Épernon, déjà colonel général de l'infanterie française, et gouverneur des trois évêchés. Le roi, par cette accumulation de faveurs sur un si faible et si vain personnage, se faisait un imprudent plaisir d'irriter la jalousie du duc de

Guise. Celui-ci ressentit, comme un outrage personnel, tout ce que son rival acquérait de nouveaux honneurs. Sa fureur se signala d'abord par une action que lui eût reprochée à jamais son magnanime père : il eut la lâcheté de tomber sur les débris de l'armée allemande, tandis qu'ils quittaient les frontières en vertu d'une capitulation signée avec le roi. Il tailla en pièces de malheureux soldats qui ne pouvaient s'attendre à une attaque aussi déloyale. Pour prix de ce dernier exploit, le pape Sixte-Quint lui envoya une épée bénie de ses mains, et le nomma dans un bref le nouveau Machabée. Le peuple de Paris témoignait la plus vive impatience de revoir son héros. Mais le duc de Guise avait convoqué à Nanci une nouvelle assemblée des principaux personnages de la ligue : il les trouva peu décidés à une nouvelle prise d'armes. Plusieurs semblaient se dire : « Pourquoi chercher des biens et des dignités auprès d'une nouvelle famille royale, tandis qu'il est si facile de les obtenir de la peur et de la faiblesse du monarque régnant » ? Quand ils avaient exhalé toute leur colère contre le duc d'Épernon, contre le marquis d'O et l'abbé d'Elbène, ils laissaient échapper quel-

ques mouvemens de pitié pour le roi; et surtout un désir immodéré de partager entre eux toutes les faveurs du trône. Ils réclamaient des lois atroces contre les huguenots, après avoir vu l'inefficacité des plus grandes mesures de terreur. Ils étaient cruels envers les hérétiques, moins par passion que par habitude. La conspiration du duc de Guise ne fit aucun progrès dans cette assemblée de Nanci. Le parti auquel elle s'arrêta fut de présenter une requête au roi pour le conjurer de se déclarer sincèrement chef de la ligue; d'éloigner de son conseil et de sa cour les personnes qui lui seraient désignées comme suspectes et secrètement favorables à l'hérésie; de recevoir le concile de Trente; de rétablir le tribunal de l'inquisition; de confisquer les biens des huguenots; de conférer aux chefs de la ligue toutes les charges importantes, et de leur donner des places de sûreté (1).

Formation du conseil des seize.

Mais tandis qu'à Nanci on éprouvait encore du scrupule pour détrôner Henri III, la ville de Paris se montrait impatiente d'attenter à sa liberté et même à ses jours. Les plus modérés parlaient de le reléguer dans un monastère. Il y avait plus d'un an que

(1) *De Thou. — Davila. — Mézerai.*

les bourgeois s'entretenaient de projets de ce genre. On comptait à Paris plus de vingt mille conspirateurs. Des procureurs au Châtelet, des huissiers, des marchands, des curés et des moines ourdissaient chaque jour de nouveaux complots pour enlever le roi, mettre ses gardes en fuite et s'emparer du Louvre. Un conseil qui conserva le nom des *Seize*, mettait en mouvement les seize quartiers entre lesquels la capitale était alors divisée. Tous les corps-de-gardes de la bourgeoisie armée étaient devenus des assemblées délibérantes. Les uns parlaient de donner la couronne au roi d'Espagne, les autres de la donner au duc de Guise : tous s'accordaient pour l'arracher au faible Henri III. Les ridicules processions, dans lesquelles il se présentait entouré de plus de moines que de gardes, ses promenades qui étaient presque toujours des parties de plaisir désordonnées, fournissaient beaucoup de moyens de l'enlever ; mais les conspirateurs étaient interdits de voir qu'à chacun des jours indiqués pour la consommation de cet attentat, le roi s'abstenait de paraître en public, ou s'y montrait avec une escorte imposante. Ils ne pouvaient plus imputer au hasard les brusques changemens que le

roi faisait dans des dispositions annoncées. Leur fureur alla jusqu'à méditer une attaque à force ouverte sur le Louvre ; mais pour un coup aussi hardi, il leur fallait un chef dont le nom, les talens et les exploits pussent entraîner le peuple et frapper de terreur leurs ennemis : ce chef, quel autre pouvait-il être que le duc de Guise ? Les *Seize*, l'année précédente, s'étaient adressés au duc de Mayenne, et n'avaient pu vaincre son irrésolution ni ses scrupules (1). Déjà ils craignaient de porter la peine de tous leurs complots. Ils étaient assez coupables pour ne plus voir de salut que dans la consommation du crime. Tout leur disait qu'un traître avertissait la cour de chacune de leurs mesures. Leurs vagues soupçons erraient sur la foule de personnages vicieux et corrompus qu'offrait leur société, et ne pouvaient se fixer sur personne. C'était un de leurs chefs en apparence le plus fougueux, Nicolas Poullain, lieutenant du prévôt de l'île, qui, soit par l'appât d'une récompense, soit par l'horreur d'un

Poullain trahit les secrets de cette faction.

(1) Il est certain que le duc de Mayenne refusa de s'associer aux premières tentatives d'un parti dont il devint le chef après la mort de son frère ; on croit même que plus d'une fois il fit avertir le roi de ses dangers.

complot régicide, découvrait chaque jour au gouvernement le secret de leurs conciliabules. Mais pendant plusieurs mois un service si périlleux l'exposa au ressentiment de la cour même qu'il s'obstinait à servir. Henri III s'impatientait d'être troublé dans tous ses plaisirs par ces révélations sinistres. Il était tenté de regarder les dangers comme imaginaires, afin de se livrer en paix à ses vicieux caprices. Villequier, nommé gouverneur de l'Ile-de-France, mais qui conservait la direction suprême des orgies du roi, craignait qu'un tel état d'incertitude ne rendît inutile le ministère infâme qui le faisait vieillir dans la faveur. C'était le plus souvent à lui que le roi renvoyait Nicolas Poullain; et plus ce transfuge de la ligue avait à donner des avis alarmans, plus Villequier l'accablait d'invectives (1). Poul-

La cour dédaigne ses avis.

(1) Ce Nicolas Poullain a laissé un journal très-circonstancié des révélations si long-temps inutiles qu'il faisait à la cour sur les projets de la ligue. Il imagina, soit pour se mettre à l'abri de la vengeance des ligueurs, soit pour leur inspirer encore une plus vive confiance, de se faire conduire plusieurs fois en prison; et là il communiquait facilement avec des hommes qui le regardaient comme un martyr de leur cause, et savait, jour par jour, les desseins de la ligue. Villequier, Chiverni et Villeroi, tout en méprisant ses avis, gardèrent au moins le secret

lain ne recevait pas un plus favorable accueil du chancelier Chiverni, ni du secrétaire d'état Villeroi, qui ménageaient la ligue par ce respect qu'ont toujours les âmes serviles pour le parti le plus audacieux. On avait déjà vingt fois vérifié par des faits évidens l'utilité des avis de Poullain, que Villequier le représentait encore à son maître comme un protestant déguisé dont tout le but était de fomenter la discorde entre les catholiques.

Catherine de Médicis conseille au roi de s'unir à la ligue.

La reine mère surtout s'attachait à combattre les alarmes de son fils comme des faiblesses indignes d'un prince dont la jeunesse avait été signalée par tant d'exploits. Selon elle, on s'occupait trop du duc de Guise et trop peu du roi de Navarre. Rien ne serait plus facile que de contenir l'ambition du premier lorsqu'on aurait puni l'hérésie et la révolte du second. Où trouverait-on de l'argent et des soldats, si l'on ne recourait au zèle de la ligue? La reine con-

sur son nom. Il sortit de Paris après la journée des barricades, et paraît n'avoir obtenu que de faibles récompenses. Toute salutaire qu'était sa perfidie, elle n'a que trop fourni le modèle d'un genre d'artifice auquel la tyrannie eut souvent recours pendant la révolution du dix-huitième siècle.

venait que le zèle de ce parti était tumultueux, offensait la majesté du trône et pouvait l'ébranler un jour; mais elle prétendait que le seul moyen de contenir le peuple de Paris, c'était de calmer ses craintes sur les progrès de l'hérésie. « Après tout, disait-elle, les Parisiens dans leur fureur n'accusent que le duc d'Épernon : la voix du peuple n'est point à dédaigner quand elle se joint à celle de tous les grands. Jusqu'à présent j'ai respecté vos caprices et vos prodigalités envers des favoris peu dignes de votre estime : mais puis-je me taire encore, lorsque je vois le duc d'Épernon entasser plus de dignités et de richesses qu'il n'en faudrait pour satisfaire l'ambition de dix illustres familles? Le duc de Guise est dangereux; mais régnez et combattez par vous-même, vous ne le craindrez plus. Il vaut mieux l'avoir pour lieutenant que pour rival. Fiez-vous à moi pour susciter des obstacles à son ambition jusques dans sa propre famille. Ne voyez-vous pas le piége adroit que je lui tends, en opposant les prétentions de ma petite-fille Christine de Lorraine aux siennes? Je fais aujourd'hui ce que j'ai fait toute ma vie. Chaque fois que mes fils ont couru des dangers, on m'a vue pénétrer dans le

conseil de leurs ennemis pour y élever des discordes. Voilà le secret de mes intelligences avec la ligue ».

Henri III ne répondait que d'un air sombre à des protestations aussi suspectes. Il voyait trop que sa mère fomentait elle-même de nouveaux troubles pour satisfaire toutes ses vengeances et son esprit de domination. Les inquiétudes l'arrachaient à sa langueur; mais sans lui rendre beaucoup plus de courage. Quelquefois il délibérait d'appeler le roi de Navarre à son secours; mais cette résolution lui paraissait à la fois pusillanime et périlleuse. Pour éviter d'être le prisonnier du chef de la ligue, se rendrait-il le vassal d'un prince protestant? Henri III ne pouvait connaître tout ce qu'il y avait de grandeur dans l'âme de Bourbon, parce qu'il n'y avait nul sentiment de grandeur dans la sienne.

Prédications séditieuses de plusieurs curés. 1588.

La terreur qu'éprouvaient les Parisiens, après tant de complots manqués, irritait leur fanatisme. L'ambition entrait dans les âmes les plus vulgaires : chacun sortait de sa profession avec l'espérance de n'y plus rentrer. Il était peu d'officiers subalternes de la justice qui ne se crussent dignes des plus hautes charges du royaume. C'était la

Saint-Barthélemi qui les avait rendus hommes d'état. Les magistrats suspects de tiédeur étaient déjà proscrits dans leur pensée. Ils adoraient dans Guise le futur auteur de leur fortune. Les moines ne rêvaient plus que pourpre et que tiare ; les baladins devenaient prédicateurs, et les prédicateurs se transformaient souvent en baladins. Ils pervertissaient le peuple en le divertissant. Rien n'échappait aux traits obscènes de leurs satires, ni les plaisirs du roi, ni ses dévotions trop souvent scandaleuses. Le curé Poncet fut le premier qui osa traduire devant la chaire chrétienne les *mignons* et les pénitens dont le roi marchait toujours environné. Plus on avait ri à ces sermons, plus on croyait s'y être édifié. Il n'était rien plus à craindre, pour la pudeur des jeunes filles, que les peintures cyniques de ce prédicateur (1). Le roi perdit pa-

(1) On lit dans le Journal de Henri III le passage d'un sermon du curé Poncet contre la confrérie des pénitens, érigée par le roi, et que ce prédicateur nommait la confrérie des *hypocrites* et *athéistes* : « J'ai été averti de bon » lieu, dit Poncet, qu'hier soir, qui était le vendredi de » leur procession, la broche tournait pour le souper de » ces bons pénitens, et qu'après avoir mangé le gras » chapon, ils eurent pour collation de nuit le petit ten- » dron qu'on leur tenait tout prêt. Ah! malheureux hypo-

tience, et fit arrêter Poncet : mais ce fut bientôt un pèlerinage à la mode que de venir s'assembler autour de sa prison. On menaçait de l'en délivrer à force ouverte : le roi l'en fit sortir. Ce curé ne s'en montra que plus audacieux. Résigné à un martyre si commode, il sortit encore plusieurs fois de la chaire pour être conduit en prison. Deux docteurs de Sorbonne, Rose, depuis évêque de Senlis, et Boucher, plusieurs curés de Paris, parmi lesquels étaient deux étrangers, Lincestre et Hamilton, en imitant les pieuses bouffonneries de Poncet, le surpassèrent de beaucoup en atrocité. Les banquets de famille étaient souvent transformés en rendez-vous de conspirateurs. Les bourgeois disposaient leurs maisons pour soutenir un siége : ils ne sortaient plus sans poignard et sans cuirasse. Un ancien maître d'armes, devenu procureur au parlement, Bussi Leclerc (1)

Bussi Leclerc.

» crites ! vous vous moquez donc de Dieu sous le masque,
» et portez par contenance un fouet à votre ceinture ?
» Ce n'est pas là de par D.... où il faudrait le porter :
» c'est sur votre dos et sur vos épaules, et vous en
» étriller très-bien. Il n'y a pas un de vous qui ne l'ait
» bien gagné ».

(1) Jean Leclerc s'était donné le surnom de Bussi,

était le plus redouté et le plus audacieux des seize. C'était un de ces hommes que les temps de troubles avertissent de la puissance de leur esprit malfaisant. Il servait le duc de Guise, mais avec quelque espérance de faire servir cet homme illustre à ses desseins, de le précipiter dans une révolte ouverte, et de lui en disputer le prix. Pensionnaire du roi d'Espagne, ainsi que ses compagnons les seize, il n'aspirait qu'à prolonger les troubles, afin de faire durer et sa pension et sa puissance. Bussi Leclerc écrivit au duc de Guise la lettre la plus pressante pour l'appeler à Paris : il lui représentait que Henri III, averti de ses dangers, échappait, depuis un an, aux complots les mieux ourdis ; que la ligue était découragée par des trahisons continuelles, et par l'impuissance de découvrir les traîtres. « Le duc d'Épernon, ajoutait Bussi Leclerc, était parti pour aller chercher dans la Normandie un renfort de troupes royales. Un corps de troupes suisses était arrivé à Lagni-sur-Marne ; les ordres étaient donnés pour que ce corps entrât, au premier signal, dans Paris. La cour alors sévirait, n'épargnerait

afin de rappeler ce Bussi d'Amboise qui s'était rendu si redoutable par ses violences.

aucun des chefs de la ligue, frapperait le peuple de terreur. Si le roi parvenait à se faire craindre, on cesserait de le mépriser. C'était le moment d'agir : la ligue pouvait encore compter sur vingt mille bourgeois armés ; elle attendait son chef. Tout Paris courrait en foule devant son libérateur. C'était à lui à choisir entre le trône de France et un exil en Lorraine ».

Guise vient braver le roi à Paris. 1588.

Le duc de Guise, pour soutenir l'espoir des Parisiens, et pour donner plus de force et de régularité à cette conspiration bourgeoise, leur avait envoyé le comte de Brissac, Boisdauphin, Chamois et Menneville, chargés de diriger leurs préparatifs militaires. Le duc d'Aumale, le plus fougueux de ses parens et de ses complices, errait avec cinq cents chevaux dans la Picardie, dont le gouvernement lui était disputé, et se faisait redouter par ses brigandages; Guise s'approchait lentement de Paris. Le jour même où il reçut la lettre de Bussi Leclerc, le secrétaire d'état Pomponne de Bellièvre vint, par ordre du roi, le trouver à Soissons. Ce faible roi n'osait lui signifier une défense expresse d'entrer à Paris; mais il le faisait avertir qu'une démarche de cette nature serait à ses yeux

une preuve manifeste des manœuvres coupables dont il était accusé. « Eh bien! ré» pondit le duc de Guise à Pomponne, » c'est parce que l'on m'accuse, que je dois » mettre de l'empressement à venir me » justifier. Le roi ne peut s'offenser d'une » démarche que me prescrit l'honneur ». Toutes les instances du secrétaire d'état ne purent arracher de lui une autre réponse. Comme les alarmes de la cour devenaient à chaque instant plus vives, on voulut lui envoyer un autre message; mais il ne se trouva pas au trésor royal assez d'argent pour en payer les frais.

Ce fut le lundi, 9 mai 1588, vers midi, que le duc de Guise fit son entrée à Paris, par la porte Saint-Denis. Cet homme, qui venait défier un roi de France, n'était accompagné que de sept personnes, gentilshommes ou domestiques; mais il avait pris ses précautions pour que son cortége se grossît tout à coup : les seize l'attendaient. La nouvelle de son arrivée est à l'instant portée dans tous les quartiers de la capitale. Mille bouches répètent : « Guise entre dans » Paris! courons au-devant de Guise : il a » détruit l'armée allemande; il vient dé» truire ici les protecteurs de l'hérésie. Bé-

» nissons ce nouveau Machabée; il vient » nous sauver du massacre : le peuple saint » est invincible; c'est à la cour d'Hérode » à trembler ». Tout se porte vers la rue Saint-Denis : les toits sont couverts de curieux; le devant des maisons était tapissé comme pour la fête la plus solennelle : on jette des fleurs sur son passage; on entonne des cantiques. La multitude enivrée répète le chant de délivrance du peuple d'Israël. Le duc de Guise, au milieu de cette foule, est le seul homme qui paraisse maître de lui-même. Ses regards disent, comptez sur moi; mais il ne parle que d'ordre, de calme et de respect pour l'autorité royale. « Je ne sais point me cacher quand » on m'accuse, dit-il; on me calomnie au» près du roi, je vais le trouver. Est-ce » qu'on me ferait un crime d'avoir détruit » l'armée allemande, de vouloir le triom» phe de la foi, et le soulagement du peu» ple? Des crimes de ce genre, je l'avoue, » seront toujours au fond de mon cœur. » O mes amis! qu'il me tardait de vous » revoir! Que votre amour me touche! » J'oublie en ce moment que je vais en» trer dans une cour où l'on n'écoute que » le duc d'Épernon : mais le roi sera éclairé;

» espérons qu'il s'unira de bonne foi à la » sainte ligue. Vive le roi » !

On ne répond que par le cri *vive le duc de Guise!* Celui qu'on voit avec une si vive allégresse, peut-être le voit-on pour la dernière fois. Sortira-t-il de cette cour où il ose se présenter? tout le peuple voudrait lui servir d'escorte jusques dans le Louvre. Il condamne cet empressement, ces alarmes, et va d'abord descendre à l'hôtel de Soissons, palais de la reine mère. Il venait de tromper cette femme, habituée à tromper tous les partis. Elle voulait intimider son fils, mais non lui enlever sa couronne. La veille même, la duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise, l'avait assurée qu'il était bien loin de se rendre au vœu des Parisiens. Catherine de Médicis ne put s'empêcher de montrer du trouble et du saisissement, à l'aspect du duc de Guise, et de la foule armée qui environne son palais. Guise lui fait mille protestations de respect et de fidélité; puis il échappe à l'espèce d'interrogatoire qu'elle voudrait lui faire subir, en causant avec chacune de ses dames. On dirait, à sa légèreté, qu'il ne vient que pour ranimer les plaisirs de la cour.

Entrevue du roi et du duc de Guise.

10 mai.

Cependant la reine mère envoie au Louvre un de ses gentilshommes, Louis Davila, frère de l'historien. Ce messager était chargé de dire au roi que le duc de Guise annonçait l'intention de se présenter devant lui, accompagné d'elle seule, et qu'elle prolongeait son entretien avec lui pour gagner du temps. Le roi est interdit de cet excès d'audace. Il se retire dans son cabinet, s'y promène à grands pas. Le duc de Guise a-t-il compté sur des intelligences dans le palais? Ne pourrait-on le prévenir, profiter de sa témérité, frapper un coup hardi? Il appelle ses conseillers intimes. Le colonel Alphonse Corse, qui fut depuis, sous Henri IV, le maréchal d'Ornano, se présente le premier: « Eh bien! » lui dit le roi, il vient, l'audacieux, me » défier jusques dans mon palais ».— « Que » votre majesté, lui répondit le colonel Al» phonse, me donne un signal, il ne le fera » point impunément ». Le roi lui serre la main, le remercie de son zèle, s'écrie qu'il a enfin trouvé un fidèle serviteur; puis, retombant dans son irrésolution, il lui recommande surtout d'attendre son signal. L'abbé d'Elbène se présente ensuite; on l'instruit du sujet de la délibération. Cet ecclésiastique se recueille, et conseille un assassinat,

en prononçant avec le plus grand flegme : *Percutiam pastorem et dispergentur oves.* Mais le chancelier Chiverni, Bellièvre et Villequier, que le roi a fait mander, condamnent une résolution si violente. « Le » duc de Guise, dit Villequier, marche ac» compagné de cent cinquante mille Pari» siens, qui déjà remplissent la cour du » Louvre. S'il tardait à reparaître, tous ces » furieux pénétreraient dans le palais, égor» geraient une garde peu nombreuse, et » porteraient peut-être la fureur jusqu'à » frapper le roi ». Henri baisse la tête et la tient long-temps appuyée sur ses mains, dans un morne silence.

Le duc de Guise marchait vers le Louvre, accompagné de la reine mère ; elle était portée dans une chaise ; il la suivait à pied, la tête découverte ; souvent il s'entretenait avec elle ; d'autres fois, il se retournait vers le peuple, pour dissiper les alarmes de ses amis. « Il faut bien, disait-il, que quelqu'un se » dévoue pour faire entendre la vérité au » roi. Celui qui, avec si peu d'hommes, a » détruit l'armée allemande, doit-il crain» dre une poignée d'infâmes courtisans » ? Mais quand il monta l'escalier du Louvre ; il ne put se défendre de quelqu'émotion, en

voyant les gardes du roi rangés sur une double haie. Leurs regards étaient menaçans. Crillon, qui les commandait, lui refuse le salut. Guise, un peu déconcerté, s'adresse à ceux qu'il connaît davantage : même immobilité, même silence. Il entre dans l'appartement du roi, qui, d'un air courroucé, lui dit : « Ne vous avais-je point fait défen» dre de venir »? — « J'ai cru, lui répondit » le duc de Guise, qu'il était toujours per» mis à un sujet fidèle et calomnié de venir » se jeter dans les bras de son roi. D'ailleurs, » je n'ai point reçu cette défense expresse ». Le roi, se tournant alors vers Bellièvre, lui demanda compte de sa commission. Bellièvre ne s'expliqua qu'à voix basse. Le roi l'écoutait peu, et tenait toujours les yeux fixés sur le duc de Guise. Le colonel Alphonse était auprès de lui; un regard pouvait tout décider. La reine mère observait avec inquiétude les mouvemens de son fils. Elle s'approche, le tire à l'écart : « Modérez, » lui dit-elle, une colère qui peut avoir les » suites les plus funestes. Un peuple im» mense est sur mes pas. N'ensanglantez » point le Louvre; car bientôt il serait teint » de votre sang ». La duchesse d'Uzès, Chiverni et Villequier, viennent se joindre

aux sollicitations de la reine. Guise suit de l'œil cette délibération : il devine que des mains officieuses détournent un glaive prêt à le percer. Il renouvelle, mais avec une froideur altière, des protestations de fidélité. « Votre démarche d'aujourd'hui, » lui dit le roi, me rend votre obéissance » bien suspecte. Vous pouvez cependant » me la prouver par la conduite que vous » tiendrez à Paris ». Guise s'incline, en mettant la main sur son cœur, prétexte la fatigue du voyage pour prendre congé du roi, se retire à pas lents, sans être suivi ni salué de personne, et respire en se trouvant au milieu de ce peuple dont il est idolâtré. Chacun élève au ciel ce qu'il vient d'entreprendre. On veut savoir comment il a été reçu au Louvre, comment il en a pu sortir. Sans s'expliquer : « C'est le moment d'agir, dit-il » aux seize et à ses principaux amis. J'ai voulu voir par moi-même ce que vous aviez à » craindre ; craignez tout. Aux armes ! ne » quittez pas les armes ! On veut surprendre Paris dans cette nuit même. Défendons-nous quelques heures, et nous attaquerons après ». Le peuple le suit à son hôtel comme une armée suit son général. Son hôtel devient une place d'armes. Toute

la nuit les patrouilles de la garde royale et de la garde bourgeoise se rencontrent et s'évitent. Deux jours se passent en négociations, en bravades. Le duc de Guise osa faire une seconde visite au Louvre; mais il se fit accompagner cette fois de quatre cents gentilshommes cuirassés et portant des pistolets sous leurs manteaux. L'entretien fut court et plein d'amertume.

Journée des barricades. 12 mai 1588.

Le jeudi 12 mai, les Parisiens sont réveillés par le bruit des tambours et des fifres de quatre mille hommes de troupes suisses et françaises, qui entrent dans la ville sous la conduite du maréchal de Biron. Le roi à cheval s'est porté au-devant d'eux. L'alarme est donnée, les tocsins se répondent. Le duc de Guise et le comte de Brissac ont conçu pour Paris le plus habile plan de défense. La veille ils ont fait répandre une liste de cent quatre-vingts personnes que le roi, disent-ils, se propose de faire arrêter ce jour même. Les étudians de l'université occupent le premier rang parmi les défenseurs de la ville; les clercs du palais viennent ensuite. Les couvens, impatiens de signaler leur ingratitude envers le roi, ont envoyé au combat leurs moines les plus jeunes et les plus vigoureux. Toutes les corpora-

tions défilent, et des bannières de saints leur servent d'étendards. Les femmes, les enfans demandent à prendre part aux travaux, aux dangers. Cependant il règne de l'ordre dans un mouvement si bizarre. La crainte force les ligueurs à la dicipline; Guise gouverne tout. Le centre de la révolte était à la place Maubert. Le maréchal de Biron, occupé de défendre toutes les avenues du Louvre, avait négligé de s'emparer des postes qui étaient les rendez-vous accoutumés des rebelles. Crillon reçut l'ordre d'occuper, avec une partie des régimens des Gardes Françaises, les rues qui mènent à la Bastille. Mais quand il vint se présenter devant la rue Saint-Antoine, il la trouva fermée par des travaux qu'on n'aurait jamais pu croire l'ouvrage d'un moment. Aux extrémités et à tous les débouchés de cette grande rue, les ligueurs avaient tendu de fortes chaînes et formé des barricades avec des poutres et des tonneaux remplis de terre et de fumier. On voyait aux fenêtres des femmes tenant des pierres ou des vases remplis de matières inflammables. Elles criaient : « N'avancez pas, ou nous vous écrasons ». Crillon s'apprêtait à donner l'assaut aux barricades, lorsqu'il reçut du roi l'ordre de revenir sur ses pas.

Il obéit en s'emportant contre les conseillers pusillanimes qui allaient livrer aux mutins une victoire sans combat. Comme il rentrait au faubourg Saint-Germain pour retourner à ses quartiers, il se trouve enfermé entre de nouvelles barricades : elles s'établissent de rue en rue, et s'étendent jusque près du Louvre. La cour n'a plus de moyen de porter du secours aux gardes suisses qui ont occupé le cimetière des Innocens. On les avait laissés dépourvus d'artillerie : ils n'ont pu parvenir à s'ouvrir un passage. La multitude vient les assaillir avec fureur. Une terreur panique les a saisis. Plusieurs se mettent à genoux en montrant des chapelets et en criant : *Bon catholique! bon catholique!* La multitude, toujours cruelle envers ceux qui paraissent la craindre, massacre soixante ou quatre-vingts de ces Suisses qui, après avoir sauté par-dessus les barricades, s'étaient dispersés dans les rues. Le duc de Guise arrive au milieu de cette scène sanglante. Il n'avait point revêtu l'armure d'un guerrier dans une journée si décisive pour sa fortune ; c'était une canne à la main et en habit de campagne qu'il traversait Paris, ordonnait des barricades ou se les faisait ouvrir. Il arrête la fureur du peuple, et,

après avoir un moment conféré avec les officiers suisses, il permet à ce corps de retourner au Louvre, mais en mettant bas les armes. Il avait accordé la même permission ou plutôt fait subir le même outrage à des gardes du roi surpris entre d'autres barricades. Les troupes royales défilent sans tambours, la tête découverte; le peuple à cet aspect pousse des cris de joie, et croit avoir vaillamment combattu. Le Louvre, assiégé par cinquante mille bourgeois, n'avait plus pour défenseurs que quatre mille gardes désarmés. Guise, après de si favorables commencemens, crut avoir à peu près consommé son entreprise. Il faisait au roi de France une prison de son palais. Il pouvait le recevoir à merci, en faire l'instrument de ses décrets, ou lui faire subir la tonsure de moine. Il dépendait du duc de Guise d'attaquer le Louvre avant que la plus grande partie des gardes pût y rentrer; mais il remit au lendemain les suites de sa victoire. Il crut que livrer ce jour-là le roi à la colère du peuple, c'était lui-même devenir l'esclave d'un parti qu'il avait su rendre si docile. « J'ai contenu des taureaux échappés, disait» il le soir à la reine mère, et j'ai bien plus » vaincu le peuple lui-même que le roi ».

Feinte modération du duc de Guise.

Content d'avoir subordonné cent mille fanatiques aux calculs de son ambition, il veut jusqu'à la fin porter de la méthode, du calme et de la générosité dans une situation où des ambitieux vulgaires ne sauraient montrer que de la violence et de la cruauté. Il fait rendre aux gardes du corps et aux gardes suisses les armes qu'ils ont déposées : rien n'était plus imprudent qu'un tel bienfait après un tel affront. La nuit vient, il fait avancer les barricades jusqu'aux portes du Louvre, il invite les travailleurs à crier *vive le roi!* bien sûr de n'être point obéi; il entend les plus dévots s'écrier, les larmes aux yeux : « Voyez comme ce bon prince » pardonne à son ennemi! mais Dieu ne » pardonne pas à Henri de Valois ». Les curés et les moines ajoutent : « Dieu veut » que Henri de Valois lui appartienne tout » entier. Puisqu'il a protégé les hérétiques, » il faut que, dès demain, il fasse pénitence » dans un cloître. Demain nous saluerons, » au couvent des capucins, frère Henri de » Valois ». Des rebelles font la garde en disant leur chapelet. Quatre cents moines à leur tête roulent des poutres, des tonneaux en chantant les matines. Mais les ligueurs les plus acharnés n'approuvent pas les délais du

duc de Guise; ils murmurent de ses ménagemens. « Pourquoi ne pas attaquer le » Louvre? dit Bussi Leclerc; attendons-» nous que le duc d'Épernon amène au » roi les troupes de Normandie? Le peuple » doute s'il est vainqueur, parce que le roi » n'est pas encore prisonnier. Que signi-» fient tant de pourparlers? Le peuple » n'entre pas dans ces négociations; elles » se font toujours à ses dépens. Pourquoi » le duc de Guise va-t-il toujours s'adressant » à la reine mère? espère-t-il qu'elle lui livre » son fils? Les vivres, dit-on, manquent au » château; et l'on se flatte de prendre le » roi par famine : mais pendant ce temps il » peut nous prendre par trahison : depuis » deux ans nous sommes trahis. Les chefs » du parlement et les échevins, vendus au » roi, auraient dû, dès cette nuit, être » traînés aux fourches de Montfaucon. Dans » un mouvement comme le nôtre, tout » ce qu'on ne fait pas vite, on le fait mal. » Le Louvre n'est pas encore investi du » côté des Tuileries; et le duc d'Épernon » arrive de Normandie avec quinze mille » hommes. Il faut le prévenir. Le meilleur » parti serait de tomber sur ces gardes qui » étaient tout à l'heure nos prisonniers,

» et de les désarmer une seconde fois. Les » trésors du Louvre nous fourniront de quoi » faire la guerre aux hérétiques ».

Il négocie avec la reine mère.

Plus le duc de Guise entendait de propos de ce genre, plus il craignait les suites d'un triomphe sanglant et tumultueux. Cependant il promet au peuple que dans la journée quinze mille hommes viendront attaquer le Louvre du côté de la campagne. Il a résolu de ne pas accorder plus d'un jour au roi pour se soumettre. En attendant, il fait déjà dans Paris les actes d'un monarque. Le comte de Brissac, par son ordre, est allé offrir une sauve-garde au comte de Strafford, ambassadeur d'Angleterre. Celui-ci la refuse, en disant qu'il ne doit avoir de relation qu'avec le roi de France. Vers dix heures du matin, des bruits de paix commencent à se répandre. La reine mère s'est présentée en suppliante auprès des barricades, elle a conjuré qu'on les lui ouvrît pour qu'elle pût se rendre à l'hôtel du duc de Guise. Elle vient, dit-elle, traiter avec lui de la paix, et lui apporter la soumission du roi. Ce n'est pas sans difficulté que les barricades lui sont ouvertes. Elle fait, à pied, ce long et difficile trajet, en ne cessant de protester de son amour pour la ligue, de son admiration

pour le duc de Guise. Il vient au-devant d'elle, et donne l'ordre qu'on suspende toute attaque contre le Louvre.

Le roi avait, en effet, chargé sa mère de traiter avec le duc de Guise; mais il lui avait recommandé de prolonger le plus possible la conférence. Guise passe avec elle dans le jardin, s'explique, et demande tout, hormis la couronne. Il veut que, sous le titre de lieutenant général du royaume, les armées et les finances soient à sa disposition; que le cardinal de Bourbon soit déclaré l'héritier du trône; il renouvelle toutes les propositions de la requête de Nancy. Catherine de Médicis accorde quelques-unes de ses demandes, élève des difficultés sur quelques autres; elle insinue de nouveaux moyens d'accommodement qu'elle sait n'être point agréables au duc de Guise, mais qui peuvent l'embarrasser. « Le cardinal de Bourbon, disait» elle, étant reconnu héritier du royaume, » serait sans doute affranchi par le pape de » ses liens ecclésiastiques. Qui l'empêcherait » d'épouser la duchesse de Montpensier?.... » Et pourquoi, madame, reprend le duc » de Guise, lire de si loin dans l'avenir, » quand il s'agit pour le roi d'un péril im» minent? La patience du peuple s'épuise,

Évasion du roi qui se retire à Chartres.

» et la mienne est à bout ». La conférence en était à ce point, lorsque des ligueurs tout effarés viennent avertir le duc de Guise que le roi a trouvé le moyen de s'enfuir du Louvre et de la capitale, que ses ministres, ses gardes et ses troupes s'échappent de tous côtés à travers la campagne. Le duc de Guise lance sur la reine mère un regard furieux. « C'est ainsi que vous négociez,
» madame, lui dit-il; c'est ainsi que sous
» un voile de paix vous préparez ma ruine !
» Voilà bien des traîtres qui s'échappent;
» mais il en reste encore en notre pouvoir ». La reine proteste de sa bonne foi, s'emporte contre son fils et les hommes perfides qui le dirigent. « Pour mieux dis-
» siper vos soupçons, ajoute-t-elle, je reste
» à Paris. Votre situation change beaucoup
» par le départ du roi. Il ne suffit plus main-
» tenant, pour tout décider entre mon fils et
» vous, d'un combat de quelques heures : une
» nouvelle guerre civile nous menace : j'en
» ai terminé beaucoup; comptez sur moi
» pour terminer celle-ci, suivant vos sou-
» haits et ceux de la sainte ligue ». Guise réfléchit, se calme et laisse la reine libre.

Le roi était sorti du Louvre comme pour aller faire aux Tuileries sa promenade ac-

coutumée; de là il gagna les écuries dont il fit fermer les portes. Il monta à cheval accompagné de seize gentilshommes et de deux valets de pied, et sortit par la la Porte Neuve. Dès qu'il se crut hors de la portée des rebelles, il se retourna vers Paris avec un visage enflammé de colère : « Ville ingrate, s'écria-t-il, ville ennemie » de ton roi, je jure de ne rentrer dans » tes murs que par la brèche ». Il gagna Chartres à toute bride. Cette ville s'enorgueillit de servir de refuge au roi de France. Guise ne poursuivit point le roi, et laissa s'échapper de Paris tous les royalistes armés ou non armés qui voulurent partager le sort de l'auguste fugitif. Sans doute il n'avait pas voulu que le peuple, maître une fois d'assouvrir ses vengeances, s'y livrât avec une rage insatiable, et que la journée des barricades rappelât celle de Saint-Barthélemi. Guise, après une expérience de seize années, avait appris qu'un massacre n'est point un dénoûment.

Noble fermeté du président de Harlai.

Il avait jeté les yeux sur le parlement de Paris pour donner un caractère légal à la révolte de cette ville. On y comptait quelques ligueurs, et le temps n'était plus où les protestans formaient un parti considé-

rable dans ce corps; mais, chez la plupart des magistrats, le zèle pour la religion se conciliait avec le respect pour les lois du royaume. Guise, qui savait combien le premier président, Achille de Harlai, et plusieurs de ses confrères s'étaient rendus odieux à la ligue par leur incorruptible vertu et l'inaltérable rectitude de leurs principes, tenta de les gagner en les protégeant contre les seize. Pendant les journées des barricades, il avait reçu les uns dans son hôtel, les autres à l'hôtel de ville; et au milieu de tant de soins divers, il s'était montré vigilant pour leur salut. Après la fuite du roi, il vint trouver Achille de Harlai. Ce magistrat s'était retiré dans son jardin pour se livrer à de tristes méditations. Guise, qu'il n'avait prévenu par aucune civilité, l'aborde d'un air respectueux, et dans le discours le plus mesuré, le plus flatteur, il le conjure de l'aider de ses soins pour contenir le peuple, rendre de la force aux lois et dompter l'hérésie. Harlai l'écoute avec un flegme qui montre toute sa défiance, et lui adresse ces paroles qui ne vieilliront jamais dans la langue française : *C'est grand'-pitié quand le valet chasse le maître. Au reste, mon âme est à Dieu, ma foi à mon*

*roi, mon corps entre les mains des méchans, ils en feront ce qu'ils voudront. Vous me parlez d'assembler le parlement; mais quand la majesté du prince est violée, le magistrat n'a plus d'autorité.* Après ces mots, il reprit sa promenade. Guise resta épouvanté de cette vertu, et n'osa la punir.

Il pressa l'investissement de la Bastille et de l'Arsenal ; et les gouverneurs de ces deux forts eurent la lâcheté ou la perfidie de se rendre sans avoir repoussé par un seul coup de canon les approches des ligueurs. En même temps il envoya des troupes saisir en diligence les postes de Charenton, de Lagni, de Corbeil, de Melun, de Montereau, de Pontoise, nécessaires pour l'approvisionnement de Paris. Quelques-unes de ces villes opposèrent un peu de résistance; mais en dix jours tout fut soumis. Paris n'eut plus à craindre la famine ; et cependant cette ville envisageait avec une morne tristesse les suites de l'éloignement du roi. Le silence régnait dans les quartiers que la cour auparavant remplissait du fracas de son luxe et de ses plaisirs. La crainte de la misère refroidissait le fanatisme. Les prédicateurs avaient beau redoubler d'invectives contre le roi, on désirait tout haut son retour. La

Chapelle Marteau, que le duc de Guise venait de nommer prévôt des marchands; Leclerc, nouveau gouverneur de la Bastille; Roland et Compans, nouveaux échevins de la ville, combattaient en vain le découragement du peuple: les Parisiens voulaient être nourris par le roi qu'ils détestaient. « Nous ne nous repentons pas de ce que » nous avons fait, disaient-ils à leurs chefs; » mais que nous en coûte-t-il de montrer » au roi un peu de repentir, si nous pou- » vons par ce moyen ramener la cour dans » nos murs »? Le plus haut degré de corruption, c'est quand l'esprit de dissimulation et d'hypocrisie a gagné jusqu'au peuple.

Procession des pénitens pour ramener le roi. 17 mai.

Les ligueurs se virent forcés de satisfaire les Parisiens. Ils imaginèrent, pour fléchir et pour tromper le roi, de recourir à cette confrérie de pénitens qui lui était si chère. On résolut d'aller avec eux en procession à Chartres. Les moines de tout ordre, les ligueurs les plus furieux, les femmes les plus dissolues, tout voulut être de la partie. Jamais plus de vices à la fois ne furent cachés sous les emblèmes de la pénitence. Le couvent des capucins avait fait depuis un an une illustre acquisition dans la personne de Henri de Joyeuse, l'un des frères du favori

du roi, et comblé lui-même d'honneurs qu'il ne justifiait par aucune espèce de mérite. Il s'était mal guéri sous le froc de tous les vices de son caractère. Sa vanité s'accommoda de jouer, dans cette procession ridicule, le rôle du Christ montant au Calvaire. L'objet de la procession était de montrer à Henri III qu'à l'exemple du Sauveur les rois de la terre doivent souffrir et pardonner. Frère Ange (c'était le nouveau nom du comte de Joyeuse) paraissait porter avec une extrême fatigue une longue croix de carton. Il s'était laissé garotter les mains; on avait chargé sa tête d'une couronne d'épines, d'où paraissaient sortir des gouttes de sang peintes sur son visage. On lui avait donné pour acolytes deux jeunes capucins qui représentaient l'un la Vierge, l'autre la Madeleine, et qui tombaient en défaillance chaque fois que frère Ange faisait mine de se trouver mal. Jusques-là son rôle était assez commode; mais quatre vigoureux satellites s'amusaient de temps en temps à lui arracher, par des coups réels, des plaintes véritables. La marche de ce cortége s'annonçait par les sons aigres et discordans des trompettes, des chaudrons, et même de ces cornets qu'on emploie dans les mascarades.

Frère Ange de Joyeuse.

C'était avec les ustensiles du ménage qu'on avait figuré les instrumens de la passion. Quand ce cortége arriva dans la ville de Chartres, le roi, oubliant qu'on lui devait l'invention de pareils spectacles, ne montra que du dégoût; mais il y eut parmi les courtisans un éclat de rire universel, lorsque Crillon encouragea en ces mots les satellites qui frappaient frère Ange de Joyeuse : *Frappez, frappez fort, c'est un lâche qui a endossé le froc pour ne plus porter les armes.* Le roi reçut avec beaucoup de dédain les supplications de frère Ange, et témoigna qu'il n'avait nulle envie de monter au Calvaire. Pendant cette entrevue, les ligueurs pénitens faisaient de grands efforts pour entraîner dans leur rébellion les habitans de Chartres.

Timidité du roi.

Les chefs de la ligue se consolèrent aisément du mauvais succès de cette ridicule ambassade : ils avaient fait diversion aux chagrins du peuple. Une partie du parlement qui favorisait la ligue fit à son tour une députation au roi. Mais, malgré les larmes qu'affectait de répandre le président de Neuilli, dangereux hypocrite, le roi rejeta toujours la proposition de retourner à Paris. Cependant il ne s'exprimait, dans toutes ses décla-

rations, qu'avec une timide réserve sur la journée des barricades. Il semblait craindre d'irriter le duc de Guise, et celui-ci parlait en vainqueur et presque en roi (1). Cette faiblesse, jusques-là si naturelle au cœur de Henri III, n'était plus qu'un masque pour

(1) Le petit-fils du chancelier de l'Hôpital s'exprimait ainsi dans une brochure sur ces déclarations du roi et du duc de Guise : « Il y a une déclaration du roi sur ce » qui est arrivé à Paris contre lui-même; mais cela si » froid, si timide que rien plus, comme d'un homme » qui se plaint et n'ose nommer celui qui l'a battu; » comme d'un homme qui a peur que son ennemi soit » encore en colère, et ne veuille se contenter du mal » qu'il lui a fait. Il n'ose dire qu'il ait été contraint de » s'enfuir ni qu'on l'ait chassé; il n'ose appeler cela in- » justice : à peine déclare-t-il qu'il en fera punition; ne » commande plus à son peuple, mais le prie; mande » que l'on fasse supplications aux églises, afin que cette » querelle se puisse bientôt apaiser, comme s'il avait » peur que M. de Guise fût offensé de ce qu'il ne s'était » pas laissé prendre dans le Louvre, mais s'en était » enfui.

» L'autre, tout au rebours écrit deux lettres, l'une au » roi, l'autre publique, toutes deux lettres de soldat, » brave, audacieux, et où il s'élève galantement de ce » qu'il a fait; dit que ce jour-là Dieu lui mit entre les » mains le moyen d'un signalé service, le récite avec » peu de paroles hardies, sans aucune démonstration ni » crainte, ni de penser avoir failli, et finalement conclut

sa vengeance. Après une si longue léthargie, il s'occupait de tendre au duc de Guise un piége meurtrier. L'assassinat était impossible sans de nouveaux embrassemens. Henri III s'applaudissait du mépris qu'il inspirait à son ennemi, comme du plus sûr moyen de le faire tomber dans une embuscade. Il affectait de se livrer aux plaisirs, pendant qu'il apprenait la défection de la Champagne et de la Picardie, que le duc d'Aumale avait rapidement soumises. Surtout il s'était convaincu de la nécessité de tromper la reine sa mère; il la reçut à Chartres avec tous les signes de la plus entière confiance, lui déclara qu'il lui devait une seconde fois la vie, et qu'il la laissait maîtresse de toutes les conditions d'un accommodement avec le duc de Guise. Pourtant il crut devoir se mettre à une plus grande distance d'une capitale qui pouvait envoyer contre lui d'autres troupes que des confréries de pénitens. Il chargea Auguste de Thou, l'historien, d'aller s'assurer des dispositions de la Normandie. De Thou réussit

» par une résolue menace, que, malgré tout le monde,
» il maintiendra le parti catholique, et chassera d'auprès
» du roi ceux qui favorisent les hérétiques, désignant
» le duc d'Épernon ».

à ménager cet asile au roi; qui transporta sa cour à Rouen. Là se conclut une paix frauduleuse. Henri III publia un édit qui fut appelé l'édit d'union; il se déclarait de nouveau chef de la ligue, approuvait ou pardonnait toutes les entreprises de cette sainte association, lui livrait un grand nombre de villes, nommait le duc de Guise généralissime des armées du royaume, et s'engageait à convoquer les états généraux dans la ville de Blois, pour délibérer sur tous les articles proposés par les chefs de la ligue dans leur requête de Nanci. Quelques jours avant cette paix, Henri III avait éloigné le duc d'Épernon avec des signes apparens de disgrâce. Ce seigneur s'était retiré à Angoulême, l'un de ses gouvernemens. Il s'y maintint avec courage contre les entreprises de la ligue, qui tenta sans succès de le faire assassiner dans un soulèvement du peuple de cette ville. Peu de jours après, Henri III osa renvoyer les trois ministres les plus dévoués à la reine mère, le chancelier Chiverni, Villeroi et Pomponne de Bellièvre; pour ne point effaroucher le duc de Guise, il les avait remplacés par trois hommes presque nuls. Les sceaux furent confiés à François de Montholon, magistrat recom-

mandable, mais tout-à-fait étranger aux intrigues de la cour et aux affaires du temps. Martin de Beaulieu et Louis de Révol, nommés secrétaires d'état, avaient peu d'habileté et peu d'expérience. Le roi n'avait voulu que rendre ses projets impénétrables à sa mère. Le duc de Guise continua de mépriser son ennemi; il attendait les états de Blois pour lui porter des coups décisifs (1).

(1) J'ai cru devoir multiplier les détails et les circonstances dans le récit de la plus grande catastrophe du règne de Henri III. L'on ne peut obtenir aucune méthode, aucune clarté et par conséquent aucun intérêt dans l'histoire si l'on ne sacrifie des événemens partiels, épisodiques aux événemens principaux. Les premiers n'ont besoin que d'être indiqués, les seconds veulent être approfondis. Ce qu'il importe surtout de déterminer, c'est le caractère de ceux qui ont conduit ces événemens. Un récit superficiel de la journée des barricades conduirait à des notions très-fausses ou très-confuses sur les desseins du duc de Guise. On se le représente comme un homme violent, impétueux et qui attendait tout de son audace. Jamais, au contraire, on ne combina un projet coupable avec un esprit plus méthodique. Il avait voulu en quelque sorte calquer son usurpation sur celle de Pepin-le-Bref. Ce chef de faction se défiait de ses instrumens. La faveur de la multitude était loin de l'aveugler. Il désirait encore plus la puissance sans le titre de roi, que ce titre avec une puissance précaire et bornée. L'appui des grands lui semblait indispensable,

La cour arriva dans cette ville ; la ligue avait nommé la plupart des députés. Le Seconds états de Blois, 1588.

et pourtant il ne voulait pas leur faire des concessions dans le genre de celles qui furent si gênantes pour les premiers rois de la troisième race. S'il n'eût imposé aucun frein au peuple de Paris, quelques jours suffisaient pour le faire déclarer roi ; mais son autorité ne se fût guère étendue que sur l'Isle-de-France, la Brie et la Champagne. Au bout de quelques jours, l'Espagne et les *Seize* l'eussent tenu dans leur dépendance. Ni la bourgeoisie, ni la magistrature, ni la noblesse, ni la plus respectable partie du clergé ne lui eussent pardonné le meurtre du roi. Les seigneurs catholiques se seraient ralliés soit au roi de Navarre, soit à d'autres princes de la maison de Bourbon. Paris était alors bien éloigné d'avoir sur les autres villes de France l'empire qu'une plus haute civilisation lui a fait obtenir depuis. Le duc de Guise n'avait de légèreté que dans les formes ; et peut-être ce qu'il fit de plus audacieux était-il encore un résultat de ses calculs. Voyez-le dès l'horrible entrée qu'il fit dans la carrière politique ; que de précautions ne prit-il pas, en concourant au crime de la Saint-Barthélemi, pour en faire retomber la principale horreur sur Catherine de Médicis ! Même après cet odieux massacre, il s'était fait un parti parmi ceux des huguenots qu'il avait épargnés. C'était un homme nourri dans la politique, qui ne manquait pas d'élévation dans l'esprit, mais qui n'en avait aucune dans l'âme. Il ressemblait beaucoup plus au cardinal de Lorraine, son oncle, qu'à François de Guise, son père.

L'histoire de la journée des barricades est parfaite-

cardinal de Guise et l'archevêque de Lyon promettaient au duc de lui déférer toute l'autorité d'un roi jusqu'à ce qu'il lui convînt d'en prendre le titre. Henri III, soit par un mouvement irrésistible de fierté, soit par un raffinement de politique, avait résolu de se défendre un peu contre les prétentions de son rival, mais sans les combattre ouvertement. Le 16 octobre les états s'assemblèrent; le duc de Guise entra le premier dans la salle, en qualité de grand maître de la maison du roi, et parut comme

ment éclaircie dans l'Histoire de Davila, et c'est le seul morceau distingué de son ouvrage. On ne peut lui reprocher d'avoir ici recours à des suppositions trop subtiles, à des raisonnemens trop raffinés. Placé alors auprès de Catherine de Médicis, il put tout suivre par ses yeux et obtenir beaucoup de renseignemens particuliers par son frère, confident plus intime de cette reine artificieuse. L'autorité du président de Thou est sans doute d'un grand poids sur les mêmes faits, puisqu'il eut alors le bonheur de rendre quelques services à son malheureux roi; mais sa narration sent peu l'observateur et ressemble trop aux différens journaux sur lesquels il s'appuie. Ces différens journaux se trouvent soit dans les Mémoires de la ligue, soit dans les supplémens que les commentateurs ont joints au *Journal de l'Étoile* et à la *Satire Menippée*. Enfin les lettres de Pasquier peignent sous des couleurs très-animées et très-vraies la situation de Paris à cette époque.

un général qui fait la revue de son armée. Puis se composant pour un nouveau rôle, il vint avec tous les signes du respect au-devant du monarque. Henri s'avança d'un air aussi serein que s'il fût venu jouir de l'amour de sujets fidèles. Le duc de Guise s'assit auprès du trône, sur un tabouret à droite. Il portait dans ses mains le bâton de commandement du roi. Henri prononça, d'un ton ferme et plein de dignité, un discours qui semblait renfermer quelque protestation secrète contre les événemens de Paris. La physionomie du duc de Guise peignait l'étonnement et la colère. L'archevêque de Lyon parla ensuite au nom du clergé; le baron de Sennecay, au nom de la noblesse; ou plutôt l'un et l'autre parlèrent au nom de la ligue, et entreprirent de prouver combien le roi devait de reconnaissance à cette association de zélés catholiques. Dès que le roi fut sorti, les murmures éclatèrent dans la salle : le duc de Guise menaçait d'un nouveau mouvement si le roi faisait imprimer, dans son discours, les passages dont la ligue était offensée. Le roi consentit à les modifier. Guise parut se calmer; mais il dirigea les états de manière à punir chaque jour le roi d'un accès de fierté. Il s'étudia surtout à

Insolence du duc de Guise.

lui ôter tous moyens de servir la ligue avec efficacité. Ainsi, tout en se plaignant que la guerre contre les hérétiques n'était point poussée avec assez de vigueur, il demanda et obtint une diminution considérable sur les tailles. Au titre de généralissime qui lui était accordé il voulait joindre celui de connétable ; il réclamait une compagnie de gardes pour sa personne. Henri résistait à chacune de ces propositions, mais avec un air de découragement : il paraissait ne pas s'opposer à ce qu'on déclarât le roi de Navarre inhabile à succéder à la couronne; mais il croyait juste qu'auparavant on fît à ce prince une nouvelle sommation de rentrer dans le sein de l'église. Le duc de Savoie, sans aucun prétexte, venait de s'emparer du marquisat de Saluces. Le duc de Guise était convenu avec ce prince de lui garantir cette possession pour prix des secours qu'il devait donner à la ligue. Les états ne purent s'empêcher d'approuver la guerre contre le duc de Savoie; mais on n'envoya contre lui aucun corps d'armée.

Le roi recevait toujours le duc de Guise à son audience, à son conseil. Il semblait lui dire : « Je vous abandonne tout; épar» gnez-moi d'inutiles affronts ». Un jour ils

soupaient ensemble; et tous deux s'efforçaient de donner à ce repas un air de cordialité. « Buvons, dit le roi, à nos bons amis » les huguenots ». Tous les convives comprirent que le roi, par ce mot, voulait faire entendre que sa haine contre les hérétiques ne le cédait point à celle du duc de Guise. « Et à nos bons amis les barricadeurs », ajouta vivement le roi. Le duc de Guise, avec un rire forcé, laissa passer une plaisanterie qui assimilait les ligueurs aux protestans.

Un autre jour, il s'éleva une rixe sanglante entre les pages du roi et ceux du prince de Lorraine. Le tumulte fut extrême dans le palais. Le roi, qui se crut assailli, sortit de son cabinet armé d'une cuirasse. Le duc de Guise était alors auprès de la reine mère. Quelques-uns de ses gentilshommes vinrent l'avertir de ce tumulte. « Ce n'est rien, dit-il; cette rixe légère ne » méritait pas qu'on vînt troubler l'entre» tien dont m'honore la reine ». Et il prit à tâche de poursuivre un entretien auquel la reine ne pouvait plus prêter d'attention. Crillon fit rentrer dans le devoir les jeunes combattans qui s'étaient fait de graves blessures. Le roi sentit qu'il serait bientôt atta-

qué s'il ne prévenait le duc de Guise. Quelqu'habitué qu'il fût à la dissimulation, la violence de sa haine la lui rendait difficile.

Le roi dispose tout pour sa vengeance.

Catherine de Médicis venait de marier sa petite-fille, Catherine de Lorraine, avec le grand-duc de Toscane. Les noces se célébraient à Blois dans son appartement. On approchait des fêtes de Noël : le roi parut chercher la retraite pour se préparer à un acte de dévotion; mais il s'était renfermé dans le plus grand secret avec le maréchal d'Aumont, le colonel Alphonse et les deux frères Rambouillet. Quel plaisir ce fut pour lui de déclarer à ses confidens que l'heure de sa vengeance était arrivée, qu'il s'était ménagé des moyens sûrs et prochains de frapper le duc de Guise, le cardinal son frère, tous les princes de la maison de Lorraine et ses principaux partisans! « Croyez, disait-il » au colonel Alphonse, qu'il m'en a coûté » beaucoup de ne point accepter l'offre que » vous me fîtes, il y a six mois, de me déli- » vrer de l'audacieux qui venait me braver » jusque dans mon palais. Blois est pour » nous une ville plus sûre que Paris. Il y » a long-temps que j'ai désigné cette ville » comme le tombeau de mon ennemi. » Rien n'a tiré le duc de Guise de son aveu-

» glement. Il ne sait pas le plaisir qu'il
» me fait lorsqu'en se comparant à Pépin,
» il me compare, moi, au lâche Chilpéric.
» Je suis encore ce duc d'Anjou qui savait
» à la fois se faire admirer, se faire craindre
» et se venger. Je me suis livré à ses mépris
» afin qu'il me les payât de son sang. J'ai
» reçu avec lui l'hostie sacrée en deman-
» dant au ciel de punir le factieux. Que ne
» m'a-t-il pas fallu de soins pour dissiper les
» soupçons de ma mère et rompre ses intri-
» gues! Je lui échappe enfin à cette mère
» que je vois toujours prête à passer dans
» le camp de mes ennemis, et qui ne sait
» jamais que me livrer à la honte pour me
» sauver la vie. Et que m'importe la vie sans
» états, sans honneur? Depuis long-temps
» j'ai habitué quarante-cinq de mes gardes
» à entreprendre tout à mon premier signal.
» Si je réussis à enfermer le duc de Guise
» dans leurs rangs, ma vie et ma couronne
» sont sauvées. Je vois l'escalier qui, dès
» demain, doit être teint du sang du re-
» belle ».

Les quatre conseillers du roi furent confondus de voir l'énergie nouvelle de ses résolutions. Dans ce temps-là on ne voyait plus de crime lorsqu'il était question d'un

grand coup d'état. Seulement l'un des frères Rambouillet craignit les conséquences funestes de cet assassinat ordonné par le roi. Il aurait préféré que le duc de Guise et ses parens fussent jugés et condamnés avec les formes brusques des commissions; mais cet hommage imparfait, rendu à la justice, parut aux autres le comble de l'imprudence. On ne fit plus qu'examiner les moyens d'exécution, et un plan que développa le roi parut le plus facile et le plus assuré. Comme c'étaient les gardes qui devaient frapper ce coup, il importait de s'assurer de leur chef. Le roi, qui avait souvent éprouvé la fidélité héroïque de Crillon, n'avait pas douté que ce guerrier ne saisît avec joie l'occasion de le délivrer de son ennemi. Il le fit venir, lui confia son projet et ajouta ces mots : « Je n'aurais jamais pensé à un coup aussi » hardi, si je n'avais été sûr du cœur et du » bras de Crillon. — Ah ! sire, reprit Cril» lon avec feu, mon cœur est à vous, mon » bras est tout prêt à vous servir, mais » par les moyens qui conviennent à un » homme d'honneur. Je suis soldat et gen» tilhomme; je ne ferai jamais l'action d'un » assassin, l'office d'un bourreau. Laissez» moi appeler le duc de Guise en duel : je

» me ménagerai si peu dans le combat, que » je saurai, aux dépens de ma vie, donner » la mort à votre ennemi. C'est-là, sire, » tout ce que je puis faire; mais je conjure » votre majesté de ne plus me parler d'une » proposition qui fait horreur à un homme » de guerre. — C'est assez, répondit le roi; » je respecte vos scrupules, sans mettre en » doute votre zèle et votre fidélité. Ce duel » dont vous me parlez me servirait mal : je » veux perdre un factieux et conserver un » ami. Promettez-moi, Crillon, de garder » le secret de votre maître ». Crillon donna sa parole d'honneur. Le roi chercha un autre instrument de son crime et le trouva dans Lognac, officier de ses gardes, qui reçut avec joie une commission odieuse, gage d'une faveur signalée.

Malgré le profond secret de cette délibération, tous les amis du duc de Guise soupçonnaient un complot de la cour. Il ne recevait plus de lettres où on ne l'avertît de se tenir sur ses gardes. Mais les avis étaient vagues; et le duc s'étonnait que l'on crût connaître mieux que lui un roi son captif. Un inconnu s'étant présenté pour lui faire parvenir un avis de ce genre, il écrivit au bas du billet ces mots : *Il n'oserait*. Le

cardinal de Guise le pressait de s'absenter des états, jusqu'à ce qu'il eût obtenu des gardes. « Les états, lui répondit le duc, cesseraient de servir mes desseins, s'ils apercevaient en moi ce que personne n'y a encore trouvé, un sentiment de crainte ». L'archevêque de Lyon approuva son avis et loua son intrépidité. Comme cet entretien avait laissé quelques nuages dans son esprit, il alla se distraire auprès d'une femme de la cour, madame de Noirmoutiers, auparavant madame de Sauvé, qui était sa maîtresse déclarée, après l'avoir été autrefois du roi de Navarre et du duc d'Alençon. Il la trouva extrêmement inquiète; mais il se rit de ses alarmes, et ne la quitta qu'au lendemain matin.

Assassinat du duc de Guise. 23 décembre. 1588.

Le roi avait indiqué l'heure du conseil un peu plus tôt que de coutume. Les cardinaux de Gondi et de Vendôme, les maréchaux d'Aumont et de Retz, Montholon, garde des sceaux, François d'O et Collin de Rambouillet, le cardinal de Guise et l'archevêque de Lyon étaient arrivés avant le duc de Guise. A peine fut-il entré dans le salon, qu'on en ferma les portes. Un officier des gardes s'approcha de lui, sous prétexte de lui présenter un placet de ses soldats qui

demandaient leur paye. Le duc ne put s'empêcher de montrer quelque alarme de ce mouvement inusité. Il entra au conseil, et salua ceux qui le composaient avec sa grâce ordinaire; mais l'effort qu'il se faisait pour montrer de la sérénité lui coûtait trop. On le vit pâlir. Il tomba un moment en défaillance. Revenu à lui, il fit tout ce qu'il put pour cacher la cause d'un tel accident, et montra la plus grande liberté d'esprit. Le secrétaire d'état Révol vint l'avertir que le roi voulait l'entretenir dans son cabinet. Il sort, et, sur l'escalier, il se voit entouré de gentilshommes et de gardes dont la figure respire la fureur. Saint-Maline le frappe d'un coup de poignard à la gorge; le duc veut tirer son épée; Lognac et les gardes le frappent à coups redoublés; il tombe et ne peut plus proférer que ces mots: « Mon » Dieu, je suis mort, ayez pitié de moi; » pardonnez-moi mes péchés ».

Arrestation du cardinal de Guise et de plusieurs ligueurs.

Au bruit affreux qui se faisait sur l'escalier, les membres du conseil se lèvent. Le cardinal de Guise ne songe qu'à échapper par la fuite aux meurtriers de son frère. L'archevêque de Lyon veut secourir son ami s'il en est encore temps. L'un court à la porte de l'antichambre, l'autre ouvre la porte

qui mène à la chambre du roi. Tous deux sont arrêtés : on leur donne un grenier pour prison. Les portes du château s'ouvrent; les gardes du roi se répandent dans la ville, pour arrêter les principaux partisans du duc de Guise. Sa mère, la duchesse de Nemours; son fils, le prince de Joinville; le marquis d'Elbeuf, son cousin; le cardinal de Bourbon, le duc de Nemours, le comte de Brissac, Boisdauphin, le président de Neuilli, Lachapelle Marteau, et plusieurs autres chefs de la ligue furent les uns gardés dans leurs appartemens, les autres conduits dans les prisons de la ville. Plusieurs députés prirent la fuite. Le roi se transporta chez la reine sa mère, qu'une grave maladie retenait au lit. En vain avait-elle conjuré ceux qui l'entouraient de lui apprendre ce qui causait le tumulte du château, on lui refusait tout éclaircissement. La joie que montre son fils en entrant lui révèle ce qui vient de se passer. « Félicitez-moi, ma mère, lui dil-il;
» c'est maintenant que je suis roi de France,
» puisque le roi de Paris n'est plus. — Quoi!
» mon fils, vous avez fait mourir le duc de
» Guise! — J'ai prévenu les coups qu'il allait
» me porter! — Et comment? — Mes gardes
» l'ont frappé. Je n'étais pas assez puissant

» pour le faire conduire à l'échafaud. — Et
» son frère le cardinal ? — On le garde ici.
» Je prononcerai cette nuit sur son sort.
» — Un cardinal ! O mon fils ! quel orage
» va se former contre vous à Rome et à
» Paris ! — J'ai le moyen de fléchir Rome,
» et Paris apprendra par ce coup que ce
» n'est point moi qu'on relègue dans un
» cloître. — Et vous avez pu me cacher un
» tel dessein ! — J'ai gardé six mois cette
» pensée, et personne n'a pu la connaître.
» — Mon fils, vous hâtez ma fin. — Ma
» mère, vous tenez donc bien peu à l'hon-
» neur de ma couronne ? Pleurez-vous le
» duc de Guise ? — C'est sur vous que je
» pleure ; il fallait me consulter. — Si je ne
» l'ai fait, je vous ai imitée du moins. —
» Quand je frappais de tels coups, je pre-
» nais mes mesures pour toutes les suites
» de l'événement. Où sont les vôtres ?
» Comment pourrez-vous contenir tant de
» rebelles ? *Vous avez bien coupé, mon fils ;*
» *mais il faut coudre.* — Je puis agir aujour-
» d'hui, puisque je suis redevenu roi de
» France. — Ma mort est bien prochaine ;
» mais je crains bien de vous voir, avant de
» mourir, privé de cette couronne que j'ai
» pris tant de peine à vous conserver ».

Assassinat du cardinal de Guise.

Le roi sortit pour aller trouver le légat du pape. Ce prélat se permit quelque plainte, mais n'osa point aller jusqu'à la menace. Henri, d'après cet entretien, crut qu'il pouvait tout entreprendre contre le cardinal. On lui rapporta le lendemain que le frère du duc de Guise avait passé la plus grande partie de la nuit à prier avec l'archevêque de Lyon, et qu'ils s'étaient confessés l'un à l'autre; que cependant le cardinal, au milieu de ces exercices pieux, n'avait pu s'empêcher de se répandre souvent en menaces. « Il est temps, dit le roi, de mettre un terme » à l'insolence de ce rebelle ». Il fait venir Lognac; mais ce meurtrier du duc de Guise ne peut se résoudre à frapper un archevêque. Dugast, capitaine des gardes, offre son bras. Le 24 décembre, veille de Noël, il entre dans la chambre où les deux prélats étaient gardés. Il les voit à genoux, et, sans s'émouvoir, dit à l'archevêque de le suivre, parce que le roi le demandait. Le cardinal, croyant qu'on conduisait d'Espinac à la mort, lui dit : « Monseigneur, pensez à Dieu ». L'archevêque, devinant mieux quelle était la commission du capitaine des gardes, répliqua : « Pensez-y vous-même, Monseigneur ». Dugast, après avoir fait passer d'Espinac

dans un autre appartement, revient touver le cardinal de Guise : « Le roi, lui dit-il, » m'ordonne de vous faire mourir ». Le cardinal s'incline, et après une courte prière, « Exécutez, dit-il, votre commission ». Il couvre sa tête de sa robe, et reçoit le coup fatal (1).

(1) J'ai suivi pour le récit de l'assassinat du duc de Guise les mêmes autorités que pour la journée des barricades. J'ai consulté de plus les relations écrites sur cet événement par le parti de la ligue, par les royalistes et par les protestans. Elles sont si contradictoires qu'il a fallu beaucoup de sagacité aux historiens de Thou, Mathieu et Davila, pour éclaircir ce fait. Leurs récits ne diffèrent qu'en des circonstances fort légères. On lit dans plusieurs mémoires que Henri III ne devança que d'un jour ou deux les coups que Guise devait lui porter, et que deux des princes de Lorraine, le duc d'Aumale et le duc de Mayenne lui-même, en firent passer des avis au roi. Je ne puis croire cette circonstance. Henri III n'aurait certainement pas donné l'ordre au colonel Alphonse d'aller assassiner à Lyon le duc de Mayenne s'il lui eût dû un si important service. Il est bien certain, comme nous l'avons déjà fait voir, que Mayenne n'approuvait pas les desseins ambitieux du frère dont il voulut devenir le successeur et le vengeur ; mais il n'y mettait aucune sorte d'obstacle. D'autres mémoires prétendent que Henri III foula aux pieds le cadavre de son ennemi : cette bassesse n'étonnerait pas de la part d'un prince qui joua un rôle si odieux à la Saint-Barthélemi. Le noble refus que fit Crillon d'assassiner le duc de Guise

Après ces deux meurtres, le roi s'arrêta. L'espèce de terreur que lui causait le second, est attesté dans toutes les histoires de ce temps. C'est par erreur que dans quelques histoires on place ce fait avant les états de Blois. Les gardes nommés les quarante-cinq, dont Henri III se servit pour ce meurtre, avaient souvent excité l'inquiétude du duc de Guise. Dans les diverses propositions qu'il fit adresser au roi après la journée des barricades, il demandait qu'on licenciât ces hommes prêts à toute espèce de crimes.

Je ne crois pas avoir manqué à la fidélité historique en plaçant différens discours dans la bouche des personnages qui dirigèrent les tragiques événemens de la ligue. Les historiens sur lesquels je m'appuie leur font tenir, dans les mêmes circonstances, des discours beaucoup plus étendus, et dans lesquels on remarque un art qui leur donne de l'invraisemblance. Je crois que, dans ces légitimes ornemens de l'histoire, on ne doit consulter que la passion bien connue, bien déterminée de celui qu'on met en scène, et qu'il importe de lier chacune de ses paroles à l'événement, afin de le préparer et de l'éclaircir. Je n'ai fait d'ailleurs que développer des paroles proférées par le duc de Guise, par Henri III, par Bussi Leclerc, par Crillon et par Catherine de Médicis, d'après les témoignages des mémoires les plus accrédités.

On me pardonnera facilement d'avoir donné peu de détails sur les séances des seconds états de Blois. Ces détails peuvent être l'objet de recherches historiques fort intéressantes, parce qu'ils tiennent à nos vieilles institutions; mais l'historien qui se sent entraîné par le récit d'une grande catastrophe est forcé de les négliger.

contribua sans doute beaucoup à sauver les jours des autres factieux qu'il tenait en sa puissance. Le duc de Nemours s'échappa de prison. La duchesse obtint d'aller pleurer dans la retraite ses deux fils égorgés. On rendit la liberté à tous les députés des états, parce que cette assemblée, frappée de terreur, ne se montrait plus rebelle aux volontés du roi. Le cardinal de Bourbon, le prince de Joinville, fils du duc de Guise, le marquis d'Elbeuf et l'archevêque de Lyon continuèrent à être étroitement gardés. Le jour où l'on égorgeait le cardinal de Guise, Alphonse Corse était parti pour aller tuer à Lyon le duc de Mayenne; mais un courier l'avait déjà instruit de la mort de ses deux frères : il prit la fuite et se rendit en Bourgogne. Catherine de Médicis ne survécut que douze jours à une catastrophe qu'elle n'avait point préparée. Elle appelait son fils ingrat parce qu'il ne la consultait plus pour le crime (1).

Mort de Catherine de Médicis. 5 janvier 1589.

(1) Après la grande catastrophe du duc de Guise, la mort de Catherine de Médicis ne fit qu'une faible impression. Les catholiques eux-mêmes en parlèrent avec la plus grande indifférence. Voici ce que contient à ce sujet le *Journal de l'Étoile* : « Le dimanche 8 janvier, Lincestre fit entendre au peuple la mort de la reine mère,

Fureur fanatique des Parisiens.

Qui pourrait peindre l'état de Paris lorsqu'on y apprit l'assassinat du duc de Guise? L'excès de la terreur étouffa d'abord les gémissemens. On s'attendait que le roi se vengerait de la capitale aussi-bien que de ceux qui l'avaient soulevée. On ne concevait pas comment un monarque si long-temps et si justement méprisé avait pu recouvrer assez de vigueur de caractère pour de si hardis attentats. La superstition augmentait les effets de la crainte; le peuple se persuadait que Henri III n'aurait jamais pu consommer ces deux crimes s'il n'eût été secondé par les puissances de l'enfer. Les factieux tout effarés ne s'occupaient plus que des préparatifs de leur fuite. Deux jours se passent, aucun envoyé, aucune troupe du roi ne se présente dans Paris. Alors la fureur concentrée éclate dans toute sa violence; on fait

» laquelle, dit-il, a fait beaucoup de bien et de mal, et » croit qu'il y a encore plus de mal que de bien. Aujourd'hui se présente une difficulté, de savoir si l'église » catholique doit prier pour elle, qui a vécu si mal, et » soutenu souvent l'hérésie, encore que sur la fin elle » ait tenu, dit-on, pour notre droite union, et n'ait » consenti à la mort de nos bons princes. Sur quoi je » vous dirai que si vous voulez lui donner à l'aventure, » par charité, un *pater* et un *ave*, il lui servira de ce » qu'il pourra. Je vous le laisse à votre liberté ».

retentir les rues, les marchés, les églises de sanglots et d'imprécations. « Invoquons ces deux saints martyrs, s'écrient les prédicateurs. Vengeons-les de leurs bourreaux, s'écrient les seize ». On agite les poignards jusques dans le sanctuaire. Des hommes audacieux s'offrent pour aller soulever les villes les plus importantes du royaume. Chacun offre une partie de ses biens pour contribuer aux frais de leur voyage. Tous les vices déchaînés viennent servir la cause du fanatisme. Les processions n'ont jamais été plus nombreuses, jamais plus extravagantes, jamais plus impudiques. En signe d'une douleur immodérée, les jeunes filles y paraissent à moitié nues. La licence repaît ses yeux de ce spectacle, et le fanatisme y applaudit. Tout excès est permis à qui fait les plus exécrables sermens. Les opérations de la magie se mêlent à la démence du zèle religieux. On vient jusques sur l'autel coller des images de cire dans lesquelles Henri III est représenté au milieu d'un cortége de démons. C'est à qui se précipitera pour percer d'épingles ces images. Il semble à chacun de ces furieux que c'est le sang du roi qui a coulé sous leurs mains. Un long cierge est apporté dans l'église. D'abord il

jette un vif éclat, sa lumière vacille. On imite sur les voûtes le roulement du tonnerre. Le cierge s'éteint au milieu d'un épouvantable fracas. Tout rentre dans l'obscurité. Un prêtre prononce de la voix la plus sinistre ces paroles : *Ainsi s'éteigne la race des Valois!* Après cette imprécation, le jour le plus radieux reparaît dans l'église.

Les seize arrêtent plusieurs magistrats du parlement.

Le duc d'Aumale est veuu se jeter dans Paris avec quelques hommes armés. Mille voix le proclament gouverneur de cette ville. On ne craint plus que le parlement. Il faut renverser et enchaîner le seul corps qui ose montrer du respect pour les lois. Il est temps que les seize aient un parlement à leurs ordres. Bussi Leclerc, procureur au parlement de Paris, et gouverneur de la Bastille, se charge d'arrêter les magistrats qui ont tant de fois mortifié son impudence ou arrêté ses rapines. Il a dressé la liste de ceux qu'il veut proscrire et de ceux qu'il veut bien épargner. Le 16 janvier, il entre dans la grand'salle, armé d'une cuirasse et d'une paire de pistolets. La cour s'occupait alors de nommer des députés pour porter au roi l'hommage de sa fidèle obéissance. Bussi Leclerc s'excuse avec ironie de la rigoureuse commission dont il est chargé;

puis il lui lit la liste de ceux qui doivent le suivre à la Bastille, en commençant par le premier président, Achille de Harlai. Celui-ci se lève : « Je vous suis, dit-il au » chef des seize : ce sont des mains bien » viles qui m'arrêtent; mais il est toujours » glorieux de souffrir pour son roi ». Bussi Leclerc continue sa liste. « Il est inutile, s'écrie le président Augustin de Thou, oncle de l'historien, « d'en lire davantage, il n'est » aucun de nous qui ne soit prêt à suivre » son chef ». Tous se lèvent à ces mots, et marchent vers la prison

Le peuple ne put voir, sans un mélange d'attendrissement et de terreur, cinquante personnages d'une telle autorité arrêtés comme des criminels. Cette image de la subversion totale des lois parut un moment dessiller les yeux de tant d'hommes égarés. Une partie des bourgeois courut aux armes; mais le duc d'Aumale vint joindre sa troupe à celle de Bussi Leclerc, et les magistrats entrèrent à la Bastille. Le lendemain les prédicateurs se chargèrent d'apaiser les scrupules des bourgeois, et ne parvinrent que trop à sanctifier cette anarchie.

Les seize ont formé un nouveau parlement qui rendra des arrêts sous leurs poignards. Ils forment un nouveau parlement.

Ils l'ont composé de ceux des magistrats qui ont cédé à la terreur ou qui sont animés du plus ardent fanatisme. Le président Brisson est à leur tête : on le charge de légaliser des proscriptions; mais cet emploi répugne à son cœur. La ligue s'est donné un nouveau chef, c'est le duc de Mayenne. Averti à temps, dans la ville de Lyon, de la catastrophe où ont péri ses deux frères, il s'est soustrait par la fuite aux coups qui devaient lui être portés par le colonel Alphonse. La Bourgogne, où il a cherché un refuge, s'est déclarée toute entière en sa faveur : Lyon, Toulouse, Bordeaux ont suivi cet exemple. Tout le midi est en feu. Pour deux ennemis redoutables dont le roi vient de se venger, il s'est attiré trois millions de nouveaux ennemis. Au milieu des plus grands dangers, il retombe dans la langueur. Chacun le condamne parce que personne ne le craint. Orléans est devenu un nouveau boulevart de la ligue après l'avoir été autrefois du protestantisme. Henri III n'a pu conserver de puissance que dans les villes de Blois, Tours, Amboise, Saumur et Beaugenci. Tous ses efforts n'ont tendu qu'à intimider les états généraux; il vient enfin de les congédier; mais les vieux ligueurs n'en sont que plus animés à la ven-

geance. Partout on efface les armoiries, on déchire les portraits, on brise les statues d'un roi réprouvé par la ligue et que Rome s'apprête à couvrir de ses anathèmes. La Sorbonne (réduite il est vrai à un petit nombre de docteurs) a décidé que les Français étaient déliés de leur serment de fidélité envers l'assassin d'un cardinal. Les jésuites retranchent de la communion des fidèles quiconque obéit aux ordres du roi.

Alliance de Henri III avec le roi de Navarre. 1589.

C'est alors que pour la première fois les pensées de Henri III se tournent vers le roi de Navarre. Rosni et Duplessis Mornai se sont tour à tour présentés devant lui pour le décider à confier sa vengeance et son salut au chef des hérétiques. Mais tout menacé qu'il est d'une ruine totale, il craint encore un secours dont il a eu horreur pendant treize ans. Le roi de Navarre se met en marche pour montrer de près au roi de France la seule armée qui puisse encore le rétablir sur le trône. Enfin le traité d'alliance est conclu entre les envoyés des deux monarques. Henri III, prêt à signer, se lève avec précipitation, prend la main de Duplessis Mornai, cherche à lire dans ses yeux. « Me répondez-vous, lui dit» il, de la fidélité de votre maître? —Sire,

» lui répondit Mornai avec la tranquillité
» d'un homme de bien, je vous assure que
» votre majesté n'aura point un serviteur
» plus dévoué ».

Henri III, des cinq villes qui lui restent, en cède une au roi de Navarre, c'est la place de Saumur. Le commandement en est confié à Duplessis Mornai. On est convenu d'une conférence entre les deux monarques : c'est au château de Plessis-les-Tours que Henri III attend son nouvel allié; mais, à mesure que ce dernier accélère sa marche, les rumeurs augmentent dans son camp. « Où courons-nous »? lui disent les vieux gentilshommes, qui se souviennent de toutes les perfidies des fils de Catherine de Médicis ; « sire, vous allez donc vous livrer
» à ce prince qui ensanglanta si cruellement
» vos noces? Est-ce un puissant intérêt qui
» vous en fait la loi? Un tiers du royaume
» est soumis à vos armes, et le roi de France
» est réduit à cinq ou six villes. Vos enne-
» mis eux-mêmes vous honorent; il est mé-
» prisé de ses propres serviteurs. Il n'a près
» de lui que des courtisans amollis ; vous
» avez auprès de vous les vainqueurs de
» Coutras. Les Châtillon, les la Trémouille,
» vivront-ils sans défiance et sans dégoût

» auprès des Lavalette et de tout ce qui
» reste de *mignons?* Ne craignez-vous point
» de voir se corrompre une armée que vous
» avez formée à une discipline si austère?
» Vous allez vaincre pour le compte de
» votre ennemi. Dès que vos armes l'auront
» rendu plus puissant, il ne songera plus
» qu'à vous livrer soit au pape, soit à la
» ligue, soit au roi d'Espagne. Il vous hait,
» puisqu'il vous combat depuis tant d'an-
» nées; du caractère dont il est, il vous
» haïra plus encore quand il vous devra
» tout. Quand même vous n'auriez pas à
» craindre son ingratitude, il peut vous
» perdre par superstition. Une excommu-
» nication le fait trembler. Au premier
» monitoire du pape, il s'effraiera de vivre
» avec son libérateur. Ah! sire, ne nous
» forcez pas de communiquer avec les bour-
» reaux de nos pères, de nos frères, de nos
» fils. Les vices d'une telle cour sont con-
» tagieux. Nous ne les craignons pas pour
» nous, mais pour les jeunes gens qui nous
» suivent. Laissez-nous notre pauvreté,
» notre rudesse, et restons toujours tels que
» nous étions à Cahors, à Sainte-Foix, à
» Fontenai, à Coutras ».

Bourbon fut un moment ébranlé par ces

discours ; mais il sentait mieux qu'aucun de ses amis tout l'ascendant que pouvait prendre son âme forte sur l'âme faible de Henri III. D'ailleurs il ne croyait pas devoir écouter une prudence trop sévère, quand la pitié parlait à son cœur. « Occupons-nous d'abord, disait-» il, des moyens de sauver le roi, et nous » songerons ensuite à nous défendre de sa » faiblesse ou de son ingratitude. Restons » bons protestans ; mais soyons bons Fran-» çais. Ne laissons pas respirer les rebelles. » Tout ce qu'ils prennent de force contre » le roi de France, ils l'emploieront bien-» tôt contre le roi de Navarre. Je dois » prendre confiance dans un traité qui a été » négocié entre Duplessis Mornai et le ma-» réchal d'Aumont. Les nouveaux compa-» gnons que je vous donne ne sont pas tous » indignes de votre estime. Voici d'Aumont » et Crillon qui s'avancent vers nous : allons, » plus de défiance, plus de murmures ».

Ce fut ainsi que le roi de Navarre entra dans ce sombre château de Plessis-les-Tours, que la tyrannie de Louis XI avait rendu si célèbre. Une foule immense de curieux couvrait les toits du château. Les gardes des deux rois s'avançaient avec un air de précaution ; mais le roi de Navarre changea

bientôt l'aspect de cette entrevue en tombant aux genoux du roi de France. Celui-ci le releva d'un air plein de tendresse. *Vive le roi de France! vive le roi de Navarre! vivent les deux rois!* Ces cris retentissent de toutes parts. Les seigneurs catholiques et protestans s'embrassent à l'exemple de leurs maîtres. Toute la journée se passe en fêtes, en protestations cordiales. Le soir, le roi de Navarre écrivit ces mots à Duplessis Mornai : *Enfin la glace a été rompue, non sans beaucoup d'avertissemens que si j'y allais j'étais mort. J'ai passé l'eau en me recommandant à Dieu.* Mornai lui répondit : *Sire, vous avez fait ce que vous deviez, et ce qu'aucun de nous ne devait vous conseiller.* Le lendemain matin Henri de Bourbon imagina un moyen de dissiper ce qu'il pouvait rester de défiance dans l'âme faible et l'esprit soupçonneux de son allié. Il vient le trouver dans son château, accompagné d'un seul page : sa physionomie n'avait jamais été plus ouverte. Le roi fut touché jusqu'aux larmes d'une démarche si franche : l'entretien fut intime. Valois déplora l'ingratitude de ses sujets tantôt avec l'expression de la fureur, tantôt avec celle de l'abattement. Bourbon le ranima en lui

présentant les heureuses conséquences de leur union; et jouant sur le nom de Charles de Mayenne: « Consolez-vous, monseigneur, » dit-il au roi, deux *Henri* valent mieux » qu'un *Carolus* ». (C'étaient des pièces d'or du temps). Deux jours après les deux rois se séparèrent. Henri III se rendit à Tours; Bourbon alla chercher son armée campée aux environs de Chinon, pour l'amener au roi. Leur projet était de marcher sur Paris; mais le duc de Mayenne voulut les prévenir; et, pour la première fois de sa vie, il tenta une entreprise audacieuse.

Succès des deux rois.

Quelques traîtres cachés dans l'armée de Henri III avaient averti le duc de Mayenne de la position critique où se trouvait le monarque, tandis qu'il attendait à Tours l'armée de son nouvel allié le roi de Navarre. Ces traîtres avaient pris, avec le chef de la Ligue, l'engagement de conduire le roi à une promenade dans laquelle il serait facile de le surprendre. Sur la foi de cette promesse, Mayenne fait faire à son armée une traite de douze lieues dans une demi-journée. Le roi qui, sans défiance, s'était engagé dans le chemin creux où l'on devait le livrer à Mayenne, fut averti, par un meunier, de l'approche de l'ennemi. Il tourna bride sur-

le-champ et gagna le faubourg Saint-Symphorien. Il range en bataille les quatre régimens qui lui restent, parmi lesquels sont les gardes Françaises et les gardes Suisses. Mayenne est obligé d'accorder du repos à sa troupe. Le lendemain, il attaque le faubourg. Crillon s'y défend depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Le poste n'est abandonné que lorsque Crillon a reçu deux blessures dangereuses; mais il retrouve encore assez de force pour fermer la porte aux ennemis. Sept pièces de canon, rangées sur le coteau qui domine la ville, en battent les mauvaises murailles; la porte est enfoncée. Henri III se défend dans l'intérieur de la ville avec une bravoure et une présence d'esprit qui rappellent les exploits de sa jeunesse; mais, accablé par le nombre, il allait périr ou tomber au pouvoir de la ligue, quand l'avant-garde du roi de Navarre se présenta : elle était sous les ordres du comte de Chatillon, fils aîné de l'amiral de Coligni. Le lieutenant du roi de Navarre voulut rivaliser de grandeur d'âme avec son maître. En vain le détournait-on de sauver dans Henri III l'un des meutriers de son père : « La voix de l'honneur, reprit-il, me parle » plus haut que celle de la vengeance ».

Il attaqua par le flanc l'armée de Mayenne. Avant la chute du jour, Bourbon accourut avec toute son infanterie; Mayenne ne songea plus qu'à la retraite (1).

Les amis du roi de Navarre font partout

(1) Henri III fut si reconnaissant du service que lui avait rendu à Tours son nouvel allié, qu'il prit l'écharpe blanche, couleur du roi de Navarre. On peut voir dans les Mémoires de la ligue et dans ceux de Duplessis Mornai, combien Henri de Bourbon mit d'habileté à se prévaloir de son alliance avec le roi. Peu de choses me paraissent plus touchantes et plus judicieuses que le début de sa lettre aux magistrats de la ville d'Orléans : « Mes » amis, si j'étais Espagnol ou Lorrain, je ne vous » parlerais pas comme je vais faire; je me plairais de » me voir à vos portes, près de vous bloquer ou de » vous assiéger; je m'imaginerais déjà votre pillage : mais » je suis Français, je suis de vos princes, j'ai intérêt à » votre conservation. Pour cela, je vous exhorte à vous » tenir en repos, à devenir les maîtres en vos maisons, à » rendre doucement l'obéissance et les devoirs que vous » devez à votre roi; et comme votre exemple a servi à » faire beaucoup de fous, faites aussi que votre imitation » fasse beaucoup de sages. Je ne puis penser qui » vous persuade que la condition d'esclaves des Espagnols » soit meilleure que la liberté des Français; que les » croix de Lorraine et de Bourgogne gouvernent mieux » un état que les anciennes et si heureuses fleurs de » lis ».

Ne semble-t-il pas que la voix de Henri IV s'adresse encore aux Français du 19e. siècle, aux Français de 1815?

des prodiges : un concert admirable règne dans toutes leurs opérations. Le duc de Montpensier, charmé de recevoir enfin les ordres d'un parent qu'il chérit et qu'il admire, se porte sur la Normandie avec un corps de trois ou quatre mille hommes. Depuis plusieurs années, il s'était formé, dans cette province, un rassemblement de paysans, qui n'avait eu d'abord pour objet que de se mettre à couvert des brigandages des ligueurs ; mais ils devinrent à leur tour et ligueurs et brigands : ils étaient au nombre de seize mille ; on les nommait les Gauthiers, du nom de la Chapelle-Gauthier, premier lieu de leur rassemblement. Le comte de Brissac vint prendre, au nom de la ligue, le commandement de cette troupe indisciplinée ; le duc de Montpensier le battit complètement dans une seule rencontre, et tous ces paysans rentrèrent dans le devoir. Chatillon obtenait les mêmes succès dans la Picardie. Il défit, dans le combat le plus opiniâtre, le seigneur de Saveuse, ligueur d'une rare intrépidité : celui-ci, couvert de blessures, demeura prisonnier. Bourbon, instruit de son sort, vint le voir et lui offrit la liberté pour prix de sa bravoure ; mais ce guerrier féroce, irrité de trouver tant de générosité

dans un hérétique, déchira ses bandages et mourut en détestant son vainqueur.

Victoire de Lanoue, à Senlis.

Montmorenci-Bouteville avait surpris, au nom du roi, la ville de Senlis; le duc d'Aumale sortit de Paris avec dix mille hommes, pour reprendre cette ville. Bouteville, après quelques jours de résistance, allait succomber, lorsqu'il envoya demander du secours au duc de Longueville, qui tenait Compiègne avec deux mille cinq cents hommes. Ce jeune prince, issu du sang de Dunois, se couvrit de gloire par un trait de modestie. Lanoue était sous ses ordres: « A » Dieu ne plaise, dit le duc de Longue- » ville, que je rende inutile à la cause des » deux rois l'expérience d'un si parfait che- » valier! C'est à lui de commander, à moi » d'obéir ». Les applaudissemens de toute l'armée ratifièrent le choix d'un tel général, et il ne fut plus possible à Lanoue de céder lui-même à sa modestie. Il allait partir pour Senlis, mais point de munitions, point d'argent. Il s'adresse à des hommes de finance, qui toujours suivaient l'armée et lui vendaient cher leurs secours. Il leur demande une faible avance: on la lui refuse. « Eh bien, s'écria-t-il, garde son argent » quiconque l'estime plus que son honneur!

» Tant que Lanoue aura une goutte de sang » et un arpent de terre, il les sacrifiera » pour la défense du pays où Dieu l'a fait » naître. Il ne me reste plus qu'une terre, » celle du Plessis-les-Tours; elle vaut » soixante mille écus, donnez-m'en trente » mille et partons ». Les financiers acceptent le marché; on obtient des munitions, on part. Lanoue, avec deux mille cinq cents hommes, attaque, près de Senlis, le duc d'Aumale qui en commande dix mille; et secondé par la valeur héroïque de Longueville, de Givri, de Gouffier, d'Humières et d'Estourmel, il enlève aux ennemis leur artillerie, consistant en dix pièces de canon, tous leurs étendards, leurs drapeaux et leurs bagages; tue ou prend cinq mille hommes, et ne perd pas plus de trente soldats; deux illustres ligueurs, Chamois et Meneville, furent tués dans ce combat (1).

(1) La défaite du duc d'Aumale près de Senlis, donna lieu aux couplets suivans.

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir :
Les pieds sauvent la personne;
Il n'est que de bien courir.
Ce vaillant prince d'Aumale,
Pour avoir fort bien couru,

Senlis est délivrée. On chercha Lanoue après cette victoire éclatante; il s'était retiré dans une maison particulière : ce ne

Quoiqu'il ait perdu sa malle,
N'a pas la mort encouru.
Ceux qui étaient à sa suite
Ne s'y endormirent point,
Sauvant par heureuse fuite
Le moule de leur pourpoint.
Quand ouverte est la barrière,
De peur de blâme encourir,
Ne demeurez point derrière :
Il n'est que de bien courir.
Courir vaut un diadème;
Les coureurs sont gens de bien.
Trémont et Balagni même,
Et Congy, le savent bien.
Bien courir n'est pas un vice;
On court pour gagner le prix :
C'est un honnête exercice :
Bon coureur n'est jamais pris,
Qui court bien est homme habile,
Et a Dieu pour son confort :
Mais Chamois et Meneville
Ne coururent assez fort.
Souvent celui qui demeure,
Est cause de son méchef :
Celui qui fuit de bonne heure,
Peut combattre derechef.
Il vaut mieux des pieds combattre
En fendant l'air et le vent,

fut que le lendemain qu'on put découvrir sa retraite. L'élite de la noblesse, qui avait vaincu sous lui, vint l'y chercher, et le trouva prenant un repas frugal sur un banc de pierre. On lui demanda ses ordres. « Mes » ordres? répondit Lanoue en se levant; » allons trouver M. de Longueville, qui » nous donnera des ordres à vous et à » moi (1) ». Que peut envier la France à l'antiquité, puisqu'elle a possédé un Lanoue, un Bayard, un Duguesclin, un Henri IV?

Un seul revers se mêla à des succès si glorieux, et ce fut le comte de Soissons qui l'éprouva. Nous avons perdu de vue ce prince, depuis la bataille de Coutras, où sa valeur impétueuse seconda si bien celle de son frère le prince de Condé, et celle du roi de Navarre : c'était un caractère inquiet et tracassier; il abandonna les drapeaux de Henri de Bourbon, pour

Que se faire occire ou battre
Pour n'avoir pris le devant.
Qui a de l'honneur envie,
Ne doit pourtant en mourir :
Où il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

(1) *Mathieu.* — *De Thou.* — *Vie de Lanoue*, par *Lamiraut.*

revenir sous ceux de Henri de Valois; il ne persévéra que dans son inimitié contre les Guises. Les Guises engagèrent la cour de Rome à lui demander une sévère pénitence pour avoir suivi les étendards des hérétiques : les détails de cette affaire occupent beaucoup les historiens du temps, mais me paraissent peu dignes de l'histoire. Le comte de Soissons fut surpris dans la nuit à Château-Giron, avec toute son escorte, et, après s'être vaillamment défendu, il fut obligé de se rendre pour échapper aux flammes dont il était entouré (1).

Les deux rois marchant sur Paris.

Les deux rois n'en poursuivirent pas moins leur marche vers Paris : Bourbon avait pris toutes les villes devant lesquelles il s'était présenté. Pendant ce temps il se formait à Tours, un parlement composé de magistrats qui avaient échappé à la tyrannie des seize : une compagnie si respectable valait une armée nouvelle.

Mais de si rapides succès n'empêchaient pas Henri de Valois d'être frappé de tristesse et de terreur ; il venait de recevoir un monitoire de la cour de Rome, dans

(1) Le comte de Soissons sortit peu après de sa prison en se cachant dans un panier dans lequel on lui apportait à manger.

lequel le pape le déclarait excommunié, si, dans le terme de soixante jours, il ne faisait pénitence du meurtre du cardinal de Guise, et ne rendait la liberté au cardinal de Bourbon. Il resta deux jours sans manger, et croyait se voir bientôt aussi abandonné que le fut le roi Robert après son excommunication. Les terreurs religieuses du roi de France étaient le plus grand péril qu'eût à craindre le roi de Navarre. « Mon frère, lui dit Bourbon, les » foudres de Rome n'atteignent pas les rois » victorieux; je connais un asile où je » saurai bien vous en défendre : c'est Paris. » Demain, je vous montrerai de Saint-Cloud » cette ville ingrate, et nous pourrons » l'écraser de foudres plus véritables que » celles de la cour de Rome ». Ces paroles, et surtout l'espoir de la vengeance, ranimèrent le plus mobile de tous les rois et de tous les hommes. Dès qu'il aperçut Paris des hauteurs de Saint-Cloud, la fureur éclata dans ses yeux; il rappela tous les opprobres qu'il y avait soufferts, et versa des larmes de douleur et de rage. Un corps de quinze mille Suisses, conduit par Harlai de Sancy, venait de rejoindre les deux rois. Ce guerrier, digne frère d'un grand magis-

trat, et d'abord magistrat lui-même; est à jamais illustré par la manière dont il amena ce secours important. Il avait annoncé au roi qu'il saurait bien, sans argent, lui procurer toute une armée de Suisses : une telle promesse de la part d'un maître des requêtes parut à la cour, ou d'un fanfaron ou d'un fou. Sancy partit pour Berne, emportant avec lui des pierreries dont l'acquisition avait dû coûter des sommes immenses, à lui ou à ses pères. On y remarquait entre autres ce beau diamant de la couronne, qui porte aujourd'hui son nom. Il engage ces pierreries, et lève un premier corps de troupes; mais ce n'est point assez : il réussit encore mieux par ses négociations. Il persuade aux cantons d'armer contre le duc de Savoie, qui menaçait leurs frontières. On l'élit général; il obtient de rapides succès; et, pour récompense, on lui permet d'amener au secours du roi de France l'armée qui a battu le duc de Savoie.

Ce renfort de quinze mille Suisses élevait l'armée des deux rois à quarante mille hommes : mais voyons ce qui se passait dans la ville que menaçait une si puissante armée.

Situation de cette ville.

Le délire est au comble : il y a tant d'insensés dans cette ville qu'on ne peut plus

les distinguer des scélérats qui excitent leur démence. Tous les péchés sont lavés dès qu'on maudit son roi. On peut même profaner les choses saintes dès qu'on s'annonce comme le vengeur du ciel. Les seize tiennent les maisons opulentes de Paris dans un pillage continuel. Les plus pauvres artisans viennent souvent verser leur salaire du jour dans le trésor de la sainte union. Six mois se sont passés depuis la mort des deux Guise : on les pleure comme au premier jour. Les églises restent toujours tendues de noir. Les processions, qui se renouvellent au moins quatre fois la semaine, offrent toujours les mêmes extravagances, les mêmes obscénités, les mêmes fureurs. Les princes lorrains y marchent pêle-mêle avec les moines. La chaire et le confessionnal sont devenus l'école des régicides. *Vous réciterai-je aujourd'hui l'évangile du jour?* disait le prédicateur Lincestre. *Non, chacun le connaît; mais ce qu'on ne connaît pas si bien, ce sont les déportemens monstrueux de Henri de Valois, de ce nouvel Hérode. Ce sera aujourd'hui l'objet de mon sermon.* Et il commença une diatribe dont rien ne peut égaler l'atroce absurdité. *J'entends encore mettre en question*, disait une autre fois le même

prédicateur, *s'il est permis de tuer Henri de Valois : pour moi, je déclare que je serais prêt à le tuer à tous les momens, excepté lorsque je consacre le corps du Seigneur.* Les curés Aubri, Boucher, l'évêque de Senlis, ne disaient plus un mot qui n'appelât les poignards contre deux rois (1).

(1) Le *Journal de l'Étoile* et la *Satire Ménippée* offrent une foule de détails sur les séditieuses extravagances de ces prédicateurs. Ce Lincestre dont nous venons de parler était Écossais, ainsi que son confrère Hamilton. Tous deux s'étaient mis en possession de leurs cures en dénonçant et en réduisant à la fuite les curés leurs prédécesseurs. On croit qu'ils n'avaient jamais reçu de provisions. Lincestre, pour prouver que Henri III était idolâtre et rendait hommage au diable, montra un jour des chandeliers d'argent qu'il avait autrefois donnés aux capucins, et sur lesquels étaient gravés des satyres. Ce même prédicateur, malgré ses violences contre le roi et contre *les politiques*, n'était pas un persécuteur ardent des calvinistes. Le peuple, ayant un jour arrêté deux femmes protestantes, voulait les mettre en pièces. Lincestre demanda qu'elles lui fussent confiées, et les fit évader pendant la nuit. Les gens de guerre attachés à la ligue faisaient de continuelles profanations des choses saintes. Ils donnèrent un jour le baptême à des chiens, à des cochons. Comme un curé leur reprochait ce sacrilége, « Ce baptême, dirent-ils, représente celui qu'a reçu Henri de Valois ». On ne peut imaginer jusqu'où le chevalier d'Aumale, l'homme le plus atroce de la ligue,

Une femme surpassait encore les fureurs de ces prêtres sacriléges ; et cette femme était la fille du magnanime François de Guise. La duchesse de Montpensier succédait à la scélératesse de Catherine de Médicis. Mariée dans sa première jeunesse au duc de Montpensier, elle s'était chagrinée de voir se ralentir les penchans sanguinaires de son époux, et, comme une furie, elle avait troublé ses derniers jours en lui reprochant de ne plus ressembler à lui-même. Ses mœurs étaient celles de toutes les femmes de cette cour. Elle avait désiré captiver Henri III ; mais ce monarque n'avait répondu à toutes ses séductions qu'en faisant de piquantes railleries sur ses charmes. Elle portait depuis long-temps cet outrage dans son cœur. Plusieurs mois avant les barricades, elle montrait une paire de ciseaux, qui serviraient, disait-elle, à don- La duchesse de Montpensier.

portait l'impiété de ses actions et de ses paroles. Il prenait rarement possession d'une église sans y voler des vases sacrés. Un jour, en visitant un couvent de religieuses, il leur assura par serment que depuis trois ans il ne s'était confessé et n'avait reçu son Créateur, et ne le recevrait qu'il n'eût exécuté un dessein qu'il avait en tête. Ce dessein était de faire une Saint-Barthélemi de tous les *politiques*.

ner la tonsure de moine à Henri de Valois. L'assassinat de ses deux frères ne laissa plus de frein à sa vengeance. C'était elle qui parlait par l'organe des prédicateurs régicides.

Jacques Clément.

Quand on connut à Paris les succès des deux rois, et leur marche rapide vers cette capitale, la terreur vint d'abord glacer le fanatisme. On désertait en foule de l'armée du duc de Mayenne. De vingt-cinq mille soldats, il ne lui en restait plus que sept mille. Le duc d'Aumale, battu près de Senlis, avait perdu son arrogance. Le peuple, long-temps étourdi par des nouvelles de victoires supposées, se défiait enfin de chefs inhabiles et présomptueux. Les processions étaient mornes et peu nombreuses. Les prêtres ne prononçaient plus qu'en tremblant leurs anathèmes accoutumés. La duchesse de Montpensier seule montrait la même audace. Voici sur quoi reposait sa confiance. Elle avait entendu parler d'un jeune dominicain, nommé Jacques Clément, qui se disait appelé par le ciel à frapper le tyran. Il ne paraissait dans les processions qu'armé d'un poignard. Ses confrères, étourdis de promesses qu'on ne lui supposait pas le courage de réaliser, l'appelaient par dé-

rision le *capitaine Clément*. Un tel homme ne parut point à dédaigner à la duchesse de Montpensier; elle le fit venir souvent dans son hôtel; elle s'aperçut avec joie que ce jeune fanatique était très-sensible à l'attrait des voluptés. Peut-être même le désordre de son esprit naissait-il du contraste de sa ferveur religieuse et des désirs dont il était obsédé. Une femme qui conservait encore de la beauté, après avoir perdu l'éclat de la jeunesse; une princesse, fille et sœur des deux héros les plus chers à Paris, charma les sens du jeune moine et l'enivra d'orgueil. Il lui raconta que pendant trois nuits consécutives son bon ange lui avait apparu tenant un glaive nu à la main, et qu'à chacune de ces apparitions il lui avait répété ces mots : *Frère Jacques, je suis messager du Dieu tout-puissant qui te viens assurer que par toi le tyran de France doit être mis à mort. Pense donc à toi et te prépare, comme la couronne de martyr t'est aussi préparée*. Il ajouta que, dès la première vision, il était venu trouver son confesseur, et que celui-ci l'avait conjuré de céder à cette inspiration divine; que fermement résolu d'accomplir l'ordre du ciel, il n'avait été arrêté dans son dessein que parce qu'il

avait cru entendre son bon ange lui dire : *Attends, pour frapper le tyran, que le tyran vienne à toi.* « Eh bien ! s'écria la duchesse de Montpensier, ce moment indiqué par l'ange du Seigneur est arrivé : le ciel vient offrir le tyran à vos coups. » Homme élu du Seigneur, prenez pitié » de Paris et de la France, sauvez-nous des » hérétiques et des idolâtres. Je vous implore au nom de deux frères martyrs ; » vous partagerez leur couronne. Mais pourquoi le ciel appellerait-il sitôt à lui l'homme qu'il a réservé pour notre salut ? Non, » je m'en flatte, votre mort n'est pas certaine. Sans doute, il vous sera difficile de » fuir après avoir égorgé le tyran ; mais il » y a un moyen de vous soustraire à d'horribles supplices. Tous ces politiques, tous » ces amis d'un roi parjure, que la ligue a » fait arrêter depuis six mois, serviront d'otages pour votre sûreté. Mon frère peut en » faire arrêter deux cents autres et parmi » les hommes les plus illustres. Leurs têtes » tomberaient en même temps que la vôtre. » Que de récompenses, que d'honneurs si » l'Église conserve son héros ! Après un si » grand exploit, doutez-vous que Rome » ne vous accorde le chapeau de cardinal ?

» Heureux l'état qui sera régi par vos con-
» seils ! La France ne mettra plus son es-
» poir qu'en vous. Votre nom sera placé à
» côté de la sainte héroïne qui vint apporter
» dans Béthulie assiégée la tête d'Holopher-
» ne. Que si vous succombez, les palmes du
» ciel vous attendent ; la terre vous bénira.
» Vous n'êtes déjà plus à mes yeux un hom-
» me ordinaire ».

L'opinion de plusieurs historiens est que la duchesse de Montpensier ne borna point ses séductions à des paroles de ce genre, et qu'elle se hâta d'accorder à un jeune fanatique une infâme récompense d'un exécrable dessein. Cette supposition manque de vraisemblance : cette princesse régicide avait plus d'intérêt à exciter qu'à satisfaire les désirs d'un moine vicieux. Jacques Clément trompa, on ne sait par quel moyen, le premier président, Achille de Harlai, qui était toujours arrêté, et le comte de Brienne, l'un des chefs du parti nommé politique, et il obtint d'eux des lettres pour le roi. Les deux cents otages que la duchesse de Montpensier lui avait promis furent arrêtés. Le 30 juillet, il se confesse, communie et part pour Saint-Cloud. Arrivé à l'avenue du château, on l'arrête, on l'interroge ;

il se dit chargé d'une mission importante et secrète pour le roi. On le remet au lendemain ; il entre dans une auberge, il y soupe et dort d'un profond sommeil (1).

Jacques Clément poignarde Henri III. 1589.

Le 1er. août, Henri III, à son lever, est averti qu'un jeune dominicain demande à lui parler pour des affaires importantes et secrètes ; Henri se montre disposé à l'écouter ; quelques-uns de ses courtisans lui représentent qu'il se rend trop accessible dans des circonstances aussi critiques. « Eh ! que » ne diraient pas les prédicateurs de Paris, » répondit le monarque, si l'on me voyait » traiter les religieux sans considération » ! Il le fait entrer. Jacques Clément demande à lui parler sans témoin. Le roi reste seul avec lui ; le moine tombe à ses genoux, lui remet la lettre du premier président, et lui enfonce son couteau dans le bas ventre. Le roi tombe en criant : *Ah ! le méchant moine ! il m'a tué !* Jacques Clément restait immobile les mains levées vers le ciel ; Henri III arrache le couteau de la plaie, en

(1) Mathieu raconte que Jacques Clément, en se mettant à souper, tira son couteau très-vivement. Quelqu'un s'avisa de dire : « Ce moine aurait plutôt oublié son bré- » viaire que son couteau ». Clément répondit sans altération : « Voici mon bréviaire, et voici mon couteau ».

donne deux coups à l'assassin, l'un au front, l'autre à la joue ; les gardes accourent, et ils ont l'imprudence de tuer le régicide. Dans le premier moment, la blessure du roi ne fut pas jugée fort dangereuse, mais le couteau était empoisonné ; dès la soirée on désespéra de sa vie.

Instruit de cette catastrophe, le roi de Navarre se rendit du château de Meudon à Saint-Cloud. Le roi respirait encore, il lui parla avec beaucoup de tendresse, et le déclara son héritier, mais en lui prédisant qu'il ne serait jamais maître du royaume, s'il ne se réconciliait avec l'Église ; tous les assistans mirent le genou en terre, et jurèrent foi et hommage au roi de Navarre. Henri III voulut être seul pour ne plus remplir que des devoirs religieux ; il expira dans la matinée du 2 août 1589.

Cependant, la duchesse de Montpensier attendait, avec un trouble affreux, le résultat du coup qu'elle avait commandé. Le délai d'un jour la livrait à la plus sombre inquiétude ; elle croyait voir le moine arrêté, après avoir manqué son entreprise. Elle croyait l'entendre déclarer dans les tortures, par quel art elle avait pu l'entraîner à ce crime ; son imagination lui montrait

les deux rois profitant de ce complot avorté, pour animer leurs soldats à la destruction de Paris. Que deviendrait-elle, si elle tombait dans les mains du vainqueur? La grandeur de son rang ne la mettrait point à couvert du supplice des régicides. Elle se tient constamment dans son coche, auprès de la porte qui mène à Saint-Cloud. Enfin, le courrier qu'elle attend s'offre à ses yeux avec des signes de joie qui l'enivrent d'un plaisir atroce; elle s'informe de tous les détails, elle se les fait répéter; elle embrasse vingt fois ce courrier. *Ah! mon ami, s'écrie-t-elle, est-il bien vrai? le tyran, le monstre est-il mort? Dieu! que vous me faites aise! Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait su avant de mourir que c'est moi qui ai dirigé le coup.* La voilà qui vole dans les places publiques et dans les rues les plus fréquentées, en criant de toutes ses forces: *Citoyens, bonne nouvelle! le tyran est mort!* Elle entre à l'église des Cordeliers; elle somme ces religieux d'entonner le cantique de délivrance de Béthulie; tout le peuple de s'écrier: *Gloire au bienheureux enfant de saint Dominique, au saint martyr de Jésus-Christ!* On allume des feux de joie; chaque bourgeois, en signe d'allégresse, veut sou-

per devant sa porte; le pauvre est invité à ces tables, où l'on prodigue les mets et les vins; on danse, on chante des cantiques; chacun veut posséder un portrait de l'assassin, on vient en pompe placer sa statue en marbre au sanctuaire de l'église cathédrale; et l'on écrit au bas ces mots : *Saint Jacques Clément, priez pour nous.* Les princes de Lorraine quittent l'écharpe noire qu'ils portaient depuis la mort des deux Guises, et prennent l'écharpe verte; tout Paris se rend au-devant de la mère de Jacques Clément, pauvre paysanne, que la duchesse de Montpensier a fait venir du village de Sorbonne, près de la ville de Sens; les prêtres la saluent de ce verset : *Béni soit le ventre qui t'a porté, bénies soient les mamelles qui t'ont allaité!* La princesse veut la loger dans son hôtel, et la fait asseoir à sa table; on la renvoie comblée de présens.

Sixte-Quint semble approuver l'assassinat de Henri III.

Rome consacra tout ce délire d'un peuple atroce. Sixte-Quint, aussitôt qu'il eut appris la mort de Henri III, convoqua le consistoire, et dans un discours que lui inspirait non sa conscience, mais la plus fausse politique, il éleva Jacques Clément au-dessus de Judith et d'Éléazar. Il vit dans la mort

de Henri III l'effet inévitable des foudres de l'Église. Il déclara ce monarque indigne des honneurs de la sépulture, et ordonna le plus magnifique service pour l'assassin.

La religion, l'humanité, la société, furent vengées dans ce même conclave. Le cardinal de Lenoncour, ambassadeur de France, ne put contenir son indignation. « Que viens-» je d'entendre ! s'écria-t-il; quoi ! le chef de » l'Église applaudit à l'assassinat d'un roi ! » Je sors saisi d'horreur ». Sixte-Quint, malgré la violence de son caractère, pardonna ce mouvement hardi, et parut même l'approuver d'un regard. Ce bizarre pontife jouait tour à tour deux rôles différens; celui de chef de l'Église, et celui de souverain. La faiblesse de Henri III l'avait indigné : la grandeur de Henri IV le subjugua.

Henri III était âgé d'environ trente-huit ans; il en avait régné quinze. En lui s'éteignit la race des Valois, qui avait commencé à régner en 1328. Dans un cours de deux siècles et demi, cette branche de la troisième race offre quatre monarques dignes des éloges de l'histoire : Charles-le-Sage, Charles VII, Louis XII et François Ier. Le règne de Louis XI, malgré d'assez importans succès, eut un caractère d'habileté

et de fermeté qui fait frémir. Celui de Charles VIII, après les orages de sa minorité, offre de l'éclat et de la douceur. Philippe VI et Jean Ier. se font absoudre des fautes et des malheurs de leur règne par un caractère plein de loyauté. Les règnes de Charles VI, de François II, de Charles IX et de Henri III ne sont qu'un tissu de calamités et de crimes; mais l'historien gémit de la démence de Charles VI, de la jeunesse de François II, sans pouvoir leur faire de reproche. Il est obligé de couvrir d'horreur le nom de Charles IX et de mépris le nom de Henri III. Le publiciste doit porter ses études sur deux règnes qui furent dans une constante opposition l'un avec l'autre, je veux parler de ceux de Louis XI et de Henri II. La vigueur atroce du premier abaissa les grands, et la facilité prodigue du second releva leur orgueil et leur puissance. Que résulta-t-il de ces deux états de choses opposés? C'est que Charles VIII, Louis XII et François Ier., en tempérant la sévérité des institutions de Louis XI, et surtout en montrant deux qualités qui lui manquaient, l'héroïsme et la bonté, donnèrent la plus heureuse direction au peuple français; tandis que la faiblesse de Henri II

créa un abîme où ses trois fils vinrent successivement s'engloutir. Il n'y avait plus qu'un remède possible contre l'ambition des nobles, c'était l'élévation d'un grand roi. Henri IV raffermit la monarchie, en ranimant l'honneur. Avant de régner, il était déjà un législateur pour les Français; car toute sa vie fut un combat contre la cupidité, la vengeance et le fanatisme de ses contemporains. Mais ce qu'il importe de remarquer dans l'histoire de cette époque désastreuse, c'est que le fanatisme ne tire pas de lui-même son impulsion. Il est un effet plutôt qu'une cause, un instrument plutôt qu'un mobile. Le prétexte du zèle de la religion manquait à ce Charles-le-Mauvais, à ce Jean-sans-Peur qui suscitèrent tant de fléaux en France, l'un pendant la captivité du roi Jean, l'autre pendant la démence de Charles VI. Ils surent bien créer pour le peuple un genre de fanatisme atroce dans ses résultats, celui de l'égalité que nous avons trop vu se renouveler de nos jours. Quand la cour est soumise, l'école fait peu de bruit et la place publique n'éprouve que des tumultes passagers. Une vigilance constante opère bien mieux que la terreur cette

soumission de la cour. Le plus dangereux des moyens est celui qu'employèrent successivement Catherine de Médicis, et son élève en politique Henri III; ils créèrent de nouvelles factions entre les grands, et se firent une étude d'envenimer toutes les discordes anciennes; mais on n'écarte aucun danger en multipliant les haines et les vices autour de soi. Toute corruption qui émane du trône en mine les fondemens.

# LIVRE ONZIÈME.

## HENRI IV.

Situation incertaine de Henri IV.

Au lieu de ces hommages empressés que reçoivent nos rois en montant sur le trône; au lieu de ces cris d'amour proférés par un peuple qui veut habituer son souverain à l'aimer; de ces pompes de l'église, où la majesté des rois de la terre s'agrandit par l'hommage qu'ils rendent au roi du ciel; Henri IV ne voyait qu'une cour consternée, muette, indécise, qu'un camp frappé d'horreur, en proie à la discorde; que des prélats qui, à l'approche de leur roi, exprimaient un insolent scandale. Si du château de Saint-Cloud ses regards se portaient sur la capitale, les feux de joie qu'il y voyait allumés, n'étaient pour lui que le plus sinistre témoignage de la haine publique. Cette infâme apothéose d'un régicide avait pour objet d'armer des régicides nouveaux. Henri IV ne pouvait songer sans frémir au jour où il ferait son entrée dans cette ville rebelle; cette entrée qu'il eût voulu signaler par l'amour, pouvait-il autrement la faire qu'au milieu des ruines et des échafauds?

Oh! sans doute, dans ce moment la prière de ce bon roi dut être celle-ci : « Mon Dieu, éclaire mon peuple, et ne me rends pas l'instrument de ta colère envers des sujets égarés ».

Les courtisans ne savaient quel accueil faire à Henri de Bourbon ; la plupart d'entre eux craignaient, en s'attachant à lui, d'être déclarés ennemis de l'Église. Les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit (1) s'offraient à

(1) Entraîné par le récit d'événemens assez compliqués, je n'ai point parlé de la fondation de l'ordre du Saint-Esprit par Henri III. C'est la seule institution de ce monarque qui ait été conservée sous ses successeurs. Il en fit l'ouverture le premier jour de l'an 1579, dans l'église des Augustins. Son dessein était d'attacher à sa personne les seigneurs les plus distingués du royaume, et de leur interdire toute communication soit avec les protestans, soit avec la ligue. Les premiers chevaliers de ce nouvel ordre furent au nombre de vingt-sept. Le roi se proposait de donner à chacun huit cents écus en forme de commanderie sur certains bénéfices de son royaume ; aussi les nomma-t-il chevaliers commandeurs. Toute la force de cette institution portait sur les sermens que l'on prêtait au roi ; mais dans ces temps de discordes et de dissolution, les sermens avaient peu d'effet. Henri III avait d'abord voulu rappeler pour cet ordre des statuts que Louis d'Anjou, roi de Jérusalem, de Naples et de Sicile, avait créés en 1363 pour un ordre du même nom ; mais l'esprit de chevalerie était tellement tombé dans sa

lui avec un regard farouche ; les uns affectaient de ne pas le saluer, les autres murmuraient ces paroles : *Point de roi huguenot ! plutôt mourir de mille morts.* Les seigneurs protestans, indignés de tant d'audace et d'ingratitude, conjuraient le roi de leur laisser le soin d'affermir la couronne sur sa tête. « Que ferez-vous, disaient-ils, » de ces hommes déshonorés, de ces hom- » mes qui, sans religion véritable, vous » persécuteront toujours dans la vôtre, » que le peuple a le droit de haïr pour leurs » rapines, et qui ne peuvent que vous con- » taminer de leurs souillures ? Appuyez- » vous après Dieu sur nos épaules fermes, » et non sur ces roseaux agités par tous les » vents. Choisissez parmi les catholiques » ce que vous trouverez d'hommes de bien, » congédiez le reste ; nous aimerons mieux » les voir au milieu de la ligue que sous

cour, que le roi abandonna bientôt ce projet chimérique, ne s'occupa plus que de régler d'insignifiantes cérémonies, et surtout de donner une grande magnificence à l'habit des nouveaux chevaliers.

L'ordre de Saint-Michel, créé par Louis XI, d'après un vœu de Charles VII, son père, avait eu d'abord l'éclat qu'acquit depuis l'ordre du Saint-Esprit ; mais il avait été tellement prodigué sous les règnes de François II et de Charles IX, qu'on l'appelait *le collier à toutes bêtes.*

» vos tentes ». Ils parlaient ainsi, lorsque d'O, surintendant des finances, vint trouver Henri IV au nom des amis du feu roi, et le somma, dans une harangue insolente, de changer de religion s'il voulait les avoir à leur suite. « Le roi que nous regret-
» tons, répondit Henri IV, n'a rien pu
» sur ma conscience pendant quinze ans de
» guerre ; croyez-vous que je reçoive la loi
» d'une poignée de ses serviteurs ? Espérez-
» vous que je vous sacrifie des amis dont
» j'ai tant de fois éprouvé la constance et la
» valeur ? Retirez-vous, je ne veux point
» d'un hommage conditionnel ; allez à
» Paris, implorer votre pardon auprès des
» meurtriers de votre roi ; j'aurai parmi les
» catholiques ceux qui aiment encore la
» France et l'honneur ». A ces mots, le brave Givri, celui qui, après Lanoue et le duc de Longueville, s'était le plus distingué à la bataille de Senlis, met un genou en terre, et baisant la main du roi : *Ah! sire, lui dit-il, vous êtes le roi des braves, et vous ne serez abandonné que des poltrons.* Plusieurs colonels font au roi les mêmes protestations que Givri. Le duc de Montpensier, les maréchaux de Biron et d'Aumont, Harlai de Sanci qui venait d'amener le secours des

Suisses, jurent, sans condition, fidélité au nouveau monarque (1). Le duc d'Épernon se retire à la tête des seigneurs que Henri III a le plus habitués à l'arrogance ; une désertion assez considérable affaiblit l'armée. Henri IV ne peut plus songer au

(1) Dans l'assemblée des seigneurs catholiques, on avait ouvert l'avis de ne donner au roi d'autre titre que celui de capitaine-général, avant son abjuration. Harlai de Sanci rejeta cette proposition avec beaucoup de chaleur. « Je ne sais, s'écria-t-il, ce que veut dire un pareil titre » dans un état monarchique. Le trône ne peut rester » vacant. Je ne connais qu'un cri : *Le roi est mort,* » *vive le roi!* La belle grâce d'accorder à Henri de » Bourbon le même rang que les rebelles accordent au » duc de Mayenne! Ne nous habituons pas à voir notre » égal dans notre maître. Laissons-lui le temps de revenir » à la foi catholique, mais par conviction et non par » menace ». Cet avis entraîna la plus grande partie de l'assemblée. On convint de demander au roi différentes promesses concernant le maintien de la religion catholique. Le roi les fit sans peine, et déclara qu'il demandait à s'instruire. Voici les noms de ceux qui signèrent l'acte d'obéissance au roi : François de Bourbon-Condé, prince de Conti ; le duc de Montpensier ; les ducs de Longueville, de Luxembourg et de Montbazon ; les maréchaux d'Aumont et de Biron, Joachim d'Inteville, Nicolas et Louis d'Angennes, Joachim de Châteauvieux, Charles de Balzac, Jean d'O, François du Plessis-Richelieu, Charles-François Martel, Renti, Gilbert de la Curée, et quelques autres en petit nombre.

siége de Paris ; et, d'ailleurs, quelle peine c'eût été pour son âme, d'ouvrir son règne par une telle opération! Déjà il s'est assuré de Meulan, d'Aumont et Rosni ont surpris cette ville ; la plupart des villes peu importantes ouvraient leurs portes au roi après une légère résistance, mais aucune des villes principales ne reconnaissait encore ses lois. Des succès partiels ne l'étourdissaient pas sur les dangers de sa position ; mais aussi, nul danger, nulle détresse, n'altéraient sa gaîté : *Je suis*, disait-il, *roi sans royaume*, *mari sans femme, et guerrier sans argent.*

Mayenne marche contre le roi.

L'armée du duc de Mayenne, au contraire, abondait en toutes choses. De toutes les parties de la France, les catholiques forcenés envoyaient des secours à Paris, comme des offrandes au bienheureux Jacques Clément. Le duc de Mayenne, fidèle au plan de son frère, se servit de ce qu'on appelait le parlement de Paris pour faire décerner la couronne, sous le nom de Charles X, au vieux cardinal de Bourbon qui, prisonnier de Henri III, était devenu celui de Henri IV. Le même arrêt conservait au duc de Mayenne le titre de lieutenant-général du royaume. Ce chef de la ligue, pour profiter de l'enthousiasme des Parisiens et de l'ardeur de

Combat d'Arques. 1589.

ses troupes, avait résolu de se porter dans la Normandie, à la rencontre du roi de Navarre qui, posté près de Dieppe, attendait le secours d'une flotte anglaise (1). A une lieue et demie de cette ville, se trouve le village d'Arques, dominé par un château qui alors était une forteresse assez importante. Le roi occupait ce château. Le duc de Mayenne vient, le 23 septembre, s'emparer d'une colline d'où il pouvait foudroyer cette petite forteresse. Son armée s'élevait à trente-deux mille hommes; celle de Henri IV n'était guère que de trois mille. Chacun s'étonne qu'il veuille soutenir un combat si inégal. « J'ai besoin, répond-il, d'une victoire » éclatante pour me faire reconnaître roi de » France ». Il se sent favorisé par sa posi-

(1) Quoique le duc de Mayenne ne fût point d'un naturel présomptueux, il lui arriva une seconde fois d'annoncer qu'il amènerait à Paris le roi de Navarre pieds et poings liés. On a vu qu'il avait déjà fait cette promesse dans la campagne que Bourbon termina si glorieusement par sa retraite sur Sainte-Foix. Tout semblait cette fois justifier la confiance de Mayenne. Son armée était presque décuple de celle de Henri IV. Il le chassait vers le rivage de la mer. La confiance des Parisiens dans les lettres de Mayenne fut telle, que plusieurs dames avaient loué des fenêtres, rue Saint-Denis, pour voir passer le roi de Navarre prisonnier.

tion. Les retranchemens qu'il a fait construire coûteront beaucoup d'hommes aux assaillans. Le canon du château d'Arques le protégera. Mayenne déploie toute son armée : point d'épouvante dans le camp du roi. Henri s'étonne de la mollesse avec laquelle l'armée de la ligue engage l'action. Un escadron de lansquenets s'avance vers les retranchemens. Au peu d'ardeur qui les anime, on ne sait s'ils se présentent en amis ou en ennemis. Ils font signe qu'ils viennent se rendre. Après un peu d'incertitude, on les laisse entrer : mais c'était une trahison. Les lansquenets, forts de leur nombre, se précipitent sur la petite troupe au milieu de laquelle ils ont pénétré. Henri, plein de fureur, court à ses soldats qu'étonnait cette perfidie. Il s'adresse au colonel des Suisses : « Brave homme, lui dit-il, » donnez-moi une pique, je viens combattre » et mourir avec vous ». Un petit escadron de héros seconde les efforts de cette brave infanterie. Les lansquenets sont chassés des retranchemens; la moitié d'entre eux y a perdu la vie. Mayenne avait trop attendu du succès de ce stratagème. La fuite des lansquenets a ralenti les efforts de son armée. Rosni défendait le poste de la Chapelle. Après un long

combat, lui et tous les siens étaient harassés. Henri vient passer dans leurs rangs ; Rosni s'avance vers le monarque : « Sire, amenez-» nous du secours, dit-il, ou tout est perdu. — » Mon ami, répond Henri, je n'ai personne » à vous envoyer ; mais il ne faut pas pour » cela perdre courage ». La présence de Henri IV tient lieu pour les soldats du renfort qu'ils espéraient. Un brouillard épais donnait de l'incertitude à l'attaque de leurs ennemis ; mais, d'un autre côté, il rendait inutile l'artillerie du château d'Arques, que dirigeait le maréchal de Biron. Le brouillard se dissipe. Henri et Rosni se retirent un peu pour attirer de plus près l'armée de la ligue sous les batteries du château. Le feu fut terrible. Les troupes de Mayenne plièrent ; la victoire fut décidée (1). Henri lui-même avait peine à comprendre comment un si petit nombre d'hommes avait pu vaincre cette multitude de combattans. Le soir de cette journée, il écrivit à Crillon ce fameux billet qui peint si bien ces deux guerriers : *Pends-toi, brave Crillon! nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon! je vous aime à tort et à travers*. Sûr du château d'Arques, dé-

(1) *Perefixe. — Mathieu. — Sully. — D'Aubigné.*

fendu par Biron, le roi, malgré sa victoire, se retire sur Dieppe, non sans engager plusieurs escarmouches. Le motif de cette apparente retraite était l'attente de l'arrivée d'un secours de cinq mille Anglais ou Écossais que lui envoyait la reine Élisabeth. A peine est-il entré dans ce port, qu'on signale ses voiles. Le bruit du danger du roi avait fait accourir vers lui les corps qu'il avait laissés en Picardie sous les ordres de Longueville et de Lanoue. La nouvelle de sa victoire a doublé le nombre de ses amis. Mayenne, quoiqu'il conserve encore la supériorité du nombre, n'ose engager un nouveau combat: il se retire; le roi le poursuit de poste en poste, lui coupe la retraite sur Paris, et vient pour la seconde fois se présenter devant cette capitale.

Le roi marche sur Paris.

Les bourgeois, interdits d'un péril imprévu, couraient pêle-mêle; la peur l'emportait sur le fanatisme: que le duc de Mayenne eût tardé deux jours à paraître, le siége de la révolte était soumis. Déjà le faubourg Saint-Germain avait été emporté, et quelques cavaliers, à la tête desquels était Rosni, avaient pénétré jusqu'au Pont-Neuf, en poursuivant une multitude éperdue; mais Henri craignait d'engager une

armée trop peu nombreuse dans les murs de cette vaste cité; d'ailleurs, Mayenne arrivait au secours de Paris. Henri se retira sans avoir pu empêcher le pillage du faubourg Saint-Germain.

Dans ce temps, une armée de trente mille hommes pouvait subitement être réduite à trois mille, même dans le cours de ses victoires; un retard de paye produisait tous les effets d'un licenciement général: les négociations avec les hommes de finance étaient plus importantes encore que les négociations avec les puissances étrangères. Le zèle religieux était une trop vieille passion pour ne pas céder à la cupidité; rien n'était plus stérile qu'une victoire sans pillage; les hommes de l'honneur le plus rigide déclaraient hautement ce que leur avait produit le pillage d'une ville française. On avait acquis une horrible industrie dans l'art de lever des contributions de guerre; si tel pays était ménagé quelque temps, c'est qu'on voulait lui laisser celui d'offrir d'abondantes ressources: on laissait mûrir un beau pillage (1).

(1) Dans tous les mémoires des guerriers de ce temps, et même dans ceux de Sully, on fait, sans aucun scrupule, mention du pillage qui eut lieu dans telle ou telle

Sans doute on s'étonnera de voir Paris, depuis la journée des barricades, pourvoir presque seul à la solde d'une armée qui, souvent, s'élevait à trente mille hommes. C'était l'or de l'Espagne qui lui tenait lieu

Conduite du duc de Mayenne.

ville, et de la part qu'on y obtint. Cette part était souvent si considérable, qu'elle devait indemniser les guerriers des dépenses d'une campagne, et même ajouter à leur fortune. Sully rapporte qu'il gagna trois mille écus au pillage du faubourg Saint-Germain : de petites villes telles que Fontenai, dans le Poitou, lui avaient fourni encore une plus grande part dans le butin. La rançon des prisonniers devenait un objet de commerce. Elle s'élevait souvent à dix et à vingt mille écus; mais les plus grands bénéfices étaient pour les spéculateurs avides qui prêtaient de l'argent aux deux partis jusqu'à cinquante ou soixante pour cent. Le banquier Zamet avait amassé, en trois ou quatre ans, une fortune qui s'éleverait aujourd'hui à sept ou huit millions de nos francs; encore avait-il une réputation d'honnête homme. Bussi Leclerc, sans être sorti de Paris, avait dans le même nombre d'années acquis une fortune très-considérable. L'interruption du commerce et l'anéantissement total du crédit empêchaient la circulation du numéraire. On gardait chez soi des sommes considérables qui, le plus souvent, produit du pillage et des concussions, étaient enlevées par le pillage et les concussions d'un autre parti. Il est merveilleux que le plus beau système d'ordre et de bonne foi en finances ait pu s'établir six ans après cette époque désastreuse.

de toute industrie, de tout commerce; dès que l'ambassadeur Mendoze avait reçu quelque somme de la cour de Madrid, l'éloquence des prédicateurs s'animait, les processions brillaient d'un nouveau luxe, Jacques Clément était invoqué avec plus de zèle, les seize se montraient effrénés dans leurs menaces et dans leurs violences; cette faction appartenait toute entière au roi d'Espagne. Soit par ambition, soit par un reste de patriotisme, le duc de Mayenne luttait avec plus de persévérance que d'énergie contre l'influence de cette cour. Ce personnage était trop près des qualités de l'honnête homme pour être le chef impitoyable d'une faction fanatique; la destinée lui imposait un rôle pour lequel la nature ne l'avait point fait; il tolérait le mal et laissait à d'autres le soin de l'opérer. Pour affaiblir la tyrannie des seize, il réunit ces magistrats de désordre au conseil de la Sainte Union; bientôt il affaiblit l'autorité de ce conseil. Il créa des ministres, et s'aida de leur secours pour refuser à Philippe II un titre que les seize étaient tout prêts à lui déférer, celui de protecteur de la couronne de France. Despinac, archevêque de Lyon, nommé garde des sceaux, était l'âme de ce

ministère; il passait pour un homme très-corrompu, très-opiniâtre et très-habile (1).

Philippe dissimula son ressentiment, et parut redoubler de zèle pour secourir Mayenne et la ligue; il parlait de faire avancer quelques milliers de lances espagnoles pour les joindre à l'armée de Paris. Le duc de Mayenne, humilié et affaibli par sa défaite d'Arques, voyait tout son salut dans le secours de cette infanterie renommée; il

(1) Nous avons vu la conduite de l'archevêque de Lyon aux seconds états de Blois. Henri III, après lui avoir fait craindre le sort du cardinal de Guise, se détermina, sur la demande des états-généraux, à le mettre en liberté. Ce prélat se rendit bientôt à Paris, et contribua beaucoup à échauffer la faction de la ligue. Ses mœurs rendaient son zèle pour la religion très-suspect. On prétendait qu'il avait d'abord favorisé l'hérésie. Ce fut une dispute très-vive qu'il eut avec le duc d'Épernon, qui le rangea parmi les ligueurs. Il avait publié un libelle contre ce seigneur. La réplique fut sanglante. D'Épernon l'accusa de mille infamies, et notamment d'un commerce incestueux avec sa sœur. Plusieurs historiens paraissent croire à la vérité de cette imputation; mais, dans un temps de parti, on admet facilement ces reproches d'actes scandaleux, qui ne sauraient être prouvés; la persévérance avec laquelle on les répète ne peut rien confirmer.

Je parlerai plus tard de Villeroi et de Jeannin, qui étaient, avec l'archevêque de Lyon, les principaux conseillers du duc de Mayenne.

vint au-devant d'elle en Picardie. Le roi, pendant ce temps, soumettait des villes, tantôt dans la Normandie, tantôt dans la Touraine, tantôt dans le pays Chartrain; telle était son activité, qu'il n'était aucun des plus vaillans chefs de la ligue qui n'eût reçu de lui quelque sanglant affront. Le comte de Brissac défendait contre lui la ville de Falaise; à la première sommation, ce guerrier fit réponse qu'il avait juré sur le Saint-Sacrement de n'entendre de six mois à aucune capitulation. « Je vous dégage » d'un serment ridicule, répliqua le roi, et » je convertis les mois en journées ». La ville fut emportée avant le sixième jour, et Brissac fut fait prisonnier; mais toujours les villes principales tenaient le roi en échec. Rouen venait de recevoir des renforts qui ne permettaient plus d'en entreprendre le siége; le roi, pour s'en consoler, et surtout pour éviter l'inaction, assiégeait la ville de Dreux, lorsqu'on vient lui apprendre que Mayenne, renforcé par des troupes espagnoles, marchait à la défense de cette ville. Henri délibère un moment, puis il fait venir ses principaux officiers: « Je vais, leur dit- » il, vous faire un grand chagrin; nous » levons le siége: mais je vous promets dans

» deux jours un grand plaisir; nous allons » battre M. de Mayenne et les Espagnols ». On se dispose pour le combat, on marche sur Nonancourt, on campe dans la plaine d'Ivri, sur les bords de l'Eure. Le roi aperçoit l'ordonnance de Mayenne; son plan de bataille est tracé; Biron, auquel il le communique, admire la profonde habileté de ses dispositions: « Je vois bien, lui dit- » il, qu'il me faut, à mon âge, devenir votre » élève ». Cependant l'état de l'atmosphère semblait devoir faire différer la bataille; quoiqu'on ne fût qu'au 13 mars, un orage éclatait; le ciel était sillonné par des météores électriques; on crut dans les deux camps voir en l'air des guerriers qui se combattaient armés de foudres et d'éclairs. Le lendemain, le ciel était calme; Henri était tout rayonnant d'ardeur guerrière et de gaîté; la fière contenance des Espagnols, loin d'intimider ses soldats, irrite leur courage; les protestans sont indignés de voir à la tête de l'armée de Philippe II, le comte d'Egmont, fils du guerrier illustre qui périt par les ordres de ce monarque; il leur tarde de se précipiter sur lui, et de rappeler à ce jeune ambitieux un père dont il trahit la cause et la mémoire. L'armée de la ligue

Bataille d'Ivri. 14 mars 1590.

consistait en treize mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux. Le roi n'avait que huit mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux ; l'une et l'autre armée avait quatre pièces de canon pour toute artillerie. Mayenne voulait éviter le combat ; mais il fut obligé de céder aux désirs et presque aux ordres de son jeune auxiliaire, qui voulait couvrir par de beaux faits militaires la bassesse de son ambition (1). L'armée du roi formait une ligne droite derrière laquelle le maréchal de Biron se tenait en réserve ; l'armée de la ligue offrait à peu près la même disposition ; mais ses ailes s'avançaient pour déborder celles du roi. A dix heures du matin, aucune escarmouche ne s'était encore engagée. Henri, prêt à faire sonner la charge, dit à ses soldats : *Mes compagnons, vous êtes Français, voilà l'ennemi. Nous courons aujourd'hui même fortune ; gardez bien vos rangs ; si la chaleur du combat vous les fait quitter, ralliez-vous à ces trois arbres que vous voyez à ma droite ; si vous perdez*

(1) Lorsque les échevins de Paris vinrent haranguer le comte d'Egmont, ils crurent devoir lui rappeler la gloire de son père : « Ne parlez pas de lui, s'écria ce fils » dénaturé, c'était un rebelle ».

*vos enseignes, guidons ou cornettes, ne perdez pas de vue mon panache; vous le verrez toujours dans le chemin de l'honneur et de la victoire.* Un cri d'amour et d'admiration part de toute l'armée; le roi diffère encore un moment le signal, parce qu'il vient d'apercevoir un guerrier que la veille il a offensé par quelques paroles un peu dures; c'était le colonel Schomberg, commandant des reîtres. La veille il avait été forcé par ses troupes de venir demander le payement de leur solde. *A la veille d'une bataille!* s'était écrié Henri IV; *je n'attendais point une telle demande d'un homme d'honneur.* Le roi vient à lui: *Colonel,* lui dit-il, *nous voici dans l'occasion; il peut se faire que j'y meure, il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave gentilhomme comme vous; je déclare donc que je vous reconnais pour un homme de bien, et incapable de faire une lâcheté. Ah! sire,* répondit Schomberg, qu'il tenait embrassé, *votre majesté m'avait blessé hier; mais, par l'honneur qu'elle me fait aujourd'hui, elle me tue: on n'a pas trop d'une vie à donner à un tel roi.* Les reîtres, que commandait Schomberg, eurent à soutenir le premier choc; mais ils avaient en face leurs compatriotes, qui, bien qu'à

la solde de la ligue, étaient protestans comme eux; ces derniers tirèrent pour la plupart leurs pistolets en l'air. Le comte d'Egmont indigné s'avance avec ses Espagnols et ses Flamands. Le roi part à la tête d'un escadron, dont le premier rang était entièrement composé de gentilshommes, de ducs et de princes, *armés à cru de la tête jusqu'aux pieds, et brûlant de faire en telle occasion un bon service au roi et à leur patrie*. Bientôt on se mesure corps à corps. Le roi tue de sa main l'écuyer du comte d'Egmont; celui-ci est bientôt obligé d'appeler sa réserve. En apercevant ces troupes fraîches, le roi s'écrie: « Plus il se présentera » d'ennemis, plus nous aurons de gloire ». Tout l'effort de la bataille a porté sur le centre. Henri, habitué à tirer un grand parti de son artillerie, s'en sert pour enfoncer la masse qui lui résiste. Le comte d'Egmont est tué; mais un accident vient compromettre la victoire de l'armée royale. Un cornette du roi, qui portait un panache semblable à celui de Henri, avait reçu dans les yeux une blessure qui l'aveuglait; il fut emporté par son cheval hors de la mêlée: on crut avoir reconnu le roi; la douleur produit tous les effets de l'épouvante, les

rangs sont un moment rompus; mais le roi lui-même se présente: « Tournez vos visages, s'écrie-t-il d'une voix forte. Où courez-vous? Allons faire sentir aux Espagnols que je suis plein de vie, que vous êtes toujours pleins d'honneur ». Le combat au centre est repris avec plus d'ardeur; l'aile gauche, qui avait plié avec un peu de désordre, est ramenée par le maréchal d'Aumont. D'Humières arrive avec un secours inespéré de trois cents hommes. Biron a porté habilement sa réserve sur tous les points menacés; son fils se tient toujours au poste le plus près du roi, il est blessé et combat encore. Le prince de Conti, les ducs de Montpensier, de la Trémouille, Duplessis-Mornai, le comte de Saint-Paul, coupent en tous sens l'armée ennemie; l'air ne retentit plus que des cris de, *vive le roi!* et le roi n'y répond que par le cri, *sauvez les Français!* Un seul régiment suisse combat encore pour la ligue; le roi se présente à ces Suisses avec ceux de leurs compatriotes qui suivent ses étendards; les armes leur tombent des mains quand ils entendent le cri de *bon quartier* proféré par le roi; ils entrent non en prisonniers mais en auxiliaires dans les rangs de l'armée royale. Cependant il restait çà et

là des guerriers blessés qui ne connaissaient point encore le destin de la bataille. Rosni était de ce nombre : après une charge malheureuse où il avait été abandonné des siens, couvert de blessures et perdant tout son sang, il restait étendu sans connaissance au pied d'un arbre; un cavalier tout armé, mais blessé lui-même, vient à lui; c'est un ennemi. Rosni a recouvré ses sens, il n'évite les coups de ce cavalier qu'en tournant autour de l'arbre, dont les branches assez basses lui servent de bouclier. Cet ennemi se retire; mais en voici sept autres qui se présentent, l'un d'eux porte la cornette de la compagnie du duc de Mayenne. Quel est l'étonnement de Rosni, lorsqu'il voit quatre de ces cavaliers, bien sains et bien armés, qui viennent se déclarer ses prisonniers! Séparés de leur troupe, ils avaient perdu tout espoir de retraite, et ils regardaient comme un bonheur de pouvoir se confier à un ennemi généreux.

Le roi, victorieux, vint souper au château de Rosni. Comme on lui annonçait l'arrivée du maréchal d'Aumont : *Il est bien juste*, dit le roi, *qu'il s'asseoie au festin, puisqu'il a si bien fait les honneurs de mes noces. Hélas!* disait le roi, *il nous manque un*

*convive; c'est le maître du château lui-même, mon cher baron de Rosni.* Mais l'inquiétude de Henri est calmée par différens rapports; chacun raconte la singulière aventure des quatre cavaliers qui se sont rendus à Rosni blessé et désarmé. La nuit se passe dans les soins que l'on rend aux blessés; le lendemain, comme le roi sortait du château, il voit arriver Rosni porté sur un brancard, avec une espèce de pompe triomphale qu'avait imaginée son écuyer; ses armes toutes martelées étaient le plus bel ornement de cette marche. Henri la considère avec joie, et court s'informer de la blessure de son ami, apprend de sa bouche qu'elle n'a rien de dangereux, saute à son cou, lui décerne le titre de *vrai et franc chevalier*, et le quitte avec ces paroles : *Adieu, mon ami, portez-vous bien, et soyez sûr que vous avez un bon maître.*

Le maréchal de Biron, sans avoir été engagé dans l'action, avait beaucoup contribué à la victoire par ses manœuvres; lorsqu'il se présenta au roi, *Sire*, lui dit-il, *vous avez fait aujourd'hui le devoir du maréchal de Biron, et Biron a fait ce que devait faire le roi.* La victoire d'Ivri égalait par ses résultats celle de Coutras; les canons,

les drapeaux, les bagages de l'armée de la ligue, tout était tombé au pouvoir du vainqueur ; mais ce grand succès avait coûté au roi cinq cents hommes. Le comte de Clermont d'Entragues, capitaine de ses gardes, avait été tué à ses côtés. Mais quelle fut la douleur du roi en apprenant que le comte de Schomberg, auquel il avait fait réparation avant la bataille, n'avait que trop réalisé sa sublime réponse : *Votre majesté me tue par cet excès d'honneur!* Un boulet de canon avait emporté cet étranger si digne d'être Français. Le vicomte de Tavanes, l'un des généraux de la ligue, était au nombre des prisonniers; c'était à lui que ses compagnons reprochaient le plus leur défaite : par l'effet de sa vue basse, il avait fait serrer les rangs de si près à sa troupe, qu'elle pouvait à peine remuer. Le duc de Nemours et le chevalier d'Aumale, malgré leur bouillant courage, avaient été au bout d'une heure emportés par les fuyards.

Le duc de Mayenne, auquel, suivant le témoignage du vainqueur, on ne pouvait reprocher aucune faute dans le combat, fit sa retraite en coupant un pont qu'il avait jeté sur l'Eure; mais il ramenait à peine le quart de son armée. La ville de Mantes, ins-

truite du succès du combat, refusait de lui ouvrir ses portes. « Je suis vaincu, il est » vrai, dit Mayenne aux bourgeois, mais » le roi de Navarre est mort ». Mantes, sur cette fausse nouvelle, consentit à le recevoir; mais le lendemain elle ouvrit ses portes au roi. Mayenne humilié hésita quelque temps de rentrer dans Paris; mais les prédicateurs et les seize étaient déjà parvenus à présenter comme une action peu décisive cette sanglante défaite (1).

(1) Il n'est aucune bataille dont les circonstances soient plus connues des Français que la bataille d'Ivri; et cependant c'est une de celles dont il serait le plus difficile de retracer avec exactitude et clarté les dispositions militaires. Ce fut, comme à Jarnac et à Moncontour, une mêlée très-vive. Malgré les événemens assez variés qu'elle présente, il paraît qu'elle fut décidée en moins d'une heure; mais la poursuite des fuyards dura presque jusqu'à la nuit. Il se fit surtout un grand carnage auprès du pont d'Ivri, seul point par où Mayenne pût effectuer sa retraite. Davila, qui veut rendre raison des moindres mouvemens militaires comme un sergent de bataille, est ici très-obscur. Le judicieux Perefixe, en éloignant tous les détails techniques de l'art militaire, nous rend cette action très-présente, et l'emporte de beaucoup sur de Thou, qui écrivait avant que les mémoires les plus précieux eussent été publiés. Sully ne parle guère que des étonnantes aventures qu'il éprouva dans cette journée; mais il s'engage fort loin dans cette partie de son récit. On

Nouveau blocus de Paris.

Le légat redoublait de bénédictions; l'ambassadeur espagnol, de largesses : « Après » tout, disait-on, ne sommes-nous pas in» vincibles dans Paris? » Henri ne put se présenter assez tôt devant cette ville pour la frapper d'épouvante. Les reîtres, après la victoire, avaient refusé de marcher en avant, si l'arriéré de leur solde n'était payé; les financiers du roi refusaient toute avance. Après avoir surmonté par sa patience ces obstacles humilians, le roi se donne tout entier au projet de réduire Paris; mais d'abord il veut s'assurer de tous les points d'où dépend l'approvisionnement de cette capitale. Mantes, Meulan, Poissi, Melun, Corbeil, Montereau, sont encore une fois soumis à ses armes. Il s'était porté sur la ville de Sens, dont la possession semblait moins utile à son dessein principal; il échoua complètement devant cette ville; les Parisiens le surent, et toutes les églises retentirent de

voit à regret que l'un des prisonniers qui se rendirent à lui, et qu'il fut obligé de confier à un autre officier, fut tué de sang froid après l'action par trois gardes du roi Henri III, qui lui reprochaient de s'être réjoui du meurtre de leur maître. Ce prisonnier se nommait la Chataigneraie, et était petit-fils de celui dont nous avons vu le combat singulier au commencement de cette histoire.

cris d'allégresse. « A quoi pense le Béarnais ? » se disait-on. Il ose menacer Paris, et » une ville telle que Sens a pu repousser » ses armes » ! Les feux de joie étaient encore allumés dans la capitale, que déjà le roi couvrait les hauteurs qui la dominent avec quinze mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Mayenne était absent, il s'était porté à Soissons avec les débris de son armée, pour presser le secours des Espagnols, et se joindre au prince de Parme ; mais ce guerrier se sentait trop mal affermi dans les Pays-Bas, pour déférer promptement aux ordres de son maître qui lui commandait de secourir Paris. Mayenne, en partant, avait laissé le gouvernement de Paris au duc de Nemours, fils d'Anne d'Est, duchesse de Guise. La fortune, en trompant sa valeur, avait accru sa férocité ; vaincu à Senlis et à Ivri, sous les ordres de Mayenne son frère, il avait résolu de faire servir tous les Parisiens d'instrumens à sa vengeance et à son désespoir, de se rendre insensible aux cris de leur détresse, et de les opprimer par la terreur dès qu'il verrait languir les forces de leur fanatisme. La princesse de Montpensier était charmée de trouver de telles dispositions dans son frère utérin ; elle était

toujours poursuivie par l'image du supplice qu'elle avait mérité ; le souvenir du crime dont elle était complice, ne lui laissait plus d'espoir que dans les résolutions désespérées ; même motif agissait sur les seize, sur tous les membres de la sainte union ; il fallait se défendre à toute extrémité, parce que tant de consciences bourrelées se jugeaient indignes de pardon.

Outre les princes et princesses de la maison de Lorraine, Paris comptait des hôtes dangereux dans le cardinal Gaëtan, légat du pape, et Mendose, ambassadeur d'Espagne, dans un grand nombre de prélats italiens, de ligueurs espagnols, d'aventuriers de toutes les nations, de moines étrangers, de brigands mercenaires qui se plaisaient et se fixaient sur un sol ravagé par les guerres civiles. A travers le plus bizarre mélange d'idiomes, de mœurs et de costumes, régnait une affreuse uniformité de fanatisme ou d'hypocrisie. Chacun portait l'habit de soldat, chacun parlait en ministre de Dieu. Il leur semblait à tous, qu'ouvrir les portes de Paris à un roi hérétique, c'était y laisser entrer tout l'enfer. On courait du sermon au rempart de la ville ; qui n'eût pas pris part aux travaux de défense, eût

été retranché de la communion des fidèles. Le duc de Nemours dirigeait les travaux avec une prodigieuse activité; en moins de huit jours, soixante-quinze canons bordèrent les remparts; chacun venait offrir sa batterie de cuisine pour fondre de nouvelles pièces d'artillerie. On élevait des cavaliers, on construisait des bastions, on bouclait la rivière par d'énormes chaînes que soutenaient des estacades. Mais une grande inquiétude pressait les chefs : les approvisionnemens de la capitale étaient mal assurés. D'après le recensement qu'on en fit, ils ne pouvaient offrir que pour trois semaines une étroite subsistance à deux cent vingt mille habitans que renfermait alors la capitale. On chercha, non les moyens de pourvoir à la famine, mais ceux de forcer le peuple à la supporter.

L'appareil des processions n'était point encore une ressource usée après les mascarades sacriléges de Henri III, du frère Ange de Joyeuse, des vengeurs du duc de Guise, des admirateurs de Jacques Clément. Ce n'était plus le moment d'ajouter aux pompes de cette cérémonie, on ajouta aux ridicules; il n'y eut ni prêtre ni moine qui ne parût avec une partie de l'armement mili-

taire ; le prieur des chartreux et le gardien des capucins ouvraient la marche, en tenant une hallebarde d'une main et le crucifix de l'autre ; le casque se posait par-dessus le capuchon. Mais tout ce désordre était encore moins choquant que la subite transition du maintien dévot et recueilli à des attitudes grotesquement menaçantes. Le légat du pape était venu jouir de ce spectacle, dans sa voiture ; les jeunes moines enrégimentés déchargèrent leurs arquebuses pour lui faire honneur ; le prélat, qui craignait avec raison leur maladresse, leur faisait signe de la main de cesser ; mais, eux qui prenaient ces signes pour des bénédictions, redoublèrent leurs décharges ; un des gens du légat fut tué, le prélat s'enfuit épouvanté, mais donna le lendemain beaucoup d'éloges au zèle et à la bonne mine de ces nouveaux soldats.

L'armée du roi s'élevait à vingt mille hommes ; une partie de ses forces était employée au siége de Saint-Denis et de Charenton ; son artillerie ne consistait qu'en quinze canons : et cependant l'armée de la ligue ne sortit jamais des murs de Paris, que pour aller furtivement couper des herbes et des blés dans la campagne. Pen-

dant le premier mois, quelques bateaux chargés de provisions purent encore arriver par la Marne et la Seine; mais le blocus se resserra. Charenton fut emporté, Saint-Denis le fut ensuite, après une assez longue résistance. Le duc de Nemours résolut de faire sortir les bouches inutiles, et le nombre en était immense dans cette vaste capitale; on fit un premier essai de cette mesure cruelle sur trois ou quatre mille malheureux, rebut de toute cette indigente population. Il importait au roi de les repousser dans la ville affamée; il en avait pris la résolution; ses soldats armés de piques écartaient ceux qui voulaient descendre des murailles, mais la faim les forçait à braver la mort la plus affreuse; ils se précipitaient du haut des murs avec leurs femmes et leurs enfans; le roi ne put tenir au spectacle de leur misère, de leur désespoir : « Qu'on les laisse passer, s'écria-t-il, » il y a encore pour eux des vivres dans » mon camp »! Les malheureux croyaient entendre les paroles d'un ange de miséricorde, ils tombaient à genoux et criaient avec transport, *vive le roi!* Le duc de Nemours, pendant quelque temps, n'osa plus recourir à ce moyen; il craignait d'être

abandonné par la plus grande partie des habitans.

Toute distribution de vivres a cessé, le blé vaut un écu la livre, quelques légumes qu'on cultive encore dans les faubourgs fournissent seuls à la subsistance de Paris; plus de travaux, le barreau est fermé, la famine a suspendu les haines des plaideurs; l'herbe croît dans les lieux les plus fréquentés, et bientôt cette herbe va servir d'une dangereuse nourriture. On est au mois de juillet, et l'on n'ose espérer de recevoir des alimens de la riche moisson qu'on voit flotter dans les plaines. Le profond silence des rues de Paris n'est interrompu de temps en temps que par le bruit de la voiture du légat ou de celle de l'ambassadeur d'Espagne. Mille mains suppliantes s'élèvent vers ce dernier, on lui demande du pain; il n'a plus à donner que de viles pièces de monnaie, inutiles pour tous les besoins de la vie. Il les jette encore à profusion : *Non, non, du pain!* lui crient des voix lamentables. Ces tyrans étrangers délibèrent; ils craignent une sédition; le légat vient d'être assailli par des murmures. Il n'existe qu'une ressource, mais faible, mais incertaine, pour calmer les mutins;

on ne peut plus, pour trouver des vivres, s'adresser qu'aux couvens, c'est le légat lui-même qui a proposé ce moyen dans une réunion d'ecclésiastiques. Il veut que les couvens auxquels le murmure public reproche d'être encore abondamment approvisionnés, ouvrent aux pauvres leurs greniers. Les moines n'osent devant ce prélat crier au scandale, mais ils le supplient de ne pas leur enlever quelques derniers alimens, ou de ne pas dévoiler tout ce qu'ils ont pu amasser avec une légitime prévoyance; le légat que secondent avec force l'ambassadeur d'Espagne, le duc de Nemours, le chevalier d'Aumale, reste inflexible. On visite les couvens, et leurs provisions surpassent de beaucoup les espérances qu'on en avait conçues; les jésuites pouvaient encore vivre commodément pendant une année, et les capucins eux-mêmes n'étaient pas loin de cet état d'aisance. On fait des distributions équitables, mais insuffisantes de ces vivres. Les gens de guerre ne sont pas moins importuns que les indigens; ils réclament leur paye, partout l'or se cache, il faut encore s'adresser aux couvens. Dans une ville transportée de fanatisme, on fond les vases sacrés, on enlève l'or et les dia-

mans qui entourent les plus saintes reliques. Mais les horribles souffrances de Paris sont encore bien éloignées d'être à leur terme, ou plutôt elles vont seulement commencer. Le roi a résolu d'emporter tous les faubourgs, on en comptait dix; il divise son armée en un même nombre de corps, et c'est la nuit qu'il choisit pour cette attaque; elle commence à minuit par un bruit effroyable d'artillerie; on s'aperçoit à la manière dont la ville répond, que la vigilance du duc de Nemours ne s'était point endormie, et qu'il s'était préparé pour ce terrible assaut. Tandis que les bombes pleuvent sur les faubourgs, des mines s'ouvrent sous les pas des assaillans; les clameurs de toute une ville épouvantée se mêlent au fracas de toutes ces détonations; les tourbillons de fumée sont si épais qu'ils semblent annoncer la destruction entière de la capitale; à travers ces tourbillons, percent par intervalles de longues traînées de flamme. On court, on s'arme, on frissonne, on ne sait de quel côté porter du secours; tandis qu'on se dirige d'un côté, les cris qu'on entend de l'autre semblent plus voisins et plus terribles; les femmes échevelées tantôt poussent leurs maris au combat, et

Prise des faubourgs.

tantôt viennent les en arracher. A chaque instant le bruit se rapproche, on voit arriver un plus grand nombre de blessés, de fugitifs. *Le faubourg Saint-Antoine est emporté*, dit l'un; *la porte Saint-Honoré*, dit l'autre, *est en péril*. Les exagérations de la peur font déjà voir les huguenots dans le centre même de Paris; ceux qui viennent de blasphémer prient, se confessent; des prêtres tremblans donnent une absolution générale. « Combattons jusqu'à la fin, com» battons jusqu'au dernier homme, disent » les plus fougueux des ligueurs. Mort aux » lâches! Que chaque maison soit une ci» tadelle; prenez poste sur vos fenêtres, » sur vos toits; prenez des pierres d'une » main, et des torches de l'autre; écrasons, » étouffons les hérétiques, comme firent » nos pères dans une nuit du mois d'août ». C'était du haut de l'abbaye de Montmartre que le roi donnait des ordres pour cet assaut général. La nuit laisse arriver vers lui les cris de désespoir, les longs gémissemens de la ville. Ce qu'il craint le plus dans ce combat, c'est une victoire trop complète; jamais il n'a mieux reconnu ses enfans dans ses ennemis. Tantôt Paris lui paraît enseveli dans de profondes ténèbres, tantôt cette

ville s'offre à ses regards comme une mer de feu. On vient lui apprendre que les dix faubourgs ont été emportés dans un combat de deux heures ; on attend de lui l'ordre de pénétrer dans la ville. Trouvera-t-il une occasion plus favorable que ce moment de trouble et d'épouvante ? mais sera-t-il maître de contenir la cupidité des reîtres, la vengeance des protestans ? Laissera-t-il se commettre d'horribles représailles de la Saint-Barthélemi ? Ce qui s'est passé dans les faubourgs ne l'avertit que trop de ce que peut éprouver la ville. Plus on lui crie, *livrez-nous Paris !* plus il s'obstine à défendre sa capitale de son armée.

Il faut que l'histoire insiste sur les grands désastres de la guerre et du fanatisme ; si elle peut épargner quelques calamités au monde, c'est en traçant avec une inexorable fidélité les tableaux qui conduisent à une salutaire horreur.

Famine dans Paris.

Deux cent mille hommes affamés ne pouvaient plus retrouver le courage nécessaire pour échapper au joug de cinq ou six mille tyrans. Ce qu'il y a de plus affreux dans le fanatisme, c'est que toujours il amène la terreur à sa suite. Chacun voyait les conséquences affreuses, inévitables de la prise

des faubourgs : personne n'osait se les communiquer. On trompait des mourans par des mensonges qui presque toujours étaient garantis du haut de la chaire. Tantôt l'armée espagnole avait été aperçue dans la campagne; tantôt il arrivait de puissans secours de la Bourgogne. « L'armée royale, disait-on, » est elle-même affamée ». La misère devint telle que l'on considérait les trois premiers mois du siége comme un état d'aisance et de luxe. On en vint à regretter le temps où l'on avait encore des chevaux pour se nourrir. C'était pour les riches qu'était réservé ce qui restait encore de chiens, de chats et de rats dans la ville. Il fallut se composer d'affreux alimens. Les herbes les plus grossières étaient assaisonnées avec les graisses les plus impures. Quelqu'un rappela l'exemple des habitans de Sancerre, qui s'étaient fait un pain avec de l'ardoise broyée. Tous les malheureux qui crurent avoir trompé la faim par un tel mets, moururent dans les convulsions que cause le déchirement des entrailles. Après cet horrible essai, le légat en proposa un plus horrible encore; c'était de broyer les ossemens des morts. On osa y recourir, fouiller les cimetières. Cette effroyable invention causa la mort de quinze

mille personnes. Si l'on avait su se procurer quelque aliment moins funeste, il fallait le dérober avec soin à l'avidité de soldats presque tous étrangers. Ils entraient jour et nuit dans chaque domicile, visitaient tout, et leurs rapines s'exerçaient encore sur ce qui ne pouvait soulager la faim. Le lit du moribond n'était point à l'abri de leurs recherches, de leurs violences. Pour mourir en paix, il fallait se traîner jusqu'à la porte des églises, jusqu'aux marches de l'autel. Les hôpitaux étaient encombrés; un air fétide s'en exhalait. La plus ardente charité n'osait y porter ses pas; des reptiles s'étaient glissés dans les maisons; l'imagination multiplia leur nombre. On parla de femmes qui, dans les convulsions de la faim, avaient donné la mort à leurs enfans. Une ville qui croyait combattre pour la cause de Dieu, retraçait toutes les horreurs de Jérusalem livrée par Dieu à des fléaux que n'avait pas encore connus le monde.

Un jour le peuple s'attroupa pour demander la paix. Le barbare Nemours arriva, suivi des seize, arrêta des mourans comme des séditieux, et les fit traîner à l'échafaud. Un seul homme prit en pitié tout ce peuple expirant. A mesure qu'on apprenait à

Henri IV les progrès de la famine, il versait des larmes. *Faudra-t-il donc*, disait-il, *que ce soit moi qui les nourrisse? Il ne faut pas que Paris soit un cimetière; je ne veux point régner sur des morts*. Déjà résolu à rendre le blocus moins rigoureux et à permettre l'entrée de quelques convois dans la ville, il fait une tentative auprès du duc de Nemours, pour l'engager à entrer en négociation; et le duc de Nemours lui répond comme un étranger barbare auquel les souffrances de ce peuple sont indifférentes. Paris avait alors pour évêque un cardinal de Gondi, qui n'avait autrefois que trop participé aux cruautés religieuses de ses frères, mais qui n'avait jamais voulu seconder les fureurs de la ligue. Il vint, mais surveillé par l'archevêque de Lyon, solliciter la pitié du roi pour ses ouailles (1). Il le trouva

(1) La conférence dont nous parlons eut lieu à l'abbaye de Saint-Antoine. Nous n'avons pas cru devoir ralentir le récit d'un des événemens les plus remarquables de notre histoire, en donnant tous les détails de cette conférence; mais nous devons rappeler une partie du discours que tint Henri IV au cardinal de Gondi et à l'archevêque de Lyon. « Pour avoir une bataille, je don-
» nerais un doigt, et pour la paix générale deux; ce que
» vous demandez ne se peut faire. J'aime ma ville de
» Paris : c'est ma fille aînée : j'en suis jaloux. Je lui veux

dans son camp, entouré d'une noblesse nombreuse. Comme le cardinal avait peine à percer cette foule, le roi qui vit son embarras lui dit : *Cette noblesse me presse bien autrement dans un jour de bataille*. Le résultat de cette entrevue fut inutile pour la paix, mais non pour le soulagement des Parisiens. Le roi, malgré l'avis de son conseil de guerre, voulut bien laisser passer encore les Parisiens que le duc de Nemours renvoyait comme des bouches inutiles. En les voyant livides et décharnés, il leur parlait avec la plus grande compassion. « Voilà, » disaient quelques-uns d'entre eux, les

Le roi laisse entrer des vivres dans Paris.

» faire plus de bien, plus de grâce et miséricorde qu'elle » ne m'en demande; mais je veux qu'elle m'en sache » gré, et qu'elle doive ce bien à ma clémence, et non » au duc de Mayenne, ni au roi d'Espagne.... Je suis » le vrai père de mon peuple : je ressemble à cette vraie » mère dans Salomon. J'aimerais quasi mieux n'avoir » point de Paris, que de l'avoir tout ruiné et dissipé » après la mort de tant de pauvres personnes. Ceux de » la ligue ne sont point ainsi : ils ne craignent point que » Paris soit déchiré, pourvu qu'ils en aient une partie. » Aussi sont-ils tous Espagnols ou *espagnolisés*. Il ne » se passe pas de jours que les faubourgs de Paris ne » souffrent ruine de la valeur de cinquante mille livres » par les soldats qui les démolissent, sans tant de pau- » vres gens qui meurent. Vous, Monsieur le cardinal, en

» maux que nous ont fait souffrir les Espa-
» gnols. Je le crois bien, reprit le roi; les
» Espagnols sont vos tyrans, et moi je suis
» votre père ». Dès lors il permit à ses soldats de violer les ordres qui pouvaient seuls faire le succès du blocus. Des convois passaient à travers le camp et se rendaient à Paris avec peu de mystère. Givri, l'un des amis les plus dévoués du monarque, laissa entrer en une seule fois les provisions de plusieurs jours. Des bourgeois devenus moins scrupuleux et moins craintifs à force de misère, pénétraient dans le camp des hérétiques, et venaient y marchander et y solliciter des vivres; mais cette facilité donna lieu au

» devez avoir pitié : ce sont vos ouailles de la moindre
» goutte du sang desquelles serez responsable devant
» Dieu; et vous aussi, Monsieur de Lyon, qui êtes le
» primat par-dessus les autres évêques : je ne suis pas
» bon théologien, mais j'en sais assez pour vous dire
» que Dieu n'entend point que vous traitiez ainsi le
» pauvre peuple qu'il vous a recommandé, même
» pour faire plaisir au roi d'Espagne, à Bernardin
» Mendoze, et à monsieur le légat. Vous en aurez les
» pieds chauffés en l'autre monde. Eh! comment espé-
» rez-vous me convertir à votre religion, si vous faites
» si peu de cas du salut et de la vie de vos ouailles?
» C'est me donner une pauvre preuve de votre sainteté.
» J'en serais trop mal édifié.... »

plus déplorable scandale. Les jeunes femmes, les jeunes filles croyaient tout légitime pour nourrir leurs familles; celles que la nature avait le plus favorisées, celles même qui avaient été préservées de la contagion de ce temps de licence, s'habituèrent à braver l'infamie de la prostitution. Il n'y avait plus aux yeux des seize et des prédicateurs qu'un seul crime, celui de parler de se rendre à un roi plein de clémence et de bonté.

Il lève le siége pour aller à la rencontre du duc de Parme. 1590.

Mais cette bonté, cette clémence, Henri va l'expier par le premier revers qui ait compromis ses armes. Il apprend que le duc de Parme s'approche, et qu'après une longue indécision, il s'est mis en route de Valenciennes avec une armée de douze mille hommes d'infanterie, de trois mille cinq cents chevaux; qu'il est suivi de quinze cents chariots chargés de vivres; que le duc de Mayenne s'est joint à lui; qu'ils marchent ensemble sur Meaux : bientôt il apprend que Meaux leur a ouvert ses portes. Chacun alors de reprocher à Henri la faute magnanime qui lui a fait épargner la ville rebelle. « Oui, j'ai manqué au devoir du capitaine, » répond-il; mais il fallait remplir celui » d'un roi, celui d'un père. Laissons Paris » pour un moment; allons au-devant du

» duc de Parme. N'avons-nous pas déjà » battu à Ivri l'avant-garde des Espagnols »? Il fait pendant la nuit retirer son artillerie, ses tentes, ses bagages. Il règne dans cette opération un ordre si parfait, que les Parisiens, quoiqu'avertis de l'arrivée du prince de Parme, n'ont pu soupçonner la levée du siége. Henri vient se poster à Claye pour arrêter la marche des Espagnols. Son vœu le plus ardent était d'engager la bataille. Le duc de Parme s'était promis de l'éviter. Il s'était entouré dans le cours de cette marche des plus savantes précautions. Aucun général, dans les temps modernes, n'avait mieux imité les campemens des Romains. Les deux armées sont en présence, d'abord à Claye, ensuite à Chelles. D'assez vives escarmouches font espérer au roi que l'ennemi acceptera enfin la bataille; mais Farnèse n'a ni l'impétuosité ni l'inexpérience du comte d'Egmont. A la faveur d'un brouillard épais qui couvre la campagne, il pousse sur Lagni une grande partie de ses forces. Il attaque cette ville à coups de canon, fait brèche aux murailles, passe la rivière sur un pont de bateaux, et, l'épée à la main, emporte la ville, avant qu'elle ait pu être secourue par le maréchal d'Aumont. Oh!

Le duc de Parme délivre Paris.

quels cris d'allégresse dans Paris quand on y apprend l'arrivée de ce puissant secours ! Un long train de bateaux sur la Marne, une longue suite de chariots, ont ramené l'abondance. Chacun remercie ces Espagnols que tout à l'heure on couvrait de si justes malédictions. On remercie Mayenne, Farnèse, Nemours, les seize, les prédicateurs; et ce n'est que tout bas, ce n'est qu'au fond de leurs cœurs qu'un petit nombre d'hommes justes remercient un roi miséricordieux (1).

(1) On juge combien un événement tel que celui du siége de Paris a dû fournir de relations diverses. Les mémoires de la ligue en offrent un grand nombre. C'est en les comparant entre elles que nous avons cherché à donner l'idée la plus exacte de ce grand fléau. Si les relations des ligueurs se taisent sur les secours que le roi laissa pénétrer dans la ville, toutes celles dans lesquelles on reconnaît quelque amour de la vérité et de la justice, reconnaissent formellement ces bienfaits. De Thou, Mathieu, Péréfixe, Mézerai, en parlent comme du fait le plus authentique. A la vérité quelques-uns de ces historiens disent que les ordres du roi pour la sévérité du blocus furent enfreints soit par la compassion de plusieurs officiers de l'armée royale, soit par l'avidité des soldats de cette armée qui vendaient chèrement des vivres aux assiégés. Mais le roi déclara lui-même avoir laissé passer volontairement plusieurs convois, et son armée dut être entraînée par cet exemple. Il est certain

Mais la reconnaissance qu'on lui devait devint chaque jour plus prononcée, moins timide. Il fut au bout de quelque temps permis de dire : « Farnèse, avec toute son » habileté, fût arrivé trop tard si le Béar» nais eût été un ennemi impitoyable. Avec

que les horreurs de la famine diminuèrent dès le moment où Henri put s'apercevoir que les Parisiens resteraient jusqu'à la fin victimes de l'atroce insensibilité de leurs tyrans. Henri IV avait changé le cœur de ses propres soldats. Quand on songe aux élémens d'une telle armée, on juge combien le roi courait de dangers en leur refusant une attaque ouverte et générale contre la ville. Ce fut sans doute dans l'intention de les adoucir qu'il permit quelques violations de la discipline sévère qui avait jusque-là régné dans son camp. Plusieurs de ses officiers entretenaient des intrigues galantes avec des dames de la ville. Le baron de Givri aimait éperdument une demoiselle de Guise, qui fut depuis princesse de Conti. Ce fut sur les instances de cette princesse, mais d'après l'aveu formel du roi, qu'il laissa passer le convoi dont nous avons parlé. Les diverses relations varient beaucoup sur le nombre des victimes du siége. Quelques-unes le portent à cinquante mille hommes; d'autres le réduisent à quinze mille; trente mille est le nombre le plus généralement adopté par les historiens. L'armée de la ligue ne fit pas un seul exploit qui pût relever le courage des assiégés; seulement au commencement du siége, dix jeunes gens de Paris eurent la gloire de défendre assez long-temps une tour de Charenton contre une partie de l'armée royale. Ce qui prouve combien il entrait de ter-

» tant de valeur et de bonté, que n'est-il » catholique » ! Mais ces sentimens ne pénétraient point encore jusqu'aux dernières classes du peuple, aveugles et perpétuels instrumens de quiconque cherche à couvrir ses crimes en favorisant leurs désordres.

Le vieux cardinal de Bourbon était mort

reur dans le fanatisme des Parisiens, c'est qu'en montrant chaque jour la plus déplorable patience, ils n'eurent jamais recours à une valeur désespérée. Davila, et d'autres historiens qui s'érigent en juges des opérations militaires, reprochent au roi et au maréchal de Biron d'avoir choisi le poste de Chelles pour observer l'armée du prince de Parme. Ils indiquent des positions qui eussent été plus favorables; mais rien de plus oiseux et de plus ennuyeusement frivole que les dissertations militaires toujours faites d'après l'événement. Henri avait envoyé offrir la bataille au prince de Parme. Celui-ci répondit : « C'est à vous à m'y forcer ». On ne peut regarder que comme une ruse de guerre une espèce d'escalade que le roi fit tenter sur Paris pendant qu'il était en présence de l'armée espagnole. Ce furent les Jésuites qui, pendant la nuit, s'aperçurent de cette tentative des soldats de l'armée royale. Aidés de quelques bourgeois, ils parvinrent à repousser ceux qui avaient déja grimpé sur les murailles de leur couvent. Ce facile exploit ajouta beaucoup à leur crédit sur la ligue. Les relations de ce parti parlent en termes fort succincts de la prise des faubourgs. Les mémoires de Sulli offrent une description fort animée et fort pittoresque de cet événement.

pendant le siége de Paris, prisonnier du neveu dont il avait voulu imbécilement usurper l'héritage. Le duc de Mayenne parla d'une convocation d'états-généraux pour décerner la couronne, continua de gouverner seul sous le titre de lieutenant-général de l'état, et fit rendre aux docteurs de la Sorbonne un décret qui défendait de reconnaître pour roi Henri de Bourbon, *hérétique, fauteur d'hérétiques et relaps, quand même il obtiendrait son absolution.* Quelques docteurs protestèrent, mais timidement et en secret, contre une décision qui tendait à méconnaître l'autorité du saint-siége elle-même. Le pape Sixte-Quint commençait à donner des alarmes à tous ces hommes d'un catholicisme effréné. Une excommunication lancée depuis six ans contre le roi de Navarre, un monitoire qui avait jeté tant de trouble dans l'âme de Henri III, enfin un odieux panégyrique du régicide Jacques Clément, n'étaient point à leurs yeux des gages suffisans du zèle apostolique de ce pape. Pourquoi ne lançait-il pas des milliers d'anathèmes ? pourquoi épargnait-il encore les catholiques qui combattaient sous les étendards du Béarnais ? Quelle faiblesse, quelle indigne avarice l'empêchait de fournir à la

ligue des hommes et de l'argent? Sixte-Quint, qui devait son élévation à un long et pénible stratagème, se permettait, dans le cours de son règne vigoureux et bien affermi, d'étonnantes saillies de franchise; vingt fois il lui était échappé des témoignages d'estime et d'admiration pour les deux ennemis les plus dangereux du saint-siége, la reine Élisabeth et le roi de Navarre; ses courtisans ne trouvaient pas de flatterie plus délicate que de le comparer à ces deux modèles des rois. En répandant ses bénédictions sur la ligue, il en faisait un objet continuel de ses sarcasmes; le penchant de son caractère le portait à une justice inexorable; le penchant de son esprit à une satire piquante. C'était pour les prédicateurs de Paris un pape très-embarrassant.

La levée du siége de Paris aurait pu élever très-haut l'ambition du prince de Parme; mais ce grand capitaine, en servant Philippe II, veillait plus que jamais à se défendre des ombrages d'un tyran qui ne devait qu'à lui le dernier éclat de son règne; il n'entra que de nuit et sans appareil dans une ville qui lui eût décerné un triomphe éclatant; les misères qu'il y vit déchirèrent son cœur. Assez fort pour se défendre de

toute ambition personnelle, il fut assez éclairé pour condamner les chimériques prétentions de son maître; il pensait que les suffrages de la populace n'avaient jamais suffi pour donner une couronne, et il regrettait que tant de trésors eussent été dissipés pour des plans sans justesse, pour des discordes sans résultat.

Tandis que nous voyons le fanatisme s'affaiblir, l'anarchie s'accroît par les prétentions des grands. On ne parle plus que de démembrer le royaume; le duc de Nemours règne à Lyon, et ne désespère pas de régner sur toute la France. Un autre prince Lorrain, le duc de Mercœur, a déjà pris possession de la Bretagne; il y combat en apparence pour la ligue, mais comme il sait bien se passer des secours de Mayenne, il refuse de reconnaître ses lois. Un troisième prince de Lorraine, le duc d'Aumale, a des prétentions sur la Picardie. Le duc de Lorraine, après s'être accru du duché de Bouillon, étendra ses frontières dans la Champagne. Le maréchal de Montmorenci règne depuis vingt ans dans le Languedoc. Lesdiguières vient de terminer par la prise de Grenoble, ses combats multipliés dans le Dauphiné. Si tout se déchire et se rompt, Prétentions ambitieuses des Grands.

il lui sera facile de dominer dans cette province. Le maréchal de Matignon pourra perpétuer son commandement dans la Guienne. Le duc de Savoie vient d'entrer dans la Provence, et la réclame déjà comme le prix des services qu'il n'a point encore rendus. Une lutte secrète est engagée entre le roi d'Espagne et Mayenne. Tous deux se piquent de couvrir d'une profonde circonspection des desseins que chacun pénètre; ils affectent l'union, mais chaque jour ils se disputent l'empire de la ligue. Le roi d'Espagne a pour lui les hommes les plus pervers et les plus corrompus de la capitale; Mayenne se présente comme l'appui des citoyens paisibles. Je n'ai point encore nommé tous les prétendans au trône dans le parti catholique: le cardinal de Vendôme, l'un des fils de Louis Ier., prince de Condé, a pris, depuis la mort de son oncle, le titre de cardinal de Bourbon, et quoiqu'il réside à Tours au milieu des royalistes réfugiés, il renouvelle avec plus de délire que son prédécesseur des prétentions repoussées par les lois du royaume; un certain nombre de prélats qui se réunissent à lui, forment ce qu'on appelle le tiers parti. Le jeune duc de Guise, fils du chef de la ligue, est encore

prisonnier de Henri IV; mais déjà la duchesse de Montpensier, sa tante, s'occupe des moyens de sa délivrance, et va le donner pour rival au duc de Mayenne.

Ce n'est pas tout; il s'est formé un parti de républicains dans la ligue, et ce parti se divise en deux fractions très-distinctes; les uns entendent par république la continuation du désordre qui leur permet de piller et de proscrire. Trois ans de domination leur ont donné cette hypocrisie de tous les momens qu'on honore souvent du nom de politique, cette expérience des hommes qui consiste surtout à profiter de leurs faiblesses et à cultiver leurs vices; enfin, leur plus grand moyen de succès est un cœur qui se ferme toujours à la pitié. D'autres républicains moins bouillans et plus respectables dans leur erreur, se sont formés pendant le cours de ces controverses, où une théologie indiscrète a donné l'essor à une politique audacieuse; on compte parmi eux des hommes qui sont considérés comme les flambeaux de la jurisprudence (1).

(1) Nous avons déjà remarqué, comme un des plus étranges phénomènes du règne de Charles IX, que les travaux les plus distingués de la jurisprudence française datent de cette époque de discordes et de crimes. Un phé-

Quelle que soit l'urgence des maux, on s'obstine à raisonner comme on l'aurait fait dans les plus paisibles loisirs; chacun crie à la trahison, à la chimère, à l'impiété; déjà dans le parti de la ligue chacun hait ses plus vieux complices avec autant de fureur que ses plus vieux ennemis. Le trouble de tant de consciences coupables a produit une aigreur universelle; si l'on échappe à la discorde de la place publique, on la retrouve dans son ménage; les parens, les époux, les frères sont divisés; on vit de soupçons, on s'isole, on ne fait plus de calculs que pour soi.

Conduite sage et ferme du roi.

Au milieu de tant de désordres, Henri IV eut toujours cette clarté d'esprit qui juge

nomène encore plus étonnant, c'est que le parti de la ligue ait compté dans son sein plusieurs excellens jurisconsultes et magistrats distingués, tels que le président Jeannin, le président Brisson, qui mourut victime honorable du parti par lequel il s'était laissé asservir; Bodin qui, aux premiers états de Blois, avait énoncé des principes très-lumineux sur l'autorité royale, et Chopin, digne héritier de Dumoulin et de Cujas. Il est à présumer qu'ils avaient été entraînés, non-seulement par le zèle religieux, mais par le désir d'appliquer des principes nouveaux à un nouvel état de choses. Il n'y eut, au reste, aucun d'eux qui ne s'opposât à la tyrannie des seize et aux prétentions ambitieuses de l'Espagne.

les circonstances, et cette force de caractère qui finit par les gouverner. Il crut que tout ce qui embarrassait Mayenne devait consolider le roi légitime ; le cardinal de Bourbon lui parut un ambitieux étourdi qui jouerait le rôle le plus ridicule, celui d'un prétendant sans armée. Pouvait-il craindre dans le duc de Guise un rival de Mayenne? Il lui paraissait facile d'inspirer au saint-siége de la jalousie contre l'Espagne, de décider une rupture ouverte entre Mayenne et Philippe II, de contenir le duc de Lorraine par les armes d'un nouveau duc de Bouillon; de faire marcher Lesdiguières contre le duc de Savoie dans la Provence, d'opposer Montmorenci et Matignon à tous les efforts de l'Espagne contre le midi de la France. En vain lui inspirait-on des craintes sur la loyauté de Montmorenci, de Lesdiguières et de Matignon; le premier avait moins d'ambition que d'orgueil et de patriotisme ; Henri lui réservait l'épée de connétable. Matignon était un guerrier sans artifice ; Lesdiguières n'était épris que de la gloire (1). Henri

(1) Nous avons pris le parti de ne pas rendre compte des combats qui se livraient entre les catholiques et les protestans dans les différentes parties du royaume, tandis que Henri IV assiégeait Paris. Le défaut de presque

laisserait ces trois gouverneurs dans une indépendance que leur caractère rendait peu dangereuse, se passerait d'un revenu fixe, userait des droits de la guerre en les modérant, se montrerait toujours fort près de la capitale, y grossirait le nombre de ses amis,

tous les historiens de France, est de donner une action égale à des faits peu décisifs et à des événemens essentiels. Ce défaut se fait surtout sentir dans l'histoire, d'ailleurs si judicieuse, du président de Thou; et Davila est bien loin de l'éviter. Je sais qu'en écrivant l'histoire des guerres civiles, il importe de donner une idée complète des malheurs qu'elles occasionent; mais la multiplicité et l'incohérence des détails fatiguent tellement l'attention, que le lecteur est à chaque instant distrait par l'ennui, de la terreur que l'on voudrait lui inspirer. Je viens d'indiquer ici les discordes qui désolaient plusieurs provinces. Comme la marche des événemens ne me permettra pas de quitter l'armée de Henri IV pour suivre celle de ses divers lieutenans, je vais tâcher de donner une idée rapide de ces combats partiels. Le duc de Savoie pénétra dans la Provence, et comme il y trouva le parti de la ligue fort nombreux et fort animé, il fit de grands progrès dans cette province. Le parlement d'Aix eut la bassesse de le reconnaître pour souverain de la Provence. Lesdiguières, qui, par la prise de Grenoble, avait assuré la domination du roi dans le Dauphiné, attaqua le duc de Savoie d'abord sur les limites de son gouvernement, puis dans la Savoie, et enfin dans le Piémont même. Ce général mérite de grands éloges

opposerait au parlement asservi par Mayenne et par les seize son respectable parlement de Tours, annoncerait comme règle de sa conduite les sages édits de l'Hôpital sur la liberté de la conscience, habituerait les protestans à l'idée d'une abjuration qui ne compromettrait point leur tranquillité, flatterait Rome, ménagerait le clergé, et tendrait surtout à multiplier le nombre des gens de bien;

pour sa fidélité et pour son habileté militaire. Le duc d'Épernon, qui avait le gouvernement de la Provence, joua pendant cette guerre un rôle assez équivoque. Ses variations et ses intrigues ne valent pas l'attention qu'y ont donnée plusieurs historiens. Le maréchal de Montmorenci eut beaucoup de peine à maintenir l'autorité du roi et la sienne dans le Languedoc. Un frère de Joyeuse se mit à la tête du parti de la ligue dans cette province, et obtint d'abord quelque succès; mais dans une action décisive, il fut défait complètement par Montmorenci, et mourut sur le champ de bataille. A cette nouvelle, frère Ange de Joyeuse sortit du couvent des capucins avec la permission du pape, et se présenta pour remplacer et venger son frère. La ligue avait plus de succès dans la Bretagne, où commandait le duc de Mercœur. Le comte de La Rochefoucauld qui tenait le Poitou pour Henri IV, se maintint dans la possession de cette province par une victoire assez signalée. Quant à la Normandie, à la Picardie et à la Champagne, les événemens qui s'y passaient seront expliqués dans les campagnes de Henri IV, pendant les années 1591 et 1592.

c'est ainsi que voyait et raisonnait Henri IV dans le moment où la levée du siége de Paris, et l'adroite surprise que lui avait faite le prince de Parme, semblaient obscurcir sa gloire militaire. Déjà plusieurs gentilshommes et catholiques et protestans désertaient ses drapeaux. « Mes amis, leur » disait le roi, puisqu'il faut des succès » pour vous revoir, comptez sur moi comme » je compte sur vous ». L'un de ces mécontens prenait pour prétexte de sa retraite l'inexécution de l'engagement contracté envers lui : Henri, sans répliquer, le mène au milieu de son armée, et s'écrie d'une voix forte : « Est-il ici quelqu'un qui puisse se » plaindre que Henri de Navarre lui ait » jamais manqué de parole » ? L'armée répond d'une voix unanime : « Non, sire, » non, personne ».

Départ du prince de Parme. 1590.

Le prince de Parme ne quitta Paris que pour se porter sur Corbeil. Cette ville fut vaillamment défendue par Rigaut, qui arrêta trois semaines le vainqueur des villes de Flandre. Rigaut fut tué, et la ville fut prise. Farnèse se vengea d'un affront par un acte de barbarie. Cette brave garnison fut passée au fil de l'épée. En prenant possession de Corbeil au nom du roi d'Espagne,

Farnèse manqua à la politique comme il venait de le faire à l'humanité. Mayenne et la ligue elle-même témoignèrent leur mécontentement. Farnèse, en se plaignant de leur ingratitude, reprit la route des Pays-Bas. Le roi poursuivit cette armée en retraite, et l'atteignit au passage de la rivière de l'Aisne. Le baron de Biron avait engagé le combat avec toute l'impétuosité de son caractère. Il se trouvait enfermé au milieu des bataillons ennemis. On vint apprendre cette nouvelle au roi : « Allons, messieurs, » dit-il aux officiers qui l'entouraient, allons » sauver notre frère d'armes ». Il part, et le premier dégage Biron, continue à charger les ennemis et décide la victoire.

Gabrielle d'Estrées.

Ce ne fut pas la seule occasion où, dans cette retraite, le roi se vengea sur Farnèse de l'espèce d'humiliation qu'il en avait reçue. Après avoir fort maltraité son arrière-garde, il assura par la reprise de Corbie et de Saint-Quentin la frontière de Picardie. A peine venait-il de terminer cette campagne laborieuse, que le hasard conduisit ses pas au château de Cœuvres, résidence de Gabrielle d'Estrées. Henri n'avait encore été touché d'un véritable amour que pour Corisande d'Andouins, veuve du comte de Grammont.

Cette dame avait tout-à-fait perdu sa beauté. On doutait, en la voyant, si c'était elle qui avait inspiré une passion si vive au roi de Navarre. La gloire toujours croissante du prince qu'elle aimait avait entretenu en elle une passion à laquelle il ne répondait plus que par des témoignages d'amitié. Elle devint injuste; il se réfroidit davantage; il se délassa de ses fatigues par des amours où son cœur était faiblement intéressé. La vue de Gabrielle d'Estrées lui rendit toutes les impressions naturelles à une âme ardente et chevaleresque. Elle n'avait que dix-huit ans; sa beauté était accomplie, son caractère plein de douceur, son esprit doué d'une grâce insinuante. La modestie ajoutait beaucoup à l'effet de ses charmes, et laissait régner sur ses traits l'expression d'une vive sensibilité. La gloire du héros lui fit recevoir avec plus de plaisir l'hommage du roi. Elle vivait auprès de son père, officier distingué de l'artillerie, et zélé royaliste. Il s'inquiéta bientôt de donner l'hospitalité à un monarque si galant, à un héros si aimable; il paraît que Henri se déguisa souvent pour entrer au château de Cœuvres.

Le roi, dans l'année 1591, ne fit que peu de siéges et ne livra aucune bataille; mais il

employa la plus grande partie de ce temps à d'utiles négociations. Dans une de ses marches, il entra dans un château où le chancelier Chiverni vivait retiré, depuis sa disgrâce sous Henri III. Il aborda ce magistrat avec une cordialité qui l'émut vivement. Chiverni regarda comme un grand bonheur de s'attacher à la fortune d'un tel roi, et, après avoir été un faible ministre sous le plus faible des monarques, il devint, sous un prince vigilant, un ministre actif, ferme et sincère. Ce fut vers le même temps que le duc de Nevers, après de continuelles irrésolutions, rompit avec la ligue. Les Gondi virent avec beaucoup de joie ce pardon accordé à l'un des conseillers de la Saint-Barthélemi. Le maréchal de Retz, et le cardinal son frère, profitèrent de ces dispositions favorables et inespérées. Le second surtout rendit de grands services au roi (1).

(1) Le maréchal de Retz, après l'assassinat du duc de Guise, avait désespéré des affaires du roi, et s'était retiré à Florence pour y jouir paisiblement de ses richesses, et surtout pour attendre l'issue des troubles de la France. Ce conseiller de la Saint-Barthélemi était devenu un personnage très-circonspect et très-voluptueux. Les remords agissaient peu sur ces Italiens corrompus qui, dès leur enfance, avaient été pervertis, soit par de

Au-dehors, Henri IV secouru avec zèle par la reine d'Angleterre, était déjà reconnu de la république de Venise, de la ligue des Suisses, de la plupart des états d'Allemagne; si l'empereur repoussait encore en lui un prince hérétique, il ne manifestait pas du moins une inimitié dangereuse.

Mort de Sixte-Quint. 1590.

Mais l'espérance qu'avait conçue le roi de traiter avec le saint siége, s'évanouit par la mort de Sixte-Quint. Il fallait que ce pape eût déjà manifesté assez hautement la résolution de reconnaître Henri, s'il rentrait dans le sein de l'Église, puisque la ligue apprit sa mort

continuels exemples de crime, soit par les principes de Machiavel. Le chancelier Birague, comme lui Italien d'origine, et comme lui l'un des principaux auteurs de la Saint-Barthélemi, mourut avant les grandes catastrophes du règne de Henri III, et se montra paisible jusqu'au dernier moment. Il avait supporté avec beaucoup de patience les différentes mortifications que lui fit éprouver le roi le plus capricieux. Gonzague, duc de Nevers, dont nous venons de parler, fit pendant dix ans de continuels voyages à Rome, non pour y chercher une absolution du crime de la Saint-Barthélemi, mais pour consulter le pape sur la légitimité de la ligue. Comme il rendit quelques services à Henri IV, il jouit sous ce règne d'une existence honorable qui n'aurait point dû être son partage. Le maréchal de Tavannes, le complice furieux de ces trois conseillers de Char-

avec une joie scandaleuse. Aubri, curé de Saint-André-des-Arts, eut l'impudence de dire en chaire à ses paroissiens : *Dieu nous a délivrés d'un méchant pape et politique ; s'il eût vécu, on eût été bien étonné d'ouïr prêcher contre lui dans Paris ; mais il l'eût fallu.* Le successeur de Sixte-Quint ne régna que treize jours. Philippe II se rendit maître du conclave pour la dernière élection, et fit nommer un de ses sujets et serviteurs zélés, le cardinal Nicolas Sfondrate, qui prit le nom de Grégoire XIV. A peine installé, il témoigna sa reconnaissance en-

les IX, ne survécut que dix-huit mois à la Saint-Barthélemi. Mais ce fut un chagrin de courtisan, et non le remords qui abrégea sa carrière. Son fils, le vicomte de Tavannes, rapporte dans ses Mémoires que le maréchal se confessa, *sans faire mention d'avoir adhéré au conseil de la Saint-Barthélemi, contre les rebelles qui s'étaient précipités à leurs malheurs malgré que leurs majestés en eussent.* Assurément aucun de ces hommes ne connut le bonheur ; mais ils offrent un exemple, heureusement très-rare, de grands coupables épargnés par leur conscience. Au reste, dans le long tableau des meurtres commis sous Henri III, on rencontre partout les noms des acteurs de la Saint-Barthélemi, et comme assassins, et comme victimes. Il n'y en eut pas la dixième partie qui ne mourût d'une mort violente, après avoir traîné une vie misérable.

vers son protecteur, par de nouveaux monitoires contre le roi de France, contre les catholiques français qui suivaient son parti, et par une levée d'hommes en faveur de la ligue. Le parlement de Tours fit un acte de vigueur, et déclara ces monitoires nuls, abusifs, scandaleux, séditieux. Des troupes que Grégoire XIV avait mises en mouvement employèrent neuf mois à se rendre sur les frontières de France, et n'y produisirent pas plus d'effet que ses monitoires. Une profonde misère avait succédé dans Paris aux horreurs de la famine. L'université, le barreau, n'étaient guère plus fréquentés que durant le siége; les approvisionnemens ne se faisaient qu'avec une extrême difficulté; la délivrance de Paris était si peu complète, que la ville de Saint-Denis même restait occupée par les royalistes. Le commandant de cette ville était Jean-Dominique de Vic, l'un des guerriers les plus habiles et les plus valeureux de Henri IV. A la bataille d'Ivri, il avait rempli le même emploi que le vicomte de Turenne à la bataille de Coutras, celui de sergent d'armes; il portait une jambe de bois, et n'en montrait pas moins de vigueur dans le service. Sa garnison était trop faible pour une ville démantelée; elle ne consistait

Les ligueurs sont repoussés de Saint-Denis. 1591.

qu'en trois cents fantassins ; mais l'actif commandant les faisait sortir si souvent et si loin de la place, que les Parisiens croyaient voir une petite armée. Des marais assez profonds environnaient alors Saint-Denis. La rigueur de l'hiver lui ôta ce moyen de défense. Le chevalier d'Aumale, qui montrait autant de fougue dans les combats que de basse déférence envers la multitude et les seize, et que pour cette raison on avait surnommé *le lion rampant*, crut, par une attaque sur Saint-Denis, se faire considérer comme le vrai libérateur de la capitale. Il se met en marche de nuit, avec mille fantassins et deux cents chevaux ; il se dirige vers l'antique et fameuse abbaye, tombeau de nos rois. Ce poste était mal surveillé ; il fait appliquer, dans le plus profond silence, les échelles à la muraille ; ses meilleurs soldats l'ont franchie sans avoir été entendus par des sentinelles trop écartées ; ils enfoncent une des portes, et le chevalier d'Aumale entre avec tout le reste de sa troupe. Les bourgeois, la garnison, sont réveillés par ces cris : *Tue ! tue ! vive la ligue ! vive d'Aumale !* De Vic a juré de ne point survivre à cet affront ; toute faible qu'est sa troupe, il la divise en trois corps, fait partir l'un de l'abbaye, pour

attaquer les assaillans par derrière, ordonne au second de se glisser sans bruit sous la muraille, pour les prendre en flanc, et lui, il viendra les charger de front avec trente cavaliers. La fortune seconde ce plan. Ceux qui venaient opérer une surprise sont surpris à leur tour. Déjà ils étaient déconcertés de tous les coups d'arquebuse qu'on leur tirait dans l'ombre, lorsque de Vic fait sonner les deux trompettes qui l'accompagnaient, comme s'il amenait un nombreux escadron, et fond, visière baissée, sur les Parisiens. Dès la première charge d'Aumale est tué. Ses soldats ne cherchent plus qu'à fuir. Quatre cents restent sur la place; la ville est délivrée, et de Vic n'a perdu que trois hommes. Ce revers causa la plus grande consternation dans Paris. Le chevalier d'Aumale avait, un peu auparavant, pillé les vases sacrés de l'abbaye Saint-Antoine, que Henri IV avait respectés à la prise des faubourgs. Le souvenir de cet acte sacrilége diminua pour le peuple le regret de sa mort. Les gens de bien regardèrent comme un coup du ciel que ce furieux ennemi du roi légitime eût été frappé près du tombeau des rois.

Journée des farines.

Henri, sur le bruit d'une action si glorieuse, se hâta de venir embrasser et récom-

penser le brave et vieux officier qui repoussait si bien les surprises. Animé par ce succès, il essaya de faire à son tour une surprise dont la conquête de Paris pourrait être le résultat. Il s'agissait de faire entrer par une porte de la ville des soldats déguisés, qui paraîtraient conduire un convoi de farine, et qui ouvriraient la porte à des troupes cachées dans un faubourg. Quand ces soldats se présentèrent, ils s'aperçurent, à des mesures d'une surveillance inusitée, que leur complot était découvert, et se hâtèrent de revenir sur leurs pas. Ce stratagème, après son mauvais succès, fut trouvé ridicule et grossier par les Parisiens; et mille quolibets sur la *journée des farines* firent diversion à leur misère. Le roi s'en vengea par la prise de Chartres. Cette ville ne fut emportée qu'après avoir soutenu deux assauts. Elle capitula; les magistrats vinrent haranguer le roi à son entrée. *Cette ville*, dit l'orateur, *vous est soumise par le droit humain et divin. Ajoutez*, reprit gaîment Henri IV, *ajoutez, et par le droit canon.*

Noyon avait aussi quelque importance, relativement aux approvisionnemens de Paris. Toute ville murée demandait alors un siége régulier. Henri avait, avec regret, tenté deux

assauts devant Chartres; il connaissait l'ardeur de sa noblesse pour ces sortes d'entreprises, et tenait la conquête d'une ville trop achetée par la perte de ses jeunes et vaillans compagnons. Ce fut le duc d'Aumale qui se chargea de faire lever le siége de Noyon; mais il fut presque aussi malheureux qu'à Senlis. Biron le battit une première fois, et le roi une seconde. La ville se rendit. *Nous sommes si près de M. de Mayenne*, dit Henri IV; *la politesse veut que nous lui fassions une visite.* Mayenne, toujours prudent, évita cet honneur. Je ne parle point ici de quelques autres entreprises peu dignes de l'histoire. Le roi échoua auprès de La Fère, et Mayenne auprès de Mantes; mais ce dernier prit Château-Thierry.

Le jeune duc de Guise opposé à Mayenne.

Toute la faveur des Parisiens s'était portée sur le jeune duc de Guise, qui venait de s'échapper de prison. Mayenne n'éprouvait plus que froideurs dans sa famille. La duchesse de Montpensier le pressait de céder le premier rôle au fils du héros qu'avaient adoré les Parisiens. Philippe II affectait la tendresse d'un père pour ce jeune homme, et laissait percer le projet de lui donner l'infante, sa fille, en mariage, sous la condition que l'abolition de la loi salique les laisse-

rait régner conjointement sur les Français. Le légat du pape ne voyait plus Mayenne qu'avec indifférence ; le peuple le chansonnait ; les prédicateurs tonnaient contre lui ; les seize avaient juré sa perte. Ce fut dans une situation si périlleuse, qu'il montra une vigueur digne des plus grands caractères. La faction des seize lui était odieuse ; ces hommes insatiables de butin et de crime ne cessaient de lui demander le sang des meilleurs citoyens de la ville. Ils s'attribuaient tout l'honneur de la défense de Paris, parce que personne ne les avait surpassés en inhumanité. Le parlement les inquiétait ; ces magistrats ne se voyaient plus, sans confusion et sans remords, liés par leur faiblesse à un parti séditieux. La gloire qu'acquéraient au parlement de Tours les confrères dont ils s'étaient lâchement séparés, leur apprenait tous les jours de quel côté se portaient les vœux de la France. Le premier président Brisson était, de tous ces magistrats, celui qui brûlait le plus de revenir au roi. Mayenne campait à Laon avec les débris de son armée. Le conseil d'union était supprimé, le parlement muet ; les seize crurent l'occasion favorable pour donner le signal des massacres. L'ambassadeur d'Espagne appuya cette réso-

Attentats des seize. Supplice du P. P. Brisson

lution des *zélés* (c'était le nouveau nom que se donnaient les seize et leurs complices). Ils venaient de déférer à la justice un ligueur nommé Brigard, qui leur paraissait un traître depuis qu'il s'était refroidi pour leur cause. Le parlement instruisait cette affaire avec une répugnance manifeste; Brigard s'échappa; les magistrats furent bientôt accusés d'avoir favorisé son évasion. Les seize ordonnent une levée d'armes dans toute la ville; Bussi et le commissaire Louchard se mettent à leur tête; ils arrêtent, de leur propre autorité, le premier président Brisson, Claude Larcher, conseiller au parlement, et Jean Tardif, conseiller au châtelet, qui tous trois avaient été commissaires pour l'instruction du procès de Brigard. Quelques heures après, les seize se transforment en juges; à peine Brisson a-t-il comparu devant cet épouvantable tribunal, que Cromé, l'ennemi de tous les gens de bien, lui lit la sentence qui le condamne à mort. Brisson recule d'étonnement et d'horreur; il demande où sont les pièces, où sont les témoins, où sont les juges; on lui répond par un rire féroce. « Prenez donc ma vie, reprend Brisson, » puisque vous vous déclarez ouvertement » des assassins; mais si vous craignez un

» peu les vengeances du ciel et des hommes, » accordez une grâce à un vieillard qui fut » toujours fidèle à sa religion, et qui aurait » dû l'être plus à son roi. Promettez-moi de » ne point brûler un grand ouvrage de ju- » risprudence qui m'occupe depuis plusieurs » années; j'y attache plus de prix qu'à la vie». « Malheureux! lui répond Cromé, tu t'oc- » cupes encore de l'estime des hommes, » quand tu ne dois plus songer qu'à rendre » compte à Dieu »! Brisson se met à genoux et se confesse. Les seize ne lui donnent pas le temps de terminer cet acte de pénitence, et le font étrangler. Claude Larcher comparaît ensuite; Cromé se hâte de lui lire la sentence de mort; mais Larcher jetant les yeux sur le corps inanimé de son ami : « C'en est » assez, dit-il, rejoignez-moi bien vite à ce » grand magistrat ». Il est étranglé; Tardif subit le même sort. Les seize vont partout annoncer leur crime; l'ambassadeur d'Espagne, d'Ibarra, les en félicite, et les exhorte à profiter de ce moment d'épouvante pour proclamer Philippe II protecteur de la France. Les listes de proscription circulent; déjà l'on élève à deux mille le nombre des hérétiques et politiques qui doivent être condamnés comme fauteurs du Béarnais. La

multitude applaudit, la bourgeoisie est consternée, les troupes ne font aucun mouvement. « Voilà, s'écrie Boucher, docteur de » Sorbonne, voilà comme il faut soutenir une » cause sainte »! Il ajoute ces exécrables paroles : « *Il était temps de jouer des cou-* » *teaux* ». Mayenne apprend ces assassinats.

Modération et fermeté de Mayenne.

Il a résolu d'en arrêter le cours, et d'en punir sévèrement les auteurs; il quitte l'armée et prend avec lui ses deux plus fidèles régimens. A peine est-il aux portes de Paris, que les seize tremblent. Ils lui envoient, hors des murs, des députés chargés de justifier leurs attentats. « Le peuple, disent » ces députés, allait punir un grand nombre » de coupables : la mort de trois magistrats » parjures était nécessaire pour prévenir un » massacre ». Mayenne dissimule : il ne veut pas, en annonçant ses projets, se laisser fermer les portes de Paris. Il entre, se loge avec ses troupes dans la rue Saint-Antoine, auprès de la Bastille. Il parle de concorde, de l'oubli du passé; mais il permet à l'indignation publique d'éclater contre les assassins. On vit quel changement insensible s'était opéré dans les âmes. Le nombre des hommes justes surpassait enfin, dans la capitale, celui des fanatiques et des pervers.

On crie vengeance. « Je suis venu, dit Mayenne, pour l'opérer ». Il fait environner la Bastille par ses soldats, mêlés à des bourgeois. Bussi Leclerc conservait le gouvernement de ce fort; il pouvait s'y défendre long-temps avec ses complices. Mais à peine a-t-il vu quelques pièces de canon pointées contre la Bastille, il capitule; on lui promet la vie; il se rend. Les portes de Paris restent fermées; les bourgeois n'ont plus qu'un cri : « Poursuivons les seize ! ne laissons » échapper aucun de ces scélérats » ! Quatre sont arrêtés par les ordres de Mayenne; ce sont : Louchard, Anroux, Emmonot et Ameline. Le traitement qu'ils avaient fait éprouver à de dignes magistrats, ils l'éprouvent à leur tour; ils sont étranglés pendant la nuit. On chercha inutilement Cromé. Quant à Bussi Leclerc, il avait caché dans la rue Saint-Antoine le trésor, fruit de ses concussions. En voyant des gardes entrer dans son domicile, il s'enfuit, en laissant ses richesses au pouvoir de Mayenne. Depuis, il alla se réfugier à Bruxelles; il y exerça sa première profession, celle de maître-d'armes. C'était avec un long chapelet et sous le cilice, qu'il donnait les leçons d'un tel art. Il était flatté qu'on éprouvât du frémisse-

Supplice des assassins de Brisson.

ment à son aspect, et ne parlait des Guises et du roi d'Espagne que comme des aveugles instrumens de ses grands desseins, de ses intentions républicaines. Mayenne craignit d'affaiblir son parti en continuant ses exécutions; mais le coup était porté. On eût dit que c'était Henri IV qui avait puni, par le bras de Mayenne, les chefs d'une multitude frénétique.

Turenne épouse l'héritière de Bouillon.

Il existait dans le camp même du roi des républicains bien plus dangereux par leurs talens et leur naissance, mais bien moins coupables dans leurs intrigues. Le vicomte de Turenne, malgré l'éclat de son courage et de ses services, avait toujours été soupçonné d'incliner vers ce parti. Il était du moins du nombre des seigneurs ambitieux qui songeaient à se former des principautés indépendantes, à la faveur de la confusion générale. De grands domaines qu'il possédait dans le Querci, dans l'Agénois, favorisaient cette ambition. Henri IV sut en prévenir les effets avec autant de magnanimité que d'adresse. Le vicomte de Turenne venait de lui rendre un service important; à la suite d'une habile négociation qu'il avait conduite en Allemagne, il amenait au roi un renfort de six mille Alle-

mands. Henri se rendit à Sedan pour les recevoir; et le duché de Bouillon devint à la fois une brillante récompense pour Turenne, et un frein que le roi mettait à ses projets ambitieux. L'héritière de ce duché était Charlotte de Lamarck, dont le frère était mort en 1588, après avoir signalé sans succès son zèle pour la cause protestante. Il avait nommé le sage Lanoue, tuteur de la jeune sœur qu'il laissait son héritière. Rien n'eût été plus facile à Lanoue que d'acquérir une principauté en recevant la main de sa pupille; mais il était impossible qu'une telle vertu se démentît jamais. Ce fut le roi qui disposa de la main de Charlotte de Lamarck. Le vicomte de Turenne lui parut l'homme le plus propre à repousser l'invasion du duc de Lorraine, dangereux voisin de Sedan. Il fit célébrer le mariage sous ses yeux. Mais quand il conduisait ce seigneur au lit de l'épousée, il fut étonné de le voir disparaître. Le vicomte de Turenne avait préparé une expédition pour cette même nuit. Il part, réussit, emporte la ville de Stenai, et vient le lendemain matin en présenter les clefs au roi. « Ventre-saint-gris, lui » dit ce prince, je serais bientôt maître » de mon royaume, si les nouveaux ma-

» riés me faisaient de pareils présens de
» noces ».

Mort de Lanoue.

Mais dans le moment où Henri IV récompensait un ami, il en perdait un bien plus cher à son cœur. C'était ce Lanoue dont le nom vient si souvent reposer la plume des historiens de nos guerres civiles. Il mourut de la mort enviée des guerriers. Le roi l'avait opposé au duc de Mercœur dans la Bretagne. Il assiégeait avec le prince de Dombes, fils du duc du Montpensier, la ville de Lamballe. Déjà il avait fait une large brèche aux remparts. Il vint la reconnaître, et fut renversé d'un coup d'arquebuse. La blessure ne fut jugée grave qu'au bout de quelques jours. Toute sa vie l'avait préparé à la mort du juste; ses derniers entretiens roulèrent sur l'immortalité de l'âme; c'était dans les livres saints qu'il en puisait l'assurance. Il fut, dans un temps de guerres civiles, le miroir de l'honneur. Ses vertus furent d'abord l'inutile censure de son siècle; elles en furent ensuite le modèle. Tous les hommes d'honneur dont Henri IV marchait environné, semblaient une postérité de Lanoue (1).

(1) *Mémoires de la Ligue.* — *Sulli.* — *Péréfixe.* — *Mathieu.* — *Mézerai.* — *Vie de Lanoue.*

Mort du comte de Châtillon. 1591.

Cette même année 1591, vit mourir le comte de Châtillon qui, âgé seulement de trente ans, succomba aux fatigues de la guerre. Une vie si courte avait été remplie par une foule d'actions héroïques. Il vengea son père par des combats, jamais par la trahison. Ses succès lui avaient donné un peu d'orgueil. Consommé dans la science de l'ingénieur, un jour il réfuta sans ménagement et sans respect un avis qu'ouvrait le maréchal de Biron sur l'attaque d'une ville. Cette contestation avait lieu en présence de Henri IV. Il réprimanda vivement Châtillon, mais avec des paroles qui, en flattant l'orgueil du vieux guerrier, ne devaient point humilier celui de son jeune antagoniste. *Croyez*, lui dit-il, *que tous tant que nous sommes, nous serons long-temps à l'école de mon père.* Un second fils de Coligni, qui portait le nom glorieux et sans tache de Dandelot, se montra indigne de son père, de son oncle et de son frère. Piqué de quelques avertissemens sévères que le roi avait été forcé de lui donner, il eut assez de bassesse de cœur pour se jeter dans le parti de la ligue.

Le résultat des négociations de Henri IV avait été de lui donner une armée digne

enfin d'un roi de France. Elle s'élevait à plus de quarante mille hommes, parmi lesquels dix mille cavaliers. On y comptait six mille Allemands, quelques compagnies hollandaises, et cinq mille Anglais sous la conduite du comte d'Essex, jeune et brillant favori de la reine Elisabeth. Henri crut devoir employer cette armée au siége de Rouen.

Siége de Rouen. 1592.

Cette ville soutenait l'espoir des Parisiens. On y avait élevé des travaux qui paraissaient la rendre inexpugnable. A une forte garnison, elle joignait une population qui conservait pour la ligue plus de zèle que le peuple de Paris lui-même : elle avait pour gouverneur un habile et vigilant guerrier, Brancas de Villars, qui, sous Henri III, avait porté le titre d'amiral de France. La conquête de Rouen eût achevé de soumettre au roi une province fertile, industrieuse; elle eût rangé le cours de la Seine sous ses lois, lui eût procuré le moyen de contenir et de vaincre dans la Bretagne le duc de Mercœur que la mort de Lanoue rendait plus audacieux. Les rigueurs de la saison s'annonçaient; on approchait du mois de novembre: Henri veut montrer qu'aucun obstacle ne l'arrête. Moins cette attaque sera prévue, plus elle aura de chances de succès;

mais le duc de Mayenne avait deviné le projet du roi. Tandis qu'il délivrait Paris de la tyrannie des seize, il prenait ses mesures pour maintenir Rouen au pouvoir de la ligue. Lorsque Henri se présenta devant cette ville, le gouverneur en avait déjà fait réduire les faubourgs en cendre. Des ouvrages extérieurs avaient été promptement élevés sur leurs débris. Le fort de Sainte-Catherine, qui les protégeait, semblait à lui seul demander un long siége. Ici des lignes, là des bastions; partout un air de résolution et de vigilance. Rosni aurait voulu que, négligeant le fort de Sainte-Catherine, on ne s'attachât qu'au siége de la ville. Il répétait sa vieille maxime de guerre : *ville prise, château rendu*. Le maréchal de Biron fut d'un avis contraire, et cet avis, qui prévalut, contribua beaucoup aux lenteurs et aux difficultés du siége. Un froid rigoureux incommodait les assiégeans. Le gouverneur faisait de brillantes sorties. Aux nobles de Normandie qui partageaient son ardeur, se joignait un ecclésiastique belliqueux, doué d'une force étonnante et d'un courage indomptable; c'était un curé de campagne. L'élite de ces nobles normands périt dans des combats multipliés; le curé leur émule

fut tué sur la tranchée. Les Hollandais, qui avaient étudié l'art des siéges dans la longue guerre de leur patrie, se maintenaient avec vigueur dans les postes qu'on avait emportés. Les Anglais, animés par l'exemple de leur chef, demandaient sans cesse au roi l'honneur d'emporter des ouvrages nouveaux. Henri ne le leur accordait qu'en se réservant à lui-même quelque poste périlleux. Le comte d'Essex, impatienté des lenteurs et des difficultés du siége, imagina d'appeler le gouverneur à un combat singulier : « J'accepterai cet honneur, répondit Villars, quand j'aurai sauvé la ville »; et le cartel n'eut point de suite (1). Tous les exploits de Henri IV redoublaient l'ardeur de Villars. Une tranchée qu'il avait élevée en avant des murs, et sous la protection du fort de Sainte-Catherine, fut prise, non sans

(1) Les termes du cartel du comte d'Essex sont remarquables; les voici : « Si vous voulez combattre à pied ou » à cheval, armé ou en pourpoint, seul à seul, je main» tiendrai que la querelle du roi est plus juste que celle » de la ligue, que je suis meilleur que vous, et que ma » maîtresse est plus belle que la vôtre. Que si vous refu» siez de venir seul, je menerai avec moi vingt combat» tans, le pire desquels sera une partie digne d'un colonel; » ou soixante, le moindre étant capitaine ».

une grande perte d'hommes; Villars la reprit avec huit cents hommes seulement. Indigné de cet affront, le roi ne négligea rien pour s'en rendre maître de nouveau; il y parvint, et força Villars d'évacuer le fort de Sainte-Catherine. Mais, quelle nouvelle! Le prince de Parme s'est mis en marche pour lui faire lever une seconde fois le siége d'une ville importante; Mayenne est venu au-devant des Espagnols avec le duc de Guise et les meilleures troupes de la ligue; l'armée du prince de Parme s'élève à trente mille combattans, presque tous vieux soldats. Tout est perdu pour Henri IV, s'il ne soutient pas devant un tel rival tout l'éclat de sa réputation militaire. Pourra-t-il, comme devant Dreux, abandonner le siége d'une ville pour chercher une victoire? Non, le prince de Parme n'est point un de ces guerriers que l'on puisse forcer à recevoir une bataille. Farnèse fera lever le siége de Rouen, et, gardé avec ses précautions accoutumées, il cheminera paisiblement à travers le royaume. Que faire? Le roi laisse la conduite du siége au maréchal de Biron, et se présente au-devant de l'armée espagnole avec sept mille hommes de cavalerie. C'est par Amiens que Farnèse s'avance; il a passé cette ville et traversé la Somme.

Le roi abandonne le siége pour aller reconnaître le prince de Parme.

Henri conduit son avant-garde; il a laissé le gros de sa cavalerie sous le commandement du duc de Nevers, ligueur récemment mais faiblement converti, général timide et soldat peu aguerri à la fatigue. Voici l'avant-garde espagnole qui s'avance, sous la conduite du duc de Guise. On se rencontre près de Breteuil. Henri fond, visière baissée, sur un corps de cavalerie trois fois supérieur au sien. Secondé par le baron de Biron, par Givri, Saint-Geran et d'Harembures, il culbute ce corps, enlève la cornette du duc de Guise, son bagage. Il allait, au gré de ses souhaits, engager un grand combat de cavalerie, si le duc de Nevers se fût présenté à temps; mais ce seigneur restait loin en arrière, *les mains et le nez dans son manchon*, nous dit Rosni dans ses Mémoires, *et toute sa personne bien empaquetée dans son carrosse*. Rien ne put le déranger de son flegme et de ses molles habitudes; l'occasion fut perdue. Le roi se porta sur Aumale, petite forteresse sur les confins de la Picardie et de la Normandie. Comme il montait le coteau d'Aumale, avec neuf cents chevaux, Givri vient lui rendre compte que l'armée du prince de Parme se déploie dans la plaine, et qu'on peut l'estimer à trente mille hommes.

Combat d'Aumale; périls du roi. 1592.

« Il faut nous en assurer, dit Henri; allons » voir ce que veulent ces gens-là ». Il fait quelques pas et reconnaît que cette armée, embarrassée de chariots et de bagages, ne peut encore se former en bataille. Il partage sa faible troupe en trois corps; cent chevaux lui suffiront pour éprouver la force et le courage des cavaliers ennemis. Si ceux-ci l'attaquent vivement, il se retirera jusqu'à l'entrée d'Aumale. Là, cinq cents arquebusiers, embusqués derrière des arbres, viendront le secourir, sous la conduite de Lavardin. Ensuite trois cents cavaliers déboucheront d'Aumale. L'ordre sera donné au duc de Nevers de presser la marche de son gros corps de cavalerie. Il faut de tels moyens pour étonner l'ennemi. A peine Henri a-t-il fait part de ce plan à ses officiers, ils se regardent sans mot dire, et ne peuvent concevoir que cent hommes aillent en affronter trente mille. Rosni prend la parole pour faire quelques objections. « Voilà, lui dit » Henri, le propos de gens qui ont peur ». Il faut se dévouer au plus affreux péril pour répondre à ce reproche, aussi injuste qu'inusité. On court, et cent hommes viennent se mettre en présence d'une armée. Le prince de Parme, monté sur un chariot découvert,

au centre de cette armée, se persuade qu'une attaque si téméraire cache quelque embuscade; cependant, par ses ordres, sa cavalerie se développe de plusieurs côtés. Le roi se retire, mais sans précipitation. Arrivé au bois où Lavardin doit se tenir embusqué, il crie : *Charge!* mais ses arquebusiers, effrayés d'un plan si hasardeux, n'avaient voulu se poster que plus près de l'entrée du bourg, et même la plupart d'entre eux s'étaient retirés. *Charge!* répète encore Henri. Ses soldats ne répondent à ce second appel que par une faible décharge d'arquebuse. Les escadrons ennemis vont entourer le roi. Lui et les siens se battent à l'épée, au pistolet. Ce qui gêne le plus la retraite, c'est qu'il faut passer par le pont d'Aumale. Henri parvient à le gagner, mais ne veut passer qu'après tous les siens. Tandis qu'il veille sur chacun d'eux, il reçoit un coup de feu dans les reins. Tous ses compagnons jettent un cri d'effroi; il leur recommande le silence, et, pour les calmer, comme pour se satisfaire, il combat encore sur le pont. Enfin quatre cents cavaliers viennent le dégager.

La blessure du roi n'était point dangereuse. Les momens pressaient trop pour qu'il songeât à sa guérison. Pour cette seule fois,

il se reprochait d'avoir trop cédé à son courage; car il avait inutilement perdu plusieurs de ses valeureux combattans (1). Le prince de Parme se reprochait encore plus une prudence qui lui avait ravi une occasion de terminer la guerre. Mais comment aurait-il pu soupçonner que Henri IV fût à la tête de ces désespérés combattans? Il ne hâtait point sa marche vers Rouen. Le roi retourne vers

(1) Henri, d'après ce que rapporte Sulli, avait coutume d'appeler ce combat l'erreur d'Aumale; « erreur » héroïque, ajoute Sulli ». Il la compare à ce que fit Alexandre dans une ville des Oxidraques. Mais Alexandre était maître, non-seulement du royaume de ses pères, mais de la Grèce, de l'Égypte et d'une grande partie de l'Asie, lorsqu'il courut ce brillant et inutile danger. Henri IV, malgré ses victoires, était encore loin de posséder tout son royaume. L'arrivée du prince de Parme déconcertait tout son plan de campagne. Il voyait arriver le moment où ses gentilshommes parleraient d'aller revoir leurs châteaux, et où il ne pourrait plus solder son armée. Son unique moyen de la maintenir sous les drapeaux consistait dans des actions d'éclat. Jamais il n'eût voulu exposer l'un de ses lieutenans comme il s'exposait lui-même. Tout impétueuse qu'était sa valeur, on peut dire qu'elle était réfléchie. Il payait son armée avec des actes de bravoure personnelle. Ce fut après le combat d'Aumale que Duplessis-Mornai écrivit ces mots à Henri IV : *Sire, c'est assez faire l'Alexandre; il est temps de faire l'Auguste.*

cette ville, pour l'assiéger avec plus de vigueur, et trouve que tout est perdu. Villars avait fait une sortie si impétueuse et si bien combinée, que la prudence du maréchal de Biron avait été surprise, ses bataillons enfoncés, ses retranchemens détruits; l'ennemi s'était emparé de six pièces de canon. Cette journée malheureuse était le résultat des discordes toujours plus envenimées entre les catholiques et les protestans, et que la présence du roi ne contenait plus. Le maréchal avait été dangereusement blessé dans cette attaque; Crillon et quelques autres guerriers de cet ordre l'avaient été dans des sorties précédentes. Les protestans cédaient encore une fois au désir de revoir leurs familles. Les catholiques éclataient en murmures. Henri croit devoir faire encore quelques démonstrations d'attaque; mais il a conçu un autre plan. « Il faut bien, dit-il, laisser entrer le » duc de Parme à Rouen; mais voyons » comment il en sortira ».

Levée du siége de Rouen.

Le siége est levé. Le roi se retire vers la mer. Le duc de Montpensier lui amène un renfort de Bretagne. Sûr désormais de repousser toutes les attaques de l'ennemi, il met tout en usage pour l'attirer sur lui. Il y parvient. Le prince de Parme ne croit

point avoir assez fait pour Rouen, s'il ne reprend Caudebec. Il s'avance vers cette ville; mais il est resté vingt-huit mille hommes au roi. Il manœuvre avec tant d'habileté, que déjà il a coupé aux Espagnols leur communication avec Rouen. Farnèse s'est rendu maître de Caudebec; mais c'est là que ses dangers augmentent. Henri aperçoit quelques signes d'irrésolution; il en profite. Il tombe sur l'avant-garde espagnole, commandée par le duc de Guise, la met en déroute dès le premier choc, et s'empare de tous ses bagages. Bientôt il a le bonheur d'engager une autre action auprès d'Ivetot, et celui d'y rencontrer Farnèse en personne. Il s'agissait d'emporter un bois où les Espagnols s'étaient fortement retranchés. Au bout de quelques heures, Henri est maître de ce poste important. Farnèse, qui dans le plus grand péril a cru devoir se montrer en soldat, a reçu dans le bras une blessure dangereuse, et il a perdu sept ou huit cents hommes; Henri croit recevoir le prix le plus complet de ses manœuvres savantes. Farnèse ne pourra plus lui échapper que par des prodiges d'habileté; mais ces prodiges, ce général les accomplit au milieu de ses souffrances phy-

Retraite habile de Farnèse.

Sa mort, 3 décemb. 1592.

siques et morales. Il ne s'était pas mis en marche dans son expédition de Caudebec, sans avoir prévu tout ce qu'il avait à craindre de la foudroyante promptitude et des subites ressources de Henri. Depuis plusieurs jours il avait fait préparer un nombre considérable de bateaux pour mettre la Seine entre lui et l'armée royale : toute la sienne passa pendant la nuit sur deux ponts de bateaux, et les rompit avec une extrême diligence. Au point du jour le roi voit sur l'autre rive de la Seine une armée, qu'il ne peut plus atteindre. L'admiration de l'Europe resta partagée entre ces deux capitaines. Farnèse, après avoir sauvé son armée et sa gloire, mourut dans la ville d'Arras, des suites de la blessure qu'il avait reçue au combat d'Ivetot (1).

(1) Péréfixe, Sulli et d'Aubigné racontent avec beaucoup d'intérêt les événemens variés du siége de Rouen. De Thou et Davila me paraissent fatigans par l'excès des détails. L'histoire ne peut être considérée comme un code d'instruction militaire. D'ailleurs, de quel intérêt pourraient être les détails techniques de tous les siéges antérieurs à Vauban ? J'ai passé sous silence tout ce que fit Villars pour soutenir le courage et animer le fanatisme des habitans de la ville assiégée. Ce n'est point Villars, c'est Henri IV qu'il s'agit de peindre. Quant aux manœuvres de ce prince et de Farnèse, il faudrait être versé dans l'art de la guerre, pour les présenter avec

La gloire que venait d'acquérir Villars au siége de Rouen, fut un peu compromise sous les murs de Quilleboeuf, qu'il vint attaquer avec cinq mille hommes. Bellegarde osa défendre cette ville avec cent cinquante hommes. Le brave Crillon s'y présenta peu de jours après avec un aussi petit nombre de combattans; et une place si chétive parut inexpugnable. Villars leva le siége le dix-septième jour. Le roi avait congédié la plus grande partie de son armée; mais il tenait le reste en action. De la Normandie, il s'était rapidement porté sur la Champagne.

Mort du maréchal de Biron. 1592.

clarté : encore seraient-elles inintelligibles sans des cartes militaires faites avec soin.

On prétend qu'après avoir passé la Seine, le duc de Parme envoya un trompette au roi pour lui demander s'il était content de sa dernière manœuvre, et que Henri, impatienté de cette bravade, répondit : *Je ne me connais point en retraites.* Ce mot est peu vraisemblable, puisque Henri venait de se retirer devant le prince de Parme, depuis Aumale jusqu'aux environs de Caudebec et d'Ivetot.

La marche de Farnèse, pour regagner les Pays-Bas, n'offre aucun événement curieux. Arrivé dans la ville d'Arras, sa blessure lui causa une maladie mortelle. Cependant quelques mémoires prétendent que sa mort fut causée par le poison. Ils n'en donnent d'autre indice, sinon qu'il avait beaucoup de gloire, de fierté, et qu'il était général de Philippe.

Il continuait à faire de loin une espèce de blocus de Paris, en attaquant toutes les villes dont cette capitale tirait ses différentes provisions. Cette fois il tomba sur Épernay. Tandis que de sa personne il repoussait victorieusement les corps de troupes envoyés au secours de cette ville, le maréchal de Biron en pressait vivement le siége. Épernay se soumit au roi après un assez long siége; mais il paya cher cette faible conquête. Le maréchal de Biron fut emporté d'un boulet de canon sous les remparts de cette ville. Sa renommée militaire égalait celle des plus grands généraux de son temps. Peu de ses contemporains le surpassaient en lumières, en instruction. Sa libéralité, le nombre d'hommes distingués qui se vouaient à sa fortune, lui donnaient presque rang parmi les souverains. Mais il ne resterait aujourd'hui qu'un bien faible souvenir de ses exploits, si son nom ne se trouvait lié avec celui de Henri IV. C'est à sa loyauté qu'il doit sa gloire. On l'accusa pourtant d'avoir conduit le siége de Rouen avec faiblesse, afin de se rendre toujours plus nécessaire au roi en prolongeant la guerre. Mais, dans ce même siége, Biron reçut deux blessures. Les démêlés des catholi-

ques et des protestans avaient seuls causé le désordre de l'armée royale. Pourquoi Biron se serait-il obstiné à passer sa vieillesse dans le tumulte des armes, lui qui n'était pas moins signalé comme habile négociateur que comme habile capitaine? C'était le moment des négociations. Henri IV avait pris la résolution d'abjurer la religion réformée. Cherchons un moment des motifs d'une résolution dont tout le reste de sa vie prouva la sincérité.

La vivacité de son caractère, ses goûts chevaleresques, son penchant à l'amour, enfin la rectitude de son esprit, avaient dû lui donner, malgré les leçons et les exemples de sa mère, une répugnance marquée pour les controverses religieuses. S'il eût été, comme l'amiral de Coligni, comme Duplessis-Mornai et Lanoue, un de ces esprits que le tumulte des camps ne peut distraire de la méditation, comme eux il se serait opiniâtré dans des opinions qu'il aurait cru avoir mûrement réfléchies. Décoré de bonne heure du titre de roi, quoiqu'avec un très-faible domaine, il dut voir avec inquiétude les principes républicains d'une secte rigide (1). N'avait-il

Le roi annonce son abjuration.

(1) Je me garde bien de vouloir présenter les principes républicains attribués aux protestans comme des résul-

pas eu des affronts à dévorer à la Rochelle? Que de sacrifices n'avait-il pas faits à l'orgueil ou à la sévérité des prédicans? Les lettres qu'il écrivait, à cette époque, à la comtesse de Grammont, indiquent assez, dans leur naïveté, quels étaient les fondemens et les limites de sa croyance. Sans discuter les dogmes, il se décidait pour la secte qui lui offrait le plus de gens d'honneur. Mais les seigneurs catholiques vinrent en foule grossir son camp; il vit parmi eux des hommes qui ne le cédaient point en générosité, en dévouement, à ses premiers amis. Les services des Biron, des Crillon, des Harlai, des Sancy, des de Thou, préparaient mieux sa conversion que n'eussent pu le faire les argumens des plus illustres docteurs de l'école. Les principes de tolérance auxquels il s'était promis de rester fidèle, le tranquillisaient sur la reconnaissance qu'il devait aux protestans. Je raisonne ici d'après les considérations humaines, qui me semblent seules du domaine de l'historien; mais, s'il fallait indiquer

tats directs de leur doctrine. L'exemple des Danois, des Suédois, des Prussiens, des Saxons, réfute assez la généralité de cette supposition. J'ai expliqué ailleurs ce qui avait conduit les protestans de la Rochelle à un amour prononcé des institutions républicaines.

le moment ou Henri IV se sentit plus vivement ramené au culte catholique par une voix du ciel, je dirais que ce fut celui où le ciel mit dans son âme cette divine magnanimité qui lui fit épargner les Parisiens rebelles et affamés. Dès lors, pour lui plus d'alternative; il dut se dire : « Soyons catholique pour sauver mon peuple ».

Il faut dire, à l'honneur des protestans, qu'ils combattirent peu cette résolution du roi. Celui qu'elle chagrinait le plus était Duplessis-Mornai. Dès qu'il eut vu cette pensée dans le cœur de Henri IV, il gémit et se tut. A son exemple, des gentilshommes fatigués de trente ans de combats ne s'opposèrent que peu au moyen de conciliation que le roi laissait entrevoir. Les protestans les plus ambitieux, tels que le vicomte de Turenne, n'étaient pas fâchés d'une résolution qui leur laisserait l'empire de ce parti. Rosni s'était d'abord éloigné de Henri IV avec une sombre tristesse; mais, dès que le roi l'eut rappelé près de lui, et qu'il lui eut ouvert toute son âme, Rosni, quoique bien résolu de persévérer dans la religion protestante, se sentit convaincu qu'un roi ne compromet point son salut dans le ciel, en travaillant au salut de son peuple.

Mille raisons pouvaient faire craindre au roi que cette abjuration ne parût un inutile avilissement de son grand caractère. Il pouvait se dire : Ce qu'on accorde à des révoltés, élève toujours plus haut l'insolence de leurs prétentions. Du côté de la cour de Rome, que d'humiliations à subir ! Fallait-il, après tant d'actions légitimes et glorieuses, descendre à ces actes de pénitence, à ces amendes honorables qui souillèrent autrefois l'honneur du diadème ? Fallait-il, à genoux, une torche à la main, attendre à la porte du Vatican qu'un pontife altier voulût bien se laisser fléchir ? Qu'espérer, après une abjuration, de la reine d'Angleterre, généreuse amie, mais zélée protestante ? Qu'espérer de la Hollande et des états protestans de l'Allemagne ? Le roi devait beaucoup aux magistrats qui avaient cherché un noble refuge à Tours ; mais ces mêmes hommes qui avaient osé condamner une bulle du saint siége comme un attentat séditieux, inflexibles dans les maximes héréditaires de leur corps, s'étaient opposés et s'opposeraient constamment à tout édit sur la liberté de conscience. Les protestans ne seraient-ils pas portés à croire que ces refus du parlement étaient concertés avec le

roi? Alors que de tempêtes nouvelles! Le roi, en luttant contre la fureur de ses vieux ennemis, aurait encore à se défendre du ressentiment de ses vieux serviteurs.

Henri IV, secondé de Rosni, écarta sans peine de si grandes difficultés; il parcourait d'un regard sûr et perçant tous les mobiles qui faisaient agir cinq à six cents personnages qu'un temps d'anarchie avait placés sur la scène politique. Rosni, plein de fougue à la guerre, et de flegme dans le cabinet, ne lui cédait point en esprit d'observation. Dès la première tentative de ces deux hommes d'état, le tiers parti formé par le cardinal de Bourbon fut rompu. Rosni sut lui enlever et donner au roi l'abbé du Perron; cet ecclésiastique était doué d'une éloquence insinuante; il pouvait, par l'étendue de son instruction, combattre avec avantage les docteurs les plus exercés aux armes de l'école. Renaud de Beaune, archevêque de Bourges, et de Thou, évêque de Chartres, se rangèrent du parti du roi, et entraînèrent d'autres prélats. Ses négociations

Henri chercha ensuite si, dans la ligue, il n'était pas quelques hommes que l'ambition ou la conscience pouvait lui ramener. Il jeta les yeux sur Villeroi et sur Jeannin.

Villeroi, vieux courtisan de Catherine de Médicis, voulait du pouvoir. Jeannin, docte et intègre magistrat, était passionné pour la liberté publique. Les premières propositions qu'ils firent ne furent pas satisfaisantes. Ils voulaient que le roi éloignât de lui tous les protestans, leur refusât toute place, et se bornât à tolérer leur culte avec mille restrictions gênantes. Dès que Henri IV reçut cet écrit, il assembla les chefs des protestans. « Voilà, messieurs, leur dit-il, les conditions qu'on me propose : comptez sur votre roi, sur votre ami, pour les rejeter toujours avec indignation. »

Bientôt Rosni parvint à découvrir des dépêches secrètes de Villeroi et de Jeannin à la cour d'Espagne. Le roi connut par ce moyen toutes les intrigues qui allaient se croiser aux états de Paris, assemblée dont l'Espagne réclamait toujours la convocation, et que Mayenne ne pouvait plus différer.

États Généraux de Paris. 1593.

Le malheur de la monarchie française est de n'avoir vu ses états assemblés qu'à des époques où de grands maux étaient prévus ou arrivés. Nulle tradition de principes ne pouvait s'établir dans des assemblées trop rares et trop tumultueuses. C'était presque toujours la faiblesse qui consultait l'inexpé-

rience. Le pédantisme en faisait l'ouverture; l'anarchie en remplissait les derniers momens. Je sais que les états de Tours, sous Charles VIII, et ceux d'Orléans, sous Charles IX, eurent un caractère particulier de sagesse; mais la fatalité voulut que cette sagesse fût stérile, au moins dans les résultats les plus importans. Les états généraux tenus à Blois, sous Henri III, n'avaient été que de serviles instrumens de l'ambition du duc de Guise. Que pouvait-on espérer d'une assemblée ouverte par le duc de Mayenne, sous l'influence de la cour d'Espagne et d'une ville révoltée?

Mais Paris, après cinq ans de désolation, se dérobait par degrés au joug de ses chefs fanatiques. L'extrémité de ses misères mettait un terme à ses fureurs. Des hommes, long-temps atroces et qui ne pouvaient plus commander de cruautés au peuple, voyaient les restes de leur puissance expirer dans le ridicule. Leur vénalité était divulguée. Chacun connaissait le tarif d'une émeute, d'une procession scandaleuse ou d'un sermon atroce.

L'objet de l'assemblée des états généraux était de nommer un roi de France. Ainsi l'annonçait le duc de Mayenne dans ses

lettres de convocation. Il s'agissait aussi de modifier les lois de la monarchie suivant des circonstances nouvelles. On n'eut pas le temps de s'occuper de ce nouvel objet. L'assemblée s'ouvrit dans la salle du Louvre le 26 janvier 1593 : le duc de Mayenne, assis à la place du roi, sous un dais comme le roi, prononça un discours modeste et réservé. « Choisissez un roi, disait-il » ; mais, par l'appareil dont il s'était entouré, il semblait dire : « C'est moi qui suis en possession du » trône ». Le cardinal de Pellevé parla ensuite au nom du clergé. Ce prélat s'expliqua comme les plus ignobles prédicateurs de ce temps (1). Toutes ses fureurs apostoliques

(1) Tous les historiens conviennent de l'ineptie de la harangue du cardinal Pellevé. La satire Ménippée, dont nous parlerons tout-à-l'heure, en offre une parodie très-spirituelle. On peut en juger par le passage suivant : « Quant à moi, messieurs, me voici à votre commande-» ment de vendre et de pendre, pourvu que, comme » bons catholiques zélés, vous vous soumettiez aux archi-» catholiques princes lorrains, et super-catholiques Espa-» gnols, qui aiment tant la France, et qui désirent tant » le salut de vos âmes, qu'ils en perdent la leur par » charité catholique, dont c'est grand'pitié, et vous prie » y aviser de bonne heure, de peur que ce Béarnais ne » nous joue quelque tour de son métier ; car s'il alloit se » convertir et ouïr une méchante messe seulement, nous

ne purent empêcher qu'il ne causât un profond ennui à ses plus zélés partisans. Le baron de Senneçay, qui pour la seconde fois parlait au nom de la noblesse dans les états, parla plus succinctement et avec plus de convenance. Honoré du Laurent, qui porta la parole au nom du tiers-état, se garda bien de déceler aucune préférence entre les divers prétendans à la couronne. Les premières séances furent en général mornes et insignifiantes.

Le roi ne comptait que des partisans timides et indécis dans cette assemblée. Voici ce qu'il imagina pour les placer dans une

» serions affolés, et aurions perdu tout d'un coup nos » doublons et nos peines. Mais, encore que ces bonnes » gens de Luxembourg et Pisani le promettent à notre » saint père, il n'en sera peut-être rien. C'est pourquoi » *in dubio*, vous vous devez hâter de vous mettre entre » les mains des médecins, ces bons chrétiens de Castille, » qui savent votre maladie et en connoissent la cause, et » par conséquent sont plus propres à la guérir si les vou- » lez croire; car ceux qui disent que les Espagnols sont » de dangereux empiriques, et font comme le loup qui » promettoit à la brebis de la guérir de sa toux. Cela est » faux : ce sont tous hérétiques qui le disent; et tout bon » catholique doit croire, sous peine d'excommunication » et de censure ecclésiastique, que le preux roi d'Espa- » gne voudroit avoir perdu ses royaumes de Naples, Por- » tugal et Navarre, voire son duché de Milan et le comté

position plus favorable. Le 28 janvier, un trompette du roi se présenta aux portes de la ville. Il demanda à parler au gouverneur, annonça hautement qu'il apportait une proposition des officiers catholiques attachés au parti du roi, adressée aux états généraux. La curiosité publique fut excitée. On s'aperçut que le peuple favorisait toute proposition qui pouvait mettre un terme à ses souffrances. Il fallut lire la lettre des officiers catholiques. Ils demandaient des conférences avec les députés des états, pour négocier la paix du royaume et de l'Église. Dans une assemblée particulière des chefs de la ligue,

» de Roussillon, et tous les droits qu'il a aux Pays-Bas, » que les états lui gardent, que tous les Français fus» sent bons catholiques, et voulussent volontairement » et de fait recevoir ses garnisons avec la sainte inquisi» tion, qui est la vraie et unique touche pour connoître » les bons chrétiens et catholiques zélés, enfans d'humi» lité et obéissance. Ne croyez donc pas que ce bon roi » vous envoie tant d'ambassadeurs, et vous fasse envoyer » ces bons personnages légats du saint père à une autre » intention que pour vous faire croire qu'il vous aime sur » toutes gens. Penseriez-vous bien que lui qui est sei» gneur de tant de royaumes, qu'il ne les peut compter » par les lettres de l'alphabet, comme Charlemagne fai» soit ses monastères, et si riche qu'il ne sait que faire » de ses trésors, voulût se mettre seulement en peine de » souhaiter si petite chose que la seigneurie de France »?

plusieurs personnes manifestèrent le désir de se prêter à cette vue de conciliation. « Quoi ! s'écria le légat du pape, vous » tombez dans ce piége, vous qui avez si- » gnalé par tant de combats votre zèle pour » la foi ! Oubliez-vous que ces catholiques » infidèles ont encouru les anathèmes du sou- » verain pontife ? Attendez, pour communi- » quer avec eux, qu'ils soient lavés, par de » longs actes de pénitence, des souillures » qu'ils ont reçues dans leur commerce avec » les hérétiques. Oh ! que la foi est prompte » à vaciller ! Que sont-ils donc devenus, » les temps de gloire et de saintes souffran- » ces, où, consumés de misère, dévorés » par la faim, vous restiez sourds à toutes » propositions de l'hérétique et des fau- » teurs de l'hérésie ? Quand la protection » du ciel, quand des miracles évidens vous » ont fait sortir victorieux de cette terrible » épreuve, je vous vois prêts à vous asseoir » aux tables de l'impie ; à loger avec lui » sous des toits que les foudres du ciel » peuvent à chaque instant faire écrouler ! » Est-ce ainsi que vous reconnaissez les soins » paternels du vicaire de Dieu ? Que n'a-t-il » pas fait pour cette cité tout-à-l'heure si » zélée, et si tiède aujourd'hui ? Le trésor

» de l'Eglise s'est ouvert pour vos besoins,
» l'armée du saint pontife a passé les Alpes
» pour marcher à votre secours. Songez
» bien qu'un moment de mollesse peut vous
» faire perdre le prix de trente ans de com-
» bats. Quand vous aurez reconnu des frères
» dans de mauvais catholiques, qui vous
» empêchera de reconnaître votre roi dans
» l'hérétique lui-même? Vous croirez à son
» vain repentir, à ses protestations hypo-
» crites; ou plutôt, devenus hypocrites
» vous-mêmes, vous feindrez d'y croire.
» Eh bien, je vous déclare que le saint
» siége n'a plus de pardon pour un héréti-
» que relaps. Les sources de la miséricorde
» divine sont taries pour lui; et craignez
» qu'elle ne s'arrête pour vous».

Conférences de Surène. 1593.

Malgré la véhémence de ce discours, Villeroi et Jeannin, avec lesquels on croit que la démarche du roi de Navarre avait été concertée, obtinrent que la proposition des seigneurs catholiques serait soumise aux États de Paris. Ils appuyèrent avec force dans cette assemblée la demande des seigneurs catholiques attachés au roi. On convint d'ouvrir avec eux une conférence à Surène, village près de Paris. Les deux partis choisirent pour y assister ce qu'ils avaient de

plus habiles en négociateurs, en théologiens, en orateurs. Ces conférences furent longues et peu décisives. Elles servirent pourtant à diminuer l'animosité de plusieurs des chefs de la ligue. La cause du fanatisme était perdue; mais l'intérêt personnel le remplaçait. L'ambition et l'avarice s'agitaient, soit pour de l'or, soit pour un chapeau de cardinal, soit pour un gouvernement. Pendant ce temps, les États continuaient de délibérer sur le choix d'un souverain. Le duc de Féria, ambassadeur d'Espagne, accompagné de ce Mendoze, de ce Taxis, de ce don Diègue d'Ibarra qui, depuis dix ans, présidaient à toutes les misères de la France, se plaçait au rang le plus élevé dans une assemblée nationale. Philippe II se dévoilait enfin. A entendre son ambassadeur, c'était une insigne modération de la part de ce monarque que de ne pas réclamer pour lui-même la couronne de France pour prix des services que, depuis trente ans, il avait rendus à la nation. Content de tous les sceptres que Dieu avait réunis entre ses mains, occupé tout entier du bonheur de ses peuples, il ne voulait pas qu'on pût imputer à l'ambition le zèle qu'il avait montré pour l'Église et pour la France; mais il espérait

Prétentions de Philippe II.

que les Français suivraient les lois communes à toutes les nations pour l'hérédité du trône, et non cette loi salique, source de tant de débats, de guerres, et regardée comme chimérique par les meilleurs publicistes. Sa fille, l'infante Élisabeth, née de son mariage avec la fille aînée de Henri II, représentait la race des Valois. Un hérétique pouvait-il être préféré à une princesse élevée dans le zèle le plus ardent pour la religion catholique, et cousine-germaine des trois derniers Valois? Tant de trésors dépensés pour la ligue, la défense de Paris et celle de Rouen opérées par les armes espagnoles ajoutaient beaucoup aux droits de l'infante. Pour dissiper tout ombrage, cette princesse s'engagerait à épouser un prince français; le duc de Féria, dans son discours, désignait assez clairement le jeune duc de Guise.

A cette impudente proposition de l'Espagne, les plus furieux ligueurs baissaient les yeux, de confusion. L'un d'entre eux, l'évêque de Senlis, s'écria : « Le ciel nous » punit de nos fautes. La proposition de » M. l'ambassadeur est le plus grand mal» heur qui puisse arriver à la ligue; elle jus» tifie les prédictions des *politiques*, et nous

» avertit, nous, hommes de bonne foi, qu'en » croyant servir la cause de l'Église, nous » étions les aveugles instrumens d'un mo» narque étranger ». Cette vive apostrophe déconcerta l'ambassadeur espagnol. Le duc de Mayenne, à qui elle n'avait point déplu, crut pourtant devoir l'excuser auprès du duc de Féria; et s'approchant de lui, il dit assez haut : « Excusez ce bon docteur : chacun » convient qu'il déraisonne une moitié de » l'année (1) ».

On eut encore la patience, dans l'assemblée des états-généraux, d'entendre de longs et fastidieux plaidoyers de plusieurs ministres espagnols contre la loi salique (2).

(1) Guillaume de Roze, évêque de Sens, passait assez généralement pour avoir des accès de folie. Dans la satire Ménippée on lui fait dire : *Croyez-moi, vous croirez un fou.* Cette courageuse sortie qu'il avait faite contre les prétentions de l'Espagne aurait dû lui faire quitter le parti de la ligue; mais il persévéra jusqu'à la fin de sa vie à maudire Henri IV qui lui pardonnait ses anathèmes, et qui en riait.

(2) Le discours que prononça l'ambassadeur Mendoze contre la loi salique parut excessivement lourd et ennuyeux. Il s'était exprimé en latin; le duc de Féria en espagnol; le cardinal légat se servait tantôt du latin, et tantôt de l'italien. Ce mélange de langues ajoutait beaucoup au ridicule de cette assemblée. Ce ne fut pas la seule

Arrêt du parlement en faveur des lois du royaume, 28 juin 1593.

Un homme s'indigna de cette indécision des états-généraux, et résolut de rendre aux lois du royaume toute leur force, au parlement de Paris toute sa dignité, à Henri IV tous ses droits. Cet homme était Edouard Molé, procureur-général auprès de cette fraction du parlement de Paris d'abord avilie, ensuite décimée par les seize. De concert avec le premier président Le Maître, bien plus zélé que lui pour le parti de la ligue, mais capable encore de céder aux conseils de l'honneur, il convoqua les chambres, et, appuyant d'une éloquence remarquable un acte de courage, il fit rendre, le 28 juin, l'arrêt suivant, monument de gloire pour la magistrature française : « Sur la remontrance ci-devant faite » par Edouard Molé, procureur-général, » et la matière mise en délibération, la cour » n'ayant, comme elle n'a jamais eu d'autre » intention que de maintenir la religion ca- » tholique, apostolique et romaine en l'état » et couronne de France, sous la protection

occasion où les ministres d'Espagne et le légat prirent séance aux États-Généraux. Puisque cette assemblée était en grande partie composée des pensionnaires de Philippe II, il fallait bien supporter les insolentes prétentions de ses ministres; mais une condescendance aussi lâche divulguait la vénalité des chefs de la ligue.

» d'un roi très-chrétien, catholique et fran-
» çais, a ordonné et ordonne que remon-
» trances seront faites par M. le président
» Le Maître, assisté d'un bon nombre de
» ladite cour, à M. le lieutenant-général de
» l'état et couronne de France, en présence
» des princes et officiers de la couronne étant
» de présent en cette ville, à ce qu'aucun
» traité ne se fasse pour transférer la cou-
» ronne en la main de princes ou princesses
» étrangers ; que les lois fondamentales du
» royaume seront gardées, et qu'il ait à em-
» ployer l'autorité qui lui est commise pour
» empêcher que, sous prétexte de la reli-
» gion, la couronne ne soit transférée en
» main étrangère, au préjudice des lois du
» royaume ; et pour venir le plus prompte-
» ment que faire se pourra au repos du
» peuple, pour l'extrémité duquel il est
» rendu, ladite cour a néanmoins, dès à pré-
» sent, déclaré et déclare tous actes faits et
» qui se feront ci-après pour l'établissement
» d'un prince ou princesse étranger, nul et
» de nul effet et valeur, comme faits au pré-
» judice de la loi salique et autres lois fon-
» damentales du royaume ».

Les Espagnols s'indignèrent ; Mayenne montra une colère que les politiques habiles

Abjuration du roi à Saint-Denis, 20 juillet 1593.

regardèrent comme simulée. On savait combien il était jaloux de son neveu le duc de Guise. Les états-généraux n'osèrent ni condamner, ni sanctionner cette résolution courageuse du parlement de Paris; ils attendaient, pour se décider, l'issue des événemens militaires. L'Espagne avait fait de grandes promesses et peu de préparatifs pour cette campagne. Philippe II n'avait pas senti qu'il lui importait d'appuyer l'orgueil de ses prétentions par la plus puissante armée qu'il eût fait encore pénétrer en France. D'ailleurs, l'épuisement de son trésor venait à chaque instant contrarier les combinaisons de sa politique. Il avait donné pour successeur au prince de Parme le comte de Mansfelt, guerrier lent et peu habile. Celui-ci ne s'avança sur les frontières de France qu'avec un corps de cinq mille hommes. Réuni à l'armée de la ligue, il entreprit le siége de Noyon, perdit deux mille hommes au siége de cette ville, et se hâta de se retirer après cette faible conquête. L'armée de Henri IV n'avait jamais été moins nombreuse que cette année. Il détestait toute gloire inutile; cependant un nouveau fait d'armes lui devenait nécessaire pour ajouter aux effets chaque jour plus heureux de ses négociations. Les res-

sources des Parisiens, pour leur approvisionnement, ne consistaient plus que dans la ville de Dreux. Henri se dirige vers cette ville, dont il s'était détourné, trois ans auparavant, pour aller remporter la victoire d'Ivri. Rosni conduisait les travaux des mines et des batteries. La ville fut emportée après une courte résistance. Les Parisiens, consternés en apprenant la prompte reddition du seul grenier que les événemens de la guerre leur eussent laissé, se crurent de nouveau livrés aux horreurs de la famine. Chacun se rappelait avec effroi toutes les calamités du siége. « Vous » connaissez mal le roi de Navarre », leur répondaient des royalistes devenus moins timides ; « maître de tous vos moyens d'ap» provisionnement, il vous nourrira encore » une fois, et se convertira pour votre salut » comme pour le sien ». L'événement suivit de près leur promesse. Henri força la ligue d'accepter une trêve, laissa passer de nombreux convois, et fit annoncer par l'archevêque de Bourges, dans les conférences de Surène, qu'il avait choisi le 20 juillet pour faire son abjuration dans l'église de Saint-Denis.

Cette déclaration fut un coup de foudre pour les chefs de la ligue. Une grande partie

du clergé même triompha de cet événement. Trois curés de Paris, ceux de Saint-Eustache, de Saint-Sulpice et de Saint-Méry, qui depuis plusieurs années luttaient avec un courage infructueux contre les scandales et les fureurs de leurs confrères, annonçaient l'intention de se rendre à cette cérémonie, où l'archevêque de Bourges appelait tous les ecclésiastiques. Ils crurent cependant en devoir demander la permission au cardinal légat : elle leur fut refusée avec emportement. Ces sujets fidèles osèrent braver les défenses du prélat italien. Celui-ci menaça d'interdire tous les ecclésiastiques qui, sans l'aveu du saint siége, concourraient à l'absolution du roi de Navarre. Il parla même de les excommunier. Une menace si terrible ne parut aux défenseurs et de la monarchie et des libertés de l'église gallicane, que le délire d'une colère impuissante. Le peuple suivit en foule les curés, qui se rendirent à Saint-Denis deux jours avant l'abjuration. Le ciel était d'une sérénité qui disposait les âmes à la joie. Les Parisiens franchissaient, pour la première fois, des murailles où la crainte les avait retenus si long-temps prisonniers. On jouissait des douceurs d'une trêve qu'on regardait non-seulement comme

un favorable augure, mais comme une garantie de la paix. On s'empressait pour voir un héros dont la bonté égalait la vaillance. Dès qu'on pouvait apercevoir ses traits, dès qu'on entendait ses paroles vives et franches, on croyait l'avoir toujours aimé. Les rues de Saint-Denis étaient jonchées de fleurs. Le bruit des aubades se mêlait à celui des cloches. Les champs des environs étaient égayés par les repas de nombreuses familles. On s'approchait sans crainte des tentes de l'armée royale. Les bourgeois de Paris invitaient familièrement les officiers les plus distingués à venir prendre part à leurs modestes repas. « Il est bien juste, disaient-ils, » d'offrir quelques fruits à ceux qui nous » ont nourris pendant le siége ». Et puis ils s'entretenaient de la bonté du roi qui avait donné à son armée un si touchant exemple. De là, l'on passait à l'éloge de sa vaillance. On voulait entendre le récit de tous ses faits d'armes. Les Parisiens à ces récits frémissaient des dangers du roi, en oubliant combien leur folle obstination les avait prolongés. Ils riaient du désespoir et de la confusion des Espagnols, des seize, et même du cardinal légat, sans songer que leur ville était encore au pouvoir de ces

maîtres inflexibles. Le dimanche 25 juillet, sur les huit heures du matin, le roi, vêtu d'un pourpoint de satin blanc, et couvert d'un manteau noir, se rendit, avec un brillant cortége, à l'abbaye de Saint-Denis. Des femmes à son aspect versaient des larmes de joie, et s'écriaient : « Dieu le veuille bientôt « amener à notre église Notre-Dame » ! L'archevêque de Bourges en habits pontificaux, le cardinal de Bourbon, plusieurs évêques et les religieux de l'Abbaye attendaient le roi à la porte de l'église, avec la croix, le livre des évangiles et l'eau bénite. « Le roi s'étant approché, l'archevêque » lui demanda, qui êtes-vous? Je suis le » roi, répondit Henri. Que demandez- » vous? Je demande, reprit-il, d'être reçu » au giron de la sainte église catholique, » apostolique et romaine. Le voulez-vous » sincèrement? dit l'archevêque. Oui, ré- » pliqua le roi, je le veux et le désire. Et à » l'instant s'étant mis à genoux, il fit sa » profession de foi en ces termes : *Je pro-* » *teste et jure à la face du Tout-Puissant,* » *de vivre et mourir en la religion catho-* » *lique, apostolique et romaine, de la pro-* » *téger et défendre envers tous au péril de* » *mon sang et de ma vie, renonçant à*

» *toutes hérésies contraires à icelle*. En-
» suite il remit à l'archevêque un papier
» sur lequel cette profession était écrite et
» signée de sa main. Le prélat, en le re-
» levant, lui fit baiser son anneau, pro-
» nonça son absolution, lui donna la béné-
» diction et l'embrassa ». Toute la journée fut remplie par des cérémonies religieuses, dont le détail est inutile à l'histoire. Quelques-unes furent jugées minutieuses et puériles. Je ne sais à quel propos on avait imaginé de chanter un *requiem*. Le roi qui se prêtait à tout avec une piété docile, fit pourtant interrompre le chant lugubre. « Ne
» parlons point de *requiem*, dit-il, je vis
» encore, et ce sera pour le bonheur de
» mon peuple ». Le soir toutes les campagnes se trouvèrent subitement illuminées. C'étaient de tous côtés des feux d'artifice. Les cris de *vive le roi* retentissaient sur la route de Saint-Denis à Paris; mais ils allaient en diminuant quand on approchait de cette capitale, qui seule présentait un sombre aspect au milieu de tout cet horizon lumineux.

Enthousiasme du peuple; désespoir des ligueurs.

Les rebelles les plus endurcis, ceux surtout que l'Espagne tenait à sa solde, tinrent conseil après ces événemens, qui rompaient

toutes leurs mesures. « Voilà, disaient-ils, le
» peuple lui-même qui est prêt à déserter la
» cause sainte. Le parlement se déclare
» contre nous : juste punition que nous
» éprouvons pour n'avoir pas mieux défen-
» du Bussi-Leclerc, Louchard, Émonot,
» contre la perfidie du duc de Mayenne. Une
» partie du clergé nous abandonne et brave
» les menaces du saint père, pour favoriser
» la conversion d'un hérétique relaps. La
» trahison siége aux états généraux. Villeroi
» et Jeannin correspondent chaque jour
» avec le Béarnais, et lui enseignent tous
» les moyens de nous diviser et de nous
» corrompre. Le jeune duc de Guise ne rap-
» pelle ni le zèle, ni l'audace de son père.
» Le duc de Nemours, intimidé par les me-
» naces de Mayenne, s'est jeté dans Lyon,
» et nous oublie pour se former une princi-
» pauté indépendante. Le duc de Savoie,
» battu dans la Provence et le Dauphiné,
» est obligé de défendre ses villes et ses
» places du Piémont contre Lesdiguières.
» Joyeuse n'a pu réussir à délivrer le Lan-
» guedoc de la tyrannie du maréchal de Mont-
» morenci, et il vient de succomber dans un
» combat. Son frère, le comte du Bouchage,
» parle en vain de le venger ; qu'attendre

» d'un guerrier qui a passé sept ans au cou-
» vent des capucins? Le duc de Mercœur
» seul obtient quelques succès dans la Bre-
» tagne; mais songe-t-il à envoyer des
» hommes et de l'argent à la ligue? Villars
» semble oublier ses sermens et sa gloire;
» Rouen est à lui et n'est plus à la ligue.
» Auquel de nos gouverneurs pouvons-nous
» nous fier encore? La plupart d'entre eux
» seraient déjà au Béarnais, si le Béarnais
» était plus riche. On règle de toutes parts
» des capitulations, des marchés où l'on
» vend notre honneur et notre vie. Le duc
» de Nevers va partir avec une grande am-
» bassade, pour aller demander au saint père
» l'absolution de Henri de Bourbon. Le saint
» père, qui voit des évêques français passer
» par-dessus la crainte de l'excommunica-
» tion, pour ouvrir les portes de l'église à un
» hérétique, peut se laisser intimider à son
» tour. Voilà le danger qu'il faut prévenir.
» La fermeté du légat ne suffit pas pour nous
» rassurer. Que la ligue envoie aussi son am-
» bassade à Rome. Rien n'est désespéré,
» tant qu'il nous restera l'appui du saint
» siége et de l'Espagne. Forçons par nos ins-
» tances le pape à se montrer inflexible,
» Philippe II à se montrer plus actif. Fei-

» gnons de pardonner à Mayenne le crime
» dont il s'est rendu coupable envers les
» seize, envers la ligue. Engageons, par
» de nouveaux sermens, tous ceux dont la
» foi nous est suspecte. C'est au roi d'Es-
» pagne à les retenir par de nouveaux dons
» et de nouvelles promesses. Gardons-nous
» de montrer de l'abattement, et défen-
» dons-nous surtout de la pitié. Le ciel ré-
» serve peut-être de nouveaux instrumens
» pour notre salut. Un seul Jacques Clément
» vaut mieux que toutes les armées de la
» ligue et de l'Espagne. Que la chaire et le
» confessionnal nous forment de nouveaux
» Jacques Clément, tout est sauvé ».

Attentat de Barrière.

Telle fut, à en juger d'après les événemens, la résolution des vieux ligueurs. Le plus féroce d'entre eux, Aubri, curé de Saint-André-des-Arts, de concert avec le père Varade, recteur des jésuites de Paris, dirigeait alors un nouveau régicide. Le fanatique auquel ils avaient remis un couteau sacré pour égorger Henri IV, se nommait Pierre Barrière, natif d'Orléans, d'abord batelier, puis soldat. Heureusement cet homme, avant d'instruire Aubri de sa résolution, l'avait communiquée, à Lyon, au père Sébastien Bianchi, dominicain. Ce religieux avait

frémi de cet horrible dessein; et, après avoir tenté tous les moyens de l'en détourner, il s'était résolu à révéler cette confession à Branca Leone, gentilhomme dont il connaissait la loyauté: celui-ci voulut voir Barrière, afin de le reconnaître, au besoin. Il se mit en route un peu après lui. Quelques accidens le retardèrent dans sa marche. L'âme sombre de Barrière s'était remplie de nouveaux poisons dans l'entretien d'Aubri et de Varade. Il était parti pour Melun, où résidait alors le roi (1). Branca Leone avait tâché

(1) Suivant l'historien Mathieu, le roi fut plusieurs fois sur le point d'être assassiné par Barrière avant l'arrivée de Branca Leone. Ce qui donne au récit de Mathieu une grande autorité, c'est qu'il répète souvent des entretiens dans lesquels ce monarque racontait à son historiographe les divers événemens de sa vie. Chaque fois qu'il fait parler Henri IV, son style, ordinairement très-embarrassé et plein de mauvais goût, prend du naturel et de la vivacité. Voici les paroles qu'il lui prête au sujet de Barrière: « Le pays de Brie, comme tous les autres, » était si misérable par les guerres, que, durant la trêve, » je courais tout le jour à la chasse sans pouvoir trouver » où loger. La chasse m'ayant mené du côté de Meaux, » et la nuit me pressant, je vins à la maison de Pont-» carré, qui est de mon conseil, et faisant heurter à la » porte, on répond que personne n'y entrait: on dit que » c'était le roi. Il y avait là quelques paysans qui se » moquent de nous, et disent *que le roi ne cherche pas*

de prévenir les funestes effets de son retard involontaire, en écrivant à la cour toutes les circonstances de la révélation que lui avait

» *logis à ces heures*. On les presse : ils vont avertir la » dame de la maison qui descend, me connaît à la pa- » role, me loge, me présente les clefs du logis que je » lui rends, et lui dis que *je n'aurais autre capitaine* » *de mes gardes qu'elle*. Je n'avais que trois ou quatre » seigneurs avec moi; et tous nos gens étaient perdus ou » écartés. Le lendemain je pris le chemin de *Brie-Comte-* » *Robert*, et par chemin descendant de cheval, je le » donnai à un homme qui m'avait suivi, et que je croyais » être un paysan. C'était Barrière qui avait résolu de » me tuer; et fait, je me souviens qu'il cherchait son » couteau qui était cousu en ses chausses, et ne le sut » tirer comme il confessa depuis. Une autre fois, il se » présenta encore à moi comme je cueillais quelques » fruits d'un arbre. Il m'aida à les prendre, tenta son » dessein, et le faillit. Il vint à Saint-Denis à ma pre- » mière messe après ma conversion, traversa la foule, » s'approcha de moi pour me donner de son couteau; » mais il lui semblait que quelqu'un lui retenait le bras » et lui ôtait la force. Il dit que dès-lors son cœur fut » tout changé, et m'ayant vu à la messe, n'y pensa plus; » et retourna à Paris pour dire à ses conseils ou com- » plices que, puisque j'étais catholique, il ne voulait exé- » cuter ce coup. Ils lui dirent que *mon fait n'était qu'hy-* » *pocrisie*, *que j'allais le jour à la messe et la nuit* » *au prêche*. Par ces expressions, réveillant ce dessein » en son âme, et y étant plus échauffé qu'auparavant, » vint à Melun, feignant d'être vendeur de melons ».

faite le dominicain son ami. Pour plus de sûreté, il avait envoyé le signalement et le portrait du monstre. Il arriva enfin, reconnut Barrière à Melun, et le fit arrêter. Le régicide déclara tous les faits dont nous venons de rendre compte; il fut rompu vif à Melun, à la fin d'août, son corps brûlé, et les cendres jetées au vent. L'action du père Bianchi et de Branca Leone me semble avoir été trop peu célébrée par la reconnaissance des Français. Tous deux étrangers, tous deux de cette nation qui, par la dépravation de sa morale publique, exerçait une si funeste influence sur nos troubles religieux, ils firent ce qu'auraient pu faire les meilleurs Français. Le père Bianchi prouva que le plus sûr ennemi du fanatisme, c'est la religion.

Les *zélés* ne furent point découragés par le supplice de Barrière. Les prédicateurs créaient le plus affreux barbarisme de la langue, *débourbonnez-nous*, délivrez-nous des Bourbons. Boucher montait tous les jours en chaire pour prouver que l'absolution de Henri de Bourbon serait le renversement de la foi chrétienne. Le recueil des sermons qu'il publia sur ce sujet, est le plus étrange monument de fureur, d'extravagance et d'ineptie. Un avocat, nommé

d'Orléans, égala, dans ses libelles, l'emportement et la sottise de ce docteur de Sorbonne. Mais il y avait enfin pour le peuple de Paris satiété de licence et de fanatisme. Le bon sens, en France, avait été perdu par les argumentations scolastiques: une satire le ressuscita. Mais convient-il d'appeler de ce nom le livre piquant, judicieux, éloquent, qui parut sous le titre de Satire Ménippée? Est-il vrai que ce soit le ridicule qui ait porté le dernier coup à la ligue? On exagère beaucoup l'effet de cette arme si redoutée des Français. Si rien n'est plus vif que ses blessures, rien n'est plus passager que ses succès. La force de la Satire Ménippée consiste bien moins dans la finesse et la gaîté avec lesquelles on y accuse la vénalité des ligueurs, que dans l'excellent discours composé par Pierre Pithou, sous le nom de d'Aubray, député du tiers-état (1). Considéré comme composition littéraire, ce discours, où l'on remarque des mouvemens hardis, des tours ingénieux,

(1) Voici le début de cette harangue que Pierre Pithou met dans la bouche de d'Aubray : « Par Notre-Dame, » messieurs, vous nous l'avez baillée belle. Il n'était jà » besoin que nos curés nous prêchâssent qu'il fallait nous » *débourber* et *débourbonner*. A ce que je vois par vos

une véhémence soutenue, doit placer son auteur parmi les écrivains qui ont contribué aux progrès de la langue française. C'est un

» discours, les pauvres Parisiens en ont dans les bottes
» bien avant, et sera prou difficile de les *débourber*. Il
» est désormais temps de nous apercevoir que le faux
» *catholicon* d'Espagne est une drogue qui prend les
» gens par le nez : et n'est pas sans cause que les autres
» nations nous appellent *caillettes*, puisque comme pau-
» vres cailles coiffées, et trop crédules, les prédicateurs
» et sorbonistes, par leurs *caillets enchanteurs*, nous
» ont fait donner dans les rets des tyrans, et nous ont
» par après mis en cage, renfermés dedans nos murailles,
» pour nous apprendre à chanter. Il faut confesser que
» nous sommes pris à ce coup, plus serfs et plus esclaves
» que les chrétiens en Turquie, et les juifs en Avignon.
» Nous n'avons plus de volonté, ni de voix au chapitre;
» nous n'avons plus rien de propre que nous puissions
» dire, cela est mien : tout est à vous, messieurs, qui
» nous tenez le pied sur la gorge, et qui remplissez nos
» maisons de garnisons...... Mais l'extrémité de nos mi-
» sères est, qu'entre tant de malheurs et de nécessités,
» il ne nous est pas permis de nous plaindre ni demander
» secours : et faut qu'ayant la mort entre les dents,
» nous disions que nous nous portons bien, et que som-
» mes trop heureux d'être malheureux pour si bonne
» cause. O Paris qui n'est plus Paris, mais une spelunque
» de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons
» et Napolitains, un asile et sûre retraite de voleurs,
» meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te res-
» sentir de ta dignité, et te souvenir qui tu as été, au

bourgeois de Paris que Pithou fait parler : il se garde bien d'en faire un imitateur guindé des orateurs d'Athènes et de Rome. Il lui

» prix de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guérir de
» cette frénésie qui, pour un légitime et gracieux roi,
» t'a engendré cinquante roitelets, et cinquante tyrans?
» Te voilà aux fers, te voilà en l'inquisition d'Espagne,
» plus intolérable mille fois, et plus dure à supporter
» que les plus cruelles morts dont les Espagnols se sau-
» raient aviser. Tu n'as pu supporter une légère aug-
» mentation de tailles et d'offices, et quelques nouveaux
» édits qui ne t'importaient nullement : mais tu endures
» qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusqu'au
» sang; qu'on emprisonne tes sénateurs; qu'on chasse
» et bannisse tes bons citoyens et conseillers; qu'on
» pende, qu'on massacre tes principaux magistrats : tu
» le vois et tu l'endures : tu ne l'endures pas seulement,
» mais tu l'approuves et le loues, et n'oserais et ne sau-
» rais faire autrement. Tu n'as pu supporter ton roi
» débonnaire, si facile, si familier, qui s'était rendu
» comme concitoyen et bourgeois de ta ville, qu'il a en-
« richie, qu'il a embellie de somptueux bâtimens, accrue
» de forts et superbes remparts, ornée de priviléges et
» exemptions honorables. Que dis-je, pu supporter? c'est
» bien pis : tu l'as chassé de sa maison, de son lit : quoi,
» chassé! tu l'as poursuivi; quoi, poursuivi! tu l'as assas-
» siné, canonisé l'assassinateur, et fait des feux de joie
» de sa mort. Et tu vois maintenant combien cette mort
» t'a profité, car elle est cause qu'un autre est monté en
» la place, bien plus vigilant, bien plus laborieux, bien
» plus guerrier, et qui saura bien te serrer de plus près,
» comme tu as à ton dam déjà expérimenté ».

laisse la naïveté d'un témoin qui dépose des malheurs qu'il a vus ; c'est le Nestor des bourgeois de Paris.

La Satire Ménippée devint le code des Français. Les prédicateurs de la ligue étaient peu suivis; on courait aux sermons des pasteurs fidèles et courageux. La sagesse de leurs discours avait l'attrait de la nouveauté. L'Évangile enfin reprenait de l'autorité. Si l'on n'avait point assez d'énergie pour chasser ou désarmer les soldats italiens et espagnols, on ne traitait plus ces étrangers qu'avec indifférence ou mépris. Les ligueurs, encore maîtres de la ville, étaient réduits à tenir des conciliabules secrets. On avait regardé comme un bienfait inespéré une nouvelle trêve de trois mois accordée par Henri IV. En vain Mayenne, le légat, l'ambassadeur d'Espagne et les états de Paris, avaient-ils voulu rejeter d'abord et rompre ensuite cette trêve. Le peuple avait contenu la malveillance de ses chefs par ce cri : *plus de famine*. On se rendit à Chartres pour être témoin du sacre du roi avec le même empressement qu'on s'était rendu à Saint-Denis pour son abjuration. Partout ses négociateurs étaient bien accueillis. Boirozé, ligueur mécontent, lui livra le fort de Fé-

La ligue continue à s'affaiblir. 1593 et 1594.

camp qu'il venait d'emporter avec une rare intrépidité. Vitry assembla les magistrats de Meaux, dont il était gouverneur pour la ligue, et, d'accord avec eux, leur remit les clefs de leur ville, qu'ils offrirent au roi. Lesdiguières alors, secondé par le duc d'Épernon, avait achevé la conquête de la Provence; le maréchal de Montmorenci celle du Languedoc. Lachâtre, que Mayenne avait nommé maréchal de France, ouvrit la ville de Bourges, et bientôt celle d'Orléans, au prince légitime; et d'Estourmel lui donnait dans la Picardie les villes de Péronne, de Montdidier et de Roye. Nous avons vu que le duc de Nemours annonçait l'intention de se créer dans Lyon une souveraineté indépendante; mais il s'était rendu si odieux par son avidité fiscale, que le peuple le fit prisonnier dans une émeute. Bientôt les royalistes de Lyon appelèrent du Dauphiné le colonel Ornano avec quelques troupes, et réussirent, sans effusion de sang, à se délivrer de la ligue et de l'anarchie. Rosni envoyé à Rouen auprès de Villars, annonçait au roi qu'une négociation dans laquelle il flattait habilement l'orgueil ou l'ambition de cet illustre guerrier, lui soumettrait une ville que quarante-cinq mille hommes n'a-

vaient pu réduire. Mayenne, étourdi de ses disgrâces multipliées, avait quitté Paris pour aller presser l'arrivée de l'armée espagnole, dernier espoir de son parti. Avant de sortir de cette ville, il en avait ôté le commandement au comte de Bélin, dont la modération lui devenait suspecte, pour le donner au comte de Brissac, long-temps ami dévoué de sa famille.

Brissac conçoit le dessein de livrer Paris au roi.

Mais ce zèle inconsidéré pour une famille étrangère s'était refroidi dans le cœur de Brissac. Le titre de maréchal de France, qu'il venait de recevoir de Mayenne, ne lui faisait pas oublier ses malheurs à la guerre. La cause des vaincus lui devenait importune. Disposé à revenir de ses longues erreurs, il feignit de les surpasser par des excès nouveaux; il s'annonça comme le chef du parti républicain. Mayenne crut pouvoir compter sur un homme qui, par de telles opinions, semblait s'éloigner plus que lui-même de toute transaction avec le roi. Les royalistes nombreux, mais timides, que renfermait Paris, furent pendant quelques jours épouvantés du choix de ce nouveau gouverneur. Mais Brissac avait vu avec une joie secrète les magnifiques récompenses accordées par le roi à Lachâtre et à Vitri. La clémence

exercée par Henri, dans toutes les villes qu'un généreux repentir lui ramenait, persuadait à Brissac qu'on ne mérite point les noms de transfuge et de traître, pour sauver des furieux de leurs propres excès. La manière dont il livra Paris au roi fut signalée par une grande force de caractère et par beaucoup d'habileté; une seule chose y manqua, le désintéressement.

Un malheur de l'histoire, c'est qu'elle excite involontairement quelque intérêt pour les conspirations; en voici une dont les beaux résultats font éprouver au cœur un plaisir aussi profond que légitime.

Mayenne, pour rassurer les Espagnols sur sa foi, avait reçu dans Paris un renfort considérable de troupes espagnoles, italiennes, lorraines et walonnes. Lui qui avait, avec tant de justice et de sévérité, puni les attentats des seize, il venait de rendre des pouvoirs fort étendus aux vieux complices de Bussi-Leclerc et de Louchard. Le départ de Mayenne pour Soissons laissait un champ libre à leurs fureurs. « Pour cette fois, di-
» saient-ils, nous saurons bien nous prému-
» nir contre son retour, et ce ne sera pas
» sans conditions que nous lui rouvrirons
» nos portes ». Rencontraient-ils des politi-

ques dans la rue : *Traîtres*, leur disaient-ils, *vous cachez mal votre joie ; mais bien du sang aura coulé dans Paris avant que vous y receviez l'hérétique*. Un cortége de soldats étrangers appuyait leurs menaces. Les curés Aubri et Boucher, du haut de la chaire, maudissaient tous ceux qui ne partagaient pas leur furie. « Politiques réprouvés, s'écriaient-ils, » vous riez de nos sermons ; vous traduisez » nos paroles dans des couplets infâmes ; » mais vous ne rirez pas lorsque dans une » nuit vous entendrez le son du tocsin, de » ce tocsin qui sonna autrefois les matines » de Paris ». Émû de ces menaces, le prevôt des marchands, l'Huillier, vint trouver le comte de Brissac et le conjura de prévenir des horreurs qui souilleraient à jamais son nom. A la chaleur que l'Huillier mit dans ses instances, Brissac reconnut en lui l'homme qui pouvait le mieux seconder ses projets. Il ne lui cacha point qu'il était en correspondance avec le comte de Saint-Luc, son beau-frère et l'un des principaux officiers du roi. « Les choses sont avancées, » lui dit-il ; voici les garanties que le roi » donne pour la ville de Paris, et voici les » récompenses qu'il accorde à tous ceux » qui lui ouvriront les portes de Paris ».

Comme Brissac insistait beaucoup sur ce dernier article, l'Huillier lui fit cette belle réponse : *Oui, sans doute, il est juste de rendre Paris au roi ; mais il ne faut pas le lui vendre.* Puis il promit au gouverneur le secours de trois hommes éprouvés ; c'étaient les échevins Langlois, Néret et Beaurepaire. Un peu après, le président Lemaître, le procureur-général Molé, les conseillers Duvair et d'Amours vinrent trouver le comte de Brissac et reçurent ses confidences. Il fut convenu entre eux que le parlement, pour prévenir un projet de massacre, défendrait, sous peine de mort, tout attroupement au-delà de cinq personnes. Cet arrêt indigna les seize et les Espagnols. Brissac s'en plaignit aussi haut qu'eux, mais le fit exécuter. On le surveillait ; une troupe d'espions armés marchait à sa suite, et avait reçu pour instruction de le tuer à la première démarche suspecte.

Cependant il fallait convenir avec le roi du jour où Paris lui serait livré, et des portes qui lui seraient ouvertes. Brissac, sous prétexte d'un procès qu'il avait avec son beau-frère, Saint-Luc, pour un partage de famille, vint le trouver à l'abbaye de Saint-Antoine, escorté de plusieurs jurisconsultes qu'il avait

choisis parmi des ligueurs déterminés. On ne parut, dans cette conférence, s'occuper que de moyens de conciliation pour ce procès; mais Brissac, pendant la chaleur de la dispute, prit à l'écart son beau-frère, conclut avec lui les derniers arrangemens pour la réduction de la ville, et puis l'un et l'autre rompirent cet entretien, en feignant une haine irréconciliable. Le 22 mars avait été choisi pour le jour de l'entrée du roi à Paris, et l'on était convenu que les portes Saint-Denis, Saint-Honoré, la porte Neuve, seraient livrées à ses troupes à la même heure.

La veille, Brissac donne l'avis aux Espagnols et aux Italiens, qu'on a vu à Palaiseau un convoi de l'armée royale qui se rend à Saint-Denis; qu'il est facile de l'enlever, et qu'un tel secours, en ramenant l'abondance dans la ville, calmera l'agitation des esprits. Puis il donne l'ordre au régiment dont il se défie le plus, de partir pour cette expédition. Ce régiment sort par la porte Saint-Jacques. Brissac fait bien vite lever le pont-levis, pour empêcher le retour de ces hommes. Mais les seize viennent donner l'alarme; ils étourdissent Brissac de leurs clameurs, de leurs menaces. « C'est cette nuit qu'on livre Paris, » disent-ils, le duc de Féria en a reçu l'avis

Entrée du roi à Paris. 22 mars 1594.

» certain. Les troupes royales sont en mou-
» vement. Le parlement, l'hôtel de ville,
» sont remplis de traîtres, et il y en a peut-
» être dans cet hôtel. — Ce sera donc leur
» dernier jour! s'écrie Brissac; le parlement
» me lasse; c'est moi qui surveillerai l'hôtel
» de ville. Je vais faire mettre sous les armes
» toute la milice bourgeoise ». Il se rend chez le duc de Féria, l'avertit de pourvoir à sa propre sûreté. L'Espagnol profite de cet avis et fait ranger autour de son hôtel deux ou trois mille hommes, qui, par cette disposition, ne purent plus surveiller les portes de Paris. Le gouverneur, favorisé dans tous ses projets par l'alarme qu'ont donnée les seize, place tout ce qui reste de troupes étrangères dans l'intérieur de la ville, et les fatigue de mille mouvemens confus. Le soir arrive; Brissac, après s'être montré tout le jour fort alarmé, témoigne la plus entière confiance. « Il est
» bon, dit-il, de montrer que nous sommes
» prêts à tout événement; mais le danger
» n'existe pas pour aujourd'hui; j'en ai la
» certitude ». Ces paroles du gouverneur sont répétées dans tous les corps-de-garde. Il y circule un bruit que le duc de Mayenne traite de la paix avec le roi. On n'ose s'en réjouir ouvertement; mais tout décèle le plaisir que

cette nouvelle cause aux bourgeois. La pluie tombait par torrens. On maudit les seize et leur terreur; on s'échappe pour regagner son domicile. Les seize ne sont pas revenus de leur alarme; mal secondés par les bourgeois, ils se tiennent loin du danger. Brissac se rend à l'hôtel de ville; il y trouve l'Huillier, Langlois, Néret et Beaurepaire. Chacun d'eux répond de plusieurs capitaines de quartier.

C'est à deux heures après minuit que les troupes du roi doivent se présenter. Trois fusées doivent donner le signal de leur approche. Les momens s'écoulent, l'heure convenue sonne, mais le signal n'est point donné. Le roi aurait-il été détourné, par quelque faux avis, d'une entreprise jusque-là si bien conduite? Se défierait-il de ceux qui se dévouent pour lui donner Paris? N'est-ce pas la violence de la tempête qui a retardé sa marche? On le connaît, on sait qu'il ne pourra manquer à un tel rendez-vous. Langlois quitte le premier l'hôtel de ville. C'était un avocat qui joignait à un cœur chaud un caractère fort enjoué. Dans le jour même où il s'occupait d'un si grand dessein, on l'avait vu au palais plaider deux ou trois causes avec la plus parfaite liberté d'esprit. Il s'avance sur le rempart de la porte

Saint-Denis, accompagné de quelques amis qui font avec lui une patrouille. Les rondes espagnoles passent devant eux, les interrogent avec inquiétude. Langlois les rassure et les divertit par la gaîté de ses réponses. Mais quel est son bonheur! les trois fusées ont brillé dans la campagne. Il ne peut plus se contenir; il précipite sa marche; une patrouille se présente pour l'arrêter; il l'enfonce, entre au corps-de-garde avec ses amis, s'empare de la porte, baisse le pont-levis et fait entrer dans la ville les premières troupes du roi. Néret n'était pas moins heureux à la porte Neuve, vis-à-vis des Tuileries. Cet échevin n'avait pris avec lui que ses six enfans pour s'emparer de ce poste. Bientôt la porte Saint-Honoré est également ouverte par Beaurepaire aux troupes royales. Le marquis d'O, le maréchal de Matignon, le marquis de Bouteville, Saint-Luc et Givri entrent dans la ville; le roi les suit de près.

Le jour ne paraît point encore. Toute la ville est plongée dans un profond sommeil. Les troupes étrangères répandues dans leurs différens quartiers se reposent des fatigues du jour et des excès de la nuit. Un seul poste se présente en armes. Ce sont soixante lansquenets allemands rangés devant l'école

Saint-Germain. Ils refusent le passage; Matignon et Bouteville les chargent vivement, à la tête des Suisses. Cinq lansquenets sont tués, un pareil nombre est précipité dans la rivière; le reste est en fuite. Plus d'obstacle. Le grand et le petit Châtelet, le Louvre, l'Arsenal, sont bientôt occupés. C'est avec quatre mille hommes que le roi a soumis cette ville qui compte encore six mille soldats étrangers et seize mille hommes de milice bourgeoise. Réduire des rebelles ce n'est pas assez pour lui; il faut les vaincre au fond du cœur à force de clémence.

Le plus grand effort de caractère n'est pas dans cette ardeur et cette énergie de volonté qui, sur le champ de bataille, subordonne de grandes masses de combattans aux dispositions d'un seul homme. Inspirer à des soldats altérés de vengeance et de pillage tous les mouvemens d'une âme noble et d'un esprit élevé, les rendre ministres de sa clémence; voilà le plus beau, le plus difficile triomphe.

Les habitans de Paris sont réveillés par ces cris: *La paix! la paix! Vive le roi!* Est-ce une tentative de quelques royalistes téméraires? Est-ce un piége des ligueurs? Les bourgeois n'osent répondre à ces cris et

craignent déjà qu'on ne leur reproche de les avoir entendus et de ne les avoir pas punis. Par les soins de Brissac et de l'Huillier, on vient crier dans tous les quartiers : *Le roi est à Paris, le roi est au Louvre! Rassurez-vous, pardon général! Vive le roi!* Des troupes de royalistes vêtus d'écharpes blanches, parcourent les rues en chantant la défaite des ligueurs. On s'informe, on court, on est auprès du roi. Il marchait à pied au milieu de ses gardes, armé d'une cuirasse, l'épée à la main, mais le sourire sur les lèvres. L'Huillier, Langlois et Néret vinrent lui remettre les clefs de Paris. Henri les embrasse. « J'arrive, leur dit-il, avec » l'oubli des erreurs et la mémoire des ser- » vices ». Brissac se présente ensuite et offre au roi une écharpe d'une magnifique broderie. Le roi lui remet une écharpe blanche. « Monsieur le maréchal, lui dit-il, mon ar- » mée n'était pas complète sans un Brissac ». Ses regards suivent chacun de ses soldats; il en aperçoit un qui volait un pain chez un boulanger; il court sur lui l'épée à la main : *Rends ce pain*, lui dit-il, *ou je te tue*. Dès que cette action a été connue dans Paris, toutes les boutiques se sont ouvertes. Les gardes jettent de tous côtés des exemplaires

d'une proclamation signée par le roi à Senlis, et qui promet amnistie générale. En vain des royalistes vindicatifs indiquent-ils aux soldats de Henri IV la demeure des ligueurs les plus furieux; les soldats passent avec la plus grande indifférence; et si on leur retrace les crimes de ces hommes, les gardes leur répondent : *Ils ne connaissaient pas notre bon roi.*

Dès le premier moment de son entrée, Henri IV avait fait prévenir le chapitre de Notre-Dame qu'il se présenterait vers midi dans cette cathédrale. On entend sonner les grosses cloches, ce bruit répand l'allégresse. Tout ce qui s'est fait est justifié, puisque le roi est bon catholique. C'est alors que les plus timides viennent prendre part au mouvement général. L'affluence autour du roi devient telle que les gardes s'inquiètent. Ils écartent les curieux. *Laissez-les tous s'avancer*, leur dit Henri, *ils sont affamés de voir un roi.* Un archidiacre le reçoit à la cathédrale. La cérémonie fut peu longue, mais fort touchante. Le peuple fut satisfait de la piété du roi.

Les troupes étrangères n'avaient fait encore aucun mouvement dans leurs quartiers Les Espagnols s'attendaient à être prison-

niers. Le roi fit rassurer le duc de Féria, et lui permit de sortir avec toutes ses troupes. Il avait fait inviter le cardinal légat à se rendre au Louvre. Ce prélat ne répondit qu'en témoignant la plus grande horreur de communiquer avec un hérétique. Le roi le laissa libre de quitter Paris.

Les seize, et tous ceux qu'on appelait les *zélés*, étaient, les uns frappés de terreur, les autres livrés à une fureur impuissante. L'un d'eux, Crucé, parent de l'un des plus exécrables assassins de la Saint-Barthélemy, et qui lui-même avait commencé dans cette journée sa carrière de crimes, réussit à rassembler autour de lui quelques furieux. Il portait une jambe de bois; elle se détache. En tombant il fut meurtri dans tout son corps. Cet accident parut, à ceux qui le suivaient, un jugement du ciel. Les seize et les prédicateurs se cachent. Leurs ennemis viennent barricader leurs portes pour empêcher leur fuite. « Non, plus de barri-
» cades, dit gaîment le roi; s'ils ne croient
» pas à mon pardon, ou s'ils s'en jugent
» indignes, je les laisse maîtres d'accom-
» pagner l'ambassadeur d'Espagne ou le car-
» dinal légat ».

En plein jour, sous les yeux d'une ville

qu'ils ont tenue six mois affamée, et cinq ans dans la terreur et le pillage, ces démagogues religieux se rendent à l'hôtel des deux étrangers qui les salarient.

Le roi dînait au Louvre lorsque le duc de Féria, don Diego d'Ibarra et Taxis défilèrent avec trois mille hommes de leurs troupes pour sortir de Paris. Il se mit à la fenêtre, et leur dit : *Recommandez-moi à votre maître ; mais n'y revenez pas.* Extrême clémence de ce monarque.

Le cardinal Pellevé était alors expirant. Le roi avait eu la bonté de lui faire dire qu'il n'avait rien à craindre. « Non sans » doute, reprit ce coupable et furieux mo» ribond, je ne crains rien, puisque je » vais chercher un refuge dans le ciel. Mais » je prédis en mourant que l'hérétique ne » sera pas long-temps maître de Paris ». Il expira l'anathème à la bouche.

La duchesse de Montpensier frémissait de terreur. Elle était venue chercher un asile auprès de la duchesse de Nemours. C'est ici qu'il est impossible à l'historien de ne pas élever quelques murmures contre la clémence de Henri IV. La duchesse de Montpensier devait rester impunie, puisque le roi avait promis un pardon général; mais comment, dans un jour d'une si par-

faite félicité, put-il chercher et soutenir l'aspect de la furie qui avait dirigé le bras de Jacques Clément? Elle poussait des cris de désespoir. *N'y a-t-il point*, disait-elle, *quelqu'un qui m'aime assez pour me délivrer par un coup de poignard du sort qui m'attend?* Comme elle était dans les convulsions de la crainte et du remords, un page vient apporter une lettre du roi à la duchesse de Nemours et à la duchesse de Montpensier. Le roi assurait ces deux princesses qu'elles n'avaient rien à craindre pour leurs biens ni pour leurs personnes. Dans la même soirée, il se présenta à leur hôtel. Il parla à la duchesse de Nemours le langage le plus affectueux; puis se retournant vers la duchesse de Montpensier : *N'êtes-vous pas étonnée, ma cousine*, lui dit-il, *que ce jour se soit passé avec tant de calme? Sire*, lui répondit-elle, *nous ne pouvons dire autre chose, sinon que vous êtes un très-grand roi, très-benin, très-clément et très-généreux. Une chose eussé-je seulement désirée en la reddition de votre ville de Paris, c'est que M. de Mayenne, mon frère, vous eût abaissé le pont pour vous y faire entrer. Ventre-saint-gris*, répondit le roi, *il m'eût fait possible atten-*

*tre trop long-temps, et je n'y serais pas entré si matin.*

Au bout de cinq jours, les forts de la Bastille et de Vincennes furent soumis au roi. Une procession générale, purgée des indécences de Henri III et de la ligue, annonça la fin des temps de discorde, de licence et d'hypocrisie. La Sorbonne vit rentrer des docteurs éclairés et pieux qui réduisirent au silence et à la soumission évangélique leurs séditieux confrères. On vint en foule au-devant des magistrats qui, dans leur exil de Tours, avaient si courageusement bravé les fureurs de la ligue et de Rome. Ces magistrats, malgré leur sévérité héréditaire et le légitime orgueil de leur conscience, revirent avec satisfaction des confrères qui, sortis quelque temps de leur devoir, y étaient rentrés avec courage. Henri se garda bien d'arracher par la terreur les prières que plusieurs curés de Paris refusaient de faire pour leur roi. *Il faut attendre*, disait-il, *ils sont encore fâchés*. Ce qui diminuait le danger d'une si vaste clémence, c'est que la plupart des coupables, par une crainte et une défiance qui suivent toujours la scélératesse, ne crurent pas que le cœur d'un homme pût contenir tant de vertu, et s'éloignèrent. Le

roi fut obligé d'en exiler cinquante qui se faisaient contre lui une arme de sa bonté. Henri récompensa des serviteurs fidèles avec une munificence qui ôtait du prix à leur vertu. Des jours plus doux allaient renaître; mais Rosni n'était pas encore le ministre de Henri IV (1).

(1) Les historiens que je cite le plus souvent m'ont tous servi pour la réduction de Paris; mais l'auteur que j'ai le plus suivi est Victor Palma-Cayet, qui, sous le titre de Chronologie novennaire, a donné une histoire fort détaillée et souvent fort intéressante des guerres de Henri IV.

FIN DU ONZIÈME LIVRE ET DU 3e VOLUME.

# TABLE

# DES SOMMAIRES

## DE CE VOLUME.

## LIVRE HUITIÈME.

### RÈGNE DE HENRI III.

## LIVRE NEUVIÈME.

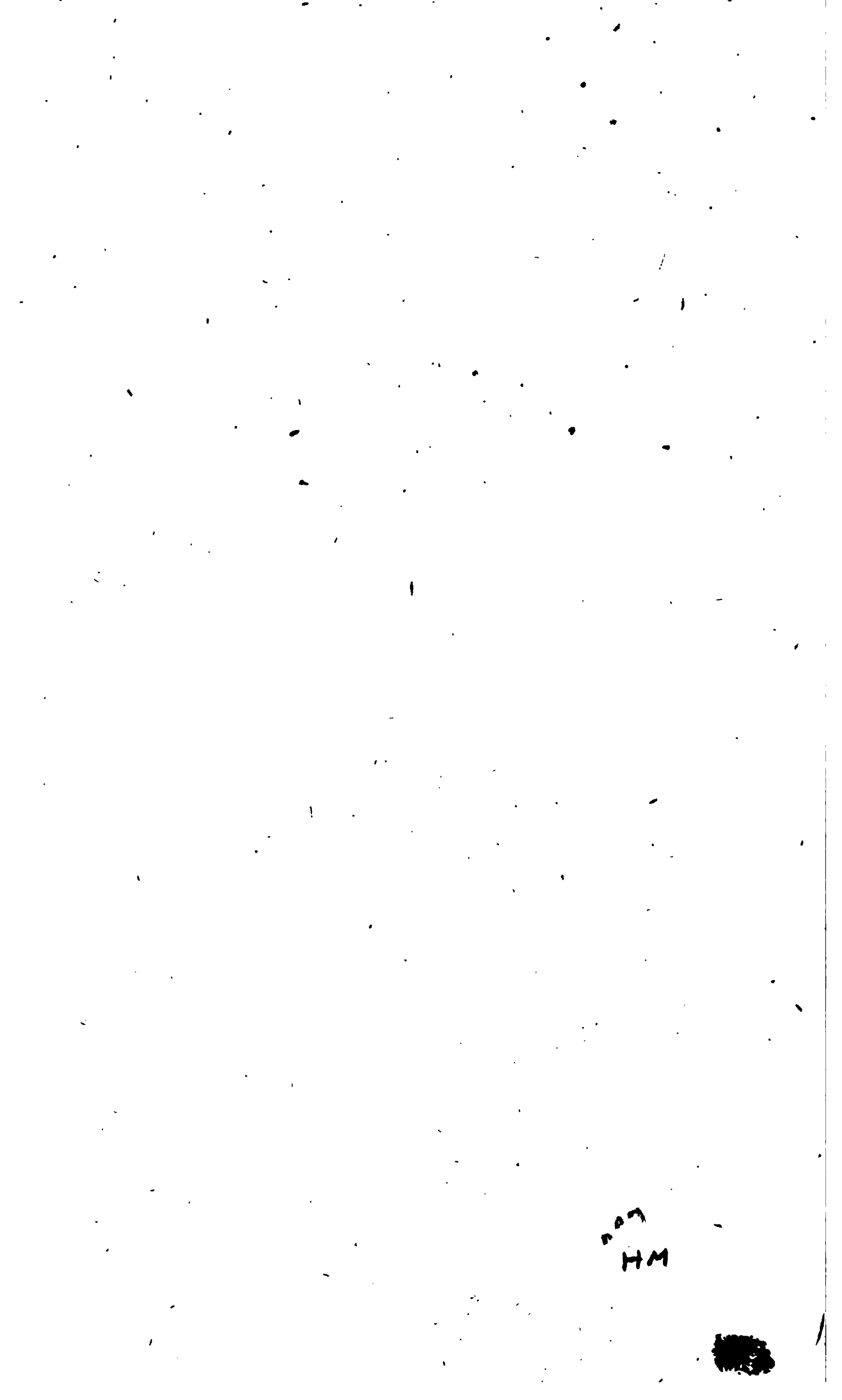
### SUITE DU RÈGNE DE HENRI III.

# LIVRE DIXIÈME.

## SUITE DU RÈGNE DE HENRI III.

## LIVRE ONZIÈME.

### RÈGNE DE HENRI IV.


HM

